REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

—

TOME ONZIÈME.

NOVEMBRE 1837.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPie.

—

1837

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

LE POËTE GOMBAULD.

Jean-Ogier de Gombauld avait déjà trente ans quand il vint à Paris, en 1606. M. de Gombauld le père avait mené si joyeusement son temps en sa province, qu'il avait mangé tout son avoir. Jean, habitué à bien vivre dans sa première jeunesse, fut tout stupéfait de se trouver seul au monde et sans argent. Heureusement, il tenait de la nature un trésor précieux : c'était l'ordre, la patience, la faculté, rare chez les jeunes gens, de régler sa vie sur sa fortune. En outre, il avait une instruction solide, qu'il devait à son goût pour l'étude. Il faisait de fort beaux vers pour l'époque et jouait de la mandore, sorte de guitare à quatre cordes qui n'était déjà plus de mode alors, mais dont il savait admirablement tirer parti.

Jean de Gombauld était un grand garçon bien fait, d'une figure mélancolique, froid en apparence, mais doué d'un cœur excellent, et brave comme sa rapière, qu'il portait avec une aisance remarquable. Il avait l'esprit modeste et l'âme fière.

En arrivant à Paris, il aurait pu gagner beaucoup d'argent à donner des leçons de musique, si sa qualité de gentilhomme ne lui eût interdit cette profession. Il alla donc chez un libraire nommé Courbé, qui lui acheta pour une bien faible somme un petit volume de sonnets. Ces vers eurent tant de succès, que l'auteur se vit aussitôt recherché de tous les amateurs de poésie et enregistré parmi les beaux esprits du jour. Il n'en était pas plus riche et faisait maigre chère dans son petit logement de la

rue des Étuves, à l'auberge du Barillet; cependant M. Courbé lui paya raisonnablement la seconde édition de son volume et lui demanda la permission de s'intituler à l'avenir libraire de M. de Gombauld, gentilhomme xaintongeois.

Les poëtes étaient rares alors. Malherbe finissait et Racan n'avait que vingt ans à peine. Voiture et Chapelain n'écrivaient pas encore. Gombauld se trouva tout d'un coup au premier rang, n'ayant que des concurrents très-faibles. Un jour, un carrosse à six chevaux s'arrêta devant sa porte et un personnage de conséquence le vint saluer dans son modeste réduit.

— Monsieur de Gombauld, dit l'étranger, vous avez fait des vers superbes. J'aime avec passion la société des gens d'esprit; s'il vous convenait d'accepter le logis et la table chez moi, je serais heureux de vous prendre pour secrétaire moyennant deux mille livres de pension. Je suis le marquis d'Uxelles.

Le rouge monta au visage du poëte.

— Monsieur le marquis, répondit-il, je suis reconnaissant de vos bontés; mais je suis trop bien né pour être secrétaire. Si je ne puis vivre de mes talents, je servirai l'État en prenant le mousquet.

— Eh bien! touchez là, monsieur; je suis charmé de voir que vous avez le cœur bien placé. Le roi le saura, je vous en donne ma parole, et s'il ne dépend que de moi, vous serez de sa maison.

Le marquis s'en fut tout droit à la cour, où il parla tant de Gombauld, qu'on envoya un ordinaire pour l'engager à venir le soir même au Louvre. La garde-robe du poëte n'était pas spendide. Quiconque l'aurait vu jeter de tristes regards sur un manteau de velours et sur un pourpoint violet qui montraient la corde, se serait senti attendri.

— O pauvreté! murmurait Gombauld en rajustant de son mieux ses habits, n'est-ce donc pas assez d'empoisonner ma vie sans que tu te cramponnes encore jusqu'à mes vêtements?

Il s'effrayait trop légèrement; car il avait tant de soin de sa mince toilette, qu'en public on le croyait toujours beaucoup plus riche qu'il n'était. Sa bonne mine contribuait encore à lui donner de l'éclat. A force d'étude et d'apprêts, il réussit à se faire, pour aller au château, une mise convenable. Les bas avaient bien quelques reprises au talon, mais un soulier fort propre les couvrait, et la jambe sur laquelle ils étaient tendus était

fort bien tournée. Ses plumes étaient vieilles, mais il tenait le chapeau avec une simplicité si élégante, qu'on n'y prenait pas garde. D'ailleurs, sa barbe et ses longs cheveux noirs étaient arrangés avec recherche, et ses mains de si belle forme, qu'il eût été dommage d'y mettre des gants.

La foule était grande au Louvre, où il y avait quadrille ce soir-là, de sorte qu'on fit à peine attention au nouveau-venu tant que durèrent les danses. La reine seule regarda le poëte avec curiosité, et parut même le chercher souvent des yeux dans la foule. Il est probable que Gombauld n'aurait pas trouvé le mot à dire si le duc de Guise, fils aîné du Balafré, entendant son nom prononcé dans un coin, n'eût couru vers lui avec empressement.

— Eh quoi! monsieur de Gombauld, s'écria-t-il en l'abordant, vous êtes l'auteur de ces jolis poëmes que je lis en ce moment! Je vous félicite de toute mon âme, monsieur. Mais, dites-moi, là, franchement : n'y a-t-il pas un secret pour faire des sonnets?

— Un secret, monsieur le duc? Je ne le pense pas; il y a seulement une règle à observer.

— Ah! une règle, fort bien; mais une recette, n'en connaissez-vous pas? Je ne puis croire que Pétrarque se fût ennuyé à écrire tant de sonnets s'il n'avait eu un petit moyen connu de lui seul.

— J'ignore si Pétrarque avait un moyen; ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas le secret de Pétrarque, puisque mes sonnets sont bien au-dessous des siens.

— Cela vous plaît à dire; j'aime beaucoup celui où, parlant de l'ambitieux, vous terminez en disant :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Savez-vous que cela est pensé grandement? Vous avez l'esprit fort beau, monsieur. Eh! dites-moi sincèrement : est-ce qu'il ne serait pas possible que ce sonnet fût de moi? Celui-là seulement?

— Je ne vois pas trop comment cela pourrait s'arranger, dit Gombauld en souriant; mais si monsieur le duc veut que je lui envoie demain un autre sonnet, il ne tiendra qu'à lui de dire qu'il l'a fait.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurais désiré qu'il y eût moyen que j'eusse fait celui dont je vous parle ; mais je vois bien que cela ne se peut pas ; le roi lui-même y serait embarrassé. Ah ! messieurs les poëtes, vous avez de superbes priviléges !

Et le duc s'en alla par les galeries répétant à haute voix :

— C'est pourtant vrai cela, que moi, Charles de Guise, je voudrais en vain avoir fait ce vers :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Non, je donnerais un royaume et je livrerais trois batailles, qu'il n'y aurait pas moyen ; le vers n'en serait pas plus de moi pour cela ; chose étrange !

Un cercle s'était formé autour de Gombauld, et une conversation s'engagea où les moindres paroles du poëte étaient pesées avec soin. Une des femmes de Marie de Médicis vint le prendre par la manche et lui dit à l'oreille :

— La reine m'a commandé de m'informer de vous si vous parlez italien.

— Dites à Sa Majesté que je le comprends, mais que l'ayant appris dans les livres, je le prononce fort mal.

La dame d'honneur avait à peine porté la réponse, que la reine traversa le salon et marcha droit à Gombauld.

— *Verrete qui spesso,* lui dit-elle avec un sourire ; *lo voglio.*

Puis, elle s'en retourna vivement, laissant le poëte et les gens qui l'entouraient fort étonnés. Un courtisan qui avait compris se pencha vers l'oreille de Gombauld :

— *Vous viendrez souvent ici ; je le veux !* Monsieur de Gombauld, vous êtes favorisé. Vos vers ont plu à Sa Majesté.

Le marquis d'Uxelles entraîna son protégé dans un coin :

— Ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que la reine vous regarde beaucoup ?

— C'est que je suis un visage nouveau pour elle.

— Il en arrive tous les jours de nouveaux auxquels jamais elle ne fait attention.

— C'est peut-être que je lui semble ridicule ; ma mise n'est pas recherchée.

— Elle vous regarderait autrement. Tenez, la voilà qui se penche pour tourner les yeux de ce côté.

— C'est que je fais disparate ici. J'ai peut-être l'air d'un provincial.

— Eh! non, vous dis-je. Elle ne vous quitte pas du regard. Dans cet instant, elle paraît réfléchir profondément. Voici ses paupières qui se relèvent; c'est encore pour vous chercher. Vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais...

— Ne voulez-vous pas que je croie la reine amoureuse de moi!

— Si ce manége durait longtemps, cela ressemblerait fort à de l'amour.

— Allons! vous plaisantez.

— Je vous jure qu'à votre place je le croirais déjà tout de bon, et que j'agirais en conséquence.

— Permettez-moi d'attendre des preuves plus certaines.

— Comme il vous plaira, mais songez-y.

— Non, par Dieu! pensait Gombauld en cheminant la nuit jusqu'à sa maison, je n'y veux pas penser. Il ne me manquerait plus que d'avoir en tête cette chimère! Ce serait une lampe où je m'irais brûler les ailes.

Pendant la semaine qui suivit, les visites se multiplièrent singulièrement à l'auberge du Barillet. C'était une procession. Le duc de Guise lui-même, passant à cheval par la rue Saint-Honoré, entra dans celle des Étuves, et appela Gombauld jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre à la fenêtre.

— Si je n'étais fort pressé, lui cria-t-il, je monterais chez vous, monsieur. Je n'ai pas voulu venir si près de votre logis sans vous faire mon compliment. J'ai achevé votre ouvrage. Ah! monsieur, que cela est beau! Il n'y a que vous pour tourner galamment les vers.

Notre poëte éprouvait de la honte en recevant de si grands personnages dans son taudis, et, quoiqu'il ne fût pas vain, la pauvreté lui devenait tous les jours plus à charge.

— Croyez-vous, disait M. d'Uxelles, que tout ce monde vient pour votre poésie seulement? Il faut que la reine ait dit encore quelque mot obligeant sur vous.

Malgré ses sages résolutions, notre poëte était bien forcé de convenir avec lui-même que les yeux royaux avaient semblé tenir, pour lui seul, un autre langage que pour les autres. Marie de Médicis touchait alors à ses trente-deux ans; sans être d'une

grande beauté, elle avait des avantages particuliers à sa nation, des bras parfaits et la taille gracieuse, quoique un peu forte. Ses prunelles possédaient beaucoup d'éloquence, et si ce n'est qu'elle avait les joues un peu pendantes, son visage était agréable. D'ailleurs, comme disait le marquis, une reine n'est jamais laide.

Henri IV, malgré ses cinquante-trois ans, courait alors les champs, emporté par une passion romanesque. Certes on était loin de prévoir qu'il dût bientôt mourir assassiné, mais les excès et la galanterie ne convenaient plus à son âge et ruinaient sa constitution. Sa femme était altière et ambitieuse; aussi, quoiqu'elle fût délaissée complètement pour des maîtresses, les gens prévoyants lui rendaient leurs devoirs exactement, dans la persuasion qu'il y aurait une régence. La reine soutenait fortement ses amis. Concini et la Galigaï, Florentins de basse naissance, offraient un bel exemple de ce que pouvait Marie de Médicis pour ceux qu'elle aimait. Le poëte résolut pourtant d'attendre encore avant de se livrer à de folles espérances, car la présomption n'était pas son défaut.

Lorsqu'il retourna au Louvre, les œillades de la reine continuèrent de plus belle, au point que toute la cour les remarqua et que plusieurs en portèrent envie à Gombauld; et cependant quand M. d'Uxelles lui conseillait une démarche, il répondait :

— Il y a dans ceci quelque chose que je ne puis comprendre. A coup sûr je ne suis pas indifférent à la reine, mais je sens qu'au fond elle n'a pas précisément de l'amour pour moi.

Alors le marquis haussait les épaules en disant qu'à force de raffiner sur les choses, cet homme-là n'arriverait à rien de bon.

La fille d'honneur de confiance, qu'on appelait Cadrina, ne protégeait pas Gombauld près de sa maîtresse, sans doute parce qu'elle s'intéressait à d'autres. Un jour de grand ballet où il fallait des lettres pour être admis, cette fille garda l'invitation destinée à notre poëte. Cet incident confirma les observateurs dans la persuasion que la reine était amoureuse de lui, parce qu'elle demanda vingt fois dans la soirée où il était et pourquoi on ne le voyait pas. Enfin, quand l'heure fut trop avancée pour qu'il pût venir, Sa Majesté interrompit la fête et

renvoya la cour d'un air fort chagrin. On sut le lendemain qu'elle s'était mise au lit de mauvaise humeur, et les femmes s'en disaient la cause à l'oreille. L'affaire éclaircie, Cadrina se vit grondée si vertement, qu'elle en prit le poëte en aversion; mais elle n'aurait osé le desservir ouvertement.

A force de passer les journées en bonne compagnie ou bien à rêver sur sa position épineuse, Gombauld, n'écrivant rien, épuisa ses ressources. Il eût trouvé toutes les bourses ouvertes s'il eût voulu recourir aux emprunts; mais, dans l'incertitude que l'avenir lui présentait, il était trop honnête pour s'engager dans cette voie. Malgré l'économie la plus sévère, la gêne augmenta si fort, qu'on pouvait hardiment l'appeler la détresse la plus complète. Le soin extrême qu'il avait de ses hardes lui permettait encore de faire bonne contenance au dehors; c'était seulement à l'heure des repas, lorsqu'il ne dînait pas en ville, qu'il sentait la misère le prendre à la gorge.

M. d'Uxelles entra chez lui un matin qu'il était plongé dans de sombres réflexions.

— Voici enfin, dit le marquis, une occasion de voir clair dans les pensées de la reine. Il se trouve une vacance de deux mille livres parmi les pensions de sa cassette. Mettez votre nom sur la liste des concurrents. Il y a déjà une douzaine d'écrivains inscrits, nous verrons bien si elle vous choisit, et j'espère que vous n'aurez plus alors aucun doute.

— Quand je serais choisi, répondit le poëte, ce serait une preuve de générosité; mais je ne vois pas de quel droit on viendrait assurer que c'est de l'amour.

Gombauld se mit sur les rangs pour la pension, et dès le lendemain il apprit avec étonnement que le choix était tombé sur lui.

— Est-ce que le marquis aurait raison? murmura-t-il en jetant un coup d'œil sur son miroir.

Le premier quartier, qu'il toucha sur-le-champ, lui servit à se débarrasser d'une foule de dettes qu'il n'avait pu éviter, et que leur exiguité même rendait insupportables. En attendant que le second payement arrivât, la gêne se faisait toujours sentir, mais au moins l'avenir n'était plus si noir.

A la suite d'une querelle entre la reine et Henri IV, au sujet d'une maîtresse du roi qui avait montré de l'insolence, Marie

de Médicis fit un petit voyage en Touraine. Gombauld reçut ordre d'être de la suite. L'embarras était grand. Un voyage était alors une chose fort coûteuse, et notre homme n'avait pas d'argent. M. d'Uxelles en offrit; mais on ne faisait pas manquer aisément Gombauld à ses règles de conduite. Il avoua qu'il ne savait que faire, tout en refusant d'emprunter. L'excellent marquis courut au Louvre presque en colère.

— Vous n'aurez pas M. de Gombauld, dit-il à la reine. C'est un original qui sera toujours unique en son espèce. Il est pauvre comme Job, et fier comme César. Il ne veut accepter de l'argent que d'une main royale.

La reine fit beaucoup d'exclamations en italien, dont le marquis ne put rien comprendre; mais en questionnant Cadrina, il apprit qu'elle avait dit :

— Il est pauvre, et je l'ignorais! C'est un noble cœur. Ma main royale le soutiendra.

Gombauld reçut un bon de huit cent livres sur le trésorier, et sa pension fut portée à mille écus.

Un homme plus modeste encore que notre poëte aurait bien pu finir par se laisser enflammer par tant de faveur. Gombauld avait de trop bons sentiments pour ne pas éprouver une vive reconnaissance. Il frissonna de crainte en découvrant qu'il se laissait aller malgré lui à l'amour.

— Si je me trompe, pensait-il, je serai du moins excusable.

Pendant le voyage en Touraine, les occasions ne lui manquèrent pas de faire sa cour. Il était toujours bien reçu. Les plus gracieux sourires étaient pour lui. La reine soupirait quelquefois en le regardant; mais il crut s'apercevoir qu'elle avait plus de plaisir à le voir qu'à lui parler. Il en retomba dans l'indécision. Les choses paraissaient rester au même point du côté de Marie de Médicis, tandis que lui, il devenait chaque jour plus amoureux, et souvent il répétait :

— Dans tout cela, il y a quelque chose que je ne puis comprendre. Je commence à croire que cette femme ne veut m'aimer que du regard, comme la lune aimait le berger de Latmos endormi sous les feuilles.

En réfléchissant ainsi, Gombauld conçut l'idée hardie de faire un poëme sur Endymion. Il en prépara les plans dans le voyage et l'écrivit au retour à Paris en fort peu de temps. Il sut ex-

primer avec finesse et habileté les doutes cruels qui le retenaient. Il eut la témérité de peindre l'amour muet et caché de la déesse, et il donna à cet ouvrage le titre de songe. C'était risquer beaucoup que de publier ce poëme. Tout le monde devait reconnaître la reine dans le personnage de Phœbé ; si elle venait à s'en fâcher, l'auteur pouvait tout perdre ; mais une fois amoureux, le sage Gombauld lui-même n'avait plus sa prudence accoutumée ; il voulait, à tout prix, en finir avec la perplexité.

Le poëme fut publié. Le libraire Courbé y gagna de l'or, car toute la cour l'acheta. On n'avait plus autre chose à la main que ce petit livre. Les mémoires du temps s'accordent à dire que l'ouvrage fit un furieux bruit, et que les vers en sont admirables (1).

L'homme le plus paisible a des ennemis. Ceux de Gombauld prirent des airs d'importance et de mystère pour annoncer à la reine l'indiscrétion du poëte ; mais ils demeurèrent fort sots, quand Sa Majesté déclara qu'elle était ravie d'être immortalisée par un écrivain d'un si grand mérite, et qu'elle désirait entendre une lecture de *l'Endymion* de la bouche de l'auteur. Les ennemis ne se tinrent pas pour battus. Ils essayèrent d'éveiller la jalousie du roi ; mais Henri IV jura son ventre-saint-gris que s'il était cocu..., ce qui arrivait aux plus honnêtes gens, ce ne pourrait être du fait d'un simple rimeur, et qu'il y aurait conscience de tourmenter un auteur au sujet de ses poëmes.

Il ne restait plus, contre un homme si favorisé, qu'une dernière arme, celle du ridicule ; une cabale d'envieux se forma au milieu de la cour pour en accabler Gombauld. Ces gens-là riaient hautement du poëme à la mode ; ils n'appelaient plus l'auteur autrement qu'Endymion, ou bien l'amant de la lune. On chuchottait à ses oreilles des propos insolents qu'il feignait

(1) Si je ne cite rien de l'*Endymion* de M. de Gombauld, c'est parce que je sais d'avance que les gens d'aujourd'hui le trouveraient faible et le tourneraient peut-être en dérision. Nous avons si peu de respect pour ce qui enchantait nos pères ! On méprisera un jour ce que nous aimons. Notre littérature vaut-elle mieux que celle du XVIIe siècle ? C'est encore une question. Je veux donc croire fermement que l'*Endymion* est une très-belle chose.

sagement ne pas entendre, par égard pour la reine qui se fût trouvée de moitié dans la querelle.

Un soir qu'il se tenait à l'écart au château, pendant les danses, Marie s'approcha de lui et dit en plaisantant :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon poëte ? Vous êtes sombre comme un Amadis.

— Je pensais à faire mes adieux à Votre Majesté.

— Des adieux ! et où voulez-vous aller ?

— Je ne sais ; mais il faut que je m'éloigne.

— Vous êtes de ma maison, monsieur, et je vous refuserai mon autorisation.

— Votre Majesté sera la première à m'ordonner de partir, quand elle saura...

— Qu'est-il donc arrivé ? bonté divine !

— J'ai trouvé ce matin, sur les murs de ma maison, des placards injurieux qui m'ont mis au désespoir ; une auguste personne s'y trouve lâchement calomniée.

— Je vous comprends. Cela me regarde, monsieur. Je donnerai des ordres pour que les auteurs de ces bassesses soient recherchés et punis. Quant à vous, ne vous en mêlez pas et ne parlez plus de nous quitter.

— Je supplie Votre Majesté de permettre que je parte.

— Non, vous dis-je. Quelle obstination ! pour de misérables propos !

— Encore, s'il y avait quelque chose de vrai !...

Gombauld s'arrêta, craignant d'avoir été trop loin.

— *Se fosse vero ?* dit la reine en soupirant. Ne l'avez-vous pas écrit vous-même dans le titre de votre ouvrage : ce n'est qu'un songe, ce ne sera jamais qu'un doux songe ?

— Au moins si je pouvais donner une leçon à ces insolents !

— Encore ! encore un duel pour moi ?

— Je ne sache pas, madame, que déjà...

— Oh ! laissez-moi supposer que ce serait la seconde fois.... Eh bien ! je vous le permets, châtiez ces impertinents ; mais ne vous faites pas blesser, cela me causerait beaucoup de peine et dérangerait toutes mes idées.

Quand la reine se fut éloignée, Gombauld recueillit ses esprits pour bien retenir les moindres paroles échappées des lèvres royales.

—*Ce n'est et ce ne sera jamais qu'un songe !* pensait-il. —*Encore un duel pour moi !—Laissez-moi supposer que c'est la seconde fois !*—Il semblerait que Marie trouve, dans ce qui arrive, la réalisation d'un rêve où la reproduction d'un souvenir. Assurément il y a là-dessous un mystère que je ne puis pénétrer.

La permission qui venait de lui être accordée le remplissait de joie ; son orgueil avait souffert cruellement des sacrifices qu'avait exigés la prudence. L'occasion de se venger ne pouvait tarder à s'offrir, car, suivant l'ordinaire, sa patience ne faisait que multiplier les railleries.

En effet, quelques mauvais plaisants, passant près de lui, se mirent à critiquer tout haut sa toilette.

—Monsieur de Gombauld a des bas admirables, ce soir, dit le chevalier de Fontenay. Dieu me damne ! je crois qu'ils sont vert de mer. C'est sans doute pour aller faire sa cour à la lune dans les prairies, qu'il a choisi cette couleur.

Gombauld se tourna vers le chevalier et le regarda en face. L'autre, ne voulant pas avoir l'air de céder, continua la plaisanterie.

—Monsieur de Gombauld, vous m'obligeriez en me donnant l'adresse du marchand qui vous a vendu ces bas. Ils sont délicieux. Je les veux mettre à la mode.

—Monsieur, répondit le poëte, si vous osez venir me chercher demain matin, je vous ferai rompre quelques semelles devant mes bas.

—Oui-dà ! il se fâche, je crois.

—Est-ce que cela vous fait peur ?

—Plaisir, plaisir ! et non peur.

—Eh bien donc ! aurai-je l'honneur de vous voir demain matin ?

—Certainement, monsieur ; où il vous plaira et face à face, si cela vous convient.

—C'est ainsi que je l'entends, à moins que je ne vous force à tourner les talons.

—Corbleu ! méchant rimailleur...

—Ne nous échauffons pas ici, de grâce !

—Pardieu ! Fontenay, s'écrièrent les jeunes gens, tu as trouvé à qui parler.

—Eh ! qu'y a-t-il là-bas? demanda le duc de Guise. Une querelle? C'est le sage M. de Gombauld ! je ne souffrirai pas qu'un si bel esprit s'expose à mourir ; messieurs, vous me ferez plaisir de vous accommoder.

—C'est impossible, monsieur le duc, dit Gombauld. J'ai supporté mille insolences. Le vase est plein. Le chevalier payera pour les autres.

—Je serai votre second, dit le marquis de Racan.

—Point de second ! je ne veux pas que d'autres s'entretuent pour moi. Cet usage est absurde. M. de Fontenay m'a offensé, c'est à lui seul que j'aurai affaire, demain à six heures du matin. Vous y pouvez tous venir, messieurs. J'attendrai le chevalier chez moi. Pas de bruit surtout, je vous en prie. C'est arrêté ; je n'écouterai aucune proposition d'accommodement.

—Bien dit, mon cher Gombauld, s'écria le duc de Guise. En vérité, je ne l'aurais pas cru d'un poëte. Vous êtes un garçon accompli. Je n'ai plus le courage de m'opposer à la bataille, et j'y assisterai peut-être.

Gombauld sortit en faisant un signe de la main au chevalier de Fontenay.

—C'est charmant ! répétait le duc; le plus bel esprit de la France va se battre ! Je suis sûr qu'il a un cœur de lion. Il est fâcheux seulement que, pour la première fois, il se mesure avec Fontenay, qui est une fine lame.

—Madame, dit M. de Guise à la reine, Gombauld se bat demain. Votre Majesté désirera sans doute que je m'oppose au duel.

—J'ai donné mon autorisation, monsieur le duc. Veillez seulement, je vous prie, à ce qu'on ne les laisse pas se tuer ; et que le ciel protége la bonne cause !

Le lendemain, dès cinq heures, il y avait bien trente jeunes gens à l'hôtel du Barillet où notre poëte occupait depuis peu un assez joli appartement. La rue des Étuves était encombrée de chevaux et de laquais. Fontenay étant arrivé, on parlait de se rendre sur le pré, lorsqu'un gentilhomme, appartenant à M. de Guise, vint ordonner qu'on attendît encore. Quand le duc parut, un silence respectueux régna dans l'assemblée.

—Ça, dit le prince, êtes-vous toujours en humeur guerrière, mon poëte? J'aimerais mieux vous voir tendre la main à Fontenay, qui est un bon diable, après tout.

—Je vous supplie, monsieur le duc, de ne pas me donner occasion de vous répondre par un refus.

—N'en parlons plus. Où allons-nous prendre le champ ?

—Si vous m'en croyez, dit Gombauld, nous n'irons pas loin. Le terrain de ma rue est excellent. Ce sera fini dans cinq minutes.

—Quel gaillard vous êtes, mon poëte ! eh ! cela me plaît. Les juges se mettront aux fenêtres ; mais je n'autorise le combat qu'à une condition, c'est qu'on s'arrêtera aussitôt que je le commanderai. Rapportez-vous-en tous deux à moi.

—Nous vous obéirons, répondirent les deux champions.

Les manteaux furent déposés, les épées mesurées, et les combattants descendirent au milieu de la rue. Au signal donné par le duc, ils s'avancèrent l'un contre l'autre, l'arme au poing.

Dès les premières passes, tout le monde reconnut que Gombauld tirait l'épée d'une manière supérieure. Son adversaire s'en aperçut aussi, et, se mettant sur la défensive, il se vit obligé de rompre devant une attaque dont il sentait toute l'habileté. Un duel était alors une affaire fort simple. A l'exception de celui qui demeurait sur le carreau, on y plaisantait comme ailleurs.

—Bien joué ! disaient les jeunes spectateurs à chaque botte que portait Gombauld. Ah ! Fontenay, tu en tiens. Voilà ton maître. Regardez un peu ce grave rimeur ; il ne rêve point à la lune dans ce moment. Qui aurait cru cela ? ce marcheur si soigneux qui va sur les pointes de ses souliers de peur de la boue, le voici qui pousse son homme au travers du ruisseau comme un furieux. Eh ! le chevalier est mal engagé ! Holà ! Fontenay ; lâche pied, mon cher, ou tu vas être transpercé !

En effet, Gombauld, profitant d'une imprudence de son adversaire, s'était fendu impétueusement, et la pointe de son épée avait effleuré la poitrine du chevalier, qui fût resté sur la place, s'il n'eût fait un saut prodigieux en arrière.

—Il paraît, monsieur, dit le poëte, que vous voulez me conduire hors des enceintes de la capitale ? La promenade sera fatigante pour vous, si vous courez ainsi à reculons. Reposez-vous un moment.

—Fontenay, dit le duc de Guise, c'est à vous que je défends de continuer le combat. Il faut faire des excuses à Gombauld,

non parce qu'il est le meilleur tireur et que vous avez le dessous, mais parce que les torts sont de votre côté. Allons, messieurs, qu'on se donne la main.

—La main ! la main ! crièrent les assistants.

Les deux batailleurs s'embrassèrent et devinrent amis. Fontenay, au bout de trois jours, eut un autre duel en l'honneur de Gombauld, dont il s'était déclaré publiquement l'admirateur passionné.

On pense bien qu'à son retour au château, notre poëte trouva plus de tendresse que jamais dans les regards de sa souveraine. Il devint le héros du moment. Marie fixa un jour de la semaine suivante pour la lecture de l'*Endymion* en petit comité. Il ne devait y avoir que des dames et les gens qui avaient les entrées de la ruelle. On sollicitait de tous côtés des billets d'admission. Gombauld, pour se préparer à cette solennité importante, étudiait sa diction, et les contemporains assurent qu'il savait réciter à merveille. Le jour du triomphe était proche, lorsque l'assassinat du roi plongea la France entière dans le deuil. Cet événement causa un tort irréparable à la fortune de Gombauld. La lecture fut d'abord renvoyée aux calendes grecques. La reine, occupée des affaires de l'État, de sa régence et de ses projets en faveur de Concini, parut oublier ses amours poétiques.

Comme elle était au plus fort de sa puissance, Marie aperçut un soir le visage mélancolique de Gombauld, qui ne s'était pas montré à la cour depuis longtemps, par discrétion. Elle s'approcha de lui en souriant avec sa bienveillance accoutumée.

—Vous voici donc, bel Endymion ? lui dit-elle en badinant ; on ne vous voit plus ici. Nos malheurs ne nous ont pas laissé le loisir de réjouir nos esprits par la lecture. Nous avons laissé dormir le berger dont Phœbé fut amoureuse.

—Madame, le sommeil d'Endymion a duré trente ans, suivant la fable. Quand Votre Majesté le désirera, nous le réveillerons ; mais il a déjà vieilli et perdu dans l'estime publique.

—Eh bien ! composez un autre poëme, et je vous donne ma parole que nous le ferons valoir. En attendant, je vous autorise à m'envoyer demain quelques vers pour moi seule. Vous pouvez prendre pour sujet les ennuis qui m'ont accablée pendant que notre deuil vous tenait éloigné de la cour.

Le lendemain, Gombauld envoya le sonnet suivant, qui fit, dans la suite, un grand bruit, et faillit coûter la liberté à son auteur, quand on le trouva dans les papiers de la reine.

S'il est vrai que Philis ne regarde personne
Lorsqu'elle ne voit point l'objet de son amour ;
S'il est vrai qu'elle est seule au milieu de sa cour.
Et ne s'aperçoit pas de ce qui l'environne ;

Amant, heureux amant, digne d'une couronne,
Dont ses augustes yeux demandent le retour,
Qui retarde tes pas ? quel aimable séjour,
Quel pouvoir te retient ? quelle main t'emprisonne ?

Non, tu ne manques pas ni d'amour ni de foi ;
Tu sais bien que Philis n'a des yeux que pour toi,
Et que chacun se plaint de son indifférence ;

Mais un secret effroi cause tes déplaisirs.
Tu sens que son amour n'a rien que l'apparence ;
Que son cœur est contraire à ses propres désirs (1).

Après avoir envoyé ce sonnet à la reine, Gombauld, effrayé de sa hardiesse, n'osa reparaître au Louvre qu'au bout de trois jours. Dès qu'elle l'aperçut, Marie le fit appeler.

— Mon cher poëte, dit-elle d'un air sérieux, je vous dois une explication. Mes yeux vous ont parlé plus que je ne voulais. Bien d'autres que vous s'y seraient trompés et auraient eu moins de modestie. Il faut cesser cet enfantillage, car, je le vois, il mettrait votre repos en danger.

— Il est déjà trop tard pour me le vouloir laisser, interrompit Gombauld ; je l'ai perdu, madame.

— Eh bien ! il faut donc que je vous le rende.

— Si c'est en m'ôtant l'espérance, Votre Majesté réussira fort mal.

— Écoutez-moi : un mot suffira pour vous faire comprendre

(1) Ceux qui ne font pas profession de se connaître en poésie n'ont qu'à lire les lettres de M. de Gombauld ; on y verra combien ces vers lui valurent de compliments, et que par conséquent ils sont très-beaux.

ce qui s'est passé. Autrefois, chez le duc mon père, j'ai aimé, étant enfant, un gentilhomme florentin auquel vous ressemblez prodigieusement. Il s'est battu en mon honneur, comme vous avez fait. Je n'ai pu cacher mon trouble en vous voyant ; mais sachez que si c'eût été lui-même, et non sa ressemblance parfaite, je n'aurais pas eu pour lui plus de faiblesse que pour vous. Je suis reine de France, monsieur. Je ne veux pas pourtant que vous soyez malheureux. Ma puissance vous dédommagera du mal que mes regards peuvent vous avoir fait. Demandez une faveur, et je vous promets d'avance qu'elle vous sera accordée.

Gombauld était accablé. Une larme tomba de ses yeux, et sa mâle figure trahissait l'angoisse de son âme.

— Hélas ! madame, répondit-il, pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt? Que vous demanderais-je à présent? Des honneurs me perdraient en me fixant près de vous. De l'argent? je n'en ai pas besoin ; ma pension me suffit. Je ne suis qu'un portrait où vos regards aiment à se fixer ; il n'est pas nécessaire d'y mettre un riche cadre. Donnez-moi donc aussi votre image, madame ; c'est là tout ce que je veux avoir ; mais en la regardant, c'est à vous-même que je penserai.

La reine fut si flattée de la demande, qu'elle ne put réprimer un sourire de plaisir.

— Je vous donnerai mon portrait, monsieur. Allons, remettez-vous, et appelez l'ambition à votre aide ; elle vous consolera.

Gombauld fut si triste de cette déception, que ses amis le crurent longtemps inconsolable. Il demeurait enfermé chez lui et ne voulait recevoir personne. L'ambition ne lui venait pas. Les muses seules et son goût pour la musique le soutenaient. C'est en ce temps-là qu'il écrivit un grand nombre de sonnets qui ont été lus avec une grande curiosité, lorsque le besoin le força de les livrer au public. Il suffira d'en citer les premiers vers pour qu'on voie que son amour pour la reine les a tous dictés :

> Sitôt que je la vis, je devins immobile
> Comme si tous mes sens m'avaient abandonné.
> Quelles sévères lois ont jamais ordonné
> Que le mal soit extrême et qu'il soit inutile ?

Il y en a un qui donnerait à croire que Marie ne cessa pas en-

tièrement ses œillades, même après avoir enlevé tout espoir au pauvre poëte. Il commence ainsi :

> Prétendez-vous de moi, beaux yeux cruels et doux,
> Un tribut éternel de soupirs et de larmes?

Celui qui fit parler le plus, est le troisième du recueil publié, en 1646, chez Courbé :

> C'est trop dissimuler une douleur profonde.

Tous ces morceaux sont également remarquables. On serait embarrassé de dire lequel est le plus beau.

La reine, voulant tenir sa promesse, avait fait appeler le célèbre peintre Du Moustier ; mais le portrait ne fut pas achevé. Le jeune roi Louis XIII, étant devenu majeur, fit assassiner le maréchal d'Ancre et chassa les autres favoris de sa mère. La reine se retira au château de Blois, et se vit abandonnée, dans sa disgrâce, par tous ses amis : L'évêque de Luçon, sa créature, devenu cardinal de Richelieu, s'empara du pouvoir, et la fit maltraiter, tout en feignant de la vouloir réconcilier avec le roi. Gombauld perdit sa pension. S'il eût voulu adresser quelques vers à Sa Majesté ou à M. le cardinal, il aurait pu aisément se faire ouvrir la cassette royale; mais il était trop peu courtisan. Il n'écrivit que pour vivre.

C'était un crime alors que de bien parler de la reine. Gombauld lui dédia publiquement un poëme pastoral qu'il appelait *Amarante*. On parla de mettre l'auteur à la Bastille.

Marie n'avait plus, dans son exil, que sa suivante Cadrina et six laquais seulement. On la laissait presque manquer du nécessaire. Elle était à table lorsqu'on lui annonça que notre poëte lui dédiait un ouvrage. Elle fondit en larmes en s'écriant :

— Je savais bien que celui-là ne m'abandonnerait pas!

En effet, Gombauld éleva toute sa vie la voix en faveur de ses amis malheureux. Lorsque M. de Montmorency, dont il avait reçu quelques services, fut arrêté et mis à mort, Gombauld seul déplora hautement sa perte. Cette hardiesse n'était pas faite pour le remettre bien en cour. Il ne fut pas heureux tant que dura la puissance du cardinal.

Les dames de l'hôtel Rambouillet firent de si grandes avances

à Gombauld, qu'il se rendit à ces réunions littéraires dont il devint un des premiers personnages. S'il avait eu l'intrigue de M. de Voiture, il l'aurait aisément surpassé en réputation, car il avait plus de talent.

Toujours fier, toujours proprement vêtu et de plus en plus misérable, Gombauld ne voulait avouer à personne qu'il ne savait de quel bois faire flèche. Le marquis de Rambouillet s'en doutait bien et n'osait lui offrir sa bourse. On l'accablait de caresses pour le garder tous les jours à dîner. Quand ce n'était pas chez *Arthénice,* c'était chez la vicomtesse d'Auchy ou chez Mlle Paulet. Il vivait ainsi, s'inquiétant toujours plus pour les autres que pour lui.

Gombauld cultivait la musique, mais en secret, à cause d'une sotte réprobation qui existait alors contre ceux qui exerçaient cet art divin. La marquise de Rambouillet ne put jamais obtenir de lui qu'il vînt jouer chez elle de la mandore.

On raconte qu'un jour qu'il s'ennuyait, Gombauld s'en alla chez M. de L'Enclos, le père de Ninon, qui était particulièrement versé dans l'art du luthier et maniait habilement plusieurs instruments ; mais sans oser le dire. Après les premiers compliments, notre poëte s'approche doucement d'une guitare qui était pendue à la muraille :

— Est-ce que vous touchez encore à ces vilenies? dit-il en faisant sonner une corde.

— Moi ! répondit L'Enclos, fi! Cela est bon pour des goujats.

— A la bonne heure. Cependant cette guitare est d'accord. Elle paraît avoir un son exquis.

— C'est une belle pièce ; cela vient de Bologne. Prenez-la un peu. Ne savez-vous pas en jouer?

— J'y ai mis les mains quelquefois en mon enfance.

— Eh bien ! essayez-la.

— Non pas ! A moins que vous ne consentiez à m'accompagner.

— Je le veux bien. Voici un autre luth de ma façon dont je recommande les basses à votre oreille. Écoutez cela. Comme ce son est rond et parfait.

Ils se mirent tous deux à l'œuvre et y restèrent douze heures sans boire ni manger.

M. de Rambouillet et plusieurs autres grands seigneurs,

sachant que Gombauld n'avait plus aucunes ressources, imaginèrent de lui dire qu'ils avaient obtenu le rétablissement de sa pension ; quand l'époque des quartiers arrivait, ils lui faisaient donner sa quittance, et, sous couleur d'aller toucher l'argent au trésor, ils le tiraient de leur poche. Ils mettaient beaucoup de soin dans cette supercherie, car le poëte ne leur aurait pardonné de sa vie s'il l'eût devinée.

Gombauld fut de l'Académie française après la mort du cardinal Richelieu. Il mit en terre ses amis et ses ennemis, car il vécut quatre-vingt-seize ans. Il avait encore bonne mine et se tenait droit lorsqu'il se blessa en tombant d'une échelle dans sa bibliothèque. Il avait alors une pension de M. Colbert, qui était chargé de distribuer les grâces du roi.

Il mourut huguenot et fut enterré à Charenton.

M. Tallemant des Réaux, qui a l'esprit méchant et ne l'avait point connu jeune, s'est amusé à écrire sur lui quelques histoires où il lui donne des ridicules. Il prétend que, sur ses vieux jours, le poëte épousa sa servante. Nous avons peine à le croire en lisant ses ouvrages où l'on voit un âme noble qui n'adresse jamais ses vœux qu'aux lieux les plus élevés.

Quoi qu'il en soit, Jean Ogier de Gombauld n'en est pas moins l'un des ornements du grand siècle, et le plus bel esprit de la première régence.

PAUL DE MUSSET.

L'ART DRAMATIQUE.

LETTRE A DIDEROT.

Diderot, pardonne-nous d'oser réveiller ici ton fantôme hardi et paradoxal, pour t'adresser, sous la forme d'une simple lettre, un mot et un dernier mot, nous l'espérons, sur la question à la fois la plus épuisée et la plus épineuse de toutes les littératures du monde, savoir : les spectacles en général et l'impossibilité où se trouvent nos grands écrivains d'aujourd'hui de composer de bonnes pièces de théâtre.

Déjà, avant nous et depuis toi, quelques gens d'esprit l'ont affirmé plus d'une fois : « Le théâtre se meurt, ont-ils dit, le théâtre est passé de mode, le théâtre est impossible. » Oui, mais pourquoi le théâtre se meurt-il ? pourquoi est-il impossible ? C'est là ce qu'il faut prouver, et tant que vous ne l'aurez pas fait, vous verrez des écrivains d'un grand mérite composer des pièces de théâtre, et ces pièces tomberont ; vous verrez, au contraire, des écrivains du plus mince mérite composer des pièces de théâtre, et ces pièces iront aux nues.

Qu'est-ce à dire ? Faut-il conclure de là que le public de tous les temps s'égare ? Non pas ; car le public, est toujours le public comme tu l'as si bien dit et prouvé, toi, Diderot, dans ta préface du *Père de famille*, et c'est à toi seul qu'il faut reporter tout ce qui sent aujourd'hui un peu son paradoxe, à toi, le père et l'inventeur du paradoxe. Aide-nous donc à vider, s'il se peut, ce vieux sac à procès littéraire. Puisses-tu aussi, afin de rajeunir cette matière

(le théâtre), nous prêter et nous faire pardonner ce laisser-aller et ce tour libre et familier que tu empruntas si bien à la dernière moitié du XVIIIe siècle! Pour arriver à découvrir les causes qui produisent en ce temps-ci la chute de toutes les grandes et belles pièces, ou, si l'on veut, de toutes les pièces *littéraires*, qui se représentent, de loin en loin, sur nos grands et petits théâtres, nous prions seulement les gens de bonne foi de vouloir bien nous accorder ceci en commençant: c'est que par telle ou telle cause, que nous ne rechercherons pas, la plupart des vieux genres grecs qui furent créés de seconde main par les sophistes du siècle d'Alexandre, sur les brisées du siècle de Périclès, sont aujourd'hui à peu près éteints et tombés en désuétude. Excepté en province, ou dans les athénées, il nous semble qu'on ne pratique plus guère maintenant l'épopée, la pastorale, le dithyrambe ou la tragi-comédie, non plus que l'*aulétique* ou la *citharistique*.

Est-ce un bien, est-ce un mal? est-ce une décadence, est-ce un progrès? Peu nous importe quant à présent; posons ce fait seulement, et passons outre.

Or, pour expliquer la chute de tous nos écrivains du jour en fait de théâtre, que prétendons-nous avancer? C'est que le théâtre, en tant que littérature, n'est autre chose qu'un de ces genres créés après coup et dont on devait s'affranchir tôt ou tard.

Est-il donc si étrange, et même à la rigueur si déraisonnable de dire à l'avance que le théâtre, au lieu d'être devenu impossible, n'a jamais été possible, parce que ce genre s'est trouvé institué par des grammairiens, et non par les poëtes, pour les poëtes? Loin de prouver contre leur génie, les échecs dramatiques ou, si vous aimez mieux, les triomphes dramatiques de nos poëtes modernes prouveraient donc plutôt en faveur de leur génie, puisque leur génie n'a été vaincu que par une impossibilité, et qu'à la rigueur il est même possible qu'ils aient quelquefois eu plus de génie que l'impossible.

N'en doutez pas, messieurs, on vous dirait aujourd'hui: Ourdissez une trame d'action, de style et d'idées de telle sorte qu'elle puisse se combiner avec des décors et des machines, se partager phrase à phrase entre un certain nombre de comédiens, cadrer avec les talents, les gestes de tel ou tel comédien (toujours le comédien, remarquez, et jamais le poëte); à coup sûr vous

diriez, et non sans raison : C'est une gageure, ou c'est un piége qu'on a voulu nous tendre.

Pour arriver jusqu'à vous, oublions donc, s'il se peut, quant à présent, les noms éternels et les grands génies de tous les temps, qui forment un boulevard autour du théâtre ; oublions-les, et, pour y revenir tout à l'heure, rappelons seulement ici que le théâtre ne s'est pas appelé toujours Racine, Molière, Corneille ou Shakspeare, Renfermons-nous dans la forme seule, indépendamment des autorités qui ont pu l'ennoblir, sans la consacrer toutefois.

La poésie dramatique, telle qu'on l'exécute encore aujourd'hui, roule principalement sur ce principe, que, pour sentir et apprécier ce qu'on appelle un *poëme*, c'est-à-dire le produit le plus fin et le plus parfait de l'intelligence humaine, deux mille personnes rassemblées valent mieux qu'une seule, qu'il peut y avoir dans un temps et un espace donnés cotisation de sensibilité et d'instinct, et qu'enfin la conception prise en masse est plus prompte et plus vive que l'admiration prise à l'état d'unité et d'isolement.

Remarquez d'abord que, comme notion générale du beau en fait d'art, rien n'est moins vrai qu'un tel axiome. Fontenelle a dit : « Une idée neuve n'entre jamais en nous par le gros bout. » Tel est l'abrégé de toutes nos sensations. On n'entre pas de plain-pied dans un chef-d'œuvre, on y pénètre lentement et par degrés.

Supposez un poëme sublime, parfait, le pendant de l'*Enfer* de Dante, par exemple, qui tomberait inopinément du ciel au milieu de nous, comme les Ancilles de Numa. Croyez-vous donc que ce grand poëme rencontrera aussitôt deux ou trois mille juges capables de se lever tous à la fois, et de s'écrier : Voilà qui est beau, voilà qui est sublime! Non pas; il est plus probable que l'auteur de cette merveille se révèlera peu à peu, ira trouver d'abord un autre poëte, son égal (à la forme près), qui lui ouvrira un passage et commencera par lui dresser un autel dans ses propres foyers. Ce second poëte le communiquera à un troisième, et ce troisième à un quatrième. Ainsi se propage le sublime ; il monte à l'horison avec une certaine lenteur, il a sa nuit, son aube, puis son midi; d'abord simple lueur dans l'espace, puis rayon lumineux, et enfin astre et soleil.

Comparez donc le lever du beau en nous-même avec le lever d'un rideau de théâtre.

A une certaine heure de l'après-midi, à sept heures du soir, par exemple, vous ne savez absolument rien de ce que le poëte va dire et faire pour vous plaire, vous instruire ou vous toucher; et deux ou trois heures après, il faut que vous soyez instruits, attendris, charmés, et non-seulement vous devez être quittes déjà envers votre admiration et votre sensibilité, mais vous devez aussi vous être prononcé d'une manière irréparable, dire : Ceci est bon, ou : Ceci est détestable.

Car tel est l'étrange problème de la forme dramatique : agir sur l'esprit par voie d'éblouissement et de possession subséquente, et de plus, solliciter ou accepter un rejet ou un suffrage nécessairement imprévoyant; double écueil qui contrarie cette loi de prélude et d'initiation inhérente à notre âme et à notre nature, qui fait dire que le beau a toujours ses détours et ses faux-fuyants, qui fait qu'on ne goûte pas toujours de prime abord la *Vierge au Donataire* ou le *Salve Regina* de Pergolèse. Une pièce de théâtre ou même la forme seule manquera donc toujours du sens idéal et contemplatif. Ce sens idéal s'appelle l'*extase;* c'est le complément de l'art; avec l'extase, point de théâtre ; sans l'extase, point de poésie.

— Mais, s'écrient déjà les faiseurs de drames actuels, ce qui fait le beau côté du genre, ce sont précisément ces écueils, ces périls dont vous parlez ; songez donc : est-il rien de plus beau que de braver la foule, de se présenter seul contre elle, la poitrine nue, de harceler ce lion comme le *picador* castillan fait pour le taureau, le piquant, l'inquiétant tour à tour ?

Cette image est peut-être flatteuse, mais c'est une image. La foule, au théâtre, n'est pas même un lion ni un taureau, c'est, passez-nous le mot, un *ogre*.

En effet, messieurs, que venez-vous nous parler de votre popularité théâtrale, de votre public, de vos parterres, que vous supposez toujours si attentifs et si bons juges ? Des enthousiastes, dites-vous, des génies, des cœurs de feu ; oui, mais aussi un pêle-mêle d'âmes de glace, de sourds, d'aveugles, de paralytiques en fait d'intelligence.

— Mais, ajoutez-vous, telle est la faculté de notre genre, de réparer en quelque sorte ces inégalités de conception, d'établir

dans les masses par certaine loi de contact, une sorte d'équilibre sensitif, qui permet, même aux esprits au-dessous de zéro, de se pénétrer sur-le-champ des rayons et des subtiles émanations d'un grand poëte.

— Eh! non, encore une fois, et sans vouloir contester en rien la puissance de vos canevas ou de votre style, nous disons que vous ne ferez jamais que le sot, ou, ce qui revient au même, l'homme qui ne sent pas la scène de somnambulisme de lady Macbeth, s'agite et frissonne parce qu'il aura près de lui un homme qui frissonnera et sera saisi. On comprend bien que le contact du sot puisse à la rigueur neutraliser ou refroidir l'homme d'esprit, mais jamais l'homme d'esprit ne donnera au sot ce qui lui manque pour sentir *Hamlet* ou *le Roi Lear*. Est-ce que tout le monde a le même tempérament, le même sentiment, le même genre d'idées? Est-ce que tous les esprits peuvent prendre place à une même table? Qu'est-ce donc que votre public? qu'est-ce donc que votre théâtre?

On a cherché bien souvent à définir le but, les éléments et les qualités d'une production scénique ; ne pourrait-on pas à la rigueur consacrer cette définition : une œuvre qui plairait un peu à tout le monde sans plaire précisément à chacun?

Remarquez, en effet, écrivains de théâtre, que dans toutes vos pièces vous êtes obligés presque toujours de faire deux parts : la part du parterre et celle des loges ; et telle est, suivant nous, la raison principale de vos défaites. En effet, les loges vous demandent quelque chose de fini, de délié, des traits substils de cœur ou de sentiment ; le parterre, au contraire, exige quelque chose d'épais, de boursouflé, ces expressions tranchantes et ces grands mots qui ont souvent deux coudées de plus que le bon sens et la grammaire.

Si vous voulez réussir, vous devez donc trouver un style mixte entre le parterre et les loges, un mélange de bon et de mauvais goût.

Mais, comme vous avez du goût et de l'ambition, comme vous sentez qu'au lieu d'écrivain, il vaudrait mieux se faire manœuvre, si on ne prétendait pas travailler surtout pour les gens d'esprit, c'est à eux que vous vous adressez. Il ne se trouve malheureusement pas assez de gens d'esprit pour suffire à la consommation quotidienne de vos chefs-d'œuvre, et de plus,

comme vous exigez des gens d'esprit ce qui est précisément l'opposé de leurs qualités de gens d'esprit, c'est-à-dire une sensation et un jugement irréfléchis, voilà pourquoi vos pièces tombent.

Cependant vous voyez déjà que ce n'est ni la faute des gens d'esprit, ni votre faute à vous. C'est la faute de l'esprit en général, c'est la faute du génie, c'est la faute de vos pièces qui ont à la fois et tour à tour trop de génie et trop d'esprit.

Mais que serait-ce donc si nous assistions à la main-d'œuvre et aux procédés même de vos productions dramatiques? Une des lois de l'écrivain de théâtre n'est-elle pas d'avoir égard, avant tout, à ces rouages et à ces mille moyens techniques et matériels qu'on appelle *entente de la scène?*

Entendre la scène, qu'est-ce donc? C'est avoir égard aux entrées et aux sorties des comédiens, penser aux décorateurs, penser aux spectateurs, penser aux machinistes, aux quinquets, aux planches, aux coulisses. Oui, tout cela est essentiel, il le faut, c'est le théâtre; vous êtes théâtre. Mais au milieu de ces jeux, de ces ressorts, que devient la pensée, je vous prie? que devient la liberté d'imaginer, de sentir? que devient le poëte?

Oh! le singulier genre et bien périlleux en effet, que celui qui veut que le poëte s'élève, marche en avant, lorsqu'il lui oppose sans cesse mille obstacles pour le faire trébucher!

Écrivains dramatiques, nous en appelons à vous-mêmes; soyez sincères et avouez qu'on ne se fait pas jouer, on se *laisse* jouer presque toujours, on s'y condamne. Si peu de souffle poétique que vous ayez laissé dans ce squelette littéraire que vous livrez aux comédiens, ce squelette, dès qu'il devient la proie de leurs gestes et de leurs psalmodies, trouve toujours assez de force pour se dresser contre vous, vous accuser hautement, vous montrer votre propre image répétée dans un miroir trouble. La scène ne peut pas réfléchir le pensée du vrai poëte, elle ne peut que la parodier.

Allons plus loin : supposons pour vous interpréter des acteurs aussi intelligents, aussi parfaits que possible; nous soutenons que ces acteurs-là vous trahiront encore. Vous-mêmes seriez grands acteurs, et vous joueriez, que vous vous trahiriez aussi, parce que la poésie ne peut être traduite que par la poésie, parce que ce qui a été conçu avec des idées et des mots, ne peut

pas être exprimé complétement par la physionomie et les gestes. Dans tous les arts, la forme suit le fond, l'expression escorte l'idée : *rem verba sequuntur*. On n'exécute pas la peinture à grand orchestre, on ne sculpte pas la musique.

— Mais, dites-vous, n'a-t-on pas vu quelquefois des assemblées entières s'émouvoir et s'électriser? N'est-il pas permis d'agir sur la foule et d'exciter son imagination, sa sympathie ou sa surprise?

Oui, sans doute, et voilà où est votre erreur : c'est que vous confondez la popularité avec le peuple, c'est que vous comptez un suffrage par tête, c'est que vous croyez que trois mille spectateurs représentent trois mille admirateurs ou trois mille capacités critiques, tandis que trois mille spectateurs représentent quelquefois à peine un seul admirateur ou une seule capacité critique.

Pour agir sur les nerfs de la foule, il faut bien autre chose vraiment que vos scènes, vos actes ou vos tirades! il faut l'effet du canon, entendez-vous; il faut la guerre ou bien de grands spectacles, universels, nationaux, à ciel découvert, tels que la fête de la Raison, ou le sacre de Bonaparte. Alors, oui, vraiment, la foule s'agite et se passionne, mais jamais pour des intérêts purement littéraires. Le poëme ne saurait exercer d'action démagogique. Faites lire ou déclamer les œuvres d'Homère à deux mille personnes, elles n'en seront pour cela ni plus parfaites ni mieux comprises.

On a souvent comparé l'orateur public et le poëte dramatique, parce qu'ils s'adressent l'un et l'autre aux hommes réunis; on a cru voir entre eux analogie de moyens et conformité d'effets. Mais voyez : dans la nature de l'action et de l'ébranlement, quelle différence! L'orateur n'est grand et n'a d'autorité que lorsqu'il entretient la foule de ses intérêts positifs et pressants. C'est Démosthènes trouvant *la Chersonèse* dans les guerres de la Grèce contre Philippe, c'est Mirabeau parlant sur *la banqueroute*. Dans tout cela, l'intérêt public est toujours le principal, l'intérêt littéraire ou oratoire n'est que l'accessoire. Ce dernier a nécessairement besoin du sauf-conduit du premier. Et cela est si vrai, que du moment où l'orateur abandonne sa thèse publique, presque toujours il tombe dans la déclamation; son langage devient ce que Vergniaud appelait « des tonnerres et des tempê-

tes d'opéra. » L'orateur disparaît, vient le sophiste : au lieu de Démosthènes, c'est Isocrate; au lieu de Mirabeau, c'est Fontanes. Un homme d'esprit l'a dit : « Une idée politique en littérature, c'est un coup de pistolet dans un concert. » De même pour la littérature introduite dans une cause publique.

Or, dans les pièces de théâtre, que de coups de pistolet déclamatoires n'avons-nous pas eus ! Que de faux emprunts à la chaire, au barreau, à la tribune ! Combien de méchants prédicateurs, de pédants, de déclamateurs, d'avocats de province, en cinq actes et en vers !

Vous dites que le théâtre a quelquefois supporté le grand et le sublime : oui, mais, en retour, combien de fois le vide, le pompeux et le sonore ! Tout le prouve encore une fois : la poésie dramatique est un malentendu perpétué, une erreur que le temps légalise, non la raison même de l'art du poëte. Un certain isolement sera toujours une des perspectives du beau, et, sans vouloir faire précisément de la Vénus pudique une Cybèle ou une Vesta, il est au moins permis de croire qu'elle n'ira pas dénouer sa ceinture, chaque soir, devant deux mille spectateurs.

Toujours d'après toi, Diderot, et en cherchant à développer ce que tu as si bien indiqué autrefois, nous nions donc la poésie dramatique; nous disons qu'il est funeste de voir les génies que nous possédons aujourd'hui s'asseoir de travers sur leur Parnasse dramatique mauresque ou castillan, se faire les vassaux de toiles peintes, d'histrions ou d'oisifs, eux qui devraient être leurs propres maîtres et seigneurs; nous nions la poésie dramatique; mais, remarquez-le bien, nous ne nions pas le théâtre.

Le théâtre ! mais c'est le plaisir de tous les temps, de tous les âges, de tous les jours ! Loin de le nier, ce que nous disons ici n'est au contraire que pour l'étendre et l'améliorer, s'il est possible. Mais pour cela, nous voulons que le théâtre soit théâtre, et que la poésie soit poésie.

Parmi tous les critiques qui ont écrit sur l'art dramatique, un seul peut-être a indiqué son esprit et son véritable effet. Ce critique (on ne l'eût guère soupçonné) c'est Aristote qui prétend, dans sa poétique, que *la mélopée* doit être le premier mérite d'une tragédie, et n'assigne à la pensée que le troisième rang. Démétrius le cynique attribuait aussi tout l'effet théâtral à la voix, à la pantomime et aux décors. En nous appuyant sur ces

autorités et sur tant d'autres, et toujours aussi sur l'oubli où tombent si vite nos plus belles pièces actuelles, ne pouvons-nous donc pas déclarer déjà que la scène appartient à l'acteur en suprématie, comme les sons au musicien, la toile au peintre, le marbre au statuaire ?

En effet, l'art du comédien n'est-il pas un art précieux, charmant, et qui existe par lui-même et à part? Comment en douter, quand on songe au grand empire que les vrais comédiens tel que Garrick, Talma, ont toujours exercé pour leur propre compte ? cependant, parmi les autres arts, celui du comédien est sans doute le moins noble. Il s'adresse à ses partisans directement, ses juges lui transmettent leur blâme ou leur suffrage ouvertement et face à face, ce qui a toujours quelque chose de peu relevé.

Ensuite, le talent du comédien n'exige presque point d'études préparatoires. Là, sans doute, comme ailleurs, l'intelligence et les entrailles sont utiles, essentielles même, mais la nature y entre pour beaucoup. C'est elle qui donne à l'acteur ces traits enjoués ou ironiques, pathétiques ou majestueux, ces proportions extérieures qui font de lui un instrument propre à resonner au souffle de tel ou tel rôle.

Un acteur se transforme quelquefois d'année en année ; l'acteur d'une province n'est pas souvent celui d'une autre province, l'acteur d'une époque celui d'une autre époque. Il semble que tout soit de mode, sacrifié à l'éventualité du moment, dans un art qui est pris pour ce qu'il coûte, et doit, en général, s'improviser librement sur ces planches même qui lui appartiennent, à moins de se condenser lourdement dans des moyens de convention, à moins de reproduire ce que Grimm disait du jeu de Mlle Clairon, « qui savait presque toujours par cœur d'avance tous les effets de ses rôles. » Or, quel effet comptez-vous produire en accouplant ces deux arts si différents dans leur esprit et leur principe? L'art du comédien si léger, si vif, si versatile; l'art du poëte, au contraire, si appliqué, si abstrait, si profond.

Nous avons dit aux poëtes « Rompez avec l'acteur; mais ne pourrions-nous pas dire aussi bien à l'acteur : « Rompez avec le poëte. »

D'où nous viennent au théâtre tant de rôles de convention, ces emplois grimaciers, criards, ces valets, ces soubrettes, ces

livrées, ces manteaux, ces mannequins en tous genres, ces lignes de traditions droites et croisées qui convertissaient l'ancien Théâtre-Français en un échiquier? D'où nous vient la déclamation surtout, cet art singulier qui met l'acteur récitant de grandes tirades de poésie ou d'éloquence dans la nécessité d'agiter les bras et la tête au hasard, à la manière des automates? D'où nous vient tout cela, si ce n'est de l'accouplement forcé de deux arts qui se nuisent et s'entrechoquent, réunis dans le même cadre, tandis qu'ils n'ont d'autres affinités que les rapports généraux de tous les arts entre eux? Après le cothurne scénique, vient le cothurne moral, comme l'a si bien dit Lessing. Et comment espérer trouver quelques traces de naturel et d'inspiration chez l'acteur condamné à réciter les vers suivants :

De la zône brûlante, et du milieu du monde,
L'astre du jour a vu ma course vagabonde, etc.

Mais qu'on ne dise pas ici que le talent du comédien dépend de tel ou tel système de littérature dramatique; qu'en jouant les tragiques étrangers, Schiller ou Shakspeare, par exemple, l'acteur serait moins comprimé, moins restreint qu'en jouant Racine ou Corneille. Nous soutenons, et cela d'après l'exemple, que partout l'anomalie subsiste.

En effet, que direz-vous si, faisant représenter *Hamlet* complet, *Faust* ou *Wallenstein,* ces chefs-d'œuvre attirent moitié moins de spectateurs que telle parade de la foire? Vous direz que, pour goûter les beautés et les originalités sublimes de ces grands poëtes, il faut un public éclairé, un parterre d'élite.

Fort bien! Mais où trouver ce parterre d'élite que vous attendez et que vous espérez encore tous les jours? Aurez-vous un juge à la porte du théâtre pour discerner les spectateurs capables de comprendre Shakspeare? Vous parlez de poésie populaire, et ce n'est pas le peuple qu'il vous faut. Vous voulez la foule, et vous ne la voulez pas. Autant vaut dire à votre public : « Tant que je reste humble et médiocre, j'accepte votre témoignage; mais je vous récuse, mais je casse vos arrêts, du moment où je m'élève, où je fais mes preuves de grandeur et de hardiesse, c'est-à-dire du moment où je me fais poëte. » — Qu'est-ce donc que la poésie dramatique?

Autre définition du poëte de théâtre : « Un écrivain qui ne trouvera jamais ni théâtre, ni acteurs, ni public. »

Quoi donc ! Pour réussir ou pour convenir au comédien, faut-il donc qu'une pièce soit nécessairement médiocre ou détestable ? Non pas, mais il faut, avant tout, qu'elle soit *scénique;* et nous essaierons de prouver tout à l'heure que les chefs-d'œuvre des théâtres français et étrangers sont restés comme chefs-d'œuvre, parce qu'ils sont, en général, beaucoup plus *poétiques* que *scéniques*.

Aussi, n'hésitons-nous pas à déclarer déjà, d'après le sentiment de Gœthe lui-même, qu'on n'accusera certes pas de partialité en cette matière, que le théâtre de Shakspeare, si grand d'ailleurs et si parfait comme poésie, demeure à peu près intraduisible tel qu'il est sur la scène. L'acteur rendra bien la partie terrestre et sensuelle du génie, mais non pas la partie éthérée et volatile, les sublimes finesses de cœur et de caractère, les circuits, les mystères intérieurs du théâtre de Shakspeare que les Schlegel, les Eugel, les Schiller, ont si poétiquement et si minutieusement analysés.

En effet, un comédien n'est ni un météore, ni un caméléon, c'est un masque ; et ce masque ne peut obéir à toutes les mutations du caprice poétique. Ce masque doit être nécessairement fixé à une certaine apparence limitée au rire ou à l'émotion extérieure. On citera bien des acteurs tels que Garrick, qui excellent autant dans le bouffon que dans le tragique, mais non pas dans un même rôle, et sous un même aspect.

Vous ne trouverez jamais de Janus théâtral qui justifie sous une même individualité Néron et Turlupin, Falstaff et Glocester. La justification vague, mais pourtant harmonieuse d'un caractère, est très-possible avec la poésie ; mais elle ne l'est pas à l'aide de la réalité de la scène. Le poëte romantique est très-admissible, l'acteur romantique ne l'est pas. Dire à un comédien : « Traduisez-nous avec votre voix, vos gestes, les lignes abstraites et incalculables de personnages tels que Puck et Caliban ! » c'est dire à un poëte : « Traduisez-nous avec des mots le chant des oiseaux ou le parfum des fleurs. »

Aussi, quel que soit le vice littéraire de notre vieux système tragique, n'hésitons-nous pas à le regarder comme bien moins défavorable à l'acteur que le système allemand ou anglais,

parce que, tout inférieur qu'il soit comme poésie, il est cependant beaucoup plus humainement parfait en tant que scène. Talma a toujours été Talma dans l'*Othello* ou l'*Hamlet* de Ducis ; il ne l'eut pas été avec le texte même de Shakspeare. Un comédien qui, au milieu d'un rôle grave, aura à crier tout à coup : « Un rat, un rat ! j'aperçois un rat ! » détruira nécessairement l'illusion, et passera, même aux yeux des plus chauds partisans de l'arbitraire en fait d'art, pour un fou ou pour une marionnette.

Acteurs de talent, qu'avez-vous donc besoin de grands poëtes ? Au contraire, les grands poëtes vous arrêtent et vous nuisent. La meilleure part du répertoire de Talma s'appuyait sur les tragédies de l'empire, Un des premiers rôles de Molé était *le Jaloux* de Rochon de Chabannes ; Monvel n'était jamais plus beau que dans *les Victimes cloîtrées*. Tout Paris a vu et applaudi autrefois miss Shmitson dans le rôle de *Jane Shore*. La salle entière pleurait et frissonnait. Pourquoi ? presque personne ne savait l'anglais, et ne pouvait être, par conséquent, sensible aux beautés du poëte. Mais ce qu'on applaudissait, c'étaient les regards, la voix, les poses de la grande actrice ; toutes ces choses, qui font de l'art du comédien un domaine et un pouvoir bien distinct de celui du poëte. « Ce n'est pas l'expression : *Je vous aime*, qui triomphe de la vertu d'une femme, comme tu l'as si bien dit, Diderot ; c'est le tremblement de la voix, ce sont les larmes, les regards qui accompagnent ce mot. »

Ici, pourtant, nous demandons à nous priver pour un instant de l'appui et du secours de ton nom, que nous avons invoqué, un peu comme égide et beaucoup comme chaperon ; nous demandons à marcher seul ; car, quelque soit le renom de témérité et d'hyperbole attaché à ta mémoire, nous craindrions de t'entraîner sur le bord du précipice que nous entrevoyons. Ce précipice est une objection ; nous la posons telle qu'on nous l'a faite sans doute dès le début de cette lettre :

« Si la poésie dramatique est une erreur ou un mal-entendu, comme vous le dites, comment se fait-il donc que Sophocle, Aristophane, Eschyle, Racine, Shakspeare et Molière aient fait des pièces de théâtre ? Répondez à cela. »

Nous répondrons d'abord que jusqu'ici nous avons cherché, comme on l'a remarqué sans doute, à nous décider, ayant toutes

choses, plutôt d'après les lois éternelles de la raison poétique que d'après la justification historique.

Quant au public, voici ce que nous répondrons : « Lorsqu'on vous joue Racine, Corneille ou Molière, pourquoi n'y allez-vous pas ? »

Ce n'est point, comme on l'a dit tant de fois, parce que ces maîtres ont vieilli ou qu'ils sont mal représentés ; la meilleure raison est qu'ils ont presque toujours composé un poëme, et non des *scenario*, et que, pour la scène, il faut un *scenario*, et non un poëme. Si vous soutenez qu'on doit se consacrer au théâtre, parce que Racine, Molière, Corneille, Voltaire, Shakspeare, s'y sont consacrés, nous soutiendrons, nous, qu'Homère, Dante, Milton, le Tasse, ne s'y étant pas consacrés, on ne doit pas s'y consacrer.

Tout cela se réduira donc à une question de noms propres, et il faudra répéter encore une fois que le passage d'un grand génie dans un genre, au lieu d'en sanctionner la pratique, devrait bien plutôt, au contraire, en interdire l'approche aux descendants.

Quant aux grands écrivains pris dans leur temps, il faut rappeler aussi cette loi d'imitation inhérente à la nature humaine et frappante même dans les plus beaux modèles. Virgile et le Tasse n'ont-ils pas composé des épopées d'après Homère? Pourquoi donc Molière et Racine n'auraient-ils pas composé des pièces de théâtre d'après Euripide ou Térence? Ces grands hommes ont bien pu se trouver, d'ailleurs, les dupes de la fascination scénique, surtout si on remarque que presque tous se sont trouvés en contact direct avec la scène. Eschyle, Euripide étaient comédiens ; Sophocle ne s'est abstenu de paraître dans ses pièces qu'à cause de la faiblesse de son organe ; Molière était comédien, Shakspeare était comédien. Pour la plupart de ces maîtres, le choix de la forme dramatique était donc, avant tout, une nécessité de condition.

Enfin, à part toute démonstration, est-ce donc un sacrilége que de penser que ces génies sont plus propres à être lus qu'à être joués ; qu'ils sont grands et beaux pour leur propre compte, et non pas pour celui d'autrui ; que, pour plaire, attacher et être médités sans cesse, ils n'ont besoin ni du vain étalage de la scène, ni du costume de tel ou tel acteur?

Remarquons en même temps que, chez tous les peuples qui ont eu de bonne heure une organisation arrêtée, il y a presque toujours eu deux genres de théâtres, le grand et le petit, ou, comme on dit maintenant, le théâtre *littéraire* et le théâtre *populaire* : la foire au XVIIIe siècle, le vaudeville dans celui-ci.

Généralement, le grand théâtre a eu de grands poëtes et de petits acteurs; le petit théâtre de grands acteurs et de petits poëtes. Le petit théâtre a eu Gilles, Arlequin, Briguelo, Polichinelle, Isabelle, Cassandre, acteurs excellents sans doute, puisqu'ils sont restés comme personnifications populaires et proverbiales ; et c'est là le triomphe du comédien. Le grand théâtre a peut-être eu aussi de grands acteurs, mais ils ont eu le malheur d'être obligés de s'appeler héros tragiques, rois, reines, confidents, valets, amoureux. Ils sont morts ; leur nom est à peine un souvenir.

De tous les temps on a dédaigné le petit théâtre, et on s'y est porté en foule ; on a estimé et honoré le grand théâtre, et on l'a laissé désert. « Ingrat public ! s'écrie-t-on encore tous les jours, dédaigner Racine, Molière et Corneille pour des parades de la foire. »

Eh non ! le public n'est pas ingrat, il est seulement très-grand partisan de ses plaisirs. Sans acteurs, disons-nous, point de théâtre. Il est donc tout simple qu'on aille à une parade, si cette parade a le mérite de montrer et de faire valoir un acteur excellent. Il est tout simple aussi que le soir et pour se délasser des fatigues de la journée, on aime mieux aller rire avec Arlequin, Pantalon ou Cassandre, que d'entendre psalmodier tristement les chefs-d'œuvre de Molière et de Racine, qu'on a lus et relus le matin, et que sans doute on relira encore le lendemain.

Voyez d'ailleurs : la poésie dramatique ne tire pas même son origine d'une institution, c'est d'une convention qu'elle ressort.

Ainsi le théâtre naît et se forme sous un ciel et chez un peuple unique, dans l'ancienne Grèce. Ce peuple primitif, et comblé de tous les enchantements de la nature et du ciel, déifiant et consacrant tout ce qui a touché à sa peinture ou à sa poésie, cherche une image de sa vie heureuse. Le théâtre antique naît

alors, libre enfant des rives du Céphise et de l'Illissus : il croît sur le sol comme un olivier de l'Attique. Mais il ne forme pas, ainsi que dans les temps modernes, un rejeton isolé, distinct ; il se développe au contraire spontanément, il rassemble lui-même les autres arts, qui tous lui apportent leur tribut.

La scène antique n'est pas un théâtre, c'est la Grèce elle-même représentée devant la Grèce avec son ciel découvert, ses jeux, ses danses, ses lyres, ses flûtes, ses combats, ses trois mille statues, comme dans le théâtre de Scaurus.

Sans doute, la poésie concourt aussi pour sa part à ce grand ensemble, mais sans envahissement, sans suprématie, fleuve toujours harmonieux, mais presque imperceptible au milieu des autres fleuves qui viennent se perdre dans le sein de cette Amphytrite.

C'est pourquoi les critiques allemands ont eu raison de rapprocher le théâtre grec de la sculpture et du bas-relief, Eschyle de Phydias, Sophocle de Polyclète, Euripide de Lysippe. Tout s'enchaîne, tout se correspond en effet dans l'art grec. On peut se le représenter sous l'emblème d'une tige d'où s'échapperaient à la fois mille fleurs. Voyez aussi combien les Grecs, pères du théâtre, étaient loin de vouloir en faire, comme les modernes, un piédestal voué exclusivement à l'art du poëte ; relisez *Philoctète, Électre, Hécube, OEdipe*, œuvres sublimes sans doute, comme tout ce qui vient de l'antique, mais échantillons de la poésie de l'*Iliade*, poëmes en apparence vagues et inachevés, puisque les intervalles devraient être remplis par les chœurs, la musique, la danse, les jeux, la pantomine surtout, cette partie de l'art si souvent négligée en France, et qui admettait comme on sait, chez les Grecs, Niobé se traînant sur le théâtre après la mort de ses enfants, et restant immobile pendant plusieurs scènes.

De la Grèce, le théâtre se transporte dans l'ancienne Rome, mais il a déjà subi l'atteinte funeste des rhéteurs d'Alexandrie. Avec Plaute, Térence et Sénèque commence le théâtre littéraire, c'est-à-dire le théâtre qui n'est que le commentaire du théâtre grec, les Grecs n'ayant eu que des canevas adaptés à leur scène avant de l'être aux règles générales de leur poésie.

En France enfin, si on arrive directement à la source même du théâtre littéraire, au siècle de Louis XIV, on comprend que

cette époque, qui a eu d'ailleurs son ensemble et son harmonie déclamatoire, ait toléré, exigé même une sorte de balance des deux arts corrigés et réfrigérés l'un par l'autre, des quarts ou des tiers de comédiens, des quarts ou des tiers d'écrivains dramatiques. On comprend aussi que ce système se soit obstinément perpétué chez la partie stationnaire d'un certain public français.

Mais voyez comme, après tout, l'instinct général est juste et se rencontre toujours à la longue avec les lois de la raison! Suivez la pente des tendances théâtrales, vous verrez le comédien et l'auteur rentrer peu à peu et naturellement dans leurs limites, par la seule force d'équilibre de leur art.

Ainsi, dans le siècle suivant, Voltaire, malgré son attachement aux principes de Louis XIV, prêche déjà la réforme de la scène française dans la préface de *Sémiramis,* et dans ses nombreux rapports avec Lekain, Clairon et Gaussin. Après Voltaire on se passe tout à fait de la psalmodie tragique et comique. Arrivent les premiers novateurs : voici Beaumarchais, Mercier, toi surtout, Diderot, qui as si involontairement dévoilé les vices de la constitution théâtrale, quand tu as déclaré que le poëte dramatique devait écrire le geste, et quand, joignant l'exemple au précepte, dans *le Père de Famille* et dans *le Fils naturel,* tu as entremêlé ton dialogue de phrases de ce genre : *Ici Dorval se contraint subitement; il s'agite comme un forcené, il s'abîme dans sa rêverie*, etc.

Quelle critique plus naïve et plus frappante voulez-vous de la forme dramatique en général que le système de Diderot, à la fois si peu littéraire et si peu scénique? Si vous *écrivez* le geste, où est le comédien? si, au contraire, le comédien *écrit* la poésie, où est le poëte! Honneur à toi, Diderot, tu ne pouvais attaquer plus ironiquement la chevalerie du théâtre littéraire!

Au commencement de ce siècle enfin, le hasard jette sur la scène française une réunion d'acteurs unique et parfaite, de l'avis de tous les contemporains. Ce sont les Préville, les Dugazon, les Dazincourt, les Fleury, les Sainval, les Contat; mais aussi quelle littérature! et qu'est-ce qu'un poëte de théâtre à cette époque? Ces grands acteurs jouent Molière et Racine pour l'exemple, mais ont tous chacun leurs poëtes de poche qui les suivent, leur Barthe, leur Sédaine ou leur Poinsinet.

Talma continue cette sorte de duel à mot couvert entre la littérature et la scène. Talma parvient, à force de soins et de talent, à jeter un peu de chaleur et d'expression théâtrale dans les sublimes pièces de vers intitulées *Athalie, Cinna, Britannicus.* Mais le public et lui trouvent à cela une sorte de compensation dans les effets scéniques épars dans *Falkland, Sylla, Charles VI* et autres tragédies qui firent partie de la garderobe de l'acteur. Enfin Talma meurt, et le Théâtre-Français épouvanté se trouve à la fois sans acteurs et sans pièces, suite inévitable du système *scénico-littéraire* admis jusque-là.

Alors commencent les croisades en faveur de l'innovation allemande et anglaise. Ces essais ont le pire des résultats; ils laissent les théâtres vides, parce qu'en étendant et agrandissant peut-être le lot du poëte, ils ont en même temps pour but de diminuer celui de l'acteur.

Enfin, tout s'apaise, se calme, et les discussions n'ont pas plus tôt cessé, que les choses reprennent aussitôt leur cours naturel.

Remarquez seulement ce qui se passe aujourd'hui.

A Paris, douze ou quinze théâtres existent à présent, et sont ouverts chaque soir. Sur ces théâtres, un seul, le Théâtre-Français, est consacré à la littérature proprement dite, et il est sans cesse languissant, paralysé; on est obligé de lui voter une existence comme celle d'une colonie ou d'une grande route. Mais, sur les autres scènes, que joue-t-on ? Le vaudeville : le vaudeville à Paris, le vaudeville en province, le vaudeville partout..

Qu'est-ce donc que le vaudeville ? C'est le triomphe du comédien, le comédien moins le poëte. Qu'est-ce que le Théâtre Français? C'est le plus souvent le quart ou le tiers du poëte, le quart ou le tiers du comédien. Les théâtres de poëtes seront toujours mornes et éteints, les théâtres d'acteurs, au contraire, animés et vivaces.

Que conclure de cela? Qu'il ne faut plus faire des pièces de théâtre, qu'il ne doit plus y avoir de poëtes derrière le rideau de la scène? Non, sans doute; la poésie ne saurait être déplacée nulle part. Que non-seulement l'écrivain dramatique, mais que le machiniste soit poëte, que le comédien soit poëte aussi ; c'est à merveille. Il n'y a là rien que de très-favorable aux intérêts du théâtre en général. Lesage peut fort bien travailler pour la foire.

Mais nous répétons qu'avant d'être l'homme de la poësie, le poëte doit être l'homme du théâtre.

Pourquoi a-t-on vu souvent de détestables mélodrames réussir beaucoup mieux que vos chefs-d'œuvre, messieurs? C'est que ces mélodrames avaient le grand mérite de faire valoir et l'acteur et la scène. Sédaine, auteur de *Richard Cœur-de-Lion,* et de tant d'opéras-comiques modèles d'entente scénique, nous semble indiquer dans le passé la juste limite de l'écrivain appliqué à la scène. Au-dessus de cela, il y a style, il y a pensée peut-être; mais, à quelques exceptions près, il n'y a plus théâtre.

M. Scribe, qu'il faut bien citer, puisqu'il embrasse aujourd'hui presque toute la scène moderne dans les quatre parties du monde, résume parfaitement, par ses succès, ces faits et l'application de nos idées.

En composant ses fins et habiles canevas, M. Scribe a prouvé ce que pouvait le ressort scénique bien justement manié. Il a fait voir que, pour avoir des comédiens, il fallait, avant tout, que le poëte restât dans ses frontières. Non-seulement M. Scribe a développé et saisi des acteurs (et la France en possède plus que tout autre pays), mais il en a trouvé, il en a créé là où d'autres n'avaient vu que de simples utilités ou des comédiens médiocres. A coup sûr, M. Scribe n'est pas un poëte, mais c'est un habile et excellent tacticien, et même un grand artiste en fait de théâtre. — Il y a un *art dramatique,* il n'y a pas de *poésie dramatique.*

Ici se termine cette lettre, que nous demandons à achever brusquement comme elle a été commencée. A tout cela, ne peut-on pas faire d'objections? On peut en faire mille; mais nous demandons à les laisser de côté quant à présent. Nous dirons seulement aux poëtes de mauvaise foi qui ne voudraient pas que leurs pièces fussent tombées dans l'oubli par excès de mérite, nous leur dirons : « Continuez donc, grands hommes, à jeter sur la scène les fleurs de votre esprit, seulement, ne soyez pas surpris si ce sont vos meilleures conceptions qui trébuchent, et si vous vous trouvez en guerre et en éternel procès avec le public, les critiques, les comédiens, et avec vous-mêmes. »

Si, au contraire, par un hasard que nous ne saurions prévoir, cette lettre s'infiltrait peu à peu dans la pensée de quelques gens

d'esprit, qui se fourvoient, suivant nous, en poursuivant la chimère d'un théâtre impossible ; si enfin ce peu de mots jetés en passant nous valaient pour la suite quelques bons acteurs de plus et quelques mauvais écrivains dramatiques de plus, crois bien, Diderot, que ce serait là plus de faveur que n'eût jamais osé en attendre le plus sincère de tes admirateurs, après Naigeon toutefois.

ARNOULD FREMY.

Critique Littéraire.

Valérie. — La duchesse de Bourgogne. — Julie Norwich. — Bescarnado. — Le Pacha à mille et une queues (1).

Pendant que meurent des livres qui n'ont jamais vécu, d'autres livres qui avaient vécu ressuscitent. Jetés dans le grand courant, les uns vont droit au fond, les autres surnagent, d'autres enfin, engloutis un instant, plongent, tournoient et finissent par remonter à la surface. Chaque chose prend son niveau. Aussi ceux-là même qu'on a vus reparaître à la lumière ne sont-ils pas toujours assurés d'y rester. Le flot qui les apporta en se soulevant les remporte souvent en se retirant, et, après avoir été ballottés ainsi de la vie à la mort, il disparaissent définitivement et à jamais dans les abîmes de l'oubli.

Parmi ces livres, il en est certainement de recommandables à plus d'un titre. Mais quoi ! la postérité ne peut se charger de l'immense bagage littéraire qui s'amoncèle incessamment et qui va grossissant de siècle en siècle, suivant une progression effroyable. Le médiocre ne va pas jusqu'à elle, le bon lui arrive, et prend, dans ses souvenirs, une place honorable, mais souvent éclipsée; l'excellent seul s'impose à son attention captive, et demeure l'objet constant de ses préoccupations et de son étude. Il ne reste donc, à ce qui se trouve entre le médiocre et l'exellent,

(1) *La Duchesse de Bourgogne* et *le Pacha à mille et une queues* ont paru *à la Société Typographique Belge*, rue des Sables, nº 22, à Bruxelles.

que cette existence intermittente dont les phases alternent selon les caprices du goût public, selon mille hasards que l'on ne peut prévoir, tant est grande la multitude de circonstances auxquelles ils se rattachent et dont il faut saisir l'à-propos.

Ainsi en a-t-il été pour la *Valérie* de Mme de Krüdner et pour Mme de Krüdner elle-même. Cette femme, dont toute l'existence a été si brillante et si mêlée aux plus grands événements contemporains, était tombée dans un profond oubli, et son nom, à peu près ignoré des générations qui, depuis, ont paru sur la scène, serait encore enfoui dans le silence de sa tombe lointaine ou dans le cercle déjà bien rétréci de ceux qui la connurent, si quelques pages d'un critique amoureux des sentiers écartés et des fruits qui y répandent leurs parfums solitaires loin des grands chemins battus par les admirations de la foule, n'était venu lui rendre un nouvel éclat. Il faut donc faire quelque peu honneur à M. Sainte-Beuve du succès posthume de *Valérie,* et, tout en rendant justice au mérite que peut avoir le livre, ne pas oublier que ce mérite serait aujourd'hui inconnu, s'il ne nous avait été présenté sous le patronage d'un mérite plus actuel. Il convient que notre justice commence par celui qui, pour ce cas, nous a appris la justice.

Il est assez probable, en effet, qu'après le premier éclat de sa résurrection, *Valérie* retombera dans ces demi-ténèbres qui, pour une œuvre de poésie, ne sont ni tout à fait la vie, ni tout à fait la mort. M. Sainte-Beuve, avec cette précision de tact qui est un des traits distinctifs de son talent, a renfermé, dans des limites tracées avec la plus exacte justesse, la portée de ses éloges et de son approbation. Il a déterminé rigoureusement le niveau où s'élevait le roman de *Valérie* dans l'échelle des productions analogues. Mais d'autres articles, sortis du sien, n'ont pas gardé la même mesure; ils ont pris pour point de départ, ce qui avait été son point d'arrivée, et ils ont poussé *Valérie* à des hauteurs où elle ne peut que disparaître de nouveau. Ce qui manque à la conception de Mme de Krüdner, ce n'est ni la grâce; ni l'élégance, ni le charme attendrissant ; c'est la force, c'est ce souffle puissant d'un génie qui se répand avec plénitude dans toutes les parties du cadre qu'il s'est choisi, et n'y laisse pas de vides.

Il y a certainement toujours un mérite particulier et peu commun dans un ouvrage dont l'intérêt se soutint sans avoir recours

à aucun artifice de construction et par le seul développement d'une passion qui est toujours en scène, et qui, étudiée seulement dans les déchirements intérieurs du cœur qu'elle dévaste, se passe, pour émouvoir, du secours qu'elle pourrait tirer des perturbations qu'elle aurait suscitées dans le monde extérieur. Si l'agencement et la conduite d'une action intriguée sont difficiles, un drame sans action et sans intrigue est bien plus difficile encore. Je dis sans sans action, et ce n'est pas le mot, car il y a une action véritable. Mais tous les moyens en sont tirés de la passion elle-même. La lutte s'établit, non plus entre cette passion et les obstacles du dehors, mais entre les diverses forces qu'elle a mises en mouvement dans l'âme qu'elle a envahie. Et voilà la difficulté ; car ici les moyens ne sont plus fournis par l'invention, choisissant à son gré entre toutes les choses d'institution naturelle ou de convention humaine, puisant à pleines mains dans les données du monde physique ou du monde social, mais par l'observation, par une étude approfondie, par une reproduction rigoureusement exacte du jeu des forces destructives et des forces conservatrices, dont l'équilibre constitue le bonheur humain, et dont la lutte constitue les passions. Sans cette étude si compliquée, si difficile, point de vérité, et sans vérité, point d'intérêt.

En cela, Mme de Krüdner était suffisamment préparée, et elle a réussi. Ce n'est pas qu'à certains endroits, comme l'a fait remarquer M. Sainte-Beuve, l'observation manquant, on ne sente, à quelque défaut dans la soudure, que l'invention y a suppléé. Mais la secousse même qu'on reçoit à ces endroits prouve combien, dans les autres, l'impression est irréprochable et unie. Un autre fait à ajouter au chapitre assez court des invraisemblances, c'est que Gustave de Linar, après avoir laissé plusieurs fois échapper sa passion aux yeux de Valérie, se complaît un peu trop dans cette idée qu'elle l'ignore et qu'elle l'ignorera toujours. Ce qu'il lui a dit d'un amour qu'il nourrissait pour une femme qu'il avait laissée en Suède, a bien pu, à la rigueur, la tromper une fois. Mais quand les éclats irrésistibles de la passion comprimée se sont multipliés, quand une intimité de tous les jours, de tous les instants, a mis à nu tous les secrets qu'il s'efforce de croire si bien ensevelis, il est impossible que Valérie n'ait pas reconnu le subterfuge, comme il est impossible que Gustave la suppose encore

abusée. Le cœur d'un homme, quoi qu'il fasse, est de verre pour l'objet aimé. Il n'est pas de femme qui s'y méprenne longtemps, et il n'est pas d'amant qui, à moins de fuir, puisse espérer de cacher longtemps ce qu'il éprouve. Gustave, au reste affecte lui-même de ne rien voir dans le cœur de Valérie, quoiqu'il s'y passe des choses qui, sans être jamais avouées, n'en sont pas moins visibles; et l'aveuglement dont il est affligé n'est pas plus vraisemblable que celui qu'il prête à Valérie.

Il est un autre aveuglement qui n'est plus celui d'un personnage du roman cette fois, mais celui de l'auteur lui-même. Mme de Krüdner s'est persuadé, en écrivant *Valérie*, qu'elle donnait une haute leçon de morale, un modèle de vertu. En thèse générale, ce n'est pas de vertu que le roman a affaire, c'est d'amour, c'est de passion. Mais ce n'est pas là la question à examiner, il ne s'agit que des illusions de Mme de Krüdner. Qu'est-ce que Mme de Krüdner a fait de son héros, Gustave de Linar? Un jeune homme disposé à la rêverie et à l'enthousiasme, qui, emmené par un ambassadeur, son protecteur et l'ami de son père, devient amoureux de la femme de cet ami au point de ne vivre d'abord que par cet amour et pour cet amour, et de finir par en mourir. Le beau côté, le côté héroïque, si l'on veut, c'est l'inviolable pureté de sa passion. Mais ôtez cela, que reste-t-il de Gustave de Linar? Toutes ses belles et nobles facultés se sont éteintes dans son amour et ont profité à celui-ci; toutes s'y sont englouties. Gustave est un homme qui n'est plus bon qu'à aimer et qu'à mourir, c'est-à-dire un être inutile, un être coupable; car, s'il ne porte pas tout à fait sur lui-même des mains violentes, ce n'est pas sans un certain plaisir douloureux qu'il voit s'éteindre en lui peu à peu une vie qu'il ne peut pas consacrer tout entière à Valérie. Il ne cherche pas à se distraire de son amour, en donnant un autre but à son existence et en y appliquant toute l'activité qui lui reste. Il ne cherche pas à se retremper dans le travail ni dans un viril exercice de son intelligence et de sa volonté. Il songe seulement à dompter son amour par les privations et par le silence, à l'emprisonner dans son âme qu'il lui donne à dévorer. Cela fait, il s'enferme seul à seul et face à face avec son mal; il le fouille incessamment d'un doigt impitoyable; il tourmente sa plaie, il l'élargit, il l'aigrit, il épuise les cuisantes voluptés de la douleur, il se complaît dans la langueur où elles

le plongent, et quand il s'est résolu à fuir Valérie, ce n'est pas pour se jeter dans le tourbillon des labeurs du monde et y prendre un rôle qui réponde à ses facultés ; c'est pour aller achever son suicide solitaire sur la cime des monts et des bois écartés.

S'il y a quelque moralité à tirer de ce livre, c'est que le beau idéal de la vie d'un homme, c'est un amour qui absorbe ou paralyse toutes ses autres facultés, mais qui pousse le respect pour l'objet aimé jusqu'à mourir plutôt que de laisser arriver à elle un aveu qu'elle ne doit pas entendre. Assurément la chasteté dans l'amour est une belle chose. Et que Mme de Krüdner ait confondu la chasteté, qui n'est qu'une vertu particulière, avec la vertu prise dans son sens absolu, c'est une erreur qui s'explique tout naturellement chez une femme. Mais que Gustave de Linar, s'efféminant dans une passion qui use tous les ressorts de son âme, et qui, après une vie inutile, l'amène par la consomption à la mort, soit un exemple bon à citer, c'est ce que nous ne saurions admettre. Nous trouvons, au contraire, qu'une pareille histoire est d'un exemple très dangereux. Des faits nombreux et déplorables attestent chaque jour les ravages que des lectures de ce genre ont faits dans la jeunesse actuelle. Il n'est pas un de nous qui n'ait perdu les meilleures années de sa vie à poursuivre un idéal fantastique, à se poser en héros de roman ou de drame, à se bercer dans des rêves chimériques, à se rouler à plaisir sur les pointes de ses souffrances imaginaires, à s'isoler du monde pour se dévouer tout entier à ce je ne sais quoi qui n'existe nulle part que dans une imagination malade, dans un sens faussé, perverti. Et c'est grâce aux livres où se trouvent les modèles du genre que les jeunes générations, énervées par cet anonisme intellectuel, aboutissent tout droit à l'impuissance ou au suicide. Lors donc qu'on nous parlera de morale, arrière ces héros langoureux qui ne savent que souffrir, chérir leur mal, pleurer et mourir ! Ce n'est pas pour cela que l'homme est fait, mais pour vivre, c'est-à-dire pour agir.

Les anciens chevaliers aimaient, ils aimaient chastement et poétiquement : mais l'amour, loin d'engourdir le sentiment de leurs devoirs et de leur dignité d'homme, n'était en eux qu'un stimulant aux belles actions. Loin d'absorber toutes leurs autres facultés, il leur donnait une énergie nouvelle. Quand on voudra faire des histoires morales en faisant des histoires d'a-

mour, c'est ainsi qu'il faudra le comprendre et le présenter.

Heureusement nous n'en sommes pas tout à fait réduits à aller chercher dans les vieux romans de chevalerie, et voici un roman d'hier où l'amant aussi tendre, aussi épris, aussi respectueux, aussi malheureux que Gustave de Linar, n'en conserve pas moins assez de force pour être un jour le héros de Gênes, de Port-Mahon et de Fontenoi. C'est de *Madame la duchesse de Bourgogne,* par M. Jules de Saint-Félix, que je veux vous parler.

La personne du duc de Richelieu est assez connue. Voltaire a contribué, par ses vers et par sa prose, à étendre et à fixer la réputation qu'il a laissée comme séduisant homme de cour et général heureux.

Dans l'âge frivole et charmant
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçutes en partage
L'art de tromper si tendrement,
Pour modeler ce beau visage
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'amour,
Et surtout de l'amour volage...
. . . . . .
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en miniature
Dans mille boîtes à portrait...
. . . . . .
Après ce jour de Fontenoi
Où, couvert de sang et de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi;
Lorsque, prodiguant votre vie,
Vous eûtes fait pâlir d'effroi
Les Anglais, l'Autriche et l'Envie,
Vous revîntes vite à Paris
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous seul, à ce que je vois,
Le temps et l'Amour n'ont point d'ailes,
Et vous servez encor les belles
Comme la France et les Génois.

Ailleurs, Voltaire dit à Mlle de Guise, que Richelieu épousait :

Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrz à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?
Ces nombreux c.... qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance :
Ils diront voyant vos attraits :
« Dieu ! quel plaisir que la vengeance ! »

Il est assez singulier que l'homme qui est peint avec vérité dans ces vers de Voltaire ait pu être le héros du joli épisode raconté par M. de Saint-Félix. Il est assez singulier que l'homme qui *avait reçu en partage l'art de tromper si tendrement*, et qui en usa si bien, ait eu un cœur capable de la passion la plus pure, la plus profonde et la plus dévouée.

Vers la fin du règne de Louis XIV, l'humeur sèche et bigote de Mme de Maintenon, la vieillesse ennuyée du roi, les malheurs de la France, avaient donné un aspect très-sombre à la cour. Tout était froid et triste. Les plaisirs avaient disparu, ou ne se prenaient qu'en cachette. Emprisonnés dans cette gêne officielle, les jeunes cœurs se donnaient en secret tout ce qu'ils pouvaient prendre de liberté, et bien de tendres mystères couvaient sous ces austérités extérieures. En ce temps-là, parut à la cour un enfant gracieux, spirituel, aimable, et, au bout de quelques jours, aimé de toutes les femmes. Mais une seule fut distinguée par lui, et si ce n'était pas celle qui l'aimait le moins, c'était bien celle qui devait laisser le moins d'espoir à sa flamme, et l'effrayer le plus de sa témérité. Le petit Fronsac, qui devait être un jour le duc de Richelieu, débutait dans la carrière de ses conquêtes amoureuses par Mme la duchesse de Bourgogne, dauphine de France et petite-fille de Louis XIV. Leur passion, quoique muette et profondément enfouie dans le secret de leurs pensées, ne put si bien se faire violence qu'elle échappât à l'œil pénétrant et exercé de Mme de Maintenon. Pour couper court à toute prévision de scandale, il fut résolu qu'on marierait Fronsac. On le maria. Il avait seize ans. Le soir même de son mariage, il y avait à Marly un de ces bals par lesquels Mme de Maintenon

cherchait quelquefois à distraire le vieillard chagrin. La duchesse de Bourgogne y devait paraître. Fronsac, débarrassé de la cérémonie, s'échappe à onze heures de la maison nuptiale, et se montre audacieusement à Marly; il traverse la foule des courtisans, déconcertés par son audace, et se présente au roi, qui le reçoit mieux qu'il ne devait s'y attendre après une pareille escapade. Après le bal, plutôt que de retourner auprès de sa femme, il se jette à travers champs, et se dirige vers une terre qu'il a dans le midi. L'imprudence avec laquelle il met l'épée à la main pour venger le nom de la duchesse de Bourgogne, outragée par des roués de la cour du duc d'Orléans, qu'il avait rencontrés dans un cabaret de la route, le fait mettre à la Bastille. La bienveillance du roi ne tient pas contre cette esclandre. Cependant sa femme, qu'il a si brusquement délaissée, finit par obtenir sa grâce; et au moment même où elle lui apporte la nouvelle, on apprend qu'il vient de s'évader. La grâce est révoquée. Mais, sous un faux nom, errant l'hiver à travers les bois, il trouve moyen de sauver la vie à la duchesse égarée à la chasse. Enfin, le jour où la princesse meurt empoisonnée, un homme, demandant avec angoisse de ses nouvelles, assiége les portes du château de Versailles. Il est sous le coup d'une lettre de cachet et les gardes ne l'arrêtent pas. Il rencontre le roi lui-même, le roi, accablé de douleur à ce nouveau coup, qui ne doit pas être le dernier, et le roi n'a pour lui qu'une parole indulgente, et qui ne respire que l'amical abandon de la tristesse. Il se fraie un accès jusque dans la solitude religieuse de la chambre mortuaire; et là, tombant à genoux devant le cercueil qui emporte tout ce qu'il a aimé, il pleure, il prie; un bouquet est placé dans la main de la victime, il s'en saisit, il le couvre de baisers et de sanglots, et le dérobe en le cachant sur son cœur. Qui pourra, plus tard, retrouver ce Fronsac dans le volage et brillant duc de Richelieu?

Nous avons omis tous les incidents épisodiques, mais nous en avons dit assez pour qu'on puisse voir que jamais passion ne fut plus chaste, ni en même temps plus tendre. Ce petit ouvrage n'est qu'une esquisse, ou plutôt ce qu'on appelle en peinture un tableau de chevalet, mais ce tableau est délicatement et savamment touché. Le pinceau est conduit par une main souple, ferme et exercée. Les physionomies y sont dessinées avec

beaucoup de netteté et d'harmonie, les groupes bien posés, les détails distribués avec une élégante sobriété.

Julie Norwich est une étude patiente du cœur ; ce roman moral est anglais, non-seulement par le choix des personneges, mais encore par les allures, le ton et la couleur. On sent qu'il est mené par un esprit calme qui se possède et ne se laisse pas dévorer par sa propre chaleur. Les passions qui atteignent souvent au pathétique y arrivent plutôt par la justesse avec laquelle elles ont été observées et reproduites, que par l'impétuosité d'un élan actuel qui se ferait jour sur le champ, et, par sa propre force d'impulsion communiquée à l'expression, atteindrait immédiatement à la vérité, sans le secours d'une réflexion mûrie. L'auteur paraît avoir suivi de près la piste des passions dans le cœur humain. Il en connaît les tours et les retours, et nous les fait suivre avec une exactitude qui ne tombe jamais en défaut. Par là il a trouvé l'art d'exciter, à chaque instant et comme à tous les tournants de sa fable, avec les choses les plus simples, un plaisir né de la surprise, et qui est d'autant plus vif qu'on devait le moins s'y attendre. Il est moins heureux dans les parties où l'étude et l'observation ne le soutiennent plus. Lorsque la logique de la passion ne lui force pas la main et qu'il reste absolument le maître du choix de ces incidents, l'invention se prête peu à lui fournir ce que sa sagacité analytique n'a pas pu conquérir. Ainsi ses caractères ridicules sont peints en charge, ou avec une certaine gaucherie qui nuit à l'effet de l'ensemble. J'en dirai autant des petites maîtresses et des fats. Mais dans les caractères qu'ennoblit l'élévation de la pensée ou de la générosité du cœur, il y a une fermeté de touche qui suffit pour faire de *Julie Norwich* un livre digne d'être remarqué. Assurément, c'est là l'œuvre d'une noble intelligence et d'un jugement cultivé.

Ce don de peindre des caractères n'est pas le lot de tout le monde. L'auteur de *Descarnado,* M. Darsigny, en est si convaincu, que, pour y parvenir, il s'est donné au diable ; mais il paraît douteux que le diable ait accepté le cadeau, ou du moins qu'il l'ait payé de retour par le don qu'on attendait de lui.

Il y avait autrefois un pauvre diable d'auteur qui travailla vingt ans pour le théâtre de la foire, qui fit entre autre *Tur-*

caret, Gil Blas, et autres balivernes françaises ou espagnoles. Il portait du reste un nom à l'avenant de ses occupations, c'est-à-dire un nom modeste et de maigre étalage s'il en fut : il s'appelait Lesage. L'exercice de sa profession lui avait donné de grandes privautés avec le diable, qui logeait habituellement dans sa bourse, comme dit un pauvre hère nommé La Fontaine, et qu'il tirait à peu près constamment par la queue, comme dit une vieille phrase française qui s'est vue naguère enchâssée et richement paraphrsée dans un drame moderne. Si bien qu'il prit un jour sur lui d'attribuer à son commensal le diable certain livre que le libraire eût peut-être refusé sans cette signature. Il prétendait que le diable avait son séjour ordinaire dans une bouteille où il était maintenu par les conjurations cabalistiques d'un nécromancien de ses ennemis, et qu'une espièglerie d'écolier l'en avait momentanément délivré en cassant la bouteille. Mais nous devons supposer que c'était là une fiction, car nous avons vu que l'hôte prétendu de la bouteille avait un autre logement. Toutefois voici venir un nouvel auteur qui confirme, en même temps que l'existence de la bouteille, celle du prisonnier qui y était enfermé ; à telles enseignes qu'il a fait, lui aussi, voler la prison en éclats et reçu de nouvelles confidences du captif échappé pour la seconde fois. Nous ne voulons pas suspecter la sincérité de M. Darsigny ; mais hélas ! hélas ! à lire ces confidences, pour concilier l'impression qu'elles nous ont laissé avec les assertions de l'auteur sur leur origine, nous nous sommes vu dans la nécessité de conclure qu'il s'était évidemment trompé de bouteille.

Le démon de l'imitation sans doute, voulant lui jouer un tour, lui en aura forgé une toute semblable à l'autre quant aux apparences extérieures, mais complétement vide. C'est du contenu de celle-ci qu'il a, en toute bonne foi, rempli son livre, croyant y mettre quelque chose. En l'employant autrement, la moitié de l'imagination qu'il lui a fallu pour pousser à ce point l'illusion lui eût suffi pour mettre réellement les choses au point ou l'illusion les lui fait voir.

Parlerons-nous, après cela, des mille et une histoires de M. le capitaine Marryat ? Il paraît que les lauriers du plus fécond de nos romanciers ont empêché de dormir ce Thémistocle

d'outre-mer. Pour nous qui lui avons dû une disposition toute contraire, nous nous sentons en ce moment plutôt disposé à quitter la plume. Nous reconnaissons toutefois qu'il y a de l'imagination et de la facilité dans *le Pacha à mille et une queues*.

A. B.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA LITTÉRATURE DES ESCLAVES.

Il nous a semblé curieux de séparer de l'histoire générale des littératures anciennes de l'Occident un épisode assez important qu'elle renferme, et qu'on ne nous paraît pas avoir encore étudié autant qu'il mérite de l'être. Nous voulons parler du filon littéraire exploité par les esclaves. En général, les érudits qui ont écrit sur les langues classiques se sont bornés à mentionner tel poëte ou tel philosophe comme ayant été esclaves ; mais personne n'a songé à examiner si des faits pareils constituaient une exception, ou s'ils étaient au contraire des manifestations de quelque généralité sociale. C'est cette lacune historique que nous avons essayé de combler en cherchant la signification et l'etendue, parmi les anciens, de la littérature cultivée par les esclaves.

Quand les races esclaves entrèrent dans la commune et dans la jurande, elles venaient d'être affranchies. La propriété terrienne leur était donc à peu près tout à fait étrangère ; car outre que leur pécule de liberté était fort modique, la propriété de la terre supposait certaines capacités seigneuriales qu'elles n'avaient pas. Le travail, le travail manuel appliqué aux métiers, aux arts, au menu négoce, devint ainsi la condition nécessaire des bourgeoisies naissantes.

Or, le travail ne suffit pas toujours à tout le monde. Le travail est comme les champs, il rend selon qu'on lui donne. Celui qui apporte à son œuvre le plus d'activité et d'intelligence est

aussi celui qui en retire le plus de profit. L'inégalité des facultés physiques, intellectuelles et morales, engendra donc, au milieu des affranchis devenus bourgeois et membres des jurandes, des inégalités de position; les uns prospérèrent, les autres déchurent; les uns engendrèrent des enfants qui se trouvèrent riches, les autres engendrèrent des enfants qui se trouvèrent mendiants. Le nombre des mendiants s'accrut en raison de la multiplicité des affranchissements qui se firent; car plus le travail manuel dut nourrir de personnes, plus il en laissa sans foyer et sans pain.

Néanmoins, soit que les affranchis trouvassent dans le travail assez de ressources pour vivre, soit que l'insuffisance du travail les contraignît à la mendicité, on peut dire que les races esclaves fournirent deux grandes classes d'hommes résignés à leur condition respective, les bourgeois travailleurs et les mendiants. Les uns et les autres, bornés à leur position d'hommes affranchis, heureux ou malheureux, ne songèrent pas à porter leurs yeux plus haut ou plus loin; bien travailler ou bien mendier, voilà la principale tâche de chaque jour qu'ils s'imposèrent. Du reste, quant aux supériorités de toute nature que les races nobles faisaient peser sur eux, supériorité d'intelligence, de beauté ou de commandement, ils la virent sans l'envier, tant elle était élevée, ou l'acceptèrent sans la haïr, tant elle était redoutable.

Eh bien! du sein de ces mêmes races esclaves, il sortit des cœurs nobles ou audacieux, pour qui rien dans le monde ne parut trop haut ou trop grand; qui trouvèrent les chaînes assez légères pour les porter sans fatigue, ou pour les briser sans effort; qui se sentirent ou qui se crurent une nature au-dessus de la nature de leurs frères, et qui ne voulurent pas accepter le rang où Dieu les avait placés; qui, en voyant l'autorité que donnaient dans l'univers l'intelligence, la grâce ou la force, se dirent qu'eux aussi ils deviendraient intelligents, gracieux ou forts; et qui, mettant en oubli l'humilité de leur origine, s'anoblirent d'eux-mêmes par une croyance forte en leur prédestination.

C'est ainsi qu'il sortit, parmi les anciens, du milieu des esclaves, des légions de poëtes, de courtisanes et de bandits; poëtes illustres comme Térence, courtisanes belles comme Aspasie,

bandits redoutables comme Spartacus ; les uns et les autres, produits par cette fierté morale dont nous parlions tout à l'heure; triple protestation d'âmes fortes ou orgueilleuses qui semblaient dire à Dieu qu'il s'était trompé, et qui, soumises aux races nobles par la fatalité de la naissance, se les soumettaient par l'esprit, par la beauté ou par la terreur.

La littérature des esclaves est un des recoins les plus curieux à étudier que renferme l'antiquité. Elle a des caractères spéciaux qui la constituent, qui lui donnent une forme propre, et qui lui font un domaine à part. Ainsi l'esclave est un artiste qui ne travaille pas indifféremment à toute œuvre; il n'a, il ne cherche à avoir qu'un certain ordre d'idées qu'il affectionne, auxquelles il semble plus apte, et dans lesquelles il s'enferme avec amour. Par exemple, l'esclave ne touche jamais ni à la politique, ni au droit, ni à l'histoire, toutes matières qu'il laisse à ses maîtres ; mais il excelle dans la philosophie, dans la poésie, dans la grammaire, dans la rhétorique, dans toutes les choses qui se peuvent faire en un coin, et qui n'exigent que de la réflexion, du recuillement et de la sagesse méditative.

Les études littéraires des esclaves parmi les anciens étaient une suite naturelle et une conséquence logique de leur servitude. Le maître cherchait à tirer le parti le plus profitable de leurs facultés ; il envoyait aux champs ceux qui n'avaient que de la force musculaire ; il appliquait aux usages domestiques ceux qui montraient de la souplesse, de l'élégance et de la docilité ; et lorsqu'il s'en trouvait qui trahissaient des aptitudes intellectuelles, il les faisait élever avec grand soin, soit pour tirer un jour revenu de leurs talents, soit même pour les vendre. Les esclaves littérateurs ou artistes étaient d'une grande valeur ; Suétone mentionne Lutatius Daphnis, esclave grammairien, qui fut acheté deux cent mille écus romains par Quintus Catulus, et Lucius Appuleius, esclave grammairien aussi, qu'Eticius Calvinus, chevalier, louait de son maître au prix de quarante mille écus par an. Les esclaves hommes d'esprit étaient donc toujours une grande fortune pour leurs maîtres ; aussi leur éducation était-elle poussée quelquefois jusqu'au plus exquis raffinement.

L'habitude des anciens d'être servis en tout par des esclaves, avait fait diviser ceux-ci en catégories, selon les emplois. Il y

avait dans toute maison de grand seigneur, indépendamment des serviteurs de bas étage, des esclaves intendants, des esclaves chasseurs, des esclaves échansons, des esclaves musiciens et bateleurs, qui jouaient des pièces de comédie pendant les repas, enfin des esclaves poëtes, grammairiens et rhéteurs, pour faire l'éducation des enfants. Plutarque et Xénophon témoignent que, par toute la Grèce et par toute l'Italie, ce qui concerne la pédagogie était entièrement dévolu aux esclaves. Caton l'ancien en avait plusieurs qui étaient chargés d'élever ses enfants ; et Xénophon, dans son traité sur la république de Sparte, gémit de ce que dans les pays de la Grèce où l'on se vantait d'élever le mieux les enfants, on leur donnait toujours des esclaves pour instituteurs.

C'est par suite de ces fonctions pédagogiques que les esclaves accaparèrent, parmi les anciens, tout ce qu'on pourrait appeler les arts méditatifs, c'est-à-dire tout ce qui, comme la grammaire, la poésie, la philosophie, peut s'étudier à huis-clos et dans le silence de la pensée.

La grammaire était, chez les anciens, un art très-grand et très-beau, et qui, non-seulement comprenait ce que nous appelons la philologie, mais encore attirait à soi une foule de faits et d'aperçus appartenant en propre à l'histoire, à la philosophie, à la poésie et à la science divine des augures. Nous pouvons juger de ce qu'étaient les livres de grammaire, par quelques traités de Varron, par les Saturnales de Macrobe et par les Florides d'Apulée, tous ouvrages du plus haut intérêt, mais qui n'eurent jamais, parmi les anciens, la réputation de quelques autres traités de grammaire, par exemple de ceux du grammairien Didyme, que Plutarque cite fort souvent.

Ce fut en Grèce que se forma l'étude de la grammaire, comme, du reste, l'étude de tous les arts qui ont illustré l'Occident. Les Grecs distinguaient les *grammairiens* des *grammatistes*, comme nous distinguons les *médicastres* des *médecins*. Entre la seconde et la troisième guerre punique, un certain Cratès Mallotes, dit Suétone, fut envoyé en ambassade à Rome, par Attale. Un jour, en passant dans une rue, sur le mont Palatin, il mit le pied dans le gueule d'un égout, tomba, et se cassa la cuisse. Durant tout le temps de sa légation, ou plutôt de sa convalescence, il ouvrit, chez lui, des conférences littéraires. En-

nius et Livius Andronicus, qui étaient des poëtes et des rhéteurs à moitié Grecs, et qui venaient de mourir, avaient aussi donné le spectacle de ces exercices philologiques. L'exemple de Cratès détermina le goût public ; la grammaire fut impatronisée à Rome.

A partir de là, les grammairiens pullulèrent. Il y eut quelquefois, à Rome, plus de vingt écoles célèbres ouvertes en même temps. La frénésie grammaticale gagna même la province ; des maîtres renommés s'y établirent. Suétone cite, entre autres, Octavius Teucer, Siscennius Iacchus et Oppius Chares, qui allèrent dans le Gaule cisalpine et qui y professèrent jusqu'à un âge si avancé, qu'ils étaient devenus aveugles, et qu'on les portait en litière dans leur école.

Tous ces professeurs de grammaire étaient des esclaves ou des affranchis ; car les maîtres aimaient mieux quelquefois laisser à leurs esclaves intelligents le libre arbitre de leur industrie, et les émanciper en leur imposant une redevance, sans préjudice du retour de leur succession, comme patronés. C'est ainsi que, dans la guerre contre Tigrane, le grammairien Tyrannion ayant été pris et fait esclave, Murena le demanda à Lucullus, l'obtint et l'affranchit.

Suétone rapporte une assez longue liste de ces grammairiens esclaves ou affranchis. Il cite comme un des premiers qui acquirent un peu de célébrité, Suevius Nicanor, qui était en même temps poëte satirique ; puis Antonius Gnipho, Gaulois, né libre, mais exposé dans son enfance, et affranchi par celui qui le recueillit. Il tint sa première école dans le palais de Jules César; ensuite il en ouvrit une chez lui. Cette école était suivie de la jeunesse la plus illustre. Cicéron y allait, même durant sa préture. Antonius Gnipho faisait sa leçon de grammaire tous les jours, et il déclamait les jours de foire. Ces déclamations étaient en prose ce que sont, en vers, les improvisations de ces Italiens, de ces Français et de ces Allemands, dont nous avons été les témoins durant ces dernières années, c'est-à-dire une amplification en lieux communs plus ou moins usés sur une matière proposée.

Du temps d'Antonius Gnipho, et quelque temps après lui, vivait à Rome en grande réputation Atticus le philologue, Athénien, affranchi. Il était dans l'intimité de Salluste et d'Asinius

Pollion, et il avait recueilli pour le premier des notes pour une histoire romaine. Il paraît même, d'après les remarques de Pollion sur les écrits de Salluste, qu'Atticus avait répandu dans les livres de ce dernier cette terminologie archaïque dont on lui a souvent fait reproche. Valérius Caton et Cornélius Épicadus étaient aussi à peu près contemporains d'Antonius Gnipho. Le premier était, en même temps que grammairien, professeur de poésie. Cornélius Épicadus était affranchi de Slyla, qui l'avait nommé héraut du collége des augures. A la mort de Sylla, il mit la main à ses mémoires, que le dictateur avait laissés imparfaits. Stabérius Éros, acheté au marché, nu et étalé sur la table des ventes, et puis affranchi par son maître, fut le précepteur de Brutus et de Cassius. Lenæus, affranchi de Pompée, et le compagnon de toutes ses guerres, avait son école dans les Carines, le noble faubourg de Rome, où étaient les temples de Junon et de la Terre, et où Pompée, Cicéron et un grand nombre de nobles riches et illustres avaient leurs hôtels.

Quintus Cæcilius Épirota, pourvu de trois noms, comme un gentilhomme, et affranchi du chevalier Atticus, l'ami de Cicéron, eut une moitié de la destinée d'Abaillard. Chargé d'élever la fille d'Atticus, il en devint amoureux, et l'expression dont se sert Suétone à son égard ne défend pas de supposer qu'il eût été favorablement écouté de son écolière. L'intrigue s'étant découverte, le précepteur fut écarté, et la jeune fille mariée à Marcus Agrippa. De la maison d'Atticus, son patron, Quintus Cæcilius Épirota passa dans celle de Cornelius Gallus. Le grammairien vécut avec lui dans l'amitié la plus étroite ; et dans la lutte que Cornélius Gallus eut à soutenir contre Auguste, lutte fatale qui lui fit porter la tête sur l'échafaud, l'intimité de l'affranchi devint l'objet de l'accusation la plus grave. Privé de ce second patron, Quintus Cæcilius Épirota ouvrit une école. Il y reçut peu d'élèves, et seulement de fort jeunes, ce qui lui fit donner par le poëte Domitius Marcus, le nom de « nourrice des poëtes au berceau. » Du reste, Quintus Cæcilius Épirota soutint jusqu'au bout le caractère d'individualité morale qui avait commencé les malheurs de sa vie ; il fut le premier à faire ses leçons sur des matières latines, tandis que les autres grammairiens n'admettaient que le grec comme langue savante et littéraire ; et il osa scan-

daliser son auditoire par la lecture de Virgile, d'Horace et des autres poëtes contemporains.

A côté de grammairiens comme Cæcilius Épirota, Rome en comptait d'autres d'une fortune moins éclatante, mais plus paisible, comme Verrius Flaccus, Scribonius Aphrodisius, Caius Julius Hyginus et Caius Mélissus.

Verrius Flaccus avait établi des disputations publiques, dans lesquelles il donnait au vainqueur quelque livre rare pour prix. Auguste l'avait choisi pour précepteur de ces neveux, et il tint son école d'abord dans le palais même, ensuite dans l'hôtel de Catilina, qui faisait partie du palais. Scribonius Aphrodisius, affranchi de Scribonia, première femme d'Auguste, et contemporain de Verrius, laissa un traité sur l'orthographe. Calius Julius Hyginus, affranchi d'Auguste, et ami d'Ovide, fut bibliothécaire de l'empereur, ce qui ne l'empêcha pas de donner des leçons. Caius Mélissus, exposé au berceau, recueilli et donné en présent à Mécène, et par Mécène à Auguste, fut nommé par l'empereur bibliothécaire au portique d'Octavie.

Parlons enfin de Quintius Remmius Palémon, qui est un type curieux de l'artiste esclave dignement révolté contre sa condition. Palémon commença par être l'esclave d'un tisseraud. Puis, il accompagna le fils de son maître aux écoles, et il y apprit furtivement les belles-lettres, Fortifié par l'étude et affranchi, il devint, sous Tibère et sous Claude, le grammairien le plus célèbre de Rome. Perdu de défauts et de vices, il captivait encore les esprits les plus difficiles par l'indicible attrait de sa parole et par le prestige surprenant de sa mémoire. Il écrivait même d'assez bons vers au besoin. Fier, entier, arrogant, il affectait le plus grand mépris pour le savant Marcus Terentius Varron, et il poussait jusqu'au bout la grossièreté élastique de l'injure latine, en disant de lui que ce n'était qu'un porc. Il prétendait que Virgile l'avait clairement prédit dans la troisième églogue, en donnant Palémon pour juge aux vers de Ménalque et de Damète, comme celui dont la postérité accepterait l'opinion en matière de toute poésie ; et il racontait avec une fatuité charmante comment des voleurs qui l'avaient pris, et qui voulaient le rançonner, l'avaient laissé aller avec toutes sortes de déférences, par respect pour la célébrité de son nom.

Fier comme un chevalier, Quintus Remmius Palémon était

voluptueux comme un sybarite : il prenait un nombre tout à fait exorbitant de bains chaque jour, et son luxe extérieur absorbait, non-seulement les revenus de son école, qui étaient considérables, mais encore ceux de son patrimoine. Son penchant extrême à la galanterie finit même par le ruiner, et il fit passer en joyeusetés excessives la rente de ses magasins de friperie, et jusqu'à celle d'une vigne qu'il avait lui-même plantée, et qui lui rapportait, dit Suétone, trois cent soixante-cinq amphores de vin.

La *Rhétorique*, quoique assez voisine de la *Grammaire*, en était néanmoins assez séparée pour qu'elles dussent être exercées par des hommes de différente condition ; à peu près tous les grammairiens étaient esclaves; très-peu d'esclaves, au contraire, devenaient rhéteurs. Cette différence essentielle tient à des raisons simples et faciles, qu'il est convenable d'exposer.

La grammaire était un art de jeunes gens, la rhétorique était un art d'hommes faits. La première apprenait les principes de la langue parlée et de la langue écrite ; la seconde apprenait la pratique de la parole. La rhétorique touchait donc à la politique par les harangues sénatoriales ou tribunitiennes, et à la jurisprudence par les plaidoiries du prétoire; or, jamais, en aucun pays du monde, les esclaves n'ont touché ni à l'étude de la politique ni à l'étude du droit, qui étaient exclusivement le domaine des hommes libres. Quoique enfermée dans un cercle de généralités par les conditions mêmes de tout enseignement public, et par conséquent nourrie de lieux communs, la rhétorique nécessitait donc la connaissance des lois, et c'était là, disions-nous, ce qui en éloignait les esclaves. Pompée, Cicéron, Jules César, Brutus et Cassius, pouvaient bien aller apprendre les règles du beau parler de la Grèce à l'école des grammairiens comme Marcus Autonius Gniphos, ou comme Stabérius Éros, mais qu'est-ce que les esclaves auraient pu apprendre à ces grands hommes sur la loi des douze tables, sur la science augurale, qui faisait partie du droit, ou sur les affaires de la république? Un rhéteur était toujours forcé, dans ses déclamations, de prendre pour hypothèse, ou le sénat à convaincre, ou les juges à entraîner ; or, un misérable esclave, privé de toute personnalité civile ou domestique, n'aurait eu que faire de s'occuper, même en paroles, de choses si fort au-dessus de lui que

l'étaient les matières judiciaires et les matières politiques.

Il n'y a donc presque pas d'exemples parmi les anciens, surtout en Italie, de rhéteurs esclaves ou affranchis.

C'est aussi pour cette même raison que, parmi les anciens, l'histoire n'a jamais été écrite par des esclaves. Les anciens n'eurent jamais l'idée de ce que nous appelons l'histoire philosophique, c'est-à-dire d'un récit et d'un classement général des faits humains, pour la démonstration ou pour la justification d'un principe. Il semble qu'ils se soient trouvés trop près du point de départ des choses, pour avoir pu en étudier la pente et en connaître la direction. Ils se bornèrent donc à peu près toujours à écrire des mémoires sur des matières fort circonscrites. Nous n'avons qu'une très-petite partie des innombrables ouvrages historiques composés par les anciens; mais ceux que nous possédons justifient à merveille l'opinion que nous venons d'en émettre. Les livres de Thucydide et de Xénophon, chez les Grecs, de Salluste et de Tacite, chez les Romains, sont des mémoires assez semblables à ceux de Philippe de Commines ou du maréchal Blaise de Montluc ; et, quant aux histoires générales, comme celle d'Hérodote, de Polybe et de Tite-Live, elles n'ont de général que le nom, se réunissant à d'assez maigres résumés, renfermant les vues personnelles de l'auteur, ou abrégeant quelques chroniques antérieures.

En général, les historiens, parmi les anciens, se divisent en deux classes : ceux qui écrivent ce qu'ils ont vu, et ceux qui composent d'après les livres. Le nombre des premiers est de beaucoup le plus considérable. Ainsi, les militaires qui, comme Thucydide, Xénophon, Artien, Polybe, Pausanias, Caton, Sylla, César, Hirtius, Auguste, Tibère, Claude, le roi Juba, Tacite, avaient pris part à des expéditions; ou les voyageurs qui, comme Hérodote et Strabon, avaient parcouru des régions lointaines, s'en faisaient d'ordinaire les historiographes. Or, les esclaves et les affranchis, qui n'étaient pas libres de voyager, qui n'étaient pas admis dans les armées, et qui d'ailleurs n'y auraient pu jamais obtenir des grades d'officiers, ne pouvaient pas prendre place parmi cette sorte d'historiens.

Restaient les compilateurs, comme Diodore de Sicile, Salluste, Cornélius Népos, Tite-Live, Plutarque, Suétone ; mais la nature de leur travail exigeait de nombreuses collections de mémoires,

chose rare et d'un fort grand prix ; en outre, faire l'histoire, même d'après autrui, c'est toujours se mettre dans la nécessité de juger les hommes, et par conséquent quelquefois de les condamner. Or, il eût paru intolérable aux capitaines ou aux hommes d'État de l'antiquité d'être appréciés par des esclaves, c'est-à-dire par des hommes tout à fait étrangers à l'art militaire comme à la science politique.

C'est donc, comme nous disions, une règle parmi les anciens que l'histoire y soit exclusivement écrite par des gentilshommes. A peine trouverait-on à citer une ou deux exceptions. Suétone mentionne pourtant un Lucius Otacilius Pilitus, qui avait été esclave-portier, et comme tel attaché avec une chaîne, ainsi que nous faisons des chiens, à la porte de son maître. Son instinct naturel l'ayant porté vers les lettres, il devint rhéteur assez distingué, fit l'éducation de Pompée, et écrivit une histoire en plusieurs livres des expéditions militaires de son père et des siennes. Suétone mentionne ce fait, qu'il qualifie de fort étrange, en ajoutant, d'après Cornélius Népos, que c'était le premier esclave qui se fût avisé de toucher à l'histoire, matière jusqu'alors exclusivement réservée aux écrivains de noble maison.

La poésie et la philosophie étaient surtout le travail littéraire qui convenait aux esclaves, parce qu'elles n'exigeaient ni voyages, ni études patientes de chroniques, ni haute position dans l'État, et qu'il suffisait d'un petit coin paisible où l'esclave pût rêver, pour que sa pensée s'élevât par degrés aux imaginations qui font le poëte, ou aux réflexions qui font le philosophe.

Il faut faire cette remarque générale sur les esclaves qui cultivèrent à Rome la poésie, au moins avant l'ère vulgaire, qu'ils étaient à peu près tous Grecs de naissance ou d'éducation, et qu'ils composèrent à peu près toujours en se servant de la langue grecque. Nous avons déjà vu que du temps d'Auguste, Quintus Cécilius Épirota avait introduit une grande nouveauté, en citant comme des modèles Virgile et les autres poëtes comtemporains. Aux yeux des hommes lettrés de l'Italie, il n'y avait qu'une langue qui fût savante, complète, et digne de servir à formuler les idées littéraires ; c'était le grec ; les grammaires dissertaient en grec et citaient des auteurs grecs ; les rhéteurs déclamaient en grec ; le latin était considéré comme un idiome national, il est vrai, mais plus digne de servir aux recettes médicinales du vieux

Caton ou aux sentences judiciaires du Préteur, qu'aux créations élégantes des poëtes.

On peut diviser les poëtes latins de la période dont nous parlons en deux catégories, la première comprenant les poëtes comédiens, la seconde comprenant les poëtes épiques et lyriques.

Les poëtes comédiens, comme nous les entendons, c'étaient tous ceux qui composaient des tragédies, des comédies, des farces, et qui les jouaient la plupart du temps ; tous ceux qui faisaient des chansons, et qui les chantaient par la rue ; tous ceux qui écrivaient des satires, et qui les débitaient sur des tréteaux en public. On peut ajouter à ces diverses variétés de poëtes comédiens, les bateleurs, les escamoteurs, les avaleurs d'épées, les diseurs de bonne aventure, les magiciens, enfin cette Babel éternelle et universelle des gens d'esprit, écumant toujours et partout à la surface du peuple, fleuve mystérieux coulant sans bruit et à fleur de terre sur la vase de toute nation, ne sortant d'aucune source connue, grossi par les nuages condensés des sciences occultes, et ayant deux embouchures, la potence et l'hôpital.

Il n'existe peut-être pas une pièce de théâtre littéraire écrite en latin qui n'ait été traduite ou imitée du grec, et qui ne traite un sujet grec. Plaute et Térence n'ont fait à peu près que traduire Ménandre, Aristophane, Diphile, Philemon, Démophile, Épicharme le Sicilien, Eubulus, Apollodore, Possidippe et les autres dramaturges de la Grèce. La vente des esclaves élevés en Sicile, dans les îles Ioniennes ou en Asie mineure, et le voisinage des colonies grecques établies le long de la mer Adriatique étaient les deux sources où Rome grossière s'abreuva de poésie et de beau langage.

Plaute fut le premier esclave qui fit des comédies en forme : il les traduisit ou les imita des classiques grecs, pendant qu'il tournait une meule de moulin à bras, dans l'un des quatorze établissements que la corporation des boulangers possédait à Rome. Trois philosophes grecs, Menedème, Asclépiade et Cléanthis avaient tourné la meule comme lui. Plaute vivait durant la première moitié du 11e siècle avant l'ère vulgaire. Peu de temps après lui parut Térence, esclave et affranchi de la noble maison de Térentius Lucanus. Térence suivit l'exemple de Plaute, et traduisit le théâtre classique des Grecs, comme il s'en fait l'honneur lui-même dans le prologue de l'*Adrienne*. La co-

médie littéraire des Romains est véritablement représentée par Plaute et par Térence, quoiqu'on trouve d'autres affranchis qui l'aient essayée, entre autres Caïus Mélissus, esclave grammairien, donné en présent à Auguste par Mécène.

A côté de la comédie classique, de la comédie grecque, *comedia palliata*, il y avait encore à Rome une comédie nationale, *comedia togata*, tirée de sujets italiens. Des quatre genres dont elle se composait, l'un appartenait exclusivement aux usages de jeune noblesse, qui composait des *attellannes* et les jouait en société, les trois autres étaient le domaine des esclaves.

Il y avait dans l'ancienne Italie des troupes de comédiens ambulants, sous les ordres d'un directeur qui portait le titre de *duc des œuvres théâtrales*, ou même quelquefois le titre d'*empereur du théâtre*. Les acteurs et les actrices étaient toujours des esclaves ou des affranchis, et leur éducation était relative au genre qu'ils exploitaient. Ceux qui jouaient dans les comédies classiques ou dans les tragédies étaient ordinairement des grammairiens très-raffinés; car Cicéron rapporte qu'on les sifflait impitoyablement, s'il leur arrivait de se tromper d'une seule syllabe sur la quantité prosodique.

On comprend qu'il y avait naturellement des troupes de toute sorte, selon la fortune du directeur et le goût du public. Tous les directeurs ne possédaient pas des comédiens comme Ofilius Hilarus, Pilade et Bathyle, ou des tragédiens comme Ésope et Roscius; et d'ailleurs il n'y avait que Rome qui pût payer leurs talents. Les villes de second ordre, et Rome elle-même, regorgeaient de bateleurs et de mimes, qui jouaient en plein vent, sans brodequin et sans masque, et seulement avec quelque bizarre accoutrement, comme dans les farces attellanes.

Les troupes de bateleurs, de mimes, de bouffons, couraient l'Italie. Les pièces qu'ils jouaient étaient quelquefois écrites et apprises par cœur; le plus souvent, elles se réduisaient à des parades burlesques. Suétone mentionne un affranchi grammairien, nommé Lucius Pansa, qui avait écrit des pièces pour des bouffons. En général, les mimes et les bouffons étaient la lie du théâtre. Leurs représentations, qui avaient lieu d'ordinaire sur des tréteaux, étaient un mélange de danses et d'épigrammes, de lazzis obscènes et de sentences morales. Il y avait des villes où les bouffons n'étaient pas admis, Marseille, par exemple. Rome

produisit, sous les empereurs, des mimes qui eurent une grande réputation. Vozcius cite Publius Labérius, Publius le Syrien, Philistion de Nicée, Eneïus Mattius, Lentulus, Marcus Marcellus et quelques autres. Le goût des empereurs pour le théâtre n'avait pas peu augmenté le nombre des mimes, Caligula et Néron les traitèrent avec une faveur extraordinaire. Caligula surtout porta son goût pour eux jusqu'à la frénésie : il embrassait quelquefois avec transport, durant les intervalles du spectacle, le pantomime Mnester. Un jour, un chevalier ayant troublé un danseur par quelque bruit, Caligula écrivit un petit billet, le fit remettre sur-le-champ, par le centurion de service, au chevalier, avec ordre de partir, séance tenante, pour Ostie, et, delà, d'aller en Mauritanie remettre le billet au roi Ptolémée. Or, le billet contenait littéralement ceci : « Ne faites ni bien ni mal au messager. » On sait que Caligula fut poignardé par Chœréas pendant qu'il s'extasiait dans la coulise à regarder de jeunes danseurs asiatiques, de grande renommée, qui essayaient un pas de leur pays.

Au-dessous de la comédie classique, au-dessous de la farce attellane, au-dessous même de la parade des bouffons, il y avait encore un autre genre de poésie dramatique que les esclaves cultivaient : c'était la satire chantée dans les rues, avec accompagnement de musique et de gesticulation. Peut-être faudrait-il suivre la filiation de cette satire dramatisée, venue de la Grèce comme toute la littérature romaine, à partir des silles, que cultivaient Timon Phliasius, contemporain de Ptolémée Philadelphe, et Xénophane de Lesbos, jusqu'à l'interdiction sévère que prononça contre elle la loi des Douze Tables ; car la licence des chanteurs ambulants était devenue si extrême, qu'on fut obligé de tempérer leur verve par le bâton. Le modèle de ces poëtes-comédiens des rues était Livius Andronicus, contemporain d'Ennius, antérieur à Plaute, et que Suétone appelle un « orateur semi-grec. » Tite-Live raconte que lorsque l'artiste, qui avait été affranchi par Livius Salinator, son maître, fut devenu vieux, il loua un petit garçon qui chantait la strophe, un joueur de flûte qui l'accompagnait, et que lui, cassé et aveugle, il traduisait à la foule, par sa pantomine, le poëme que déroulaient parallèlement le chanteur et le musicien.

Enfin, et ceci est la région la plus basse de ce monde d'es-

claves artistes, il y avait encore des bandes d'escamoteurs, de joueurs de passe-passe, de diseurs de bonne aventure et de magiciens qui vivaient comme ils pouvaient de la curiosité des passants. Quelquefois ces escamoteurs avaient assez de renommée pour que les grands seigneurs les fissent appeler sur la fin du repas, afin d'égayer les convives de leurs réparties ou de leurs tours d'adresse; la plupart du temps, ils ballaient et parodiaient sur les places publiques, avalant des épées lacédémoniennes, à la grande satisfaction des oisifs. Les diseurs de bonne aventure étaient devenus si nombreux à Rome du temps des premiers empereurs, qu'ils y avaient une confrérie; et le lendemain du jour où fut tué Caligula, il y avait des magiciens venus d'Égypte et de Syrie qui devaient donner sur le théâtre une représentation des enfers.

La poésie épique et lyrique appartenait moins en propre aux esclaves que la poésie dramatique. En général, les anciens poëtes grecs et latins, qui composèrent des poëmes, des odes et des hymnes, étaient gens de noble maison. Les gnomiques Théognis, Phocylide, Pythagore, Solon, Simonide, appartenaient tous, plus ou moins, à de puissantes familles; il n'y a que Callimaque, bibliothécaire de Ptolémée Philadelphe, et Tyrtée, général athénien, qui eussent commencé par être maîtres d'école, ce qui est le signe d'une fort humble extraction. A Rome, Ennius était d'une grande race, et vivait dans l'intime amitié de Caton l'ancien et de Scipion; Pacuvius, son neveu, n'était pas moins illustre. Catulle et Lucrèce, Tibulle et Properce, Gallus et Ovide, étaient nés de parents considérables; Juvénal et Perse étaient gentilshommes.

Il n'y avait donc à peu près qu'Horace, Virgile et Phèdre qui fussent des poëtes devenus esclaves.

Horace, fils d'un affranchi marchand de poisson salé, tient en outre aux poëtes esclaves par ses études grecques; Virgile, fils d'un pauvre portier de village, c'est-à-dire né aussi de race esclave, suivit la pente de ceux de sa race, apprit la grammaire, la rhétorique, la médecine, les mathématiques, qui comprenaient alors la physique et l'astronomie, et même la jurisprudence, ce qui était une exception pour les gens de sa condition, et ce qui en fit un des hommes les plus savants de l'antiquité; Phèdre, esclave lui-même, tout plein des poëtes gnomiques, de

l'étude d'Ésope, des Milésiaques introduites déjà dans la littérature latine par Ennius et par Plaute, se trouve sur la dernière limite de la renaissance grecque, et au moment où la langue latine va cesser de faire le pastiche d'Homère et de Platon, pour essayer, avec Sénèque, Lucain, Juvénal, Perse, les deux Pline, Tacite, et une foule d'autres, de ressaisir les traditions du goût romain, interrompues depuis l'arrivée des rhéteurs et des grammairiens grecs en Italie.

Après la grammaire, le théâtre et la poésie, la philosophie était l'étude qu'affectionnaient le plus les esclaves.

Il y eut des esclaves dans toutes les écoles philosophiques notables de l'antiquité. Phédon, à qui Platon avait dédié son traité de l'âme, était un jeune enfant de grande beauté, exposé en vente chez un marchand d'esclaves qui tenait aussi une maison de prostitution, et il fut acheté par Cébès, disciple de Socrate. Les beaux livres qu'il composa sur la doctrine de Socrate existaient encore du temps d'Aulu-Gelle, qui les mentionne avec honneur. Ménippe, esclave comme Phédon, devint aussi un philosophe illustre. Il s'adonna particulièrement à une nature de composition philosophique, sous forme de satire, qu'il appela *Cynique,* et que Varron imita dans la suite. Ces *Cyniques* paraissent avoir été des satires dans le genre du *Cyclope* d'Euripide ; Varron, en imitant leur forme, en fit des écrits moraux et leur donna le nom de *Satires Ménippées*. On ne sait pas à quelle secte philosophique appartenait Ménippe. Il y un esclave péripathéticien, du nom de Pompée, et qui était au philosophe Théophraste ; Persée, esclave de Zénon le stoïque, partageait la doctrine de son maître, et Mys, esclave d'Épicure, n'eut pas une autre philosophie que lui. Diogène le cynique, quoique né libre, avait été réduit en esclavage, et acheté sur le marché de Corinthe par Xéniade, qui en fit le précepteur de ses enfants

Épictète, de la secte des stoïciens, a été l'un des esclaves les plus célèbres qui aient cultivé la philosophie. Il était Grec, comme tous les esclaves lettrés, et appartenait à Épaphrodite, affranchi de Néron. Deux vers qu'il avait composés sur lui-même et qu'Aulu-Gelle a conservés, font connaître qu'il était d'un corps difforme. Sous Domitien, un sénatus-consulte ayant chassé les rhéteurs et les philosophes de l'Italie, Épictète, qui

était alors affranchi, quitta Rome et se retira à Nicopolis. Épictète est le seul esclave philosophe dont les ouvrages nous soient parvenus ; son *Enchiridion,* ou *Manuel,* est un résumé exact de la doctrine morale des stoïciens.

Nous n'avons pas nommé tous les esclaves qui cultivèrent les lettres, les arts ou les sciences parmi les anciens ; nous avons seulement eu l'intention de faire voir deux choses, d'abord que l'esclavage n'était point par lui-même un fait social qui abrutît la race qui le subissait, ensuite que les esclaves étaient les vrais maîtres de l'antiquité, puisqu'ils tenaient toutes les écoles, puisqu'ils étaient les précepteurs de tout ce qui s'instruisait, puisqu'ils avaient en définitive le vrai pouvoir, qui est le pouvoir de l'intelligence.

A. Granier de Cassagnac.

LES

FUMÉES DU VIN.

Par un de ces beaux soirs d'été qui attirent dans les promenades publiques tout ce que Paris renferme encore d'habitants du monde élégant en cette saison de voyages et de délassements champêtres, deux jeunes gens à la mode sortaient ensemble du café de Paris, où ils avaient dîné aussi bien qu'on peut le faire pendant trois heures consécutives, en ne ménageant pas plus la bourse que l'estomac. Leur démarche chancelante, leur teint animé, leurs yeux brillants, leur voix rauque, témoignaient assez que la chère avait été exquise, le vin délicieux et la soif égale à l'appétit. Ils s'étaient cependant arrêtés dans leurs libations de fins gourmets au point imprescriptible où commence l'ivresse; ils avaient emporté de table toute leur raison un moment égarée dans les vignes de la Champagne, et les fumées de cette tisane mousseuse, que dédaigne un véritable buveur, créaient au gré de leur imagination mille fantômes charmants, auxquels il ne manquait que de pouvoir prendre un corps.

C'était le règne de la digestion, qui semblait aiguiser les langues de ces aimables libertins et leur inspirer une foule de saillies où pétillait l'esprit du champagne. Alfred de Mauve, le plus âgé des deux (il approchait de vingt-cinq ans), avait aussi la parole plus haute, le regard plus hardi et le geste plus délibéré. Il mâchait son cure-dent avec autant de majesté qu'un Osage fumant le calumet dans l'assemblée des chefs, et il avait l'air de le montrer comme un trophée pour preuve du copieux dîner qu'il s'était mis sur la conscience. Il passait en revue d'un coup d'œil

superbe et distrait les femmes assises de chaque côté de l'allée du boulevart, et à peine si quelques-unes, par leur figures et leur toilette, lui paraissaient dignes d'une attention plus sérieuse. Il y avait pourtant, sur ce boulevart où l'on croit respirer le frais sous des arbres poudreux et à deux pas du ruisseau, les plus jolies personnes de la Chaussée-d'Antin ; mais Alfred de Mauve critiquait, avec une sévérité qui tenait de l'aveuglement, les robes, les tailles et les visages les mieux faits pour exciter l'admiration d'un connaisseur, et il déclarait, en élevant le ton au diapason de l'impertinence, que ces dames, si distinguées qu'elles fussent de tournure et de manières, étaient des *grisettes endimanchées*. L'accusation prenait du poids dans la bouche d'un homme à bonnes fortunes.

— Des grisettes ! l'arrêt est un peu dur ! s'écria Fréderic Dallan, qui en rougit comme s'il fût personnellement intéressé. J'en appelle au moins pour quinze ou vingt qui faisaient l'ornement de nos bals cet hiver.

— Bah ! tu te trompes, mon pauvre Frédéric, reprit Alfred de Mauve en lissant sa petite moustache noire ; il y a des ressemblances étonnantes. Ainsi, l'autre jour, je me suis presque jeté dans les bras d'une dame qui se promenait aux Champs-Élysées, et que j'avais cru reconnaître pour certaine Provençale que je serais bien ingrat d'avoir oublié après deux ans d'absence...

— Oui, cette Espagnole que tu as rencontrée dans une auberge sur la route de Bayonne ?

— En effet, c'était une Espagnole, une Andalouse, une lionne, pour la peindre avec un seul mot ; des yeux qui me brûlaient jusqu'à la moelle des os, une bouche dont le sourire eût ressuscité un mort, des cheveux qui lui auraient fait une mantille très décente, une main telle qu'on n'en voit pas en France, un pied comme on n'en voit plus....

— Oui, je sais tout cela ; tu m'as raconté l'aventure dans ses plus minutieux détails ; et depuis cette fameuse nuit d'auberge, pas de nouvelles de la dame ?

— Si fait ; une dague mauresque au manche d'argent ciselé : je te l'ai montrée ; un chapelet de bois de rose, enrichi d'or et d'émeraudes : je l'ai donné à une princesse russe ; et quantité de cigarettes, que je fume tristement en pensant à ma divine compagne de voyage, que j'irai retrouver quelque jour à...

— A moins que le ciel, protecteur des amants fidèles, ne te l'envoie par la diligence.

— Ne ris pas, Frédéric; je ne serais pas surpris de la rencontrer à l'improviste, car ce n'est pas une de ces femmes casanières qui s'enracinent dans leur ménage et se pétrifient à être épouses vertueuses et tendres mères de famille. Dieu merci! les Espagnoles, les Andalouses surtout, ne descendent pas à ces misères, qui sont bonnes dans les arrière-boutiques de la rue Saint-Denis. Fi donc! tu ignores ce que c'est qu'une Provençale, une Espagnole, veux-je dire, cette adorable créature qui vous aime avec fureur, qui vous décerne un culte, qui vous poignarderait par jalousie, qui se ferait tuer pour vous...

— Comment, diable! as-tu appris ces détails pendant trois ou quatre heures qu'a duré ta bonne fortune?

— N'eût-elle duré que trois minutes, j'aurais eu le temps d'apprécier les qualités incomparables de mon inconnue, qui valait seule quarante Françaises, car en France l'amour n'est que de la crème fouettée; c'est en Espagne, en Andalousie, que les femmes aiment comme il faut. Parbleu! mon cher Fréderic, j'ai envie d'entreprendre un galant pèlerinage sur cette terre classique de la volupté. Si tu veux m'accompagner, nous partons dans huit jours, et nous ne trouverons pas une cruelle dans notre chemin à travers ce paradis terrestre des amants.

— Vraiment! Je te croyais plus occupé et plus enchaîné à Paris, dit malignement Fréderic Dallan; pour moi, qui me pique de jouer le rôle du sauvage Hippolyte, je demande plus de temps pour me décider à partir. D'ailleurs, tandis que tu serais à courir les rendez-vous en Espagne, si ton Andalouse arrivait exprès pour te revoir...

— Eh bien! elle s'en retournerait, mon ami. Qu'importent deux cents lieues de plus pour une femme qui aime à l'espagnole !... Mais qu'ai-je vu? Ah! Frédéric, c'est elle-même! elle m'a reconnu!

— Ton Andalouse? où donc est-elle? pourquoi ne l'abordes-tu pas? Est-ce cette brune piquante qui baisse les yeux?

— Non, plus loin, de ce côté. Elle m'a fait signe de ne pas l'approcher. Elle est peut-être avec son mari ou son frère. Je t'en prie, Frédéric, regarde-la sans affectation; ne lui laisse pas apercevoir que j'ai été indiscret.

— Je te jure que je ne l'ai pas encore regardée! dit Frédéric, qui fit un signe d'intelligence à une jeune dame d'une rare beauté, placée dans l'endroit même que désignait Alfred de Mauve avec de vives démonstrations de surprise et de joie.

—Eh quoi! Frédéric, tu n'as pas remarqué le signe qu'elle vient de me faire? reprit Alfred, qui s'attribua de bonne foi le sourire et le regard expressif qu'on avait adressés à son ami.

— Expliquons-nous, répliqua celui-ci, frappé d'un soupçon qui se manifesta au tremblement de sa voix et à la pâleur subite de son visage; ceci a tout l'air d'une mystification... Je ne vois pas la personne que vous me désignez!

— Tu ne vois pas cette femme qui nous suit des yeux en ce moment, grande, à la physionomie éveillée, assez brune de peau, avec des dents de perle? Tiens, près de ce gros homme, en perruque rousse, qui roule dans ses doigts une tabatière d'or.

— Oui, reprit Frédéric agité d'un trouble inexprimable, cette dame qui a une robe de soie verte, une capote blanche, un cachemire à palmes...

— Justement! c'est ma Provençale, je veux dire mon Espagnole, l'héroïne de mon aventure d'auberge, sur la route de Bayonne...

— Adieu, Alfred! interrompit d'une voix sourde Frédéric Dallan, dont les traits s'étaient subitement altérés.

— Où vas-tu? à Tortoni? Nous ne faisons que sortir de table, et d'ailleurs je ne puis m'exposer à perdre une seconde fois mon Andalouse... Attends-moi là en fumant un cigarre, et je te rejoins tout à l'heure, dès que j'aurai glissé mon adresse à cette ravissante femme...

— Adieu, je rentre chez moi; je ne me sens pas bien... Es-tu certain que ce soit elle?

— Si j'en suis certain! s'écria fortement Alfred, qui faisait en sorte que les passants l'entendissent; faut-il te répéter l'anecdote? Cette femme est folle de moi, parole d'honneur! Au reste, je tiens beaucoup à ce qu'elle en convienne devant toi. Une Espagnole, une Andalouse, c'est tout dire; une nature exceptionnelle, volcanique!...

— Si vous n'étiez pas si sûr de votre fait, je m'estimerais heureux d'en pouvoir douter! mais les femmes sont incompréhensibles... elles sont capables de tout, quand elles espèrent ne pas

être découvertes !.. Je lui pardonne !... Adieu. Ah ! quelle souffrance !

Frédéric Dallan était un jeune homme moins bruyant et moins présomptueux que son ami, quoiqu'il fût aussi bien partagé par la nature et par la fortune : il ne se piquait pas d'être le point de mire de tous les regards dans un salon ; il n'avait recours ni à des éclats de voix, ni à des éclats de rire pour se faire remarquer ; sa contenance était modeste et simple à l'instar de son caractère ; et, comme il n'affichait pas les femmes qui le distinguaient et lui donnaient des preuves irrécusables de leur estime, il n'avait jamais eu la réputation d'homme à bonnes fortunes ; mais il ne mettait nullement sa gloire dans la publicité des galanteries qui avaient signalé son entrée dans le monde. Il était passionnément amoureux de la comtesse de Saccède ; et le mystère impénétrable dont il entourait son bonheur y ajoutait un charme auquel son âme délicate était fort sensible ; son amour devenait ainsi un sanctuaire où ne pénétraient pas les regards profanes.

Une heure après que Frédéric eut quitté Alfred de Mauve, sous prétexte d'une indisposition qui était toute morale, il avait presque retrouvé le repos et la confiance dans un entretien avec la comtesse de Saccède, qu'il interrogea d'abord avec d'amers reproches au sujet de l'aventure d'auberge, faussement mise sur le compte de cette dame, qui n'avait jamais rencontré le narrateur avant ce soir-là. Frédéric doutait encore, par intervalles, de l'impudente effronterie de son ami, et, quoique tranquillisé par les protestations de la comtesse, il cherchait encore des apparences qui servissent du moins à excuser la calomnie d'Alfred de Mauve ; car il ne pouvait se persuader que la route de Bayonne, l'auberge, l'Espagnole, et toutes les circonstances romanesques du récit d'Alfred, n'avaient jamais existé que dans un conte qui s'évanouissait devant les serments de la femme qu'il aimait davantage pour expier d'injustes et ridicules soupçons.

— Je vous crois, mon amie, et vous demande pardon de vous avoir soupçonné un moment, disait-il en baisant les mains douces et parfumées qu'on ne songeait pas à lui retirer, mais il parlait avec une telle assurance !.....

— Les menteurs ne seraient pas dangereux s'ils hésitaient ou

rougissaient dans leurs mensonges, reprit la comtesse qui ne gardait aucun ressentiment contre l'inventeur de l'aventure d'auberge. Il y a même des menteurs d'une espèce plus raffinée qui s'abusent les premiers, et finissent par croire eux-mêmes ce qu'ils veulent faire accroire aux autres.

— Ah ! madame, souhaitons que M. de Mauve ne soit pas un menteur de cette espèce; je consens qu'il mente, mais je ne veux pas qu'il tienne pour vraie une illusion qui me causerait alors une jalousie très-réelle : c'est pourquoi je n'entends pas le laisser se complaire dans son mensonge, et je veux qu'il se rétracte même...

— Y pensez-vous, Frédéric? Vous ne m'aimez donc pas, que vous allez exposer votre vie pour une pareille bagatelle!

— Cependant, je ne puis permettre ni souffrir que, devant moi et devant le monde, on se vante de bontés que vous auriez eues pour un étranger, dans une auberge, sur la route de Bayonne!

— Je vais, si vous voulez, mander M. de Mauve en particulier et le faire expliquer là-dessus en votre présence.

— Vos souvenirs sont bien présents? répliqua Frédéric qui avait peine à concevoir que tout fût supposé dans l'épisode du voyage de Bayonne; il y a deux ans, vous êtes allée aux eaux des Pyrénées?

— En effet, mon frère m'accompagnait; mais je n'ai pu supporter la route, s'il vous en souvient, et vous êtes venu me rejoindre à Tours où ma mauvaise santé m'avait retenu. Mon frère continua seul le voyage.

— Oui, vous avez raison; ce n'est donc pas vous?..... M. de Mauve s'était emparé de l'unique chambre qu'on pût habiter dans cette affreuse auberge. Il tonnait, il pleuvait à flots, il faisait un temps affreux, quand la dame espagnole arriva; sa berline se trouvait rompue, et les chemins étaient impraticables...

— Vous n'êtes pas persuadé, Frédéric, lui dit en riant la comtesse : vous voulez absolument que l'aventure de l'auberge me concerne et que je sois responsable de la conduite de cette espagnole qui nous donnerait assez mauvaise opinion des mœurs de son pays, si elle n'était pas tout entière dans l'imaginative de M. de Mauve. Je ne m'offense pas de vos doutes obstinés : ils seraient plus vite détruits, si vous étiez moins empressé d'en

extirper la racine ; l'amour, quoi qu'on dise, ne doit pas se priver de l'usage des yeux et des oreilles ; on m'accuse : ce n'est pas à vous, mais à moi de me défendre et de convaincre de fausseté mon accusateur. Ensuite, cher Frédéric, quand il ne restera plus de nuage défavorable dans votre esprit, vous me remercierez d'avoir eu pitié de vos douleurs et d'y avoir porté remède en me justifiant d'une calomnie que je pourrais mépriser et oublier, si elle n'eût pas atteint votre cœur.

— Je n'ai pas besoin d'autre conviction que celle qui résulte de mon amour ; je suis honteux de ce qui vous a paru un soupçon ; ce n'était que la crainte de vous perdre... Mais j'aurai satisfaction de cette indignité !

— Je vous ordonne, avant tout, de ne pas vous faire mon champion, Frédéric ; la seule punition que je veux infliger à mon calomniateur, c'est de le forcer à se rétracter lui-même et à déclarer qu'il a menti.

Le lendemain, Frédéric Dallan, à qui la comtesse de Saccède avait fait part de ses projets en lui indiquant comment il devait les seconder, alla voir Alfred de Mauve : il le trouva occupé à préparer ses malles. Alfred avait tant de hâte d'achever ces dispositions d'un prochain départ, qu'il ne donnait pas à son domestique le temps de ranger les effets dont il avait besoin en voyage, et qu'il entassait pêle-mêle tout ce qui lui tombait sous la main. Il accourut au-devant de Frédéric, en sautant et en chantant comme un insensé.

— Eh bien ! Alfred, lui dit Frédéric, qui ne put s'empêcher de céder à l'influence communicative de cette gaieté, as-tu été mordu par quelque tarentule ?

— Je pars, mon ami, je vais rejoindre mon Espagnole, répondit Alfred : elle m'a écrit ; elle se nomme dona Inez de Tabago ; son mari jaloux a pris la mouche, en me voyant hier soir aux boulevarts tourner autour de lui, et cette nuit il a emmené la pauvre victime, qui me supplie de la venir consoler.

— La suite de l'aventure n'est pas moins étrange que le commencement. Voilà un audacieux mari que je te conseille de ne pas ménager ! Mais où donc a-t-il emmené sa plaintive moitié ? En Chine, peut-être ?

— Je l'y suivrais, s'il avait cette barbarie ! Heureusement, il ne va pas plus loin que Bayonne.

— Bien, tu auras sans doute une bonne occasion de renouveler l'aventure de l'auberge.

— Oh ! je ne m'en tiendrai pas là, je t'assure, et je ne reviendrai pas seul à Paris.

— Adieu, heureux coquin : tu as été créé pour les aventures et les bonnes fortunes. Je désire que ton voyage ait tous les agréments imaginables : présente mes hommages à dona Inez de Tabago, qui ressemble de nom à la célèbre Dulcinée du Toboso, et qui doit être infiniment plus belle.

Alfred de Mauve était trop joyeux de la lettre qu'il avait reçue pour se blesser aisément d'une épigramme qui provenait d'un sentiment d'envie bien naturel, pensait-il en répétant les termes mêmes de la bienheureuse lettre. Enfin, il monta en chaise de poste et partit plus fier cent fois que s'il était allé droit en paradis. Mais, au bout de quinze jours, il revint fort soucieux et ne s'expliqua pas sur le succès qu'avait eu son voyage : il dit seulement à Frédéric Dallan que les maris étaient les animaux les plus importuns de la création.

Peu de jours après, Frédéric se rendit chez Alfred, qui était tout préoccupé et tout irrité, marchant à grands pas dans son appartement, murmurant des menaces entre ses dents, rassemblant ses armes de combat, nettoyant ses pistolets et brandissant ses épées : Alfred ne prit pas garde d'abord à l'arrivée de son ami et continua ce manége bizarre, qui n'annonçait pas des intentions pacifiques.

— C'est toi, Frédéric ! dit-il en s'apercevant qu'il n'était plus seul ; tu viens à propos pour me servir de témoin.

— De témoin ? s'écria Dallan qui feignit d'être aussi chagrin qu'étonné de cette demande : aurais-tu un duel ?

— Oui, mon cher, un duel à mort, avec un individu que je ne connais pas, le marquis de Las Maurisbas, le plus terrible duelliste de la Péninsule ; il est tellement adroit au pistolet, qu'il coupe un cheveu à trente pas.

— Tu m'effraies, mon cher Alfred ; c'est se laisser assassiner que d'accepter une affaire d'honneur avec ce saint George espagnol.

— Il n'est pas moins fort sur l'escrime, m'écrit-on ; il fait sauter l'épée de son adversaire à la première botte.

— Je ne souffrirai pas que tu ailles à la boucherie, mon

cher, et ce duel n'aura pas lieu, je te le promets bien.

— Bah ! il ne faut jamais désespérer du hasard, et saint George a été tué par un maladroit. Ce marquis de Las Maurisbas a beau dire que la balle qui le tuera n'est pas encore fondue, je lui en garde une qui lui fera changer d'avis.

— Vraiment ! le sujet de votre querelle est donc bien grave? Ne sera-t-il pas possible d'arranger l'affaire ?

— Non, mon ami, le marquis a insulté dona Inez de Tabago, et elle me charge de la venger les armes à la main.

— C'est le rôle d'un chevalier français, et je te reconnais bien à ce dévouement pour le service des dames. Mais tu ne m'avais pas dit que dona Inez fût de retour à Paris ? Je gage que tu l'as ramenée de Bayonne en cachette, et que tu la tiens renfermée dans quelque chambre garnie? Ah ! tu as des secrets pour moi, Alfred! Naguère tu me disais toutes tes aventures les plus extraordinaires, celle de l'auberge sur la route de Bayonne, par exemple...

— Frédéric, je ne puis t'en dire davantage, répliqua M. de Mauve qui, embarrassé de ces questions insidieuses, se retrancha dans un silence qu'il affectait de rendre discret et mystérieux : l'honneur me prescrit de me taire.

— Oui, tu voudrais me faire croire que ta séduisante Espagnole est retirée en Espagne avec son tyran de mari...

— Je t'avouerai en confidence qu'elle est ici, puisqu'elle m'a écrit hier soir, puisque je me bats ce matin avec l'insolent qui l'a offensée : si j'obtiens l'avantage dans ce duel où j'ai sa cause à défendre, je ne doute pas que je la verrai, et tu comprends que je serai au comble de mes vœux. Ne m'interroge plus, et souviens-toi que l'amour d'une Espagnole est autrement trempé que celui d'une Française.

Frédéric Dallan et Alfred de Mauve allèrent tous deux au rendez-vous indiqué et n'y trouvèrent personne : ils attendirent trois heures à la même place, et ne la quittèrent qu'après s'être bien convaincus que le marquis de Las Maurisbas ne paraîtrait pas ce jour-là. Alfred, qui s'était fait une indignation toute prête à soutenir rudement l'honneur de dona Inez, comme si l'offense lui fût devenue personnelle, ne renonça pas sans regret à cette occasion d'acquérir des droits à la reconnaissance de l'inconnue ; il ne supposa point que le marquis avait reculé devant les chan-

ces de ce duel, mais il conclut de l'absence de son adversaire, que la belle Espagnole s'était peut-être vengée de sa propre main, à la manière de son pays, où les femmes ont des poignards attachés à la jarretière. Frédéric eut l'air d'approuver cette comique conjecture.

La semaine suivante, pendant que les deux amis déjeunaient ensemble, Alfred de Mauve fort triste de ne plus entendre parler de son Espagnole, une lettre à son adresse lui fut remise ; il tressaillit d'espérance en reconnaissant l'écriture et le cachet ; la lettre était conçue en ces termes :

« A la suite de notre aventure de l'auberge, j'ai fait un vœu en expiation des faiblesses que vous savez ; je me suis engagée solennellement à donner vingt mille francs à l'hospice des Enfants-Trouvées : comme vous avez partagé le péché, j'ai compté que vous partagerez la pénitence. « DONA INEZ. »

Alfred de Mauve, que la lecture de cette lettre, faite à haute voix par Frédéric, avait atterré, la saisit avec rage, la froissa et la déchira, en frappant du pied et en serrant les poings.

— Vous êtes taxé à dix mille francs, Alfred, dit Frédéric avec son flegme habituel : ce n'est pas cher pour une aventure qu'on paierait au poids d'or !

— Quelle aventure ? demanda brusquement Alfred qui fixa un regard menaçant sur son ami.

— Eh ! l'aventure de l'auberge sur la route de Bayonne, la Provençale, l'Espagnole, l'Andalouse...

— Au diable toutes ces sornettes ! il n'y a jamais eu d'Espagnole, ni d'auberge, ni d'aventures ; c'est un conte que je t'ai fait pour égayer le repas ; mais ce qui n'est pas un conte, c'est que quelqu'un s'est moqué de moi.

— Quoi ! cette divine Andalouse pour qui tu projetais de faire le voyage d'Espagne...

— Elle n'a jamais existé, te dis-je, et cette dona Inez de Tabago n'existe pas davantage, non plus que le marquis de Las Maurisbas ; mais le cartel qu'on m'avait envoyé au nom de ce prétendu personnage ne sera pas une mystification, Frédéric, et j'espère que vous remplacerez le marquis, dont la force à l'épée et au pistolet fait tant de merveilles ; car c'est vous qui avez dirigé le complot, très-plaisant d'ailleurs, dont je suis victime. Parbleu ! vous me rendrez compte de mon voyage de Bayonne !

— On peut vous refuser votre revanche, Alfred, mais je vous laisse juge de ce qu'on aurait à vous reprocher. Je ne suis pas l'auteur des tours bien innocents qu'on vous a joués, et je vous offre de vous le faire connaître.

— Soit, vous me servirez de témoin comme pour le duel du marquis de Las Maurisbas ; mais ce duel aura un autre résultat, je vous jure.

— Je vous mènerai ce soir dans une maison où vous rencontrerez votre mystificateur face à face.

Le soir venu, Frédéric vint chercher Alfred pour le conduire chez la personne qui l'avait offensé ; ils ne se parlèrent pas pendant le trajet, et Frédéric eut peine à retenir le rire errant sur ses lèvres. Ils arrivèrent ensemble chez la comtesse de Saccède, qui les attendait ; ils furent introduits dans le salon faiblement éclairé ; Alfred de Mauve craignit une nouvelle mystification en voyant une femme, au lieu de l'adversaire qu'il croyait trouver : il ne la reconnut pas en la saluant.

— Madame la comtesse, dit Frédéric, je vous présente un de mes meilleurs amis, M. Alfred de Mauve, qui est très-impatient de faire votre connaissance...

— Il me semble que j'ai déjà eu le plaisir de voir monsieur, répondit la comtesse avec affabilité ; c'était sur la route de Bayonne... non, un soir de cet été, sur le boulevard, vis-à-vis Tortoni.

PAUL L. JACOB, Bibliophile.

HISTORIENS MODERNES.

M. MICHELET.

La France a eu, à diverses époques, des chroniqueurs admirables, comme Grégoire de Tours, Joinville, Froissard, Comines plusieurs philosophes ou romanciers historiques d'un rare mérite, tels que Voltaire, Raynal, Vertot; enfin quelques compilateurs laborieux, au nombre desquels on peut citer De Thou, Dupuis, Rollin, Anquetil. Mais parmi tous ces écrivains, on chercherait inutilement un véritable historien, non que plusieurs n'aient réuni sans doute les qualités nécessaires, mais parce que tous ont vécu à des époques et dans des conditions peu favorables.

L'histoire ne demande pas seulement la liberté de l'examen et de la parole, elle veut aussi un certain désintéressement lucide qu'il est difficile d'avoir aux siècles d'admiration ou de révolte. Remarquez bien que nous ne parlons pas d'*impartialité* (vertu des anges impossible à ceux qui prennent *leur part* de la vie terrestre); nous parlons seulement de cette intelligence consciencieuse qui porte à étudier le fait sous toutes ses faces, bien qu'on en préfère une, et qui nous conduit à chercher la vérité, non sans inclination première, mais sans aveuglement. Or, une pareille clairvoyance n'est possible qu'aux moments d'indépendance et de trève. Pour être juste, il faut d'abord que l'historien soit libre; pour bien voir, il faut qu'il soit à l'écart de la mêlée ; c'est alors seulement qu'il peut éviter la satire de l'apologie.

Quoique notre époque soit laborieuse encore, elle offre, à beaucoup d'égards, les meilleures conditions pour écrire l'histoire. Sorties victorieuses de leur lutte de dix-huit siècles, les grandes vérités sociales sont désormais à l'abri de toute trahison, et les partis reprennent haleine. Peu importe que cette halte soit de l'attente plus que du repos ; repos ou attente, c'est du calme pour la réflexion, de la liberté pour la pensée. L'historien n'a point à quitter ses livres afin de défendre sur la brèche la cause de l'avenir ; les tribuns sont à leur poste et suffisent pour l'heure. Il peut donc s'occuper à étudier le passé ; il le comprendra d'autant mieux que, sachant le présent, il jugera l'arbre par ses fruits. — Et ne craignez point que ses instincts modernes troublent son équité ; il pourra haïr ce qui n'est plus, mais il n'y a que la haine contre les personnes qui rapetisse l'âme ; la haine contre les choses, au contraire, l'anime, l'agrandit. Craignez plutôt de sa part quelque généreuse indulgence pour le passé, car il y a, dans celui-ci, le charme des ruines ; les idées vaincues ont toujours, pour certains esprits, un mérite auquel ils résistent mal, elles sont vaincues !

Du reste, l'à propos de notre époque pour écrire l'histoire n'a point tenu seulement au calme des vingts dernières années, mais encore plus peut-être au rapide mouvement politique imprimé à toutes les intelligences. L'étude de nos origines en est devenu plus intéressante ; on a cherché avec plus de soin d'où l'on était parti, et quelle route on avait suivie pour arriver où l'on se trouvait. Laissant de côté les livres écrits sous des inspirations arriérées, on a voulu remonter aux sources et tout vérifier. Il en est résulté une nouvelle école historique fort variée dans ses expressions, mais aussi remarquable par la forme que par la science, et la seule, nous le croyons, qui ait donné à la France, jusqu'à ce moment, des historiens dignes de ce nom.

Cette école n'eut d'abord d'autre prétention que de substituer à la diffusion endormeuse des anciens compilateurs une narration plus remuante et plus colorée. Elle admit en conséquence les anecdotes trop longtemps négligées, multiplia les descriptions, les détails de mœurs, les épisodes, et tâcha de répandre sur le tout un peu de cette fumée du temps pour laquelle on venait de trouver un mot, *couleur locale*. Malheureusement les novateurs ne s'aperçurent pas qu'à force de vouloir

montrer un siècle et le faire marcher sous les yeux du lecteur, ils ne reproduisaient que ses dehors. Leurs héros avaient beau porter le costume du temps et parler de loin en loin la langue moyen-âge, le faux air perçait toujours, et l'âme du personnage manquait à l'acteur. La pente sur laquelle les nouveaux historiens se trouvaient était d'ailleurs dangereuse. Préoccupés sans cesse du fait et des apparences, il était difficile qu'ils ne tombassent point dans la chronique. M. de Barante adopta même hardiment comme un système ce qui n'était que le vice d'un genre, et écrivit en tête de ses *Ducs de Bourgogne* le fameux paradoxe : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.* C'était tout simplement changer les rôles et passer à l'historien la plume du romancier.

La réaction contre Anquetil et ses pareils était trop violente, elle ne put tenir. Cependant plusieurs des essais qui avaient été tentés restèrent et resteront, parce qu'au-dessus des genres il y a l'art qui rend les œuvres durables. De ce nombre fut le livre même de M. de Barante, qui avait eu le bonheur de n'écrire qu'une histoire épisodique, c'est-à-dire celle de toutes qui pouvait le mieux s'accommoder de la forme chroniquaire; mais l'histoire pittoresque n'en fut pas moins jugée à jamais.

En même temps que cette tentative s'accomplissait, M. Guizot et ses adhérents en essayaient une tout opposée en publiant l'anatomie comparée de l'histoire. Soutenu par une érudition trop peu générale peut-être, mais bien digérée, souverain maître d'ailleurs de tout ce qu'il savait, et en possession complète de lui-même, M. Guizot était plus propre qu'aucun autre à cette analyse logique, claire et serrée. Calculateur infatigable, il posa des équations historiques de tous les degrés, les discuta et les résolut avec une sobriété élégante. La concentration des faits donna à son travail un air de puissance, en même temps que la formule algébrique de son style imitait la profondeur. Il y avait d'ailleurs dans l'ensemble de son œuvre beaucoup de valeur réelle; seulement elle ne vivait pas. Tout à l'heure nous n'avions que des armures et des habits, voilà que maintenant on ne nous donnait qu'un squelette ! Où donc étaient le sang et la chair? Ne pouvait-on espérer quelque chose qui bougeât, qui sentît, une histoire qui eût à la fois un corps et une âme?

M. Augustin Thierry se chargea de répondre à cette question.

Sa première publication ne fut pas seulement un beau livre, ce fut la solution du problème que l'on cherchait, ce fut l'histoire même. Mais nous n'avons point à parler ici de la *Conquête des normands* ni des *Lettres sur l'histoire de France;* si nous avons prononcé le nom de M. Thierry, c'est seulement par forme de transition, et pour arriver à M. Michelet.

Tous deux nous semblent, en effet, se rapprocher par beaucoup de points, et si les comparaisons mythologiques étaient encore à la mode, nous dirions que leurs deux muses sont comme les sœurs dont parle Ovide, qui se ressemblaient sans être pareilles.

. . . Qualis decet esse sororum.

M. Thierry, il est vrai, dès son début, avait donné toute la mesure de son talent; mais les progrès de M. Michelet depuis sa première publication ont été constants. Non-seulement sa science a grandi, son style s'est assoupli et simplifié, mais ses appréciations sont devenues moins aventureusement poétiques. — Puisque nous avons prononcé ce dernier mot, expliquons-le tout de suite; car ce n'est point la première fois que M. Michelet a été *injurié du nom de poëte.*

Si la forme doit être distinguée du fond, c'est surtout dans une histoire. Esclave pour le fond des documents reconnus exacts, l'historien recouvre toute sa liberté lorsqu'il s'agit seulement de l'expression. Que sa parole soit calme ou flamboyante, sa phrase opulente ou heurtée, vous n'avez point à lui en demander compte, si ce n'est au nom du bon goût et de l'art. Il y a en lui deux hommes, l'appréciateur et l'écrivain. Le premier doit être de sang-froid, mais rien ne défend au second de s'animer jusqu'à l'enthousiasme. Les Grecs et les Latins nous fournissent mille exemples de cette alliance de sagacité judicieuse et de vive poésie; or, c'est là ce que M. Michelet à tenté le plus souvent. Nul doute que ses recherches ne se fassent avec recueillement; seulement, en mesure qu'elles se multiplient, son intérêt s'éveille, son imagination s'échauffe; en face de ces richesses inexplorées la fièvre le prend, il écrit, et son style reproduit, comme à son insu, tous les tressaillements de son émotion. Mais observez que l'exaltation n'est venue qu'après l'étude et à

propos d'elle ; le fait a été laborieusement trouvé avant d'inspirer à l'expression sa poésie.

C'est donc pour n'avoir pas séparé avec soin l'apparence de la substance même que l'on a accusé M. Michelet de ne pas être un historien assez positif. Cependant cette erreur a aussi son grain de justice comme presque toutes les erreurs : sans admettre dans sa généralité le reproche adressé à l'auteur de l'*Introduction à l'Histoire universelle,* il faut reconnaître que, parfois, l'élan du style l'emporte sans qu'il s'en aperçoive. Amoureux de l'image étincelante, du mot coloré, du symbole enfin, l'historien s'oublie dans une courte fantaisie littéraire, et reste moins près de la réalité qu'on ne le voudrait. Nous citerons spécialement, comme exemple de ces échappées poétiques, son chapitre sur l'architecture gothique.

Hâtons-nous d'ajouter pourtant que M. Michelet se corrige chaque jour de ces faiblesses séduisantes ; soit que les avertissements l'aient éclairé, soit que l'atmosphère historique dans laquelle il entrait ne lui permît plus les mêmes écarts, son troisième volume de l'*Histoire de France* nous a paru irréprochable de ce côté. Il ne s'y est jamais écarté du fait, il n'a point quitté une seule fois la terre, et, comme Antée, il semble avoir puisé de nouvelles forces en la touchant. Ce volume n'est point seulement plus riche en découvertes que les précédents, c'est en quelque sorte l'auteur dans sa plénitude. Là se trouvent toutes les hautes qualités de son talent, avec très peu de ses défauts ; le juger dans ce livre, c'est donc l'apprécier dans ce qu'il a fait de plus complet, c'est le mesurer à sa taille d'aujourd'hui.

La dernière publication de M. Michelet comprend les événements accomplis de 1270 à 1380. C'est la peinture de cette époque bâtarde, placée comme en suspens entre le moyen âge et la renaissance. Il était difficile de dessiner la physionomie d'un pareil siècle et de découvrir sa tendance. Les événements complexes, opposés en apparence, s'y succèdent si rapidement, en si grand nombre, que l'historien y cherche vainement un temps de repos pour se reconnaître. M. Michelet a heureusement trouvé un fil conducteur dans ce labyrinthe. Le premier, il a nettement séparé le XIVe siècle du moyen âge, en apportant des faits nouveaux à l'appui de son opinion. Il a montré le légiste remplaçant le prêtre et le seigneur, le droit romain se substituant au

droit canon, et, au milieu de cet abaissement de toutes les anciennes puissances, *Jacques Bonhomme*, le peuple, commençant à lever sa tête de géant et à regarder autour de lui.

C'est dans Villani et dans des documents inédits que l'auteur a surtout cherché les éléments de ses convictions. Il a su se défendre de l'influence de Froissard, aveuglément suivi par presque tous nos historiens, et qui n'avait vu lui-même que l'écorce encore blasonnée de son temps, sans remarquer qu'en dessous le chêne féodal tombait en pourriture. Il nous a fait voir enfin le XIVe siècle tel qu'il fut, c'est-à-dire fiscal, faux-monnayeur, prosaïque, mais plébéien déjà. En effet les traditions chevaleresques allaient se perdre, et l'on touchait au jour où, voyant armer chevaliers les deux fils du duc d'Anjou, la cour entière de Charles VI devait demander ce que ces rites signifiaient.

Trois grands faits dominent le XIVe siècle : les démêlés de Philippe-le-Bel avec Boniface, la destruction des templiers, la terrible guerre contre les Anglais. Mais ces trois faits tendent de près ou de loin à l'émancipation du peuple ; tous trois s'accomplissent sous l'inspiration et avec l'aide de manans devenus ministres. Le pouvoir royal, las de l'église et de la féodalité, s'appuie sur le tiers-état pour les abattre, et les parlements s'organisent en rejetant les prêtres ; les juifs et les hérétiques sont protégés contre l'inquisition ; le roi exige un droit plus considérable sur les dons faits aux couvents ou aux églises, et facilite aux roturiers l'acquisition des biens féodaux. Bientôt la querelle avec le pape s'animant, Philippe-le-Bel assemble les trois ordres des états-généraux, et commence ainsi l'ère nationale de la France. On sait quel fut le résultat de la lutte du saint-siége contre le roi ; le saint-siége fut vaincu, et avec lui l'église.

La destruction du temple porta bientôt à la féodalité un coup non moins sensible. Les templiers tenaient à toutes les familles nobles ; ils possédaient dix mille manoirs dans la chrétienté, des places fortes partout, et n'étaient pas moins de vingt mille chevaliers, les plus aguerris du temps. Il suffit pourtant de la volonté du roi et de l'astuce de deux procureurs pour les écraser. M. Michelet a traité fort au long, et avec beaucoup de lumières nouvelles, cette grande catastrophe. Il résulte clairement de ses recherches que plusieurs des crimes imputés à l'ordre existèrent,

non dans l'institution sans doute, mais partiellement, dans telle maison ou telle province. Quant au plus grand de tous, le reniement, l'auteur prouve, par les dépositions des templiers anglais, qu'il était symbolique. C'était une imitation du reniement de saint Pierre, un rite commun à toutes les initiations dans lesquelles le récipiendaire est présenté d'abord comme un misérable, afin que tout l'honneur de sa régénération morale retourne à l'association qui l'adopte. «Que cette cérémonie ait été quelquefois accomplie avec une légèreté coupable ou avec une dérision, impie, c'était le crime de quelques-uns et non la règle de l'ordre.» Il se peut aussi que le reniement, symbolique d'abord, soit devenu plus tard réel pour beaucoup de templiers; leur long séjour parmi les infidèles avait pu altérer leur foi, et ils passaient pour adonnés aux superstitions orientales.

L'anéantissement du temple prouva que la noblesse avait perdu toute cohésion, et jusqu'au sentiment de sa conservation personnelle. La société marchait toujours, et, en 1314, le roi, affranchissant des serfs du Valois, disait déjà dans son ordonnance : *Attendu que toute créature humaine, qui est formée à l'image de Notre Seigneur, doit généralement être franche par droit naturel,* etc.

Ces progrès ne s'accomplissaient point cependant sans résistance et sans retour. La royauté, qui ne relevait le peuple que pour affaiblir la noblesse, revenait à celle-ci aussitôt qu'elle en avait besoin; mais les germes d'indépendance ne sont jamais semés vainement; la bourgeoisie, qui commençait à sentir sa force, allait élire son roi Marcel et proposer les fameuses remontrances de 1357, si dures pour la noblesse et la magistrature, et dans lesquelles les trois ordres se présentent déjà sur un pied d'égalité.

La guerre contre l'Angleterre devait elle-même aider à ce mouvement démocratique de la France. Le bourgeois avait constaté son existence les armes à la main; le paysan, trahi et rançonné par les gentilshommes, allait saisir à son tour la fourche, la hache et le bâton, pour se venger d'abord, puis pour se défendre. L'ordonnance de 1357 avait été le premier acte politique de la France, *la Jacquerie* fut le premier élan du peuple; le manant se faisait soldat.

Les défaites de Crécy et de Poitiers eurent l'immense résultat

de détruire la cavalerie, uniquement composée de nobles, et d'appeler à la défense du pays les piétons, c'est-à-dire le peuple. Jusqu'alors celui-ci avait laissé aux chevaliers le soin de repousser l'ennemi, et c'était un privilége dont ils avaient noblement usé pendant plusieurs siècles ; mais quand *le bonhomme* vit que son protecteur lâchait pied et le laissait à la merci de l'étranger, il ferma les poings et songea à se protéger lui-même. Cet appel prochain de tous à la communion sanglante des batailles était peut-être la plus désirable conquête ; le sentiment de la nationalité en naquit. La France ne fut plus une partie de la chrétienté ; ce fut la France ! Un roi pouvait donner La Rochelle à l'Angleterre dans un traité, mais La Rochelle protestait en disant : *Nous nous soumetterons aux Anglais des lèvres ; de cœur, jamais !* L'expression un *bon Français,* comme l'observe M. Michelet, date du XIVe siècle.

Du reste tout, dans cette époque, semblait destiné à montrer quelles étaient les nouvelles destinées de la France. Après avoir été près de périr par l'imprudence guerrière des nobles, le royaume se releva sous le règne anti-chevaleresque d'un roi incapable de manier la lance, et dont tout le mérite consista à refuser perpétuellement le combat . « Si Charles V, dit M. Michelet, ne put faire beaucoup lui-même, il laissa du moins à la France le type d'un roi moderne, qu'elle ne connaissait pas. Il enseigna aux étourdis de Crécy et de Poitiers ce que c'était que réflexion, patience, persévérance. L'éducation devait être longue ; il y fallut bien des leçons : mais au moins le but était marqué. La France devait s'y acheminer, lentement il est vrai, par Louis XI et par Henri IV, par Richelieu et par Colbert. »

Jusqu'à présent, les guerres du XIVe siècle avaient été regardées comme purement politiques ; M. Michelet est le premier qui y ait vu un côté commercial, et qui « ait cherché le secret des batailles de Crécy et de Poitiers au comptoir des marchands de Londres, de Bordeaux ou de Bruges ? » Cette découverte importante explique beaucoup de choses. Ainsi, la révolte des Flamands n'est plus uniquement l'insurrection d'un peuple qui veut rester maître de lui-même ; c'est plutôt une guerre de fabricants qui se refusent à rompre avec l'Angleterre, d'où ils tirent leurs laines, déclarant que, sans l'Angleterre, *ils ne peuvent vivre, pour ce que toute Flandre est fondée sur drapperie, et que sans*

laine on ne peut drapper. Le siége de Calais n'est point seulement un fait guerrier, mais une expédition commerciale, comme le dit expressément Villani. Édouard n'était là, en quelque sorte, que l'envoyé des marchands anglais ruinés par les corsaires calaisiens, et qui voulait à toute force se rendre maîtres du détroit. Les villes maritimes lui fournirent l'argent et les vaisseaux nécessaires pour cette attaque, tellement que la seule Yarmouth donna quarante-trois navires. Si Édouard montra donc tant d'acharnement contre les habitants de Calais, c'est qu'il avait promis d'écraser dans leur nid ces oiseaux de proie qui désolaient depuis si longtemps le commerce britannique.

Ce point de vue nouveau a été habilement présenté par M. Michelet, qui en a fait ressortir toute l'importance, sans le rendre exclusif : car c'est là le caractère le plus remarquable et le plus innattendu de ce troisième volume ; rien n'y est absolu. L'auteur ne se laisse jamais emporter à une synthèse trop rigoureuse ; il ne hasarde de généralités qu'accompagnées de leurs exceptions. On s'aperçoit qu'il a peur de toute prévention, qu'il observe et a le ferme propos de ne point pécher. Sa raison cotoie la poésie avec un effroi salutaire ; dès qu'il sent le vent de l'abîme, il s'écarte ou s'arrête.

Il résulte de cette ardeur retenue une sorte de vie intérieure qui coule dans ce livre comme le sang dans les veines, et l'anime sans se montrer. On distingue dans le récit je ne sais quel bouillonnement qui dénonce la sève ; il n'y a effervescence nulle part, mais partout abondance ménagée, force qui se respecte et se domine.

On peut donc le dire hautement, parce que c'est la vérité, cette histoire du XIVe siècle par M. Michelet n'est point seulement la plus vivante et la plus complète de toutes celles qui nous ont été données jusqu'à ce jour, mais c'est aussi la plus savante et la plus positive. Nous appuyons sur cet éloge, parce que le mérite que nous signalons est nouveau chez l'auteur, moins nouveau pourtant que l'éloge !

Quant à la forme, elle est tout ce qu'elle doit être, pure, saine, remuante. Quoique les mouvements passionnés y soient plus ménagés qu'autrefois, ils reparaissent de loin en loin, mais toujours à propos et à leur place. Nous n'en donnerons qu'un exemple ; mais nous le donnerons, puisqu'il s'agit de forme, car

nous ne savons point encore de meilleur moyen de faire connaître un style que d'en donner échantillon. Il s'agit d'un combat de paysans, en 1359, dans lequel l'un d'eux (le grand Ferré) tue quarante Anglais, puis meurt pour avoir bu lorsqu'il était encore tout couvert de la sueur de la bataille. « Il est difficile, dit M. Michelet, de ne pas être touché de ce naïf récit. Ces paysans qui ne se mettent en défense qu'en demandant permission ; cet homme fort et humble, ce bon géant, qui obéit volontiers comme le saint Christophe de la légende; tout cela présente une belle figure du peuple. Ce peuple est visiblement simple et brute encore, impétueux, aveugle, demi-homme et demi-taureau.... Il ne sait ni garder ses portes, ni se garder lui-même de ses appétits. Quand il a battu l'ennemi, comme le blé en grange, quand il l'a suffisamment charpenté de sa hache, et qu'il a pris chaud à la besogne, le bon travailleur, il boit froid et se couche pour mourir. Patience! sous la rude éducation des guerres, sous la verge de l'Anglais, la brute va se faire homme. Serrée de plus près tout à l'heure et comme tenaillée, elle échappera, cessant d'être elle-même et se transfigurant; Jacques deviendra Jeanne, Jeanne la vierge, la Pucelle. Le mot vulgaire *un bon Français* date de l'époque des Jacques et des Marcel. La Pucelle ne tardera pas à dire : *Le cœur me saigne quand je vois le sang d'un Français.* Un tel mot suffirait pour marquer dans l'histoire le vrai commencement de la France. Depuis lors nous avons une patrie. Ce sont des Français que ces paysans ; n'en rougissez pas, c'est déjà le peuple Français, c'est vous, ô France ! Que l'histoire vous les montre beaux ou laids, sous la capuce de Marcel, sous la jaquette des Jacques, vous ne devez pas les méconnaître. Pour nous, parmi tous les combats des nobles, à travers les beaux coups de lance où s'amuse l'insouciant Froissard, nous chercherons ce pauvre peuple. Nous l'irons prendre dans cette grande mêlée, sous l'éperon des gentilshommes, sous le ventre des chevaux. Souillé, défiguré, nous l'amènerons tel quel au jour de la justice et de l'histoire, afin que nous puissions lui dire : —Vous êtes mon père et vous êtes ma mère. Vous m'avez conçu dans les larmes. Vous avez sué la sueur et le sang pour me faire une France. Bénis soyez-vous dans votre tombeau. Dieu me garde de vous renier jamais. »

Que d'autres, s'ils le veulent, se plaignent de pareils élans et

y trouvent un prétexte pour refuser à M. Michelet le titre d'historien ; quant à nous, d'aussi nobles paroles ne nous trouveront point indifférent, et nous dirons à notre tour, à celui qui les a écrites : — Dieu nous garde de vous renier jamais ! — Non, l'historien n'est point seulement la trompette sonore du passé ; il ne doit pas être une sorte de statue de Memnon recevant toujours la voix du dehors ; l'historien, avant tout, est un homme qui aime et qui hait, qui s'indigne et qui s'attendrit : je ne cherche pas en lui un juge sans cœur décidant d'après la loi, mais un juré qui parle devant Dieu et devant les hommes au nom de sa conscience.

Jusqu'à présent, nous n'avons eu que du bien à dire du livre de M. Michelet ; nons pourrions ajouter quelques critiques de détails sur le style, car Cerbère a droit à son gâteau, et ce serait pour nous une heureuse occasion de développer nos connaissances dans la syntaxe. Ainsi nous pourrions dire que la lecture des vieux livres a habitué l'auteur à des manières de dire surannées ou peu correctes ; qu'il écrit par exemple, en parlant des tortures infligées aux paysans, *qu'on n'y plaignait ni le fer, ni le feu,* et ailleurs que *le juif écoulait de France,* pour écoulait son argent de France ; que *tout le midi est en proie,* sans dire à quel fléau ; que Charles V *avait beaucoup enduré* en négligeant encore de donner un régime au verbe ; mais cette dissection de maître d'école, à propos d'un livre d'histoire, nous ferait honte, et nous ne nous sentirions point le courage de la prolonger.

Nous ne savons si dans cette courte esquisse nous avons réussi à rendre clairement notre pensée, encore moins si nous avons apprécié dignement l'historien que nous voulions juger ; mais ce que nous pouvons affirmer du moins, c'est que notre jugement a été le résultat d'un examen sincère, et il est permis de se rendre à soi-même ce bon témoignage, lorsqu'on voit avec quelle légèreté la critique s'exerce de nos jours. — Écrivez un livre, fruit de longues recherches, et sur lequel vos cheveux auront grisonné ; revenez vingt fois à votre œuvre, jetez-y toutes les richesses de votre âme, dotez-la comme un enfant unique que l'on marie ; puis, quand vous la verrez parée, belle, achevée, ouvrez-lui la porte du monde avec une anxiété pleine d'espérance... Vous croyez que l'admiration va s'éveiller à son aspect, que les éloges vont retentir sur son passage ?... Folle

illusion ! Votre livre tombera aux mains de quelque jeune homme ennuyé, qui le jugera froidement, à la course, et comme il ferait d'un roman frivole. Ce qui aura excité votre enthousiasme excitera son dédain; ce que vous aurez laborieusement découvert, il le niera. En une heure, et sans réflexion, il vous refera votre livre, vous disant comment il aurait pu devenir un chef-d'œuvre. Et vous serez forcé de l'entendre sans lui répondre !... Il pourra flétrir vos sentiments les plus intimes, railler vos croyances les plus aimées; il effeuillera à plaisir votre couronne, et il faudra que vous le laissiez faire; il faudra que vous supportiez ses ignorances ou ses erreurs sans pouvoir même lui dire : « Tu mens ! » — Ah! c'est là un dur apprentissage, et bien peu s'habituent à une telle condition. — Triste condition, en effet, que celle qui vous oblige à abandonner ainsi vos études, votre intelligence et vos sympathies aux sarcasmes de jugeurs sans droit.

EMILE SOUVESTRE.

DES TRAVAUX

DE

LA CHAMBRE DES COMMUNES

SUR LES CHEMINS DE FER,

Pendant la session de 1836.

Les prodigieux développements que l'industrie des chemins de fer a pris depuis quelques années en Angleterre, n'y ont nullement ralenti l'ardeur et l'activité de l'esprit d'entreprise. Les capitalistes anglais, accoutumés à supporter avec résignation les malheurs inséparables des spéculations industrielles, ne se sont pas laissé abattre par les résultats défavorables ou les rapports médiocres de quelques-uns de ces grands travaux de communication. Tous les projets de chemins de fer qui ont été proposés dans les districts les plus commerçants, ont trouvé des compagnies prêtes à en entreprendre la réalisation. On se rappelle le récent exemple de la route de Manchester à Birmingham. Les concessionnaires avaient d'abord créé vingt mille actions de la valeur de 100 livres sterling chacune. Lorsqu'il s'est agi de les placer au mois de février dernier, la seule ville de Manchester en a pris 14,000. Sa population intelligente, active, laborieuse, sur les 2,000,000 francs qu'exigeait une entreprise d'intérêt, de prospérité et d'avenir local, a fait tout d'un coup les fonds de 1,400,000 fr. Cela n'est-il pas remarquable, cela n'est-il pas beau ?

Sans doute, la concentration de la richesse publique dans un petit nombre de mains favorise beaucoup l'accomplissement des merveilles de ce genre ; mais elle en est l'auxiliaire et l'instrument, non point le principe. L'aristocratie elle-même prend volontiers une part active aux spéculations d'utilité générale, et l'on sent qu'elle est née de la haute industrie et se recrute chaque jour dans ses rangs. L'esprit d'entreprise se manisfeste partout, il anime les hommes de toutes les conditions. Comme l'esprit public, il forme une portion de la vie, de l'intelligence et des facultés communes ; il est dans la nature, le caractère et les habitudes de la nation anglaise. S'il y a communauté de sentiments et unité de tendance dans cette société formée d'éléments si hétérogènes et de principes si hostiles, c'est pour les idées, pour les choses de cet ordre. Les petites fortunes montrent le même empressement que les grandes à s'associer à la création des nouvelles routes à rainure, dans la proportion de leurs ressources. Il n'est pas rare, quand le prix des actions est trop élevé, que plusieurs petits rentiers ou insdustriels se réunissent pour en faire l'acquisition à fonds communs, de sorte qu'une partie assez considérable de la propriété des chemins de fer se trouve fractionnée et disséminée entre les spéculateurs d'un ordre inférieur. Bref, pour devenir actionnaires, ces derniers usent du même moyen que les pauvres ouvriers qui se cotisaient naguère chez nous pour faire les frais d'une mise à la loterie.

Comme il devait arriver, cette confiance, cette hardiesse a été poussée quelquefois jusqu'à l'imprudence. Séduit par de trompeuses espérances, l'esprit d'entreprise a été la dupe et la victime de l'esprit d'agiotage. On n'a pas oublié que la crise commerciale dont l'Angleterre ressent encore les effets, a été attribuée, en partie, aux pertes qu'ont entraînées les spéculations mal combinées de quelques-unes des nouvelles routes à rainure. Les journaux anglais qui nous ont révélé ce fait ont eu raison, sans doute, de blâmer une ardeur qui avait secoué toute espèce de frein chez beaucoup d'hommes. Mais si le sentiment des grandes spéculations est trop vif, trop emporté au-delà du détroit, n'est-il pas vrai de dire que nous pèchons, nous autres Français, par excès contraire ? Ne sommes-nous point presque toujours détournés de nous associer aux meilleures

affaires, lorsqu'elles sortent des voies communes, par la crainte de donner trop aux éventualités de l'imprévu, trop aux chances de la fortune ? N'est-ce pas à cette habitude timorée de routine industrielle, qui constraste si singulièrement avec le caractère décidé de notre nation, de nos armées et de notre histoire révolutionnaire, qu'il faut attribuer l'état d'infériorité morale où la France est restée jusqu'à présent, sous le rapport du développement des travaux d'utilité publique.

Les Anglais sont tellement disposés à concourir à ces sortes d'entreprises, que la chambre des communes est obligée de réprimer l'ardeur des soumissionnaires. Pendant la dernière session du parlement, dont l'avénement de la jeune reine Victoire a amené la dissolution, les demandes relatives aux chemins de fer ne se sont pas élevées à moins de cent dix-huit (1). C'est ce que nous voyons dans le *Railway Magazine,* journal mensuel exclusivement consacré à l'étude, aux travaux et aux intérêts des routes à rainure. Sur les cent dix-huit demandes, soixante-dix-neuf, après avoir subi l'examen des commités, ont été discutées devant le parlement. Cette assemblée s'est prononcée favorablement pour quarante-deux, le tiers environ de la totalité. Quant au reste, trente-quatre ont été retirées par les parties intéressées, ou repoussées définitivement par le vote législatif. Trois autres, quoiqu'elles eussent été sanctionnées par les communes, n'ont pu obtenir l'assentiment de la chambre des pairs.

On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la nature de ces qnarante-deux bills, qui doivent étendre, rapprocher ou compléter les lignes de l'immense réseau des chemins de fer de la Grande-Bretagne. On en compte quatorze qui ont rapport à des voies de communication tout à fait nouvelles : cinq ont pour but de prolonger ou de délimiter les embranchements de plusieurs routes dont l'exécution n'est pas encore commencée ; dix autorisent sur quelques points la déviation ou la rectification de routes en cours d'exécution, et six modifient ou accroissent les pouvoirs accordés aux concessionnaires par des actes antérieurs. Les sept autres bills ont pour objet de constituer une

(1) Toutes les demandes de cette nature portées devant le parlement entraînent des dépenses considérables de toute espèces.

compagnie créée l'année précédente, de reculer le temps fixé pour l'exécution d'une route, et de déterminer les ressources supplémentaires que plusieurs entreprises pourront se créer pour subvenir à leurs dépenses. Ces ressources sont fixées à 1,000,000 liv. st. (25,000,000 de francs) pour le chemin de Londres à Birmingham, et à 150,000 liv. st. (3,750,000 francs) pour le chemin de Londres à Greenwich.

L'objet spécial de ces derniers bills nous paraît de nature à préoccuper les esprits sérieux. Déjà, pendant la session de 1836, d'autres compagnies avaient sollicité et obtenu du parlement la permission de faire des emprunts considérables. Que conclure de la reproduction périodique de ces signes de détresse, si ce n'est que les frais d'établissement et d'entretien de quelques-uns des grands chemins de fer ont dépassé de beaucoup les prévisions, ou que les bénéfices prélevés sur la circulation des voyageurs et des marchandises sont restés considérablement au-dessous de l'attente des entrepreneurs ? Les ingénieurs expliquent d'une manière très-plausible quelques-unes des circonstances défavorables qui sont venu compliquer la situation des compagnies. Il paraît que les rails n'ont pu résister aussi longtemps qu'on l'avait espéré au frottement et à la pression des voitures, qui les sillonnent sans cesse avec d'énormes charges, et qu'il est devenu nécessaire de les renouveler fréquemment et d'en augmenter le volume, dans le temps même où le prix du fer s'élevait dans une progression alarmante. Quelles que puissent être les causes des embarras que nous venons de signaler, nous engageons notre gouvernement, qui s'occupe en ce moment d'une enquête sur les routes à rainure, à porter sérieusement ses investigations de ce côté. Puisque nous nous sommes laissé devancer par les Anglais, c'est bien le moins que nous profitions de l'expérience qu'ils ont acquise au prix de pénibles sacrifices. Assurément ces recherches ne prouveront rien contre les immenses services que la civilisation, l'industrie et le commerce peuvent attendre de l'établissement des communications au moyen de la vapeur ; mais elles pourront éclairer la France et lui épargner des fautes désastreuses dans la combinaison et l'exécution du système général de chemins de fer qui doit embrasser tous les points de son vaste territoire dans un avenir très-rapproché.

Voici un tableau du développement des lignes, des dépenses et des revenus présumés, des quatorze nouvelles routes à rainure votées par la chambre des communes pendant la session de 1836.

DÉSIGNATION DES LOCALITÉS.	DÉVELOPPEMENT DES LIGNES.	CAPITAL DES COMPAGNIES.	DÉPENSES PRÉSUMÉES PAR MILLE.	REVENUS ANNUELS PRÉSUMÉS.
	Milles.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
Bolton à Preston.	19	380,000	19,240	52,386
Chester à Birkenhead. . .	14	250,000	17,698	48,625
Chester à Crewe.	20	250,000	11,622	31,006
Cork à Passage.	6	200,000	28,450	31,878
Dubin à Kilkenny	73	800,000	10,651	197,376
Dundalk à Western. . . .	24	100,000	4,000	49,273
Glascow à Ayr.	57	625,000	10,740	113,827
Glascow à Paisley.	22	400,000	17,245	113,513
Clarence à Hartlepool. . .	8	52,000	5,717	18,114
Lancaster à Preston. . . .	20	250,000	12,269	43,654
Londres à Brighton. . . .	109	1,800,000	21,217	328,420
Manchester à Birmingham.	79	2,100,000	21,612	263,474
Maryport à Carlisle. . . .	28	180,000	6,425	30,362
Sheffield à Manchester. .	40	700,000	17,434	258,700

Comme on le voit, de ces quatorze lignes nouvelles, neuf sont en Angleterre, deux en Écosse, et trois en Irlande. En faisant entrer les fractions des mesures géographiques dans l'évaluation de leur développement total, on trouvera qu'elles s'étendent sur une longueur de 471 milles. Les quatorze compagnies réunissent un capital de 8,090,500 liv. st. (202,062,500 fr.), dont elles espèrent tirer, en moyenne, un bénéfice net de 10 3/4 pour 100. Les dépenses en acquisitions de terrain et en frais d'établissement sont estimées à 6,861,285 liv. st. (171,532,125 fr.), ce qui donne une moyenne de 14,566 liv. st. (364,150 fr.) pour chaque mille de développement. Les frais d'exploitation ou d'entretien sont évalués à 45 pour 100 des revenus, portés à 1,575,802 liv. st. (39,395,050 fr.). De cette dernière somme on présume que 923,078 liv. st. (23,076,950 fr.) seront prélevées sur le transport des voyageurs, et 652,724 liv. st. (16,318,100 fr.) sur le trans-

port des marchandises. D'après la comparaison du chiffre approximatif des dépenses et des recettes, les chemins de Sheffield à Manchester et de Dublin à Kilkenny sont ceux qui semblent promettre les résultats les plus avantageux pour les entrepreneurs. On estime qu'ils produiront un bénéfice net, le premier de 18 1/2 pour 100 et le second de 14 3/4 pour 100. Or nous venons de voir que la moyenne du rapport des autres entreprises n'est estimée qu'à 10 3/4 pour 100, c'est-à-dire à un taux moins élevé que le produit ordinaire des grandes exploitations industrielles et commerciales.

Parmi les quatorze nouveaux chemins de fer, cinq auront des tunnels, à savoir : celui de Glascow à Preston, un tunnel de 690 yards de longueur ; celui de Glascow à Paisley et à Greenock, cinq tunnels évalués en tout à 1,036 yards ; celui de Londres à Brighton, trois tunnels sur ses embranchements, présentant un développement total de 4,775 yards ; celui de Manchester à Birmingham, deux tunnels estimés en tout à 980 yards ; enfin celui de Sheffield à Manchester, un tunnel qui formera une voûte de trois milles de longueur, ou de plus d'une lieue de France. Quant aux embranchements, le chemin de Bolton en aura un, celui de Glascow cinq, celui de Greenock deux, celui de Clarence un, celui de Brighton trois, et celui de Manchester deux. La ligne de parcours de la plupart des nouveaux chemins se déroule à travers des campagnes heureusement disposées, où les pentes ne sont ni trop multipliées, ni trop rapides. Elle touche directement ou par ses ramifications aux centres les plus actifs de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale. Mais si la richesse du sol est un gage de prospérité pour l'avenir, elle ne pourra manquer d'accroître les dépenses des travaux par l'élévation du prix des terres et de la main d'œuvre. Les évaluations des ingénieurs, basées sur les facilités et les difficultés de l'exécution, portent les frais d'établissement, par mille géographique, de 14 à 28,000 liv. st., ou de 400 à 700.000 fr.

Un bill particulier autorise le prolongement du chemin de New-Castle, voté en 1836, jusqu'à la ville d'York. Cette ligne embrassera près de soixante-seize milles, et communiquera avec les routes à rainure de Carlisle, de Durham, de Sunderland, de Clarence, de Stockton et de Darlington. Elle établira, en outre, des relations directes entre les ports de New-Castle, de Shields,

de Sunderland, de Stockton et de Hartlepool. De son point de jonction à York, elle sera poussée jusqu'à Londres, et formera une des sections les plus importantes de la grande ligne du nord de l'Angleterre, déjà sanctionnée par le parlement (*Great-North of England rail-way*). Celle-ci aura un développement de trois cents milles, et réunira, par ses deux points extrêmes, Londres à Édimbourg. La compagnie établie pour la prolongation du chemin de fer de New-Gastle à York a un capital de 1,000,000 liv. st. (25,000,000 fr.). Elle compte tirer un profit considérable du transport des productions minérales du comté de Durham, si riche en carrières de marbre et en mines de houille, de fer et de plomb. Elle fonde surtout de grandes espérances sur les perfectionnements auxquels elle se livre pour accélérer le mouvement des locomotives et diminuer le prix des places. Si elle parvient à réaliser ses promesses, la vélocité des voitures serait portée de douze à vingt milles par heure, et le prix de transport pour chaque personne réduit de quatre à deux pence par mille.

Remarquons, toutefois, que de ces diverses voies de communication la route de Brighton est, sans contredit, celle qui a pour nous le plus d'intérêt. Cette jolie ville maritime, située à cinquante-quatre milles de Londres, et bâtie sur la limite du comté de Sussex, en face des côtes de notre Normandie, entretient, comme on sait, au moyen des bateaux à vapeur, des communications journalières avec les ports du Havre et de Dieppe. La route à rainure de Brighton aura son point de départ à l'extrémité méridionale du nouveau pont de Londres, dans le faubourg populeux de Southewark. Dès son origine, elle se trouvera, par sa situation, au centre du rayon dans lequel se concentrent le mouvement, le commerce et la navigation de la capitale de l'Angleterre, à peu de distance du bassin le plus fréquenté de la Tamise, de ses cinq docks, et de ses vastes entrepôts. Elle ouvrira une voie nouvelle, large, directe, au trafic, à la circulation et au transit de ce prodigieux amas de marchandises de toutes espèces que le port de Londres reçoit chaque année dans ses quatorze mille vaisseaux. Aux divers points de la côte maritime où elle aboutira, elle sera continuée par la navigation à vapeur, et de la sorte ira droit au Havre, à Dieppe, à Rouen, en un mot, à tous les ports de la Manche et de la Seine, qui servent de

docks ou d'entrepôts au commerce de Paris avec les différentes parties du monde.

La route de Brighton se réunira au chemin de fer de Croydon et formera plusieurs embranchements avec Hewes, Newham et Shorcham. Les frais d'établissement, pour la ligne principale, sont estimés à 897,073 liv. sterl. (22,426,825 francs), et pour les trois embranchements à 302,833 liv. sterl. (7,570,825 fr.), ce qui fait un total de 1,199,906 liv. sterl. ou de 29,997,650 fr. Les Anglais nous auront donc précédés de quelques années dans les travaux importants qui doivent réduire à une journée la distance qui sépare Londres de Paris, ces deux centres de la civilisation du monde. C'est à nous de répondre à leur confiance et de rivaliser avec eux de zèle. en nous hâtant d'exécuter le chemin de fer de la capitale de la France aux ports du Havre et de Dieppe. Il est impossible d'apprécier l'heureuse influence que ce rapprochement simultané de Paris et de Londres pourra avoir sur le développement intellectuel, la grandeur morale, la richesse publique, la prospérité commerciale et le bien-être matériel de la France et de l'Angleterre. Chose admirable, les chemins de fer et la navigation à vapeur auront plus fait pour resserrer l'union et l'alliance des deux peuples que tous les efforts de la diplomatie et toutes les combinaisons de la politique. L'intelligence humaine, par des procédés purement mécaniques, aura obtenu, non-seulement ses plus merveilleux résultats d'impulsion matérielle, mais encore ses moyens les plus rapides d'action morale.

Tandis que nous sommes en train d'explorer cette vaste carrière des chemins de fer de la Grande-Bretagne, nous recueillerons quelques faits, qui nous paraissent de nature à fixer l'attention de nos économistes. Les différentes branches d'industrie qui exploitent les anciennes voies de communication à l'aide des moyens ordinaires de transport, ont porté des plaintes devant le parlement, contre la concurrence des nouveaux moyens de transport mus par la vapeur. Ils se sont efforcés surtout de faire ressortir le préjudice considérable que l'établissement des routes à rainure a porté à leurs intérêts, en déplaçant les lignes de parcours suivies par les voitures publiques. L'introduction des bateaux à vapeur, quoique à moindre degré, ajoutent-ils, leur a été aussi très-nuisible. Ils citent à l'appui de leurs réclama-

tions les aveux, les congratulations et les faits que contiennent les documents annuels publiés par les diverses compagnies des chemins de fer. Par exemple, quoi de plus irritant pour les uns et de plus satisfaisant pour les autres, que ce passage d'un rapport présenté récemment à l'assemblée des actionnaires du *Grand Junction rail-way?* « L'expérience de quelques mois a suffi pour nous convaincre que nous sommes placés en dehors de toute espèce de concurrence. La force des choses nous a substitués à la plupart des anciens moyens de transport sur les principales lignes de communication; et quant au mouvement industriel qui alimentait les lignes collatérales, il est déjà, en grande partie, absorbé par notre entreprise. D'une part l'usage des voitures particulières a été totalement aboli (*annihilated*) sur tous les points de la direction suivie par notre chemin de fer; d'autre part, sur toutes les routes qui y conduisent, le service des relais a pris une activité jusque-là sans exemple. Liverpool et Manchester ne sont plus à présent qu'à une nuit de trajet de Londres; et les localités que longe la route, comme celles qui en sont le plus éloignées, n'ont pas moins profité de la rapidité de nos moyens de transport. Un seul fait témoignera de l'étendue et de l'importance de notre ligne de parcours : nous recevons les expéditions (*maile-bags*) de plus de sept cent quarante bureaux pour l'administration générale des postes (1). »

Dès la dernière session, le parlement s'est occupé sérieusement des réclamations des diverses industries dont les intérêts sont lésés par le nouveau mode de transport à vapeur. Un comité, nommé à cet effet, a recueilli des renseignements très-curieux. Nous avons sous les yeux les dépositions de plusieurs notabilités administratives, industrielles et maritimes, qui ont été appelées pendant le cours de l'enquête. L'une d'elles, M. Clarke Wimberlay, directeur d'une entreprise de messageries, a observé que le graduel abandon des anciennes voies de communication ne permettrait bientôt plus de pourvoir à leur entretien au moyen des droits ordinaires de péage; puis, de cette considération d'un ordre général, passant à l'objet particulier de l'enquête, il a déclaré qu'il regardait déjà comme

(1) Rapport fait par les directeurs du *Grand Junction rail-way*, le 7 septembre 1837.

inévitable la ruine des propriétaires des anciennes voitures publiques, sur les différents points de la grande route du Nord. Il s'est appliqué à démontrer que les embarras des industriels de cette classe provenaient surtout de la taxe prélevée par le fisc sur le transport des voyageurs par les voitures ordinaires. Ses observations ont été pleinement confirmées par M. Richard Smith, l'assesseur du droit milliaire (*mileage-duty*) sur les voitures publiques, et par sir Edward Hees, secrétaire du bureau des postes d'Édimbourg. Outre que l'impôt est mauvais de sa nature, il occasionne au pays une surcharge considérable. Il n'est pas de moins de 8 schelling (dix francs) par personne, pour le seul voyage de Londres à la capitale de l'Écosse. A cet inconvénient il faut en ajouter un autre plus grave encore, qui ne pèse point également sur les différents modes de communication. Les voitures à vapeurs payent beaucoup moins que les voitures de trait, le droit milliaire n'étant pour les premières que du huitième d'un pence par voyageur, tandis qu'il est pour les autres d'un demi-pence. Pour ce qui est des bateaux à vapeur, ils ne sont assujétis à aucun impôt.

Il y a donc, dans la nature, le prélèvement et la répartition de la taxe sur les voitures publiques un vice capital que tout le monde reconnaît. Que fera le nouveau parlement, dans sa prochaine session, pour rétablir, autant qu'il est en lui, l'égalité de concurrence entre les industries rivales? Deux moyens se présentent à son choix. Ou il proportionnera l'impôt pour tous, ou il en prononcera l'abolition. Les intérêts bien entendus de la civilisation, de l'industrie et du commerce devraient le déterminer pour ce dernier parti, mais nous craignons bien qu'ils ne soient sacrifiés, comme il arrive presque toujours, aux intérêts privilégiés du fisc.

A. Guilbert.

L'ANNEAU D'ARGENT.

En 1831, à la fin du mois d'août, un de ces chars-à-banc dont on se sert en Suisse à cause de l'étroitesse des chemins et où l'on se trouve assis de côté comme dans un omnibus, quittait la route de Salenches à Chamouny, pour s'engager à droite dans la gorge, non moins agreste, au fond de laquelle, humble rival de Vichy, de Baden et de Baréges, est enfoui l'établissement des bains de Saint-Gervais. Deux jeunes gens occupaient cette voiture qui cheminait lentement, ouverte au soleil, au vent et à la pluie, avec une simplesse helvétique. Le costume de ces voyageurs était celui de la plupart des touristes qui entreprennent le pèlerinage du Mont-Blanc : une blouse de toile écrue, un chapeau de paille à larges bords, un pantalon de coutil, de gros souliers et des guêtres. Ainsi accoutrés avec une fraternelle uniformité, l'un fumait un cigarre, l'autre dormait, appuyé dans l'angle du char-à-banc.

— Cortail, dit tout à coup le plus jeune en secouant son compagnon par le bras, l'influence du terroir savoyard t'a-t-elle métamorphosé en marmotte ?

Le dormeur s'enfonça les poings dans les yeux en écartant les coudes, et après un bâillement immodéré :

— Que faire en voyage à moins que l'on ne dorme ? répondit-il.

— Mais regarde donc ; quel site pittoresque ! Pour rester aveugle devant un pareil spectacle, il faut n'avoir aucune poésie dans le cœur.

Cortail, dont l'épaisse encolure, la figure rubiconde et la physionomie égayée annonçaient plutôt un tempérament rabelaisien

qu'une nature portée à l'exaltation, promena autour de lui un regard nonchalant.

— Nous avons quitté enfin l'Arve, dit-il ; ce gros ruisseau à notre droite doit être le Bonnant ; ainsi dans quelques minutes nous serons arrivés ; je suppose qu'à Saint-Gervais on dine à six heures.

— *Mangiar, dormir, e ber!* reprit son compagnon en riant ; tu aurais figuré à merveille dans le corps des *Papatacci.*

— *Papatacci* tant que tu voudras, mon cher Bennezons ; je n'ai pas l'honneur d'être doué comme toi d'un de ces estomacs contemplatifs qui se repaissent en admirant un beau paysage. Il me faut le pain des forts. En ce moment je donnerais toutes les aiguilles du Mont-Blanc pour la plus vulgaire côtelette accompagnée d'une bouteille de vin de Montméliant.

L'admirateur de la nature haussa légèrement les épaules ; puis il se pencha en dehors du char-à-banc, pour examiner le chemin tortueux que bordait à droite le ruisseau du Bonnant, tandis qu'à gauche un escarpement boisé projetait sur la tête des voyageurs une voûte de feuillage, rafraîchie par le voisinage de l'eau et frémissante au gré du vent.

— Ce site, reprit-il, serait un théâtre merveilleux pour une scène de roman ; il est de ceux que Walter Scott aime à décrire. Ne te rappelle-t-il pas le gué où la dame Blanche fit faire un si beau plongeon au sacristain du monastère ?

— Ou plutôt, répondit Cortail, l'endroit où Francis Osbaldistone aperçut pour la première fois Diana Vernon.

— Parbleu ! c'est toi qui dit vrai, s'écria tout à coup Bennezons en faisant un soubresaut ; que je meure si ce n'est pas Diana elle-même qui se rend à ton évocation et vient au-devant de nous !

A son tour, Cortail sortit la tête de l'espèce de buffet où il était emprisonné à côté de son ami, et comme lui fixa les yeux sur une femme à cheval, qui se tenait immobile à un détour subit du sentier.

L'imagination d'un artiste eût pu prendre en effet cette apparition pour l'esprit de la belle chasseresse écossaise. Ombre ou réalité, sa présence imprévue dans ce lieu solitaire avait un charme mystérieux qui, pendant un instant, rendit muets les deux spectateurs. Occupée à dégager son voile qu'une branche

de hêtre avait accroché au passage, l'inconnue s'offrait à eux de profil, sans qu'ils vissent de sa figure autre chose qu'un large bandeau de cheveux noirs, encadrant la joue jusqu'au menton, et relevé en tresse derrière l'oreille ; mais l'élégance de sa taille, dont une robe de drap brun faisait ressortir la forme svelte et cambrée, ainsi que la manière aisée dont elle se tenait les bras levés en arrangeant sa coiffure, semblaient des indices certains de jeunesse, que la bienveillance d'un homme de vingt-cinq ans devait accepter comme autant de promesses de beauté.

— Quelle charmante femme! dit Bennezons en se penchant à droite de manière à se donner un torticolis.

— Et quel vilain cheval de charrue ! répondit son compagnon, dont l'âge plus mur impliquait une opinion moins enthousiaste.

Au bruit des roues du char-à-banc sur le sol caillouteux du sentier, la jeune amazone tourna la tête avec la vivacité d'un oiseau effarouché, et, tirant la bride de son palefroi, lui fit faire un mouvement rétrograde.

— Conducteur, est-ce que vous voulez nous faire coucher ici? s'écria Bennezons en voyant cette gracieuse apparition près de s'évanouir.

Le cocher réveilla d'un coup de fouet l'ardeur de ses chevaux, qui sortant de leurs habitudes par un élan soudain, menacèrent l'étrangère d'une poursuite à laquelle la lourde allure de son propre coursier eût pu difficilement la soustraire. Mais en ce moment, semblable à une troupe militaire qui vient au secours d'une vedette menacée par l'ennemi, une cavalcade composée d'une demi-douzaine d'hommes et de deux autres femmes, déboucha au tournant du chemin où la jeune écuyère s'était montrée seule jusqu'alors.

— Ce sont des baigneurs de Saint-Gervais, dit Cortail en riant à l'aspect de cet escadron champêtre dont les montures moitié chevaux de ferme, moitié ânes, rappelaient les pacifiques coursiers qui stationnent à l'entrée du bois de Boulogne pour l'ébattement des grisettes de Paris.

Les promeneurs et les voyageurs se rapprochèrent les uns des autres en prenant mutuellement la droite du sentier, précaution indispensable, car le passage était si étroit, que les cavaliers furent obligés de défiler un à un dans l'espace resté

libre entre le char-à-banc et la montagne. Dans cette manœuvre, l'amazone à la robe brune avait pris place à l'arrière-garde près d'une dame d'un âge mûr, qui chevauchait fièrement sur une jument poulinière à moitié aveugle. En voyant ce couple de près, Cortail se rejeta brusquement dans l'intérieur de la voiture, et se cachant la figure derrière le rideau de cuir, prit la pose d'un homme endormi.

Ce mouvement, quelque rapide qu'il eût été, n'échappa point à la plus vieille des deux femmes, qui, après avoir plongé dans le char-à-banc un regard inquisitorial, leva d'un air impérieux une petite cravache douée, en apparence, d'une puissance surnaturelle, car, en la sentant effleurer son épaule, le cocher s'arrêta et se tint coi sur son siége, comme s'il eût été changé en pierre par la baguette de quelque magicienne.

—Félix, dit alors la dame entre deux âges, je ne suis pas dupe de votre sommeil. Prétendriez-vous ne pas nous reconnaître?

Et du bout de sa cravache elle fit sauter le chapeau du faux dormeur. Celui-ci, voyant que sa position n'était pas tenable, tressaillit comme un homme qui s'éveille, ouvrit de grands yeux, et après les avoir arrêtés sur la mûre amazone, feignit une surprise agréable.

— Comment! c'est vous, ma chère tante? s'écria-t-il, et ma cousine Anastasie aussi! Quel heureux hasard me fait vous rencontrer dans ce désert?

— Nous sommes à Saint-Gervais depuis quinze jours, répondit la jeune personne, dont l'inflammable Bennezons dévorait du regard la figure élégante et régulière.

— Venez-vous prendre les eaux? demanda l'autre baigneuse, qui, au mot de tante avait légèrement froncé le sourcil.

—Pas du tout, répondit le jeune homme avec empressement; je vais à Chamouny, et je ne resterai à Saint-Gervais qu'une heure au plus. Je suis désolé que l'arrangement de mon itinéraire me force à vous quitter si vite.

La dame dont l'automne commençait à fleurir regarda son neveu d'un air d'intelligence, que celui-ci ne parut pas disposé à comprendre.

— Il n'y a pas d'itinéraire qui tienne, dit-elle ensuite en insistant sur chaque syllabe; vous me sacrifierez bien un jour ou deux. J'ai à causer sérieusement avec vous.

— Je vous jure, ma tante, que cela nous est impossible. N'est-ce pas, Bennezons ?

— Tu oublies qu'en parlant à une dame le mot impossible n'est pas français, répondit le jeune homme, plus empressé de déployer sa galanterie en présence d'une jolie femme que de venir en aide à son ami.

La dame d'un âge discret répondit par un gracieux sourire au regard qui avait accompagné ces paroles, quoiqu'il eût été adressé à sa fille plutôt qu'à elle-même, et se retournant vers Cortail :

— Félix, reprit-elle, vous voilà condamné sans appel ; tâchez de vous soumettre de bonne grâce. Comme vient de le dire monsieur ; aux yeux d'un gentilhomme le service des dames doit passer avant tout. Continuez votre chemin, et parlez de moi au directeur des bains. A ma considération, il vous logera convenablement. Nous nous reverrons à dîner.

— Mais, ma tante quand je vous assure...

— Mais, mon cousin, je n'admets point d'excuse, répondit la dame à la cravache en appuyant sur le mot cousin.

Sans attendre une réponse, elle salua Bennezons d'un léger mouvement de tête, et faisant signe à sa fille de la suivre, décida la lourde jument qui lui servait de palefroi à partir au petit trot, allure aussi insolite à la pauvre bête que le galop au cheval de don Quichotte. Un moment après, les deux amazones disparurent à travers le feuillage, en ne laissant d'autre trace de leur apparition que le bruit du pas des chevaux, qui, pendant quelques instants, retentit pesamment sur les cailloux du sentier, et finit par se confondre avec le murmure du torrent.

— Parbleu ! dit Bennezons à son ami tandis que le char-à-banc se remettait en marche, tu peux te flatter d'être le mortel le plus heureux de France et de Navarre. Je te connais une demi-douzaine de cousines toutes plus jolies l'une que l'autre. Quelle est celle-ci, la plus charmante de toutes, et que je n'avais pas encore vue ? Une cousine ! C'est mon rêve à moi, et le sort veut que je n'aie que des cousins !

— Cela ne revient-il pas au même ? répondit Félix d'un ton bourru.

— Tu te moques de moi ; on aime sa cousine, on l'épouse quel-

quefois ; tandis qu'un cousin est un ennemi donné par la nature.

Au lieu de répondre, Cortail mit la tête à la portière, et s'adressant au conducteur :

— Le chemin est-il assez large pour que vous puissiez tourner?

— Oui, si ça vous est égal de verser dans le Bonnant, répondit le flegmatique Génevois.

— Merci. Continuez donc ; mais, à la première place favorable, faites demi-tour à gauche. Nous n'allons plus à Saint-Gervais.

Le cocher baissa la tête en signe d'acquiescement ; mais l'autre voyageur prit moins complaisamment cette proposition inattendue.

— Comment! s'écria-t-il, nous n'allons plus à Saint-Gervais ! Et pour quelle raison, s'il te plaît?

— Que t'importe Saint-Gervais? répondit Cortail. Je ne pense pas que tu tiennes beaucoup à visiter quelques méchantes baraques en sapin perdues au fond de ce maudit entonnoir. Quant aux naturels de l'endroit, tu viens d'en voir un échantillon qui doit te suffire.

— C'est précisément cet échantillon qui me donne envie de faire plus ample connaissance. Je te déclare que ta cousine a des yeux noirs auxquels je sacrifierais au besoin la Savoie et les vingt-deux cantons. Comment s'appelle-t-elle?

— Anastasie.

— Je le sais ; mais son nom de famille?

— Chateauvieux ; Pourtois de Chateauvieux. Son père, mort il y a six ans, était frère utérin de ma mère, et président de chambre à la cour royale de Lyon. Mme de Chateauvieux est donc bien incontestablement ma tante par alliance, quoiqu'elle veuille que je l'appelle ma cousine. Elle trouve sans doute que c'est assez d'une grande fille de vingt-trois ans, et ne se soucie pas d'avouer un neveu de trente quatre.

— Cette rencontre n'a pas l'air de te plaire infiniment. Je crois qu'elle n'est pas étrangère à ton antipathie soudaine pour Saint-Gervais, dont tu me faisais ce matin encore le tableau le plus pittoresque?

— Tu n'as donc pas entendu que ma tante, car, elle a beau

s'en défendre, elle est ma tante, me menaçait d'une confidence?

— Eh bien! qu'y a-t-il là de si terrible?

— Les confidences d'une femme de quarante-six ans!

— J'avoue qu'avec Mlle Anastasie la tâche serait plus agréable.

— D'ailleurs j'ai des raisons particulières pour être peu désireux de cet entretien.

En parlant de la sorte, les voyageurs arrivèrent au détour du sentier où Mlle de Chateauvieux leur avait apparu. Machinalement Bennezons leva les yeux vers le hêtre qui avait menacé la belle écuyère du sort d'Absalon. A travers les rameaux d'une branche presque horizontale, il aperçut un lambeau de gaze verte.

— Je ne m'étonne plus, dit-il, de l'accroc que j'avais remarqué à son voile; mais ce qui a touché une si jolie tête ne doit pas servir d'épouvantail aux moineaux.

A ces mots le jeune homme ouvrit le tablier du char-à-bancs et s'élança dehors. Au moment où ses pieds touchaient la terre, il se trouva face à face avec un cavalier dont l'apparition fut si soudaine, qu'on eût pu croire qu'il sortait du fond du torrent, comme autrefois le spectre de l'Argail venant redemander son casque à Ferragus. Cet inconnu, âgé en apparence d'une trentaine d'années, était doué d'une telle profusion de cheveux, de barbe et de moustaches, qu'au premier coup d'œil on ne distinguait de sa figure que deux gros yeux noirs couverts d'épais sourcils joûtant l'un contre l'autre. Son vêtement consistait en une courte redingote de velours verdâtre, boutonnée jusqu'au menton. Pour coiffure il portait une casquette rouge, dont la forme conique et contournée affectait une réminiscence du bonnet phrygien. Ce symbole républicain était complété par un ruban bleu à liseré amaranthe passé à la boutonnière, dans lequel il était facile de reconnaître la décoration de juillet, alors dans la fleur de sa nouveauté, et par conséquent de sa gloire.

— Avant que Bennezons eût pu faire un mouvement pour exécuter son projet, l'étranger, dont les yeux s'étaient aussi fixés sur le feuillage du hêtre, se dressa sur les étriers, s'empara du morceau de gaze, qu'il mit à sa boutonnière, à côté de son ruban; puis, laissant tomber sur les deux amis un regard sérieux, éperonna

son cheval, et disparut en deux sauts du côté où s'éloignait la cavalcade des baigneurs.

A la vue de son compagnon ébahi et immobile au milieu du sentier, Cortail partit d'un éclat de rire.

— Il paraît, dit-il, que tu n'as pas seul le goût des reliques. Voici un pèlerin aussi dévot que toi et plus alerte. Si du moins il avait la générosité de partager !

— Alerte ! grâce à son cheval, répondit Armand avec un peu d'humeur. Mais je reverrai cet homme des bois. S'il est leste, en revanche il n'est ma foi pas beau, avec sa face à tous crins ! Il est impossible que Mlle de Chateauvieux soit très-flattée de voir figurer un échantillon de son voile à la boutonnière d'un pareil orang-outang.

— Propos de vaincu, reprit son ami. Allons, remonte en voiture, et retournons sur nos pas. En partant tout de suite, nous risquerons moins de rencontrer ma tante.

— Retourne si tu veux ; quant à moi, je continue ma route. Je suis trop curieux de voir ce qui adviendra de ce voile déchiré et métamorphosé en décoration. Que crains-tu, après tout ? D'être contraint par la présence de ta tante à ces frais de petits soins et d'attentions, apanage obligatoire des neveux ! Eh bien ! si la corvée te fait peur, nous la partagerons.

— Tu ne sais pas ce que c'est que ma tante !

— Une femme qui a dû être fort bien. Quand je te dis que je serai ton adjudant, ton remplaçant, s'il le faut.

— En considération des beaux yeux d'Anastasie ?

— Que t'importe, pourvu que je prenne pour moi les épines du rôle d'écuyer ? Sois tranquille, je sais comment on captive une femme d'un âge respectable. Mme de Chateauvieux joue-t-elle le boston ? je ferai sa partie ; a-t-elle un petit chien ? je serai l'ami d'Azor. Il y a des gimblettes partout.

— D'abord, sache qu'à une femme de quarante-six ans on ne doit jamais parler carlin, ni boston, ni lunettes, ni tabac, ni chapeaux jaunes, ni de rien, en un mot, qui sente la douairière.

— Je parlerai bals et spectacle, musique et poésie, amour et printemps ; première communion, s'il le faut.

— A la bonne heure ! puisque tu l'exiges, je me résigne ; mais je te déclare qu'après dîner je fais une présentation solennelle

de ton aimable personne, et qu'à partir de là, le bras de Mme de Chateauvieux devient ta propriété exclusive. Je ne m'en mêle plus. Souviens-toi qu'elle donne toujours le bras droit ; offre-lui le gauche, par conséquent. Ma tante a des idées fort chevaleresques ; elle prétend que, même en acompagnant une femme, un cavalier doit toujours conserver libre la main dont il tient son épée.

Cette discussion terminée, les deux amis continuèrent leur route et arrivèrent bientôt aux bains de Saint-Gervais. Après avoir pourvu à leur installation et donné un coup d'œil aux curiosités fort peu curieuses de l'établissement, ils quittèrent leurs blouses de voyageurs, en entendant sonner la cloche du dîner, pour endosser un costume plus convenable. A la porte de la salle à manger, ils rencontrèrent Mme et Mlle de Chateauvieux qui avaient également échangé leurs redingotes d'amazone contre des robes de demi-toilette dont la fraîcheur rivale semblait annoncer deux sœurs plutôt qu'une mère accompagnée de sa fille.

— Ma chère tante, dit Cortail en les abordant, puisque je dois avoir le plaisir de passer quelques jours près de vous, permettez-moi de vous présenter mon ami, M. Armand de Bennezons, un de mes camarades de l'ex-garde.

— Ce titre est, pour monsieur ainsi que pour vous, la meilleure des recommandations, répondit Mme de Chateauvieux avec courtoisie ; la garde royale est sûre d'être bien accueillie partout.

— Même devant les héros des glorieuses journées? demanda Bennezons en désignant d'un regard expressif le décoré de juillet qui s'avançait gravement, sa casquette rouge enfoncée sur l'oreille.

— Surtout en face de ces messieurs, repartit vivement la femme de quarante-six ans ; car vous ne pouvez que gagner à la comparaison. Mais on se met à table, il nous faut entrer.

A ces mots, elle prit le bras d'Anastasie et franchit le seuil d'un parallélogramme démesuré, plutôt semblable à un réfectoire qu'à une salle à manger, où une soixantaine de baigneurs avaient déjà pris place en observant pour unique loi de classement la date de leur arrivée respective. D'après ce règlement inviolable, en leur qualité de derniers venus, les deux amis s'as-

sirent au bout de la table, tandis que Mme de Chateauvieux et sa fille s'allèrent placer du même côté, mais à quelque distance, près d'un monsieur à cheveux gris, fashionable sexagénaire portant la tête droite, regardant avec affabilité quoique de haut en bas, souriant souvent, ne riant jamais; d'ailleurs parfaitement brossé, peigné, lustré, offrant en un mot, dans sa personne comme dans ses manières, une de ces physionomies à la fois patriarcales et aristocratiques qu'on ne rencontre guère, en France, que parmi les membres de l'ancienne noblesse. Au premier coup d'œil, on devinait en lui le gentilhomme; au second, on reconnaissait ce que les Anglais nomment, dans un sens exclusif, le gentleman.

— Vois-tu, entre ma tante et ma cousine, cette tête gracieusement respectable? demanda Félix à son voisin; c'est un représentant de la vieille France qui fera de notre rôle de cavaliers servants une véritable sinécure. Le connais-tu?

— Quelque chevalier de Coblentz? répondit Bennezons.

— Tu n'y es pas. C'est le marquis de Montespard.

— Le pair de France?

— C'est-à-dire l'ex-pair, car la révolution de juillet lui a enlevé son manteau fleurdelisé, ainsi qu'à nous deux nos modestes épaulettes. Il est le parent et beaucoup l'ami de ma respectable tante. Du vivant de M. de Chateauvieux, les médisants se permettaient de gloser sur cette amitié plus intime, en effet, que ne le comporte d'ordinaire un arrière-cousinage; mais depuis que l'amie est veuve et que l'ami a soixante ans, les mauvaises langues ont fait silence : le monde finit toujours par consacrer ce qu'il a blâmé d'abord, et son approbation manque rarement à qui sait l'attendre. Qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas!

— Tu parles fort bien cependant; mais c'est ce héros de juillet qui me cause des distractions; il a trouvé moyen de s'asseoir précisément en face de ta cousine.

— Cela prouve seulement qu'il est arrivé en même temps qu'elle, car cette table a l'air d'un bureau d'omnibus; chacun s'y assied d'après son numéro d'ordre. Il me semble que le décoré a supprimé la gaze verte à sa boutonnière?

— Il aurait aussi bien fait de supprimer sa redingote râpée, répondit Armand avec la double ironie d'un homme du monde

blessé d'un manque d'usage, et d'un amoureux naissant, toujours prêt à ridiculiser son rival. Il est le seul qui ne se soit pas habillé pour dîner. Et puis, Dieu me pardonne! le voilà qui coupe son pain. Je suis sûr maintenant qu'il a mangé le potage à à l'aide de sa fourchette. C'est un homme jugé.

Cet arrêt prononcé, l'ex-officier de la garde royale rentra dans un silence dédaigneux et peut-être jaloux, qu'interrompirent à peine de loin en loin les vulgaires incidents du repas. Après dîner, les baigneurs, profitant d'une belle soirée d'août, se disséminèrent par groupes sur une étroite esplanade, fermée, d'un côté, par le Bonnant, de l'autre, par plusieurs petits logis en pierre, luxe inoui, qui servaient d'aile au bâtiment principal. Laissant sa fille au milieu d'un groupe féminin qu'égayait l'amabilité sénile du marquis de Montespard, Mme de Chateauvieux rejoignit Cortail qui s'esquivait sur cette espèce de préau, dans l'espoir, promptement déçu, d'y fumer en liberté. A la vue de sa tante, qui lui prit le bras d'un air sérieux, celui-ci jeta, par un geste d'humeur, le cigarre qu'il était près d'allumer, et attendit en silence la confidence à laquelle il ne pouvait se soustraire.

— Mon cher Félix, lui dit Mme de Chateauvieux, ce n'est pas sans raison que j'ai insisté pour que vous vous arrêtiez à Saint-Gervais. Nous nous trouvons, Anastasie et moi, dans une position propre à nous faire désirer la présence, peut-être même l'appui d'un membre de notre famille. En un mot, j'ai un service à vous demander.

— J'espère, ma tante, que vous ne doutez pas de mon dévouement, répondit Cortail d'un ton assez froid.

— D'abord, interrompit la veuve du président, avec un sourire forcé, quittez donc cette habitude de m'appeler votre tante à chaque propos ; cela vous donne un air petit garçon, passablement ridicule pour un homme de votre âge.

— Qu'à cela ne tienne, ma tante, répondit l'incorrigible officier ; je vous appellerai ma nièce, pour peu que cela puisse vous plaire.

— Il ne s'agit pas de cela. Parlons sérieusement. Avez-vous remarqué un individu, porteur d'une physionomie sinistre et de la croix de juillet, qui se trouvait assis à table en face de moi ?

— Vous voulez dire en face d'Anastasie?

— Précisément. Je vois que vos observations ont précédé ma confidence. Elles m'épargneront la moitié du chemin. Vous l'avez deviné, c'est au sujet de cet homme que je veux tenir avec vous un conseil de famille. Vous savez que depuis la révolution, j'ai presque toujours habité la Suisse, où plusieurs de nos amis, chassés de Paris par les événements de 1830, ont cherché un asile. Nous avions passé fort tranquillement un partie de l'été à Genève, avec M. de Montespard, les Castignon, les d'Hautecourt, et plusieurs autres familles légitimistes, lorsque, un beau matin, ce personnage est tombé du ciel à l'*Écu de Genève,* où nous logions. Quand je dis du ciel, il est impie de supposer qu'un décoré de juillet puisse venir de là; mais c'est une manière de parler. Quoi qu'il en soit, depuis le jour de son arrivée, ce monsieur, sans en être prié le moins du monde, s'est constitué notre garde du corps. Aux promenades, au spectacle, aux concerts sur le lac, partout, enfin, nous étions sûres de le trouver sur nos pas. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'une pareille obsession, de la part d'un être à bonnet rouge, a d'impatientant et d'insupportable. Anastasie, qu'il se permettait de poursuivre de ses regards passionnés (il a de gros yeux farouches qu'il croit peut-être expressifs), Anastasie en avait les nerfs tellement agacés, que j'ai craint un instant qu'elle ne tombât malade. C'est en partie pour nous soustraire à cette persécution que nous sommes venues à Saint-Gervais. Eh bien! savez-vous quelle est la première personne que nous avons aperçue à table, en face de nous, le lendemain de notre arrivée? Le héros de juillet, avec son immuable redingote vert-olive, sa barbe négligée et son regard impitoyable. Depuis quinze jours, il nous continue le supplice qu'il nous avait infligé à Genève. Anastasie ne peut pas faire un pas, seule ou accompagnée, sans voir sortir tout à coup de quelque buisson cette figure de sauvage qui lui fait une peur horrible. Heureusement, vous voici. Jusqu'à présent, ce monsieur, voyant qu'il avait affaire à deux femmes sans défense, c'est cru en pleines barricades; mais votre présence lui imposera, je l'espère.

— Maintenant, ma belle tante, qu'attendez-vous de moi? demanda Félix, qui avait écouté ce récit sans manifester la moindre émotion.

— De la part d'un militaire et d'un gentilhomme la question peut paraître singulière, répondit Mme de Chateauvieux avec un sourire ambigu ; ce que j'attends de vous, mon cousin, c'est que vous signifiez à cet individu d'avoir à cesser sur-le-champ une conduite dont je me trouve offensée, surtout à cause d'Anastasie.

— Il est possible, observa froidement l'officier, qu'à une injonction de cette nature il réponde en m'envoyant promener, et c'est ce que je ferais à sa place ; dans ce cas, il en résultera probablement un duel.

— Eh bien ! n'avez-vous pas votre épée ? demanda d'un ton superbe la femme à sentiments chevaleresques.

— Sans doute, et tout à votre service, s'il m'est prouvé que vous en ayez réellement besoin. Veuillez donc, je vous prie, me citer quelque insulte, quelque impertinence, ou seulement quelque impolitesse dont ce monsieur se soit rendu coupable envers vous ; la moindre chose qui me mette dans mon droit, par exemple, un propos déplacé, adressé par lui à ma cousine.

— Vous êtes fou. Jamais cet homme n'a parlé à ma fille ni à moi. Ici notre société est en majorité et fait la loi ; malgré ses efforts pour y être admis, nous l'avons, en raison de sa croix et de ses manières, frappé d'un ostracisme sans pitié ; la vie qu'il mène est celle d'un paria que nul ne fréquente et que chacun repousse.

— Alors je vois que ses crimes se réduisent à jouer le rôle du Solitaire, à se poster sur le passage d'Anastasie, à la contempler sentimentalement à travers le feuillage, et pour méfait suprême, à dîner en face, mais séparé d'elle par une table de six pieds. Cela est sans doute fort ridicule, mais ne me donne pas le droit d'intervenir raisonnablement à main armée.

— Puisqu'il vous faut des raisons *raisonnables,* suivez-moi, répondit Mme de Chateauvieux avec une sorte d'aigreur mal déguisée.

Elle se dirigea, en parlant ainsi, vers un petit pavillon dont le rez-de-chaussée servait de salon de compagnie. Redoutant l'humidité du soir que rendaient plus âcre le voisinage du torrent et la position même de l'établissement, qui, fermé de toutes parts par une montagne perpendiculaire, semble construit au fond d'un puits, plusieurs baigneurs s'étaient déjà réfugiés dans

cet asile sans feu et presque sans lumière; sorte d'antre inhospitalier dont rougirait un cabaret de village. Mme de Chateauvieux traversa ce soi-disant salon sans parler à personne, et ne daigna pas accorder un regard au décoré de juillet, qui s'était levé avec empressement pour lui faire place. Le maintien roide, la physionomie sévère, elle s'approcha d'une table placée près de la cheminée, et sur laquelle se trouvait le registre où les voyageurs ont l'habitude d'écrire leurs noms; elle ouvrit ce livre, posa l'index dans le haut d'une page; puis se retournant vers son neveu, lui jeta un regard qu'eût fidèlement traduit la célèbre interrogation de Manlius : — *Qu'en dis-tu?*

Cortail se pencha vers le registre et y lut, au-dessus du doigt de sa tante, plusieurs lignes dont la première, qui était imprimée, renfermait les indications suivantes, séparées par autant de filets :

NOMS. — PRÉNOMS. — QUALITÉS. — D'OU L'ON VIENT.

Immédiatement au-dessous, une main évidemment féminine avait écrit avec un certain *grossoiement*, à intention majestueuse :

Madame de Chateauvieux, — Jeanne, — noble, — Genève.
Mademoiselle de Chateauvieux, — Anastasie, — id. — id.

Enfin, sous cette dernière ligne, une plume, dont M. Prudhomme eût pu s'enorgueillir avait buriné les mots que voici :

Guibout, — Alexandre, — décoré de la croix de juillet. — France.

Puis venaient d'autres noms sans intérêt.

— Eh bien! vous ne dites rien? demanda la femme entre deux âges d'un ton vif et un peu sec.

— Je dis, répondit Félix, qu'il se nomme Alexandre Guibout, et qu'il possède une magnifique écriture contre laquelle j'échangerais volontiers mes pattes de mouche; quant au délit, j'avoue que je ne le découvre pas.

— Vous ne voyez pas l'impertinence préméditée de ce paraphe par lequel votre héros s'est permis d'accoler son nom à celui de ma fille?

Hasard ou intention, l'E final du mot Alexandre se terminait par une sorte de volute ascendante, admirable sous le rapport calligraphique, et dans laquelle se trouvait amoureusement enlacé le nom d'Anastasie, placé précisément au-dessus. En se posant de nouveau sur cet audacieux enroulement, le doigt de la veuve indignée semblait près de trouer le papier. L'officier de la garde avança la lèvre inférieure, et hochant la tête avec un sérieux affecté :

— Ceci devient grave, en effet, répondit-il ; mais avant de décider si ce trait de plume mérite un coup d'épée, il me semble qu'une expertise d'écrivains jurés serait indispensable. L'affaire est du ressort de Brard et de Saint-Omer plus que du mien ; car enfin, cette accolade peut être innocente ; chacun signe à sa guise ; les uns paraphent en dessous, les autres en dessus, et s'il était prouvé que ce M. Guibout a l'habitude d'embellir son écriture de serpentins, de tire-bouchons, ou autres arabesques, que pourrait-on lui dire?

Mme de Chateauvieux ferma brusquement le registre et s'assit près de la table, dont ses doigts, entraînés dans une sorte de galoppade nerveuse, martelèrent le tapis comme s'il eût été le clavier d'un piano.

— Vous avez sans doute beaucoup d'esprit, et je sais que vous plaisantez à ravir, dit-elle enfin avec une colère concentrée ; mais il est des questions de délicatesse, des choses de tact et de convenance au sujet desquelles votre esprit lui-même peut se montrer en défaut. Je n'ai pas besoin de votre avis sur un fait jugé dans mon opinion ; ce que je vous demande, c'est un service sans phrase. Que votre sentiment diffère du mien, peu importe, ce me semble. Les hommes d'autrefois obéissaient aux femmes sans les contredire. Aujourd'hui, au lieu de servir, on argumente, et la discussion dispense du dévouement.

— Ma chère tante, répondit Félix avec l'impassibilité poliment ironique qui lui était habituelle, voulez-vous bien me permettre une question? J'admets que la conduite de ce M. Guibout soit aussi monstrueuse qu'elle vous paraît l'être ; mais, dans ce cas, comment se fait-il que M. de Montespard, votre parent ainsi que moi, et votre ami depuis longtemps, ne se soit pas chargé d'une admonestation que légitimerait son âge en la rendant naturellement pacifique? Je ne pense pas qu'au fond vous veuillez la mort

de personne ; et si j'en crois ma connaissance du cœur masculin, la parole d'un vieillard aurait sur ce farouche républicain une autorité qu'obtiendrait plus difficilement l'intervention d'un homme de mon âge.

— D'abord M. de Montespard n'est pas un vieillard, répondit sèchement l'amie de l'ex-pair de France ; ensuite des raisons particulières lui interdisent tout contact avec l'individu dont nous parlons. Ce M. Guibout est le neveu d'un personnage du même nom, paysan enrichi, libéral renforcé, acquéreur de biens nationaux, maître de forges, grand industriel, tout ce que vous voudrez, en un mot, et voisin de campagne du marquis, dans le Beaujolais. Après la révolution de juillet, M. de Montespard s'était retiré dans son château, sans que personne songeât à l'inquiéter, lorsqu'un beau jour votre chevalier de barricades est arrivé de Paris chez son oncle, l'esprit enflammé par la victoire, et avec des idées de propagande révolutionnaire dont vous devinez le résultat. Deux jours après son arrivée, la position de ce pauvre marquis n'était plus tenable ; c'était tous les jours quelque provocation nouvelle ; l'arbre de la liberté planté devant le château, *la Marseillaise* et *la Parisienne* chantées sous les fenêtres, les ouvriers des forges en émeute perpétuelle, les charivaris, les vexations pour la garde nationale ! Enfin les choses sont venues à ce point que M. de Montespard a cru devoir s'absenter momentanément de sa terre. Vous comprenez alors que se retrouvant en face du sieur Guibout, le sentiment de sa dignité, le respect qu'il se doit à lui-même, lui font un devoir du silence le plus dédaigneux.

— Oui, je comprends, répondit Félix en souriant :

> Louis, les animant du feu de son courage,
> Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
>
> . . . . . .

Et vous pensez que les mêmes considérations de majesté à maintenir n'existent pas pour un petit gentillâtre comme moi. Je vous remercie de cette distinction. Maintenant, une seconde et dernière question, si vous voulez bien me la permettre. Vous rappelez-vous, mon aimable tante, une petite promenade que nous fîmes, il y a deux ans environ, le long des boulevarts, depuis le passage des Panoramas à la rue de la Paix ?

Mme de Chateauvieux rougit légèrement, grâce devenue rare à son âge, et froissa le tapis de la table au lieu de répondre.

— Je vais réveiller vos souvenirs s'ils sont effacés, poursuivit Cortail sans s'émouvoir de ce symptôme orageux ; vous alliez faire des emplettes dans différents magasins, et j'avais l'honneur de vous donner le bras. A l'angle des Bains-Chinois, nous rencontrâmes un jeune homme, qui, selon vous, et je dus vous croire, se permit de nous regarder de travers de la manière la plus insolente. Sur votre observation, j'allai lui demander raison de ce regard ; car alors, ainsi qu'Œdipe,

J'étais jeune et superbe...

Au lieu de m'adresser des excuses, il s'emporta et se prétendit insulté. De fait, le seul tort de ce pauvre diable était de loucher horriblement. Bref, nous nous disputâmes ; le lendemain, nous nous battîmes ; et, comme la cause la plus juste ne triomphe pas toujours, d'un coup de pistolet je guéris mon adversaire de son mauvais œil ; en sorte que maintenant, à cela près qu'il est borgne, il regarde comme tout le monde. Je l'ai rencontré trente fois depuis, et jamais sans éprouver un remords, jamais sans me faire le serment solennel d'apporter désormais moins de légèreté dans une affaire aussi sérieuse que l'est un duel ; car enfin, au lieu de l'éborgner, j'aurais pu le tuer, et je ne me le serais pardonné de ma vie.

— Voilà des sentiments fort chrétiens, et qui vous assureront une vieillesse paisible, dit Mme de Chateauvieux avec un ricanement dédaigneux.

Cortail lissa ses moustaches en souriant.

— La paix, répondit-il ensuite, convient à la vieillesse des femmes au moins autant qu'à celle des hommes. Si j'étais un élève de Saint-Cyr ou de l'École Polytechnique, ou seulement un étourdi comme il y a deux ans, votre moquerie me pousserait sans doute à quelque nouvelle sottise ; mais j'ai trente-quatre ans, malheureusement : malheureusement aussi je me suis battu cinq fois, et mes preuves sont faites. Soyez-en sûre, je connais les devoirs que m'impose notre parenté, et pour les remplir je n'ai pas besoin de coups d'éperon. Le jour où une insulte réelle et non imaginaire sera faite à vous ou à ma cousine, vous me verrez prendre ma place entre vous et l'offenseur. Jusque-là,

souffrez que je garde mon épée dans le fourreau, car le donquichottisme n'est pas mon fait. Qu'y a-t-il de vrai dans tout ceci? M. Guibout a conçu pour ma cousine un amour qu'il manifeste d'une manière gauche et puérile. Je vois là un ridicule, peut-être, mais non un outrage. Anastasie est assez bien pour causer une passion extravagante ; et vous-même, ma belle tante, devez être habituée aux folies que le cœur inspire. N'ai-je pas entendu dire que, pour avoir le bonheur de faire de la musique avec vous, M. de Montespard avait appris à pincer de la guitare... autrefois?

Au lieu de répondre, Mme de Chateauvieux foudroya son neveu d'un regard rajeuni par le courroux, et lui tournant brusquement le dos, adressa la parole à une vieille dame assise de l'autre côté de la table.

— Ma tante est encore bien quand elle se met en colère, se dit Cortail ; l'indignation lui colore le teint et lui rend l'œil brillant comme une escarboucle ; certes, il se rompt des lances pour des femmes qui ne la valent pas ; mais en conscience ceci regarde M. de Montespard.

La nuit étant venue pendant ce dialogue, le salon s'était rempli peu à peu. Plusieurs parties de jeu, plaisir unique des vétérans de la société, se formaient dans les angles réservés pour cet usage. Au milieu, autour d'une grande table ronde, un cercle de jeunes femmes, travaillant à différents ouvrages, se livrait à une conversation futile, décousue, moqueuse d'ordinaire, quelquefois spirituelle, le plus souvent insignifiante et vide, propre, en un mot, à faire illusion aux auditeurs en leur persuadant que la scène se passait à Paris plutôt que dans un désert de la Savoie. Parmi les rares privilégiés admis près de ce groupe d'élite, Armand de Bennezons se faisait remarquer par un empressement particulier. Usant, avec l'aisance insinuante d'un homme bien élevé, des droits que lui donnait sa présentation à Mme de Chateauvieux, il avait réussi à s'asseoir derrière Anastasie; la manière complaisante dont la jeune fille tournait la tête pour l'écouter ou lui répondre, présageait une de ces intimités improvisées pour ainsi dire, auxquelles ne se refusent pas les gens de la plus exclusive compagnie, tant elles semblent autorisées par les mœurs exceptionnelles des eaux. D'ailleurs, une éducation plus anglaise que parisienne, le séjour de Genève,

l'habitude de voir des étrangers, l'exemple de sa mère, l'indépendance de son esprit, enfin l'assurance qu'inspire l'usage du monde jointe à une instruction variée, donnaient à Mlle de Chateauvieux un aplomb facile et gracieux, cause d'une méprise journalière dont elle ne se trouvait flattée qu'à demi. En la voyant pour la première fois, tout le monde lui disait : Madame.

— Je parais donc bien vieille ? demanda-t-elle un jour à sa mère, avec une inquiétude mêlée de dépit.

— Tu parais charmante, répondit celle-ci, qui professait un extrême dédain pour la timidité silencieuse et gauche, partie obligée de l'uniforme dans les pensionnats de Paris.

Ainsi encouragée, Anastasie était devenue, en effet, extrêmement aimable, trop aimable même selon quelques-uns ; car il est des esprits chagrins toujours prêts à chercher la cantharide dans la rose. Pleine de déférence envers les femmes âgées, polie mais prudente avec celles de son âge, elle réservait de préférence pour la société des hommes dont le mérite lui semblait mériter cette faveur, les charmes d'un esprit que colorait un mélange d'enthousiasme artistique et d'exaltation chevaleresque. Ses succès la contraignirent promptement à se ranger à l'opinion générale qui la proclamait une personne accomplie. Contente d'elle-même, elle se fût trouvée avare en épargnant une amabilité dont elle voyait les miettes les plus chétives disputées à ses pieds par d'élégants affamés. Elle était donc généreuse, parfois jusqu'à la coquetterie ; écoutait en souriant, répondait des yeux ainsi que de la voix ; parlait bien, et beaucoup, et de tout. Au besoin, elle eût renouvelé la thèse de Pic de la Mirandole. L'intelligence d'une jolie femme n'équivaut-elle pas à l'omniscience ?

En ce moment, Bennezons se trouvait sous le charme d'une conversation abondante, dont il avait fini par obtenir la jouissance à l'exclusion de tout autre concurrent. De son côté, pour plaire à une si diserte interlocutrice, il se ruinait en frais, selon l'usage des jeunes gens de Paris, qui mettent volontiers tout leur esprit à l'avant-garde et ne sont jamais si aimables que la première fois. Après avoir épuisé plusieurs questions littéraires, les controverses sentimentales ne s'improvisant guère qu'avec une femme mariée, le jeune homme amena la discusion sur la peinture, car il peignait. Une fois qu'il eut laissé soupçonner son talent, il se vit obligé d'en donner une preuve, et alla chercher

un album, dont ses œuvres personnelles ne faisaient que la moindre richesse, car plusieurs dessins signés par Deveria, Decamps et Roqueplan donnaient à ce recueil une valeur positive. Cette manœuvre, inspirée par une innocente vanité, fut une maladresse ; l'espèce de tête-à-tête qu'Armand avait su se ménager jusqu'alors se trouva rompu, son album ayant attiré l'attention générale. Peut-être fut-il consolé de ce contre-temps par la louange ; briller aux yeux d'une femme c'est lui parler encore, et l'éloquence du triomphe est presque toujours la plus pénétrante.

Parmi les témoins de cette scène, deux surtout contemplaient les succès de l'officier de la garde avec une mauvaise humeur à peine déguisée. D'abord M. de Montespard, qui, grâce à une disette absolue de jeune gens, s'était trouvé jusqu'alors la fleur des poix du salon de Saint-Gervais! Fleur un peu fanée malgré son parfum d'exquise politesse, et que menaçait d'un détrônement imminent l'arrivée d'un homme élégant, aussi parfaitement élevé que le marquis lui-même, de plus joignant à ses autres avantages la jeunesse, le premier de tous. L'autre mécontent était Alexandre Guibout. Assis à l'écart, derrière une table de boston, tenant, par contenance, *la Quotidienne*, le seul journal français admis en Savoie, et qui devait brûler les doigts du décoré de juillet comme l'eau bénite brûle, dit-on, ceux du diable; il promenait un regard rancuneux sur le groupe aristocratique dont l'avait exclus l'intolérance de Mme de Chateauvieux. Ses gros yeux, rendus plus saillants encore par la pâleur de ses joues, ainsi que par l'encadrement volumineux d'une chevelure bouclée et d'une barbe touffue, prenaient, surtout en se fixant sur Anastasie ou sur son brillant attentif, une expression d'amertume voisine de la menace. En traversant le salon pour s'approcher de sa cousine, Cortail, qui possédait une rare promptitude d'observation, intercepta au passage un de ces regards farouches ; en même temps, son oreille, aussi exercée que son coup d'œil, entendit M. de Montespard, disant à un de ses voisins, personnage d'une haute taille et d'un aspect sévère :

—Castignon, dans notre jeunesse, nous écoutions les vieillards ; aujourd'hui, la mode est changée; ce sont les vieillards qui doivent écouter les jeunes gens. Ce monsieur avec son album me rappelle Diderot, qui, selon Voltaire, était meilleur pour le monologue que pour le dialogue.

— Mon cher, dit Félix en s'asseyant derrière Bennezons, rien ne manque à tes succès ; tu as déjà trouvé moyen de te faire deux ennemis.

— Ta cousine est la femme la plus ravissante que j'aie jamais vue, répondit Armand, livré, par anticipation, à la préoccupation habituelle aux amants.

Mme de Chateauvieux, dont le visage avait recouvré peu à peu sa sérénité, s'approcha de la table de travail, et, avec l'aisance d'une femme supérieure, qui, dans tous les salons, se regarde comme chez elle, prit une paire de ciseaux dont elle frappa deux ou trois coups sur le tapis. A ce signal, équivalent au bruit de la sonnette du président de la chambre, le silence s'établit et tous les yeux se fixèrent sur la reine des eaux.

— Mesdames, dit-elle, la soirée se passe, et nous oublions notre vente.

— En effet, c'est aujourd'hui qu'elle doit avoir lieu, répondit-on de toutes parts.

Sur un signe de Mme de Chateauvieux, plusieurs hommes, de ceux-là qui dans le monde adoptent l'emploi de complaisants et aident au besoin les domestiques, sortirent mystérieusement du salon. Ils revinrent bientôt après chargés d'une foule de petits objets, broderie, cartonnage, tapisserie, bourses, porte-montres, inutilités de toute espèce, qu'ils rangèrent triomphalement sur la table.

— Avant de commencer, reprit la dame patronesse, il est une autre œuvre de bienfaisance que nous ne devons pas oublier. Plusieurs personnes, arrivées depuis peu à Saint-Gervais, n'ont pas encore pris part à notre souscription pour les détenus politiques de la Vendée. Nous espérons qu'elles voudront bien joindre leurs offrandes aux nôtres. Anastasie, vous vous êtes chargée du rôle de quêteuse.

— Que la peste t'étouffe ! dit tout bas Félix à son ami ; sans toi, en ce moment nous fumerions tranquillement un cigarre, au clair de lune, sur la route de Chamouny, au lieu de nous voir égorgés par la bienfaisance de ma tante.

A la voix de sa mère, Mlle de Chateauvieux s'était levée prestement. Improvisant une bourse au moyen d'une petite corbeille empruntée à la table de boston, elle commença aussitôt sa

tournée avec une bonne grâce qu'eût enviée une quêteuse de Saint-Roch.

— As-tu de l'or? dit Bennezons à son voisin, après avoir précipitamment bouleversé toutes ses poches.

Cortail haussa les épaules et lui glissa dans la main une pièce de vingt francs.

— Donne-moi un double louis, reprit le jeune homme qui trouvait toute offrande mesquine en songeant à la beauté de la solliciteuse.

— Calme-toi, nous ne sommes pas au bout de nos actes de bienfaisance. Après les Vendéens tu vas voir venir les blessés de la garde, les pensionnaires de la liste civile, toutes les infortunes de notre parti, à la file : tu peux te reposer sur ma tante, elle te fournira l'occasion de déployer ta magnificence.

Anastasie récompensa Bennezons par un regard céleste et s'approcha de son cousin.

— Vous savez que je suis pauvre, lui dit celui-ci en couvrant d'un écu de cinq francs la pièce d'or offerte par son ami ; d'ailleurs, poursuivit-il avec un sourire malicieux, je suis presque votre frère, et cette parenté me dipense de toute largesse chevaleresque.

Alexandre Guibout s'était levé pour se placer sur le passage de Mlle de Chateauvieux; en la voyant venir à lui, gracieuse et charmante, encore embellie par l'animation que cause un rôle quelconque joué en face du public, il prépara une offrande destinée à éclipser toutes les autres; mais comme l'œuvre de bienfaisance à laquelle il allait prendre part avait une couleur légitimiste, le décoré de juillet crut devoir concilier l'austérité de ses principes et la faiblesse de son cœur par une sorte de profession de foi qu'il débita d'un ton dogmatique, de manière à être entendu de ses voisins.

— Après le combat, dit-il, les ennemis sont frères, et le malheur n'a plus d'opinion.

Malgré l'antipathie que lui inspirait cet adorateur à bonnet rouge, Anastasie eût sans doute agréé son tribut, car en ce moment le petit amour-propre de quêteuse dominait en elle tout autre sentiment ; mais un impérieux regard de sa mère lui interdit une condescendance jugée inconvenante. Avertie par ce coup d'œil, la jeune fille passa, rapide comme une gazelle.

devant le décoré mis à l'index, et retira la petite corbeille vers laquelle il étendait la main. Une pluie de pièces de cinq francs s'éparpilla sur le parquet ; à ce bruit, tous les yeux se fixèrent vers le républicain, qui, sans songer à ramasser son argent, demeurait immobile, la face rouge jusqu'aux oreilles, les yeux écarquillés, et les cheveux hérissés en apparence plus encore que de coutume.

— Que penses-tu de la charité de ces dames ? demanda Félix à son compagnon ; elles aimeraient mieux, je crois, laisser mourir de faim un malheureux que de le secourir au moyen d'un écu mal pensant.

— Je pense, répondit Bennezons, que ce personnage à mine patibulaire a eu raison de voler à ta cousine un morceau de son voile ; car, à coup sûr, jamais il ne l'aurait obtenu d'elle.

Cortail se contenta de sourire d'un air un peu moqueur, et s'approcha de la table où la vente allait commencer. Un monsieur de quarante ans, gros, frais, frisé et souriant, s'était créé commissaire priseur, emploi qu'il remplissait à la satisfaction générale, en proclamant chaque article d'une voix claire et grasseyante.

— A quelle infortune votre philanthropie destine-t-elle le produit de cette vente ? demanda Félix à sa cousine en se plaçant derrière elle.

— Aux pensionnaires de la liste civile, répondit Anastasie ; pour ma part, j'ai fait un cordon de montre ; j'espère, Félix, que vous serez assez aimable pour l'acheter.

— J'ai perdu ma montre à Lausanne, répondit l'officier fort décidé à défendre son modeste budget contre la formidable bienfaisance de ses parentes.

Après la mise aux enchères de plusieurs articles insignifiants, le commissaire amateur sourit avec une sorte de béatitude, et de sa voix de fausset la plus insidieuse :

— Messieurs, dit-il, voici un objet qui s'adresse à vous ; un joli cordon en soie, d'un travail exquis, pouvant servir pour une montre ou pour un lorgnon. Cet ouvrage a été offert par Mlle de Chateauvieux. Combien le charmant cordon ? Nous disons pour commencer : cinq francs !

— Vingt francs ! dit Bennezons qui prononça ces mots d'une voix timide, tout officier de la garde qu'il avait été.

— Un cordon de vingt sous ! grommela Félix en se renversant sur sa chaise de manière à ôter à sa cousine tout espoir de le voir surenchérir.

Malgré son intolérance aristocratique, Mlle de Chateauvieux était femme ; l'enchère exagérée de son nouvel adorateur l'avait flattée d'abord ; mais en voyant que personne ne s'empressait de la couvrir, elle éprouva un mouvement de dépit qui, soudainement, humanisa son orgueil. Par un mouvement imperceptible, elle tourna ses beaux yeux noirs du côté d'Alexandre Guibout qu'elle n'avait pas voulu voir jusqu'alors, et lui jeta, plus prompt que l'éclair, un regard qui disait de la manière la plus expressive :

— Et vous ? n'avez-vous pas envie de mon cordon ?

En toute autre circonstance, le décoré se fût mis à genoux, mais la blessure faite à son amour-propre saignait encore. Au lieu d'obéir à un désir si clairement manifesté, il fronça le sourcil, sourit avec une sorte de dédain vindicatif, et ne dit mot. Confuse et courroucée de ce silence, Anastasie détourna la tête en rougissant.

— Vingt francs ! clama le commissaire-priseur ; personne n'en veut plus ? adjugé, pour vingt francs, à M. de Bennezons.

En voyant la rougeur qui couvrait les joues d'Anastasie, l'officier de la garde royale se passa la tresse de soie autour de la cravate, aussi triomphalement que si c'eût été le collier du Saint-Esprit ou le grand cordon de la Légion d'Honneur. Ces manières de conquérant redoublèrent le dépit de Mlle de Chateauvieux, qui se dit involontairement :

— Si la vente avait eu lieu avant la quête, ce M. de Bennezons n'aurait pas eu, pour vingt misérables francs, un objet qui m'a coûté quatre heures de travail.

— Tu es adorable ! vint dire Cortail à son ami ; et comme je m'intéresse à tes succès, je te préviens qu'on va vendre des allumettes fabriquées par ma tante. Je suppose que dans cette occasion solennelle, ta galanterie ne se démentira pas. Tu sais que pour plaire aux filles, il faut captiver les mères.

Plus frappé de l'axiome que sensible au persiflage, Armand ne laissa pas échapper l'occasion de faire sa cour à la mère d'Anastasie. Pour la modeste somme de quinze francs, il entra en jouissance de vingt-cinq allumettes en papier, fort agréable-

ment découpées et charmant le regard par la variété de leurs couleurs. Ce beau trait obtint sa récompense.

— En vérité, monsieur, vous auriez dû naître au temps de la chevalerie, lui dit Mme de Chateauvieux dont il s'était approché vers la fin de la vente ; et, continua-t-elle en jetant à son neveu un regard dédaigneux, plus d'une personne ici pourrait vous choisir pour modèle. — Puis, changeant de ton et prenant un accent insinuant : — Malgré tous nos efforts, nous ne sommes pas bien riches. J'aurai moins d'argent à envoyer à nos pauvres Vendéens que je ne l'espérais. Tout le monde ne comprend pas aussi bien que vous le désintéressement chevaleresque. Cependant il me semble que pour une œuvre de cette nature, chacun devrait s'empresser d'apporter son offrande.

— Si j'étais arrivé plus tôt à Saint-Gervais, observa Cortail, peu disposé à laisser une attaque sans riposte, n'en déplaise à Bennezons, c'est vous, ma chère tante, que j'aurais choisie pour modèle ; j'ai aussi un talent particulier pour la confection des allumettes ; c'est un article qui se vend bien et ne ruine pas le fabricant.

Au lieu de répondre à ce sarcasme, Mme de Chateauvieux prit sur la table l'album d'Armand, et se mit à le feuilleter, d'un air rêveur. Avec la promptitude d'esprit particulière à quelques femmes, Anastasie devina la pensée de sa mère et se chargea de l'exprimer, sachant bien, l'aimable jeune fille, tout ce qu'acquérait de pouvoir un désir dont elle se faisait l'interprète. Elle posa donc gentiment sa main blanche sur l'album, et regardant le peintre officier avec un timide sourire :

— C'est cela, dit-elle, qui ferait honneur à notre vente, et non de pauvres ouvrages de femmes, dont la seule valeur est dans l'intention.

— Anastasie, interrompit la femme bienfaisante, ravie au fond de l'intelligence de sa fille, vous qui parlez d'intention, songez que le sentiment le plus louable ne justifie pas une indiscrétion. Monsieur de Bennezons doit tenir à ce superbe recueil.

— Comment ! madame, balbutia le jeune homme, un peu étourdi de cette attaque imprévue, pensez-vous que ces croquis sans prétention... Une pareille association à vos bonnes œuvres... Je serais trop heureux... certainement....

— Non, répondit Mme de Chateauvieux, quelle que soit la sainteté du motif, nous nous ferions scrupule d'abuser de votre générosité. Tenez, cachez cet objet tentateur.

Elle ferma le livre et le lui offrit. Anastasie ne dit rien, mais elle regarda Bennezons. Vaincu par ce regard, aussi doux que celui d'un ange en prières, le jeune officier prit l'album, et le passant au commissaire-priseur :

— Monsieur, lui dit-il, si cette bagatelle peut trouver quelque acquéreur, je serai heureux de contribuer...

Sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, le gros monsieur prit le livre avec la prestesse d'un chat qui gobe une souris, et montant sa voix à son diapason le plus aigu :

— Mesdames et messieurs, cria-t-il, voici un nouvel article sur lequel nous ne comptions pas, et qui sera une bonne fortune pour l'acquéreur. Un superbe album, renfermant des vues de Suisse, de Savoie et autres lieux pittoresques, ainsi que plusieurs dessins originaux de MM. Roqueplan, Deveria, Decamps, et autres célèbres artistes. Combien, messieurs, le superbe album? 50 francs d'abord; c'est pour rien. Monsieur de Montespard, vous qui êtes connaisseur, ceci vous regarde.

Le nouvel objet mis en vente passa de main en main, et le donateur dut être satisfait des éloges donnés à son talent ainsi qu'à sa générosité. Mais les amateurs de peinture étant rares, et les femmes achetant fort peu, personne ne disputa l'album à l'ex-pair de France, qui, sur une enchère unique, en devint propriétaire pour l'humble somme de 55 francs. Assez content de faire de la bienfaisance à 1,000 pour 100 de bénéfice, le marquis se pencha vers son voisin :

— Castignon, lui dit-il en souriant, ce M. de Bennezons est probablement quelque prince déguisé. Il y a dans son album un croquis de Roqueplan qui vaut à lui seul quatre fois mon argent. Bennezons! connaissez-vous ça?

— Il y avait des Bennezons en Normandie, répondit le vieux gentilhomme.

— Oui, mais ils sont éteints. Celui-ci est sans doute d'une famille entée; cela se devine à cette manière de jeter l'argent par les fenêtres pour se faire honneur. Il n'est telle chère que de vilain!

— Sortons de ce coupe-gorge de charité, dit de son côté Cor-

tail en prenant son ami par le bras. Dans l'exaltation où je te vois, si l'on te demande ton habit pour la Vendée, tu es homme à le mettre en loterie. Pardieu! saint Martin, après tout, ne donna que la moitié de son manteau! Un album de prix livré pour 55 francs! et à ce vieux juif encore, qui se moque de toi en te dépouillant!

— J'avoue que mes dessins auraient pu être mieux vendus, répondit Armand un peu froissé dans son amour-propre d'artiste; mais songe qu'il s'agit de gens de notre opinion, et que leur malheur est une dette sacrée.

— Oui, les infortunes de la Vendée d'une part et les beaux yeux de ma cousine de l'autre! Pour satisfaire ces deux créanciers, il te faudrait les appointements d'un maréchal de France, et non la solde d'un lieutenant en disponibilité. Attends du moins que tu aies repris du service; avec tes 1,800 francs au grand complet, tu pourras faire le magnifique tout à ton aise.

— Du service! je n'en reprendrai peut-être jamais! répondit Bennezons d'un air pensif.

— Et pourquoi ce nouveau caprice, après la démarche que tu m'as laissé faire pour toi comme pour moi? demanda Cortail en regardant fixement son camarade.

— Je ne sais! Je pense que la cocarde tricolore ferait mauvais effet à mon front, aux yeux de certaine personne.

— Passe pour les allumettes de ma tante; nous avons tous fait de ces niaiseries-là, dit Félix avec une certaine vivacité; mais, je t'en prie, pas de sentimentalités chevaleresques qui compromettent ton avenir; un homme doit chercher le guide de sa conduite en lui-même et non dans le sourire d'une femme.

Le lendemain, sur le refus que fit Armand de l'accompagner, Cortail partit seul pour le Mont-Blanc.

— Je te quitte pour trois jours, dit-il à son ami en montant en voiture; d'ici là, sois raisonnable, si c'est possible; songe qu'une passion pour ma cousine ne peut te mener à rien, car elle a peu de fortune et tu n'en as pas. Surtout point de discussion avec le décoré de juillet. Hier au soir, déjà vous vous êtes regardés à plusieurs reprises comme pourraient le faire deux coqs de combat; vous m'avez rappelé les plaideurs de la fable se querellant pour une huître dont ils ne doivent avoir que les

coquilles. — Si Anastasie savait à quelle comparaison saugrenue je la soumets en ce moment, elle ne me le pardonnerait jamais. — Ainsi donc, pour conclusion : la paix à tout prix ! tu comprends combien me serait désagréable une affaire où le nom de ma cousine pourrait se trouver prononcé.

Le jeune homme amoureux promit de se conformer à cette sage recommandation, mais les événements contrarièrent sa bonne volonté. Devenu, par le départ de Cortail et l'absence de tout concurrent convenable, le chevalier d'honneur de Mme de Chateauvieux ainsi que de sa fille, il fit subir, deux jours durant, au républicain le supplice des rivaux malheureux. Jusqu'alors, Alexandre Guibout n'avait éprouvé que les humiliations d'une passion dédaignée ; il connut alors les angoisses plus poignantes encore de la jalousie ; exclus de la société légitimiste, ne pouvant par conséquent mettre le pied sur le terrain où se pavanait son adversaire, ce fut dans un état d'exaspération contenue qu'il attendit l'instant d'une revanche ou d'une vengeance. L'occasion qu'il cherchait ne tarda pas à se présenter. Le troisième jour après le départ de Cortail, un bal eut lieu à Saint-Gervais, bal modeste, donné dans une partie de l'immense salle à manger qui se métamorphosait en salon au moyen d'une cloison mobile, comme cela se pratique chez certains restaurateurs de Paris. Trois musiciens, dont une clarinette aveugle et une femme jouant de la basse, étaient venus de Salenches pour cette fête hebdomadaire, et composaient un orchestre que les danseuses de vingt ans pouvaient seules entendre sans frémir. Dans une réunion peu nombreuse, une contredanse est, pour un homme, un moyen d'instruction que la femme la plus exclusivement aristocratique ne peut pas toujours mettre en défaut. Au bal précédent, Mlle de Chateauvieux s'était abstenue de danser, afin de se soustraire à l'invitation inévitable de son importun adorateur ; cette fois, les instances réitérées de Bennezons triomphèrent de la réserve qu'elle s'était imposée, et, vers le milieu de la soirée, elle accepta sa main. Alexandre Guibout, qui jusqu'alors était resté immobile dans l'embrasure d'une fenêtre, s'approcha de la jeune fille, dès qu'elle fut revenue à sa place, et, après une profonde révérence, lui adressa, d'une voix étranglée par l'émotion, la requête banale :

— Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de m'accorder une contredanse?

En voyant venir son cauchemar, Anastasie avait regardé Mme de Chateauvieux assise à quelques pas d'elle; un regard expressif accompagné d'un mouvement de tête horizontal lui manifesta la volonté maternelle. Soumise à une décision conforme d'ailleurs à son désir, elle répondit d'un air glacial par la phrase d'usage en pareille importunité :

— Je suis fatiguée, monsieur, et je ne danserai plus.

Le décoré s'inclina en se mordant les lèvres jusqu'au sang; puis il retourna dans l'embrasure de fenêtre où il avait élu domicile, et s'appuya de nouveau contre la boiserie avec la physionomie refrognée du ligueur qui figure dans le tableau de Gérard.

Pendant quelque temps, Mlle de Chateauvieux fut fidèle à son excuse; mais, à la fin, les prières de son attentif, l'amour de la danse, et peut-être aussi un sentiment de bravade familier à plus d'une jolie femme, l'emportèrent sur sa résolution.

— Pourquoi ne danserais-je pas? se dit-elle; après tout, ce vilain monsieur n'a pas le droit de me faire faire tapisserie.

Sur cette réflexion, elle se leva et prit la main que Bennezons lui offrait dans l'attitude la plus gracieusement suppliante. Au moment où ils se plaçaient au quadrille, Alexandre Guibout se trouva inopinément devant eux, le visage pâle et le regard flamboyant.

— Vous ne danserez pas, monsieur, dit-il à l'officier avec l'accent calme d'une colère concentrée.

Bennezons rougit et ses yeux étincelèrent; se penchant rapiment vers son rival :

— Tout à l'heure je serai à vos ordres, lui dit-il à voix basse; mais en ce moment, pas de scène, je vous en prie; songez qu'il s'agit d'une femme!

— *En ce moment* vous ne danserez pas, répéta le décoré en se croisant les bras sur la poitrine d'un air superbe.

Par un mouvement plus prompt que la pensée, Mlle de Chateauvieux saisit et retint avec une énergie nerveuse la main d'Armand qui l'avait effleurée en se levant sur le provocateur. Obéissant à un instinct tout féminin, la jeune fille malgré son trouble, avait dès le commencement de cette scène observé son

danseur. En contemplant sa fière attitude, l'éclat de son regard et le fard de colère qui rehaussait l'expression de son visage, elle le trouva beau et brave; il lui plut. Dès lors elle eut peur pour lui.

— Je ne danserai plus, dit-elle avec émotion en se plaçant entre les deux adversaires ; ainsi, messieurs, cette discussion est inutile ; puis se penchant à l'oreille de Bennezons : Suivez-moi, reprit-elle tout bas d'une voix de syrène; je vous en conjure,— je le veux.

L'officier interpréta en sa faveur la gradation de cette phrase commençant par une prière et finissent par un ordre, car femme qui implore engage celui qui l'écoute, mais femme qui ordonne s'engage elle-même. Trop amoureux pour refuser le droit d'obéir, il scella ce pacte muet par une pression de main qni ne trouva point de résistance, offrit ensuite le bras à sa danseuse, et la conduisit près de Mme de Chateauvieux, après avoir jeté à l'oreille de son rival ces mots que ce dernier seul put entendre :

— A demain !

En rentrant dans sa chambre, Armand y fut surpris par Cortail, revenu du Mont-Blanc avec les trophées ordinaires de ce pèlerinage : d'une main un long bâton ferré, surmonté d'une corne de chamois, de l'autre un bouquet de rhododendron cueilli pour Anastasie, mais déjà fané à demi.

— Tu arrives à propos, lui dit Bennezons; je me bats demain matin avec le sieur Guibout.

Cortail enfonça la pique dans le parquet, et par un simulacre de coup de poing adressé à je ne sais quel être imaginaire, écrasa sur la table la touffe de rhododendron dont les fleurs roses jaillirent aux quatre coins de la chambre.

— Je l'aurais parié, s'écria-t-il d'une voix tonnante ; mais voyons, de quoi s'agit-il ?

— L'homme propose et Dieu dispose, répondit Armand, et il raconta l'événement du bal avec l'impartialité d'un homme d'honneur prêt à en appeler à son épée, juste par conséquent, même pour son adversaire.

— Ma tante est une folle avec sa morgue insupportable, dit Félix, qui avait écouté très-attentivement ce récit; Anastasie est une étourdie, maître Guibout un brutal, et toi tu es une espece

d'Amadis plus ridicule que tout le reste. Ce duel n'aura pas lieu.

— Mais je suis insulté, et ta cousine aussi, cria Bennezons.

— Je te dis que vous ne vous battrez pas. Une femme est toujours plus ou moins compromise par un duel dont elle est la cause, même involontaire. Si Anastasie a été insultée, comme tu le prétends, cela me regarde seul. Tu n'es ni son mari, ni son frère ; tu n'as donc aucune qualité pour prendre sa défense. Tu ne peux te déclarer son chevalier sans nuire à sa réputation, cela est évident. Le monde ne pardonne pas ce qui blesse ses convenances. Ces dames, avec leurs idées héroïques, peuvent se croire au-dessus du ridicule, mais moi, je le crains pour elles, et, tant que cela sera en mon pouvoir, je l'éloignerai d'Anastasie, qui est bonne, quoique gâtée par sa mère. C'est donc en son nom que je te demande de m'autoriser à terminer cette affaire à l'amiable avec le héros de juillet.

A cette proposition Bennezons se révolta et répondit par un refus ; puis il discuta, puis enfin, cédant à la considération toute puissante de la réputation d'Anastasie, intéressée à un dénouement pacifique, il consentit à ce que lui demandait son ami, qui, de son côté, lui jura de se conduire dans cette affaire comme il l'eût fait pour lui-même.

Le lendemain matin, Cortail alla frapper à la porte du décoré de juillet, qui, en le voyant entrer, prit un air solennel.

— Monsieur, lui dit l'officier de la garde en s'asseyant avec une aisance militaire, entre gens d'honneur les périphrases sont superflues. M. de Bennezons m'a raconté ce qui s'est passé hier au soir. Je viens donc ici en son nom, et au mien avant tout. Je suis le cousin de Mlle de Chateauvieux ; c'est moi, par conséquent, qui aurai l'honneur de me battre avec vous d'abord, si nous ne nous accordons pas ; moi tué ou blessé, vous vous arrangerez ensuite avec Bennezons comme il vous plaira. Or, je ne tiens pas du tout à votre sang ; tenez-vous beaucoup au mien?

— Je vous ferai observer que ceci est une affaire personnelle entre M. de Bennezons et moi, dit Alexandre Guibout d'un ton grave.

— Permettez-moi de vous faire observer à mon tour, reprit Cortail, que ma cousine se trouve en tiers dans cette discussion. Comme elle n'a pas d'épée, c'est à moi de prendre sa place ; et,

puisqu'en France nous cédons toujours le pas aux femmes, c'est à moi, son représentant, de passer le premier ; ceci me paraît sans réplique. Maintenant, je dois vous faire une autre observation. La prétention d'empêcher une femme de choisir ses danseurs n'a cours que dans la société vulgaire. Mlle de Chateauvieux n'a donc blessé personne en ne se conformant pas à un usage inconnu dans le monde où elle a été élevée. Tout le reste vient de ce premier mal entendu, et les choses n'ont pas été assez loin pour rendre un arrangement impraticable. J'ai assez d'expérience de ces sortes d'affaires pour penser qu'une conclusion pacifique est possible, en laissant sauf et intact l'honneur de chacun. Hier au soir, j'ai convaincu de cela Bennezons, qui a consenti à me donner plein pouvoir pour traiter avec vous. J'attends de vous une raison égale à la sienne. Ma parenté avec Mlle de Chateauvieux doit justifier suffisamment à vos yeux mon désir de maintenir la paix. C'est donc la paix que je vous offre. Bref, continua Félix avec cette bonhomie qui sied aux courages éprouvés, vous êtes Français, je suis Français, Bennezons aussi : ne pensez-vous pas que l'affaire peut s'arranger?

A cette ouverture inattendue, Alexandre Guibout répéta d'abord presque mot pour mot les objections faites la veille par Armand ; mais subjugué peu à peu par la franchise du négociateur, voyant d'ailleurs que son amour-propre se trouvait à couvert, puisque la démarche conciliatrice venait de ses adversaires, réfléchissant enfin qu'un duel ne ferait que servir son rival, il finit par consentir à ce que l'affaire n'allât pas plus loin. En rentrant chez son ami, Cortail lui apprit que tout était terminé.

La scène du bal était devenue l'entretien de toute la société réunie à Saint-Gervais, et chacun en attendait le résultat avec une impatience mêlée d'anxiété. Les deux adversaires n'ayant pas paru dans la matinée, le bruit courut qu'ils s'étaient allés battre dès le point du jour. Troublée par cette nouvelle, Anastasie ne voulait pas sortir de sa chambre ; mais au son de la cloche du déjeuner, Mme de Chateauvieux, craignant que cette retraite ne donnât lieu à de malveillantes interprétations, la força de paraître à table. L'héroïne du duel entra dans la salle à manger d'un pas mal assuré et le visage couvert d'une languissante pâleur, qui l'embellissait encore. En se mettant à sa

place, la première personne qu'elle aperçut fut Alexandre Guibout, l'œil sombre et fixé sur elle comme de coutume. A cette vue elle se laissa tomber sur sa chaise, car elle crut Bennezons tué, et le couteau que brandissait le décoré dans un but très-inoffensif lui parut une épée teinte de sang. Cependant, avant de s'évanouir, elle eut la présence d'esprit de jeter un regard vers le bas de la table ; son cœur près de saigner se ferma soudainement à la vue de l'homme pour qui elle tremblait, assis tranquillement à sa place accoutumée, mangeant d'un appétit de chasseur, et jouissant en apparence de la meilleure santé du monde. De son côté, Mme de Chateauvieux avait éprouvé les mêmes appréhensions et fait les mêmes remarques. La mère et la fille échangèrent un de ces regards confidentiels dont elles avaient l'habitude ; puis, par une sorte de sympathie mystérieuse leurs physionomies prirent au même instant une expression froide et réservée. La présence simultanée des adversaires, tous deux bien portants et paraissant en intelligence pacifique, sinon cordiale, avait excité parmi les baigneurs et surtout parmi les baigneuses un tel désappointement, que plusieurs, par distraction, oublièrent de déjeuner. Des regards échangés d'un bout de la table à l'autre, des signes d'intelligence, des chuchotteries partielles, présagèrent un orage qui ne tarda pas à éclater. Après le repas, la société, jusqu'alors contenue par la présence des parties intéressées, se divisa en plusieurs coteries selon son usage ; et dans chacune d'elle fut agitée incontinent la question suivante :

— M. de Bennezons doit-il se battre avec M. Guibout?

Sauf quelques malades à demi-morts et par conséquent fort attachés à la vie, cette question fut résolue par une affirmation unanime ; les femmes surtout, dont la vaillance éclate d'autant plus en paroles qu'elles sont moins exposées à en faire usage, trouvèrent la conduite du jeune officier inexplicable ; quelques-unes même, plus exigeantes en fait d'héroïsme, l'expliquèrent par les suppositions les moins bienveillantes. Puis la politique survint, qui compliqua le débat en l'aggravant. Peu à peu ce tribunal impromptu de juges du point d'honneur ne vit plus dans les parties soumises à son enquête deux jeunes gens amoureux de la même femme, mais bien deux adversaires rangés sous des bannières ennemies ; d'une part, un officier de la garde

royale, de l'autre un décoré de juillet ; un gentilhomme en face d'un bourgeois ; la légitimité, en un mot, aux prises avec le gouvernement des barricades. Arrivée à ce point, la discussion devint une tempête à peine contenue par le savoir-vivre que la bonne compagnie ne viole jamais. La société royaliste se trouva blessée tout entière dans la personne d'un de ses membres et frappa d'une réprobation sans pitié le champion dont la main laissait vaciller son drapeau.

— Castignon, dit à son contemporain le marquis de Montespard en se prononçant un des premiers, dans notre temps nous ne savions pas manier le pinceau, mais nous tenions l'épée d'assez bonne grâce ; nous ne possédions pas les talents des jeunes gens d'aujourd'hui, mais aussi nous n'avions pas leur longanimité. Vous rappelez-vous mon duel avec Cursy pour un œillet qu'avait laissé tomber Mme de Grigneuse ? L'œillet me resta.

— Et un coup d'épée avec l'œillet, répondit M. de Castignon. Je m'en souviens à merveille. Ce jeune Bennezons est vraiment d'une patience angélique ; on devrait attacher à son épée le billet que nous collâmes au sabre de ce pauvre Laromière après l'attaque des lignes de Weissembourg, et sur lequel un de nous avait écrit : Homicide point ne seras !

— Je serais curieux de connaître celui qui se chargerait d'écrire un pareil billet, dit Cortail en passant brusquement sa tête entre celles des deux interlocuteurs.

Le vétéran de l'armée de Condé se redressa de toute la hauteur de sa taille, et fixant sur l'officier un regard sérieux :

— Celui-là, monsieur, lui dit-il froidement, se sera moi s'il en est besoin. Lorsque les jeunes gens adoptent la prudence des vieillards, c'est aux vieillards de rajeunir.

Le marquis de Montespard prévint la réponse de Cortail.

— Mon cher Félix, lui dit-il doucement, ne vous faites pas le défenseur d'une mauvaise cause. Quelle que soit votre amitié pour M. de Bennezons, il est impossible que vous ne soyez pas de notre avis.

— J'en suis si peu, répondit le jeune homme avec vivacité, que c'est moi qui l'ai empêché de se battre !

— Alors, monsieur, tant pis pour lui et tant pis pour vous, reprit le vieux M. de Castignon d'un ton sévère ; et, lui tournant le dos, il alla s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre.

En voyant Félix prêt à s'emporter, le marquis le retint par le bras.

— Castignon a raison, lui dit-il ; à l'âge de votre ami, une démarche équivoque est irréparable; il faut qu'il se batte, et ce soir plutôt que demain.

Resté seul au milieu du salon, Cortail prit la pose du lion *quærens quem devoret,* et promena tout autour de lui un regard qui semblait chercher un adversaire à pourfendre. N'ayant aperçu que des vieillards ou des femmes, il haussa les épaules, et sortit lentement. Près de la porte, en passant devant un groupe de jeunes filles, il entendit une discussion fort animée ; une d'elles, charmante enfant de quinze ans, froissait avec dépit sa ceinture verte, semée de fleurs de lis, et disait d'une petite voix vibrante, qui rappelait à l'esprit une flûte jouant un solo de trompette :

— Oui, si j'étais un homme, cela ne se serait pas passé ainsi. Maman dit qu'autrefois on aurait envoyé une quenouille à ce M. de Bennezons. Combien je regrette d'avoir dansé avec lui !

Cortail n'en écouta pas davantage, et ne fit qu'un saut du salon à la chambre d'Armand. Il trouva son ami assis devant la fenêtre dans une attitude mélancolique.

— Peux-tu me dire ce que j'ai fait à ta tante et à ta cousine, dit le jeune amoureux en le voyant entrer; hier encore elles étaient si aimables pour moi! aujourd'hui, elles me traitent avec une froideur inexplicable.

— Je vais te l'expliquer, répondit Félix d'un ton brusque : on trouve que tu aurais dû te battre.

Bennezons se leva d'un bond, les joues couvertes d'une rougeur subite.

— N'est-ce pas toi qui m'en as empêché ? s'écria-t-il d'une voix éclatante.

— C'est ce que j'ai dit; mais ils ont tous la tête à l'envers, depuis le vieux Castignon, qui prend des poses de capitan, jusqu'à la petite Lucile de Marillan, qui parle de t'envoyer une quenouille. Ne saute pas au plafond ! tu te battras, je me battrai, nous nous battrons tous ! Le premier individu valide qui me tombe sous la main me payera les sottises que je viens de subir. Je vais trouver le décoré, qui me paraît un bon garçon ; et de-

main, au point du jour, nous en découdrons ; aujourd'hui, il est trop tard.

En apprenant ce changement inattendu, Alexandre Guibout l'adopta sans observation, et racolla pour témoin un commis-voyageur français, égaré à Saint-Gervais depuis deux jours, dont il conquit l'amitié en lui payant un bol de punch. Le lendemain matin, les quatre jeunes gens se rencontrèrent dans un sentier écarté. Sans autre discussion, les adversaires mirent l'habit bas et l'épée à la main. La veille, livrés à leur volonté personnelle, ils se seraient battus avec l'ardente animosité qu'éprouvent l'un pour l'autre deux rivaux. En ce moment, refroidis par l'obligation qui leur était imposée, et obéissant à un instinct de contradiction naturel à l'homme, ils s'attaquèrent mollement, d'une manière retenue, propre à éterniser le combat. A la fin, ces tâtonnements sans résultat impatientèrent Cortail, qui, sur le terrain, oubliait ses principes pacificateurs.

— Jetez-moi donc un cigarre, cria-t-il au commis-voyageur placé en face de lui, j'aurai le temps de fumer avant que ces messieurs en finissent.

A ces mots, les deux combattants prirent feu comme deux coursiers généreux piqués par le fouet du cocher. De languissante qu'elle était, la lutte devint vive et sérieuse. Un moment plus tard, après une parade tardive, Bennezons reçut dans le bras droit un coup qui laboura la chair au lieu d'y pénétrer profondément, et fit jaillir le sang en abondance. En se sentant blessé, l'officier serra son épée avec un redoublement d'énergie, et se précipita sur son antagoniste ; mais son fer fut aussitôt rabattu par la canne de Cortail, qui, en même temps, arrêta du geste l'autre combattant.

— Sufficit, dit le témoin du blessé. Maintenant, si l'armée de Condé n'est pas contente, c'est moi qui me charge de la satisfaire. Voilà une blessure qui se comporte à merveille, du sang et rien de dangereux.

Avec la dextérité d'un homme habitué à pareille affaire, il fendit de l'épaule au poignet la redingote d'Armand, et lui banda le bras, qu'il ajusta ensuite dans une cravate noire nouée autour du col. Les deux couples se séparèrent ensuite avec une mutuelle politesse, et revinrent aux bains de Saint-Gervais par des sentiers différents. En approchant de la maison, Cortail

aperçut plusieurs têtes de femmes à différentes fenêtres de la façade, et reconnut, entre autres, Mme de Chateauvieux, assise près d'Anastasie sur le balcon de leur appartement.

— Donne-moi le bras, et marchons lentement, dit-il alors à son ami. Puisque tu as eu la sottise de te laisser blesser, il faut en tirer parti et te rendre intéressant. C'est dommage que tu ne sois pas plus pâle.

Le retour de Bennezons fut un triomphe. En apercevant l'écharpe noire qui lui soutenait le bras, toutes les femmes se penchèrent aux fenêtres et sourirent au courage malheureux. La petite Marillan déclara qu'elle lui rendait son estime, et qu'elle danserait désormais avec lui six contredanses par bal, s'il l'exigeait. Du haut de son balcon, Mme de Chateauvieux agita son mouchoir, geste à l'usage des femmes chevaleresques. Enfin Anastasie détacha d'un bouquet qu'elle tenait à la main une rose qui vint tomber aux pieds de son champion. Seul, au milieu de cette ovation, le marquis de Montespard, dont la secrète jalousie ne pardonnait pas au jeune officier le succès de sa blessure, essaya le cri satirique que les insulteurs romains faisaient entendre aux triomphateurs du Capitole.

— Ce jeune guerrier, dit-il à Mme de Chateauvieux, manie mieux le pinceau que l'épée.

Mais ce trait fut perdu, et la femme de quarante-six ans, entraînée par l'émotion du moment, envoya son domestique chercher Cortail.

— M. de Bennezons, dit-elle à son neveu, m'avait promis un Shakspeare en anglais, dont il fait son compagnon de voyage; pensez-vous qu'il aurait la complaisance de me l'apporter?

Félix sortit en souriant; un moment après il amena le héros du jour, qui s'avança d'un air modeste, en tenant, avec une gaucherie touchante, son chapeau et Shakspeare de la main gauche.

— J'avais envie de relire *les Deux Gentilhommes de Vérone*, lui dit Mme de Chateauvieux de l'air le plus gracieux; mais, maintenant, je puis m'en dispenser, puisque j'ai sous les yeux un véritable gentilhomme.

En prononçant cette phrase prétentieuse, la femme chevaleresque tendit au jeune officier une main un peu sèche, qu'il baisa respectueusement, ainsi que c'était son devoir.

— Anastasie, reprit Mme de Chateauvieux en se tournant vers

sa fille qui se tenait à l'écart, ne devez-vous pas aussi une récompense à votre défenseur?

La jeune fille s'avança, la rougeur au front; le ridicule est contagieux de sa nature ; ce fut donc en ployant le genou que Bennezons pressa sur ses lèvres la main blanche et satinée qu'il n'avait baisée qu'en rêve jusqu'alors ; tandis que dans l'embrasure de la fenêtre, son prosaïque ami protestait par un sourire moqueur contre cette scène, imitée du siècle d'Amadis.

La blessure ou plutôt l'écorchure du romanesque Bennezons fit faire à sa passion une de ces gigantesques enjambées qui placent tout d'abord un jeune homme amoureux en dehors des règles ordinaires.

— Mon cher ami, dit-il à Cortail, quelques jours après le duel, tu es mon confident naturel; ainsi, écoute-moi. J'aime ta cousine ; ne souris pas, je te le répète, j'adore ta cousine, et, d'un autre côté, je crois que Mlle Anastasie n'a pas d'aversion pour moi. Tu connais ma fortune, ma naissance, et, avant tout, mon caractère ; veux-tu parler en ma faveur à Mme de Chateauvieux?

— Je demande l'ordre du jour, car j'ai à te parler d'une autre affaire, répondit Félix ; voici une lettre que je viens de recevoir et que m'adresse le général Amirauld. Elle m'annonce que je suis nommé chef de bataillon au 39e, et toi, capitaine au 7e léger. Discutons la question militaire avant de nous occuper de la question matrimoniale.

— Ces deux questions doivent marcher de front, répondit Armand ; cette nomination améliore sans doute ma position financière, mais mon désir d'entrer dans la famille de Mme de Chateauvieux me fait un devoir d'obtenir son approbation avant tout. Depuis quelques jours, ta tante me témoigne beaucoup de confiance ; elle m'a parlé de plusieurs choses propres à me faire croire que ma rentrée au service serait vu par elle de mauvais œil. Il est question d'une prise d'armes dans la Vendée. Notre place à nous autres royalistes est là, et non sous le drapeau tricolore ; Mlle Anastasie me le disait hier encore avec une éloquence que je ne puis reproduire. Tu vois donc ma position, tu me connais d'ailleurs comme je me connais moi-même, et peut-être mieux ; ainsi, sois mon ambassadeur.

Fidèle à son amitié pour Armand, Cortail accepta la mission

dont il était chargé ; mais à la première ouverture, Mme de Chateauvieux, qui gardait rancune au plénipotentiaire, l'interrompit en lui disant d'un ton bref :

— M. de Bennezons peut s'adresser à moi sans intermédiaire.

Cette réplique ne repoussait que le négociateur ; aussi, le soir même, l'amant, se trouvant seul avec celle qu'il désirait pour belle-mère, lui fit une demande formelle, à laquelle la femme chevaleresque répondit en ces termes :

— Monsieur de Bennezons, ce que vous venez de me dire m'honore ainsi que ma fille ; mais je vous dois une déclaration sans arrière-pensée. Votre fortune est médiocre, la nôtre aussi ; votre naissance est bonne, la mienne aussi ; et sans être illustre, celle de M. de Chateauvieux se peut avouer. Vous aimez Anastasie ; je vous le dirai naïvement, Anastasie n'éprouve aucune répugnance à vous donner sa main. Mais, monsieur Armand, à l'époque où nous vivons, il est une chose qui doit dominer toutes les questions d'arrangement, d'intérêt ou de sentiment ; cette chose, c'est l'honneur. Chacun, je le sais, explique ce mot à sa guise. Ma fille et moi l'interprétons par la constance dans les principes, par l'inviolabilité du serment, par une fidélité sans tache qui peut paraître un anachronisme à mon neveu, M. de Cortail, mais qui nous semble, à nous, la première qualité d'un gentilhomme, la vertu sans laquelle les autres ne sont rien. En un mot, nous avons la religion du malheur, et nous ne pouvons en tolérer une autre chez nos amis : jamais un homme au service du gouvernement actuel ne sera le mari d'Anastasie.

— Madame, répliqua Bennezons d'un ton chaleureux, Cortail a dû vous dire que j'étais prêt à déchirer mon brevet ; ma rentrée au service était dictée par une raison en désaccord avec mes sentiments ; du moment que votre désir m'est connu, mon indécision cesse. C'est l'officier de l'ex-garde qui est devant vous, et non le soldat du roi Louis-Philippe.

Mme de Chateauvieux secoua la tête en souriant.

— C'est déjà bien, dit-elle ; mais il faudrait encore mieux. Nous autres femmes, nous sommes plus exigeantes ou plus raffinées que vous en fait de dévouement. S'abstenir ne nous suffit pas,

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

dit Joad dans *Athalie;* nous sommes de l'avis de Joad. Rejeter la cocarde ennemie n'est pas tout pour un homme. Il faut qu'il sache arborer la sienne. Une prise d'armes dans la Vendée est imminente. Madame, qui est en ce moment à Massa, doit débarquer d'un moment à l'autre à Marseille, et le coup sera électrique; le temps des Clorinde est passé, et nous ne pouvons, ma fille et moi, prendre part à la lutte près de s'engager; mais il est juste que nous réservions, pour ceux qui combatterons, les récompenses dont nous pouvons disposer. Anastasie partage mes sentiments sur ce chapitre. L'homme qui aspire à sa main doit s'en montrer digne; en un mot, monsieur de Bennezons, c'est par la Vendée qu'il faut passer pour conduire ma fille à l'autel.

A cette tirade de mélodrame héroïque, Armand répliqua d'une voix vibrante :

— Madame, je pars demain pour la Vendée; avez-vous des ordres à me donner?

— Quelques lettres que j'ai pris l'engagement de faire parvenir par une main sûre. Je suis heureuse de vous trouver tel que je le désirais. Partez, monsieur, et revenez bientôt. Si des événements impossibles à prévoir ne vous retiennent pas, vous nous retrouverez à Genève, et vous verrez alors que nous ne sommes pas ingrates.

A cette promesse, qui lui laissait tout espérer, le jeune enthousiaste s'inclina et baisa, pour la seconde fois, la main que lui tendait sa future belle-mère. Il fit ensuite ses préparatifs de départ avec une ponctualité consciencieuse. Le soir étant venu, il réussit à se dérober aux importuns et à se créer un instant de tête-à-tête avec Anastasie.

— J'ai avoué à Mme de Chateauvieux ce que je n'oserais répéter à vous-même, lui dit-il d'une voix tendrement timide; plus le prix qu'on ambitionne est précieux, plus il exige d'efforts de celui qui ose y aspirer. Je me soumets à cette loi dont mon cœur reconnaît la justice, quoiqu'il en souffre. Je pars demain pour la Vendée; peut-être n'en reviendrai-je pas.

— Vous reviendrez, répondit Anastasie en fixant sur son amant un regard plein d'aveux et d'espérances.

— Peut-être! reprit Armand avec un pressentiment mélancolique. Mais si je ne dois plus vous revoir, n'emporterai-je rien qui me rappelle mon bonheur d'aujourd'hui? En mourant, Bayard

baisa la croix que formait le pommeau de son épée : il avait de la foi, je n'ai que de l'amour ; si je suis tué, qui recevra mon dernier adieu ?

Anastasie resta quelque temps irrésolue ; puis, cédant à un irrésistible entraînement du cœur, elle ôta de son doigt une bague d'argent d'une forme bizarre qu'elle avait achetée à Genève deux mois auparavant, et la glissa pour réponse dans la main de Bennezons. Elle se leva aussitôt par une sorte de remords virginal, et se réfugia sous la sauve-garde maternelle.

Le lendemain matin, sans prendre congé de Cortail dont il redoutait la raison désenchanteresse, et sans renouveler de pénibles adieux, Bennezons partit pour la périlleuse mission que lui avait fait accepter son amour. Au moment même où il montait en voiture, une lettre à large enveloppe et à cachet noir fut remise au décoré de juillet, qui, depuis le duel où il avait été vainqueur, se trouvait condamné à un isolement de plus en plus pénible pour son cœur et humiliant pour sa vanité. Témoin des progrès de son rival, impitoyablement repoussé par l'espèce de cordon sanitaire dans lequel Mme de Chateauvieux le tenait emprisonné, il avait subi toutes les phases de la passion malheureuse et était arrivé graduellement à cet état d'exaspération qui ne rêve plus l'amour, mais la vengeance. Après avoir lu la lettre à cachet noir, Alexandre Guibout sortit de sa chambre dans une agitation inexprimable, et se lança, comme un cerf qu'une meute poursuit, à travers les rudes sentiers de la montagne. Le soir, il revint haletant, harassé, les yeux brillants d'un feu sombre, et la physionomie empreinte d'une expression machiavélique. Sans songer à dîner, sans reprendre haleine, il passa un crêpe à son chapeau, improvisa un deuil dont sa position de voyageur justifiait l'irrégularité, puis il se rendit chez M. de Montespard, qui, dans sa chambre unique, conservait l'habitude de l'étiquette. En entendant son valet de chambre qui lui annonçait la visite du décoré de juillet, le marquis éprouva une vive surprise, mais sans en rien manifester, car l'étonnement, quelle qu'en soit la cause, messied aux gens d'esprit. Il se leva donc, accueillit, dans une attitude aussi froide que polie, le visiteur inattendu, et resta debout pour éviter de lui offrir un siége.

— Monsieur le marquis, lui dit Alexandre Guibout en le

saluant avec une déférence respectueuse, ma démarche vous étonne sans doute, et je le conçois. Permettez-moi une explication franche qui convient à mon caractère comme au vôtre. J'ai eu des torts envers vous ; je les reconnais et je viens vous prier de les oublier. L'an dernier, lorsque je revins à Montespard, j'avais la tête échauffée par les événements de Paris, et cette exaltation que tant d'autres partageaient alors m'a entraîné à des folies que je regrette aujourd'hui.

Le décoré fit une pause comme pour attendre l'effet de son exorde, mais, au lieu de répondre, l'ex-pair de France inclina légèrement la tête et la releva aussitôt en regardant fixement son interlocuteur.

— Ma nouvelle position, reprit celui-ci avec une sorte de câlinerie diplomatique, m'impose comme un devoir la satisfaction que je désire vous offrir. M. Guibout, mon oncle, vient de mourir après m'avoir institué son héritier universel.

Le décoré prononça ces derniers mots d'une voix plus sonore et chercha de l'œil un fauteuil, persuadé sans doute que les quatre-vingt mille livres de rente, apportées par la lettre au cachet noir, lui donnaient le droit de s'asseoir même en présence d'un pair de France ; mais le marquis était trop gentilhomme pour ployer le genou devant le veau d'or ; loin de là, il porta la tête un cran plus haut et se contenta de dire d'un air indifférent :

— Ah ! M. Guibout est mort ! Tant pis ; c'était un honnête homme.

— Le modèle des gens de bien, et je le pleurai toute ma vie, reprit Alexandre déjà familiarisé avec le langage d'héritier. Mais la mort est la destinée commune. La perte douloureuse que je viens d'éprouver me rend propriétaire des forges de Montespard ; je deviens donc, monsieur le marquis, votre plus proche voisin, et c'est en cette qualité que je me présente devant vous. Je crois savoir, continua le décoré en hésitant un peu, que des considérations indépendantes de votre volonté, et auxquelles j'ai le tort de n'avoir pas été étranger, vous éloignent en ce moment de votre terre. Par sa position industrielle, mon oncle jouissait, dans notre pays, d'une influence dont j'hériterai, je l'espère. Veuillez donc me permettre, monsieur le marquis, de vous offrir mes services. Si vous pensez que mon intervention offi-

cieuse puisse avoir quelque poids auprès d'une population un peu effervescente, disposez-en, je vous en prie; je serai trop heureux de réparer, en cette occasion, mes extravagances de l'année dernière.

Le pair de France se redressa de nouveau.

— Le marquis de Montespard, dit-il avec une certaine hauteur, n'a besoin de la protection de personne pour habiter son château dès qu'il le jugera convenable. Vous vous trompez, monsieur; je suis ici pour des raisons de santé et non pour aucune de celles que vous supposez. — Sa dignité mise à couvert, le vieux gentilhomme reprit d'un air plus gracieux : — Du reste, monsieur, je vous sais gré de votre démarche. Un tort avoué d'une part doit être oublié de l'autre. Ainsi ne parlons plus de ce qui s'est passé l'an dernier. A mon retour à Montespard je serai charmé de vous recevoir. Entre nous, continua le marquis en souriant finement, ce que la forge et le château ont de mieux à faire, c'est de vivre en bonne intelligence. Songez qu'après avoir pillé l'un, nos petits Mazaniello du Beaujolais pourraient fort bien se chauffer de l'autre. Mais, j'en suis sûr, je parle à un homme converti, et convaincu désormais comme moi que tout charivari peut finir par le tocsin.

— Un charivari! ah! monsieur le marquis, il y a de la rancune dans ce mot, observa le jeune homme d'un air doucereux.

— Cette petite vengeance ne pourrait plus vous atteindre, répondit M. de Montespard. Quand on a comme vous quatre-vingt mille livres de rentes, on ne donne plus de charivaris, on en reçoit.

Le décoré de juillet se prêta de bonne grâce à cette plaisanterie, et profitant de la disposition favorable de son interlocuteur, reprit, non sans quelque embarras :

— Maintenant que vous avez bien voulu signer la paix, permettez-moi, monsieur le marquis, de vous entretenir d'une affaire à laquelle j'attache la plus haute importance, et qui, je le crois, ne sera pas sans intérêt pour vous-même.

Le pair de France offrit une chaise au jeune visiteur, prit pour lui-même l'unique fauteuil de la chambre et s'assit le premier, maintenant ainsi, malgré sa politesse parfaite, la prééminence de son âge et de son rang. Quoique sa susceptibilié bourgeoise fût en secret irritée de cet arrangement, Alexandre

Guibout entra en matière avec un redoublement de déférence.

— Ma confession sera courte, dit-il, je ne veux pas vous importuner. Depuis que j'ai rencontré à Genève Mlle de Chateauvieux, j'ai conçu pour elle une passion dont la manifestation irréfléchie lui a déplu sans doute, car à plusieurs reprises j'en ai été cruellement puni. Cependant, peut-être me fais-je illusion; je n'ai pas perdu tout espoir; jusqu'ici j'ai dû m'interdire une démarche à laquelle m'enhardit aujourd'hui le changement de mon sort. Les différents avantages sociaux peuvent se compenser, du moins je le pense. Ma fortune me permet d'offrir à Mlle de Chateauvieux une position digne d'elle. Ma naissance n'est pas noble, il est vrai, mais elle est honorable. Ma mère, était une demoiselle de Saint-Gorgon, famille ancienne et considérée. Enfin, monsieur le marquis, c'est à vous, ami de Mme de Chateauvieux, que j'ose adresser une demande d'où dépend mon bonheur. Si vous me faisiez l'honneur de l'accueillir et de devenir mon protecteur auprès de ces dames, j'en éprouverais une éternelle reconnaissance.

Cachant sous une indifférence affectée l'intérêt que lui inspirait une pareille démarche, le marquis garda quelque temps le silence.

— Vous comprenez, dit-il enfin, qu'avant de vous répondre j'ai besoin de réfléchir. Accepter la mission dont vous me chargez, c'est prendre l'engagement de vous servir de tout mon crédit; or, je ne m'engage jamais légèrement. Revenez demain; d'ici là j'aurai pris un parti.

Ce délai n'était qu'un acte de convenance, car la décision du marquis fut instantanée. Avec la promptitude de jugement particulière aux hommes spirituels, il traça de l'amoureux solliciteur une sorte de signalement matrimonial, formulé à peu près en ces termes :

— Age convenable, physique assez bien pour un mari, manières vulgaires, éducation bourgeoise, principes politiques détestables, nom absurde, fortune superbe.

— Le nom peut se changer, pensa le marquis en concluant; Anastasie, qui est bien élevée, se chargera de réformer l'éducation, et la fortune de corriger les principes : le jeune homme est déjà dans le bon chemin; pour venir me voir, il avait ôté son ruban.

Le vieillard se décida donc à protéger le postulant, l'antipathie qu'il avait conçue pour Bennezons le poussant d'ailleurs à cette résolution. Ce fut de l'air le plus affable. et avec un sourire d'heureux présage, qu'il accueillit, le lendemain, le décoré de juillet.

— Mon cher monsieur Guibout, lui dit-il avec une familiarité de grand seigneur, je suis à vous, comptez sur moi. Il est quelques petits arrangements nécessaires et dont nous conviendrons plus tard. Vous êtes un homme intelligent et raisonnable ; ainsi je suis sûr que nous nous entendrons à merveille. Mme de Chateauvieux retourne à Genève dans deux jours ; il est inutile que j'entame la négociation avant son départ. Vos intérêts doivent vous appeler dans le Beaujolais ; allez-y, mais soyez dans un mois à Genève. D'ici là, j'aurai, je l'espère, mené l'affaire à bon port.

Alexandre se confondit en remerciements et en protestations de reconnaissance ; mais, dès qu'il eut quitté son noble protecteur, l'expression obséquieuse de sa physionomie se changea soudain en un épanouissement ricaneur.

— Ah ! vieux Polignac, se dit-il en employant une métaphore politique fort à la mode alors parmi le populaire de Paris, tu as mordu à l'hameçon parce qu'il est d'or ! J'espère que ces deux princesses seront aussi avides que toi. Oui, dans un mois je serai à Genève. S'il faut manger la moitié de ma fortune pour éblouir cette orgueilleuse créature, je la mangerai ; et quand j'aurai son consentement, quand elle m'aura dit : « Je serai votre femme, » je lui répondrai : « Je ne veux pas de vous. » Oui, sacrebleu ! je lui dirai : « Je ne veux pas de vous ! » et cela le jour de la signature du contrat, en présence de l'impératrice sa mère et de toute son auguste famille. Ces deux femmes-là m'ont trop vexé ; je serais un lâche si je n'en tirais pas une vengeance éclatante.

Ignorant ce projet diabolique, inspiré peut-être au décoré par l'histoire du marquis de Brunoy, M. de Montespard tint fidèlement sa promesse. De retour à Genève avec ses deux compagnes, il laissa passer politiquement une quinzaine de jours, afin de donner à l'absence, ce vent destructeur, le temps de souffler sur le souvenir de Bennezons. Ce délai écoulé, un jour que Mme de Chateauvieux lui parlait du mariage d'Anastasie en faisant l'é-

loge d'Armand, il trouva l'occasion opportune et entama la discussion.

— Sans vos engagements envers ce jeune homme, dit-il d'un air de regret, j'aurais eu un autre parti à vous proposer.

— Proposez toujours, répondit Mme de Chateauvieux; vous savez qu'une femme aime assez à causer mariage.

— C'est tout simplement un parti de 80,000 livres de rentes, reprit le négociateur, qui mit ce propos colossal en tête de son attaque, ainsi que, pour combattre les Romains, Pyrrhus, roi d'Épire, rangeait des éléphants devant son front de bandière.

La femme chevaleresque tressaillit sur son fauteuil, comme si cet éléphant d'or, qui a nom 80,000 livres de rentes, l'eût touchée de sa trompe.

— Voilà un parti digne d'une duchesse, dit-elle en se remettant de son émotion. De qui voulez-vous parler?

— D'un homme que vous connaissez déjà, quoique peut-être il ait été mal apprécié de vous; d'un homme dont le nom va vous surprendre.

— Quel préambule! Mais parlez donc.

— D'Alexandre Guibout, puisqu'il faut l'appeler par son nom, répondit le marquis en parodiant le vers de Lafontaine au sujet de la peste,

Mme de Chateauvieux fit un second soubresaut. Sans lui donner le temps de prendre la parole, le pair de France lui expliqua l'affaire dans tous ses détails, et conclut sa harangue en demandant formellemsnt la main d'Anastasie pour son protégé. La promesse faite à Bennezons, les mots sonores d'honneur, de délicatesse, de loyauté, les répugnances inspirées par les opinions, la naissance et les manières du nouveau prétendant, furent opposés à l'orateur, comme il s'y attendait et sans qu'il s'en inquiétât beaucoup. Ayant prévu toutes les objections, sa réponse à chacune d'elles était prête.

— Ma chère amie, dit-il à son interlocutrice en usant du langage familier qu'autorisait de sa part une longue intimité, parlons raison. La richesse, je le sais, existe souvent sans le bonheur; mais lui, en revanche, ne se rencontre que bien rarement sans elle. Dans notre classe surtout, la fortune est une nécessité. Vous n'êtes pas riche, Bennezons l'est moins encore; en

unissant ces deux médiocrités, vous arrivez tout droit à la gêne pour Anastasie. Je dis la gêne; si elle a plusieurs enfants, je dirai : la pauvreté. Ce projet de mariage a été conçu sans me consulter, et dans un de vos moments d'engouement romanesque. Mais aujourd'hui que j'en appelle à votre bon sens et à votre sollicitude pour votre fille, vous avouerez qu'il ne peut pas supporter une discussion sérieuse.

— M. de Bennezons n'est pas riche, j'en conviens; mais sa naissance est excellente, et, à mes yeux, c'est une considération capitale.

— D'abord les Bennezons sont éteints, et celui-ci est d'une famille greffée sur l'ancienne, on ne sait comment.

— Il est Bennezons véritable, j'en suis certaine. Savez-vous que les Bennezons sont la fleur de la noblesse normande, et qu'ils datent de Charles-le-Chauve?

— Et quand ils dateraient de Charles-le-Chauve! ce n'est, après tout, que de la seconde race, répondit le vieux gentilhomme avec le superbe sourire qu'eût pu se permettre un Mérovingien ressuscité.

— C'est quelque chose, dit en riant à son tour Mme de Chateauvieux.

— Quelque chose, mais peu de chose. Voyez-vous, ma chère amie, en France il y a une trentaine de familles historiques dont le nom possède une importance réelle. Tout le reste, petite noblesse ou bourgeoisie, doit être placé au même rang. Pour moi, entre Bennezons et Guibout je ne fais aucune différence; et vous-même, vous vous êtes montrée un jour de mon avis. Entre nous, votre mari s'appelait M. Pourtois.

— Il ne s'agit pas de cela; je me nomme Mme de Chateauvieux. Comment pensez-vous que ma fille puisse s'appeler Guibout?

— Cela serait d'autant plus déplorable, dit le marquis avec un sérieux affecté, que de Guibout on fait très-facilement Gibou.

— Et alors, chaque fois qu'Anastasie recevrait du monde, on dirait : Nous allons prendre le thé de Mme Gibou. Vous, le premier.

— J'en suis capable. Mais, comme vous le disiez tout à l'heure, il ne s'agit pas de cela. Un nom ridicule se quitte; je ne pense,

pas que le jeune homme tienne au sien le moins du monde. C'est l'affaire d'un pourvoi devant le garde des sceaux; pas autre chose.

— S'il avait une terre? observa Mme de Chateauvieux d'un air pensif.

— Une terre! Je ne crois pas. Mais il possède près de Montespard des étangs magnifiques.

— Où cela mène-t-il?

— Droit à votre but. Jetez dans un étang dix bourgeois, je me charge de repêcher dix nobles. M. de l'Étang d'abord, à tout suzerain tout honneur; ensuite, M. de Lamare, M. de Leau M. du Jonc, M. de Labonde, M. de Lile...

— M. du Brochet, dit à son tour Mme de Chateauvieux; faites-moi grâce du reste de la pêche. Mais tout cela n'est qu'une plaisanterie.

— Voici qui n'est pas une plaisanterie. La mère de M. Guibout était une demoiselle de Saint-Gorgon, d'une bonne famille de Beaujolais; qui empêche notre jeune homme d'en relever le nom et les armes? Mme de Saint-Gorgon! Trouvez-vous que ce nom ferait un trop mauvais effet à la porte d'un salon?

— Je ne dis pas cela; au contraire, il a quelque chose de chevaleresque qui ne me déplaît pas; Saint-Gorgon! je crois que cela irait assez bien à Anastasie, qui est grande et brune.

Mme de Chateauvieux se laissa vaincre de la sorte, article par article; mais, à la fin de la discussion, elle réitéra le refus par où elle avait débuté, et déclara, que, tout en reconnaissant les avantages de l'alliance qu'on lui proposait, elle était décidée à tenir la parole donnée à M. de Bennezons. Le marquis n'insista pas, comptant sur les réflexions de son ancienne amie plus encore que sur sa propre éloquence. Il ne fut pas déçu dans ce calcul. La femme à principes héroïques et religieux, qui, en face du vieux pair de France, avait pris la défense d'Armand, passa à l'ennemi, c'est-à-dire au Guibout, avant d'avoir rejoint sa fille. A son retour d'une promenade sur le lac, Anastasie fut assaillie par une de ces attaques maternellement impitoyables, qui vont droit et roide, comme une charge de cavalerie, en sabrant au profit de l'intérêt tous les liens, tous les serments, tous les droits de l'amour. A son tour, la jeune fille se révolta contre l'idée de rompre l'alliance dont son anneau d'argent était devenu

le gage; puis, elle discuta ; elle versa même ces larmes qui tranquillisent la consience, car toute femme s'absout lorsqu'elle a pleuré ; puis, après avoir épuisé ses sanglots, elle se soumit; puis, enfin, elle reconnut qu'elle avait raison de se soumettre. Cortail, qui, seul, eût pu plaider la cause de son ami, était rentré en France, où l'appelait son service dans son nouveau régiment. Aucune lettre venue de la Vendée n'apporta à Mlle de Chateauvieux un de ces remords qui réveillent le cœur ; ou peut-être la prudence maternelle supprima-t-elle une correspondance qui eût contrarié ses projets. Dès lors Bennezons fut perdu, quoiqu'il ne fût pas encore oublié.

Quelques jours après, M. Alexandre Guibout de Saint-Gorgon, ex-décoré de juillet, car il n'était plus question du ruban bleu à liseré amaranthe, fit son entrée à Genève dans un coupé magnifique dont le cabriolet d'arrière-train contenait deux laquais en grand deuil, et qui offrait sur chaque panneau l'écusson des Saint-Gorgon : d'azur, à trois têtes de gorgones d'argent, arrachées de gueules; armes parlantes et terribles que Mme de Chateauvieux proclama souverainement chevaleresques. Présenté officiellement par le marquis, le prétendu reçut un accueil gracieux qui dissipa en partie ses projets de vengeance. Peu à peu les scènes de Saint-Gervais furent adroitement rappelées par les deux femmes, et reçurent une explication dont la douce moqueuerie devenait flatteuse, loin de blesser.

— J'avais peur de vous, lui dit une fois Anastasie en le regardant avec un reste de timidité.

Il est des hommes qui sont extrêmement flattés d'être trouvés terribles par les femmes. Alexandre Guibout était du nombre. Cet aveu lui fut donc très-agréable et acheva de le désarmer.

— Au fait, se dit-il, je crois bien que j'ai dû lui faire peur. Avec ma vieille redingote de velours et ma casquette rouge, j'avais l'air d'un Robert Macaire.

En faisant cette réflexion, le jeune homme glissa un regard complaisant le long de son individu, dont, selon lui, un costume de deuil, entièrement neuf, rehaussait singulièrement la bonne grâce.

— De quoi puis-je me plaindre ? reprit-il en lui-même ; si je n'ai pas réussi à Saint-Gervais, c'est que, il faut l'avouer, je

n'avais rien de fort séduisant. D'ailleurs, comment garder rancune à tant d'esprit et de grâce? Et puis enfin : Ce n'est pas au roi de France de venger les injures du duc d'Orléans!

Deux mois après, lorsque le contrat fut signé en présence d'une brillante réunion, l'ex-décoré de juillet, loin d'imiter le marquis de Brunoy, moula sur le papier, dans le ravissement de son cœur, le nom de Guibout emmanché de Saint-Gorgon et illustré d'un prodigieux paraphe auquel cette fois Mme de Chateauvieux ne trouva rien à reprendre ; puis le lendemain, devant l'église catholique de Genève, il prononça le oui sacramentel, avec l'énergie qu'il déployait quelque temps auparavant en chantant *la Marseillaise*.

Quinze jours environ après ce mariage. M. de Montespard fut accosté dans la rue des Allemands, naguère la plus pittoresque de Genève, par un jeune homme qui vint à lui avec empressement. C'était Bennezons pâle et amaigri, l'air fatigué, la barbe longue, les vêtements en désordre. Malgré son usage du monde, le marquis resta un moment interdit.

— Comment se portent Mmes de Châteauvieux? lui dit pour première parole le jeune homme sans remarquer son embarras; il me tarde tant de les voir, que, si j'écoutais mon désir, j'irais chez elles tout de suite en costume de voyageur.

Le pair de France avait recouvré son sang-froid habituel ; n'ayant aucune raison de ménager l'amant abandonné, il lui jeta sans préparation ces foudroyantes paroles :

— Vous aurez un compliment à faire à Anastasie. Vous savez sans doute qu'elle est mariée?

— Mariée! s'écria Bennezons devenu pâle comme, un mourant.

— Depuis quinze jours, à M. de Saint-Gorgon : vous le connaissez, vous vous êtes battu avec lui à Saint-Gervais; et tenez, si vous voulez les voir tous deux, tournez la tête, les voilà qui passent.

En ce moment, en effet, la voiture des nouveaux époux traversait la rue. Ils saluèrent le marquis, mais en reconnaissant Armand, Anastasie retira précipitamment la tête.

Bennezons s'était appuyé contre la porte d'une maison ; peu à peu il dompta son émotion, et levant sur le vieillard un regard plein d'amertume :

— Si cette femme vous parle de moi, lui dit-il, répondez-lui que je suis condamné à mort en Vendée et que j'y retourne.

Et sans ajouter un mot, il s'éloigna.

Le 6 juin de l'année suivante, dans une triste clairière de la Vendée, une maison dont le nom ne périra pas brûlait au bruit d'une fusillade qui couvrait de ses détonations acharnées les sifflements de l'incendie : c'était le château de la Pénissière ! Plusieurs compagnies de pantalons rouges, pour employer l'expression du pays, attaquaient ce logis héroïque défendu par une poignée de Vendéens ; le feu sur la tête, le feu sous les pieds, criblés d'une grêle de balles, les assiégés se battaient sans crainte comme sans espoir, tandis que deux clairons, placés à chaque étage, sonnaient leur fanfare de mort et rappelaient les templiers chantant sur le bûcher. A la fin les clairons se turent comme s'étaient tus les chevaliers ; le feu triomphait. Le toit enflammé termina le combat en s'effondrant sur les Vendéens, ainsi que s'abat le couvercle d'une bière. Une partie de la garnison se fit jour toutefois par une trouée victorieuse ; le reste demeura, non pas vaincu ni prisonnier, mais mort et déjà enseveli.

Parmi les assiégeants, un officier se tenait immobile devant le château ! la tête tristement penchée, appuyé sur son sabre dont il trouait la terre par un mouvement convulsif, il contemplait d'un œil morne plusieurs corps, reconnus à la blancheur de leurs mains pour corps de gentilshommes, ainsi que s'exprimèrent les journaux du temps, et que des soldats tiraient un à un de dessous les décombres. Tout à coup il se pencha en pâlissant vers un de ces cadavres à demi-consumés, lui souleva la main gauche, et à la vue d'un anneau d'argent dont il reconnut la forme étrange, jeta un cri qui se perdit dans les autres clameurs de cette scène de carnage.

—Armand !

Cortail, car c'était lui que l'impitoyable loi de la guerre avait amené en présence de son ancien frère d'armes, se mit à genoux et pleura. Il fit creuser ensuite une fosse qu'il ouvrit lui-même, et après avoir pris l'anneau, seul signe auquel il eût pu reconnaître un corps défiguré par les flammes, coucha son ami dans cette tombe de soldat, pensant qu'il ne saurait lui en trouver une plus glorieuse.

Plusieurs mois après, le régiment de Cortail vint à Paris. La première visite de l'ami d'Armand fut pour Mme de Saint-Gorgon, rentrée en France depuis quelque temps avec sa mère et son mari. A la vue de son parent, Anastasie rougit un peu; mais l'usage du monde lui fit promptement dompter cet embarras causé par les souvenirs de Saint-Gervais. S'approchant de la cheminée, la jeune femme prit dans une coupe une bague ornée de brillants, qu'elle choisit parmi plusieurs autres, et l'offrant à son cousin avec un geste gracieux :

— Félix, lui dit-elle, vous n'étiez pas à mon mariage, et depuis je ne vous ai pas vu ; mais ne croyez pas que je vous aie oublié. Voici qui vous attend depuis longtemps, c'est mon présent de noce.

— J'ai aussi une bague à vous offrir, répondit Cortail d'un ton sévère et sombre ; et il lui présenta l'anneau d'argent.

Mme de Saint-Gorgon rougit et pâlit presque en même temps.

— Qui vous a remis cet anneau ? dit-elle ensuite d'une voix faible.

— La mort, répondit l'officier gravement ; je l'ai pris au doigt d'Armand de Bennezons, tué, il y a trois mois, au château de la Pénissière.

Anastasie tomba sur un fauteuil en se bouchant les yeux ; sa douleur, réelle en ce moment, s'épancha par des larmes abondantes autant qu'amères ; selon l'usage des jeunes filles qui se laissent marier, elle justifia sa conduite aux dépens de sa mère qu'elle accusa de despotisme ; et, de plus en plus abandonnée à son chagrin, elle finit par confesser à son cousin l'antipathie que lui inspirait son mari.

— Je n'ai jamais aimé qu'Armand, dit-elle en sanglotant ; au nom du ciel, donnez-moi sa bague ! elle ne me quittera qu'à la mort.

A la vue d'un désespoir si profond, Cortail, ému et presque repentant, passa au doigt d'Anastasie l'anneau d'argent, ainsi devenu le symbole de fiançailles étranges entre une florissante jeune femme du faubourg Saint-Germain et un cadavre couché bien loin, au fond d'un bois de la Vendée. Jusqu'à présent Mme de Saint-Gorgon a tenu son serment. L'anneau d'argent brille toujours à sa main gauche, à l'exclusion de tout autre, car, par un raffinement de femme, elle a exilé à la main droite

tous les autres joyaux de son baguier, même l'alliance de son mariage. Cette conduite est motivée, selon l'usage, aux yeux d'Alexandre Guibout, par une imaginaire fidélité au souvenir d'une amie ; mais le monde, moins crédule que les maris à l'égard des bagues données par les compagnes de pensionnat, a déjà calomnié plus d'une fois la main gauche de Mme de Saint-Gorgon. De leur côté, plusieurs jeunes gens des plus beaux, des plus élégants, ou des plus spirituels de l'aristocratie parisienne, ont juré guerre à mort à l'anneau d'argent. L'un veut le conquérir, l'autre le remplacer ; l'un ou l'autre réussira-t-il ? qui peut le dire ? Anastasie portera-t-elle jusqu'à la mort, ainsi qu'elle l'a juré, la bague du romanesque et malheureux Bennezons ? Arioste et Boccace en eussent douté ; pour moi, je le crois ; sans doute je ne voudrais pas assurer l'anneau d'argent contre une rivalité que l'avenir lui réserve peut-être. Il est exposé à rencontrer un jour un voisin, mais un remplaçant, je ne veux pas le supposer ; car enfin une main à cinq doigts. Les défunts et les vivants ne se gênent guère mutuellement ; et d'ailleurs quelle femme douée d'une âme chevaleresque pourrait, même pour obéir aux exigences d'une nouvelle passion, répudier le souvenir d'un amant de vingt-cinq ans, mort au combat de la Pénissière ?

CHARLES DE BERNARD.

GRENADE.

19 septembre 1837.

Il faut qu'il y ait vraiment quelque chose de magique dans ces mots de *Grenade*, l'*Alhambra* et *les orangers des rois maures* que Mme de Staël ne pouvait prononcer sans être émue jusqu'aux larmes, puisque moi-même, ce n'est pas sans une certaine émotion que je date de cette poétique cité la lettre que je vous adresse. Sans doute les Arabes, grands nécromanciens s'il en fut jamais, ont caché sous cet assemblage de lettres quelque formule cabalistique qui a le pouvoir d'évoquer tout d'un coup, devant celui qui le prononce, huit siècles tout entiers de poésie et de gloire ; car il n'a tenu qu'à moi, pendant toute cette matinée, que je n'échangerais pour aucune autre dans ma vie, de me croire ramené de quelques siècles en arrière, aux jours du dernier des souverains de Grenade, de ce Boabdil, *el rey chico* (le petit roi), dont j'ai vu le portrait ce matin, à côté de celui de ses habiles et heureux concurrents, Ferdinand et Isabelle.

Dans ce pénible voyage, entrepris follement pendant la canicule, sous le ciel ardent de l'Andalousie, c'était, avant tout, Grenade que je voulais voir; et si l'on ne m'eût laissé qu'un seul jour à passer dans une seule cité de l'Espagne, ce jour, c'est à Grenade que j'aurais voulu le donner. Enfin, j'ai vu l'Alhambra, et, chose rare dans mes souvenirs de voyages, je n'ai pas été désappointé : j'ai trouvé autre chose, mais j'ai trouvé aussi plus et mieux que je n'attendais. Le fini des détails et leur harmonieux effet m'ont fait oublier la petitesse de l'ensemble; et quiconque voudra bien prendre son parti de ne pas chercher,

dans cette ravissante bonbonnière de marbre qu'on appelle l'Alhambra, le grandiose de la mosquée de Sainte-Sophie ou du palais du grand-seigneur à Stamboul, ne courra pas plus de risque d'être désappointé que moi. Aussi bien, est-ce un reproche à faire à tous les artistes qui ont dessiné l'Alhambra, menteurs à double titre, et comme artistes et comme voyageurs, d'avoir toujours exagéré ses proportions si réduites, mais en même temps si gracieuses. Même en face de la réalité, ils semblent n'avoir tous vu que l'idéal gigantesque qu'ils avaient apporté avec eux tout dessiné dans leur cerveau, comme si la vérité n'était pas ici au moins aussi poétique que le mensonge.

Ce matin, à six heures, j'étais sur pied pour commencer mon pèlérinage *en tierra de Moros,* en terre de Maures, comme disent les chroniques, avant que le brûlant soleil de Grenade ne perçât jusque sous les épais feuillages de la *huerta* de Boabdil. Mais à peine sorti, un air frais et perçant, dont mes poumons ne s'accommodaient guère mieux que de celui de Madrid, me rappela que je me trouvais, avec la cité de Grenade, à quelques mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et que, si le jour j'étais en Afrique, la nuit et le matin j'étais en Suisse ou dans les Pyrénées. Il y a deux choses que j'avais tout à fait oubliées depuis deux mois que je voyage en Andalousie, c'est le froid et la pluie; et bien que je me sois surpris quelquefois à désirer l'un ou l'autre, en enfant gâté, qui, lassé de brioche, veut avoir du pain bis, j'avoue que cette poignante sensation du froid, sur une poitrine habituée à l'air tiède de Malaga ou de Cadix, ne fut rien moins qu'agréable. Mais bientôt le soleil, en se montrant au-dessus des tours rougeâtres de la forteresse maure, me fit oublier cette sensation pénible, et je gravis avec courage la longue et tortueuse montée qui conduit de Grenade à l'Alhambra.

Tout à coup une large porte, chrétienne d'un côté, arabe de l'autre, et taillée dans un épais massif de pierre de taille, vint me barrer le chemin, et une inscription espagnole m'apprit que j'entrais dans la juridiction de la forteresse de l'Alhambra. Certes, le style de cette porte, style qui n'est à vrai dire ni moresque, ni gothique, ni romain, n'a rien de bien gracieux. Le cintre arabe si élégant y est à peine indiqué; mais c'était le premier pas que je faisais sur le territoire maure, et je doute que jamais

sectateur de l'Islam ait franchi la porte du paradis avec plus de respect que je n'en éprouvai en pénétrant dans le saint lieu.

Déjà le soleil, en s'élevant sur l'horizon, avait échauffé les rues tortueuses de Grenade et la rampe qui conduit à l'Alhambra; mais à peine j'eus franchi la porte de la citadelle, qu'une délicieuse fraîcheur m'assaillit sous cette voûte épaisse de feuillage qui recouvrait des deux côtés le chemin. Il faut avoir parcouru d'un bout à l'autre, pendant l'été, cette aride et triste Andalousie; il faut avoir fait des lieues et des journées à travers ces plateaux brûlés et ces plaines poudreuses où, vingt milles à la ronde, l'œil ne rencontre pas un arbre, pour apprécier tout ce qu'il y a de volupté à se sentir transporté tout d'un coup sous cette épaisse ramée, et enveloppé, comme d'un vêtement, de la fraîcheur qu'elle exhale; à deviner à travers les branches le soleil qu'on ne voit pas, à entendre de tous côtés l'eau ruisseler sous leurs feuilles humides, et à respirer à longs traits leur fraîche et balsamique odeur. Moi, qui à Cadix, allais au théâtre, ne fût-ce que pour voir des arbres en peinture, c'était enfin de véritables arbres que j'avais là, devant moi; c'était sous une bonne ombre, bien réelle et bien fraîche, que je m'étendais à mon aise, sans être obligé, comme sur la route de Malaga, de disputer aux chèvres un coin d'ombre, sous un buisson, pour le partager avec elles.

Je l'avouerai franchement, peut-être en Suisse ou en Normandie, cette voûte de hêtre et d'ormeaux sous laquelle je me promenais n'aurait rien eu que de fort ordinaire; mais le sol où ils croissaient s'appelait Grenade, et ces grandes tours rougeâtres que je voyais percer à travers leurs feuillage avaient nom l'Alhambra; c'en était assez pour parer d'un prestige de poésie tous les objets que j'avais autour de moi. Et puis, au milieu de cette végétation toute septentrionale qui m'entourait, il y avait un charme piquant à voir poindre çà et là la raquette épineuse d'un nopal, ou le fer de lance d'un agavé, ou la tige svelte d'un laurier rose, qui venait vous rappeler de temps en temps que vous étiez en Andalousie. D'ailleurs la coquette Grenade, habituée à être visitée dès le matin par les étrangers, avait déjà paré son Alhambra : des détachements de forçats, transformés en jardiniers, présidaient à sa toilette, et réparaient le chemin, ou épluchaient les plates-bandes de fleurs. C'était partout un bizarre et

curieux mélange de nature sauvage et de nature cultivée, de ruines antiques et de masures modernes, humbles échoppes tout étonnées de se trouver, comme un mendiant à la porte d'un palais, sur ce sol foulé tant de fois par les pieds des khalifes.

Mais, après tout, ce n'étaient pas des arbres que j'étais venu voir à l'Alhambra, et je me décidai enfin à quitter cette magnifique avenue pour entrer dans la citadelle par l'étroite et gracieuse porte qui en ouvre l'accès. Cette fois, c'était bien une véritable porte arabe, avec son cintre recourbé comme les deux bouts d'un croissant, armes *parlantes* dont l'islamisme a partout blasonné son architecture. Du reste aucun ornement, aucune sculpture ; rien que cette porte, haute et élancée, belle de sa simplicité même, et qui contrastait si heureusement avec l'épais massif quadrangulaire de briques rouges où elle se trouve enchâssée, comme la niche d'un saint sous un mur d'église. Deux ou trois soldats espagnols, y compris le factionnaire qui montait sa garde assis, me laissèrent passer sans mot dire, sans même me demander si j'étais chrétien ou maure, et je me trouvai en pleine terre d'Alhambra, prêt à demander audience à tous ces vénérables fantômes de rois enturbannés dont je venais troubler la poussière.

Quand j'ai parlé de la petitesse de l'Alhambra, il faut pourtant s'entendre. L'Alhambra, dans son ensemble, est une forteresse moresque, et il en est peu assurément au monde de plus vaste et de plus imposante. Son enceinte renferme, en quelque sorte, une autre ville au-dessus de la ville de Grenade, et l'on peut s'en faire une idée en apprenant qu'elle contient, outre les immenses tours qui subsistent encore, un palais moresque, une église et un palais chrétien, une esplanade assez vaste pour y faire manœuvrer un régiment, et une demi-lieue de jardin. Mais l'Alhambra proprement dit, c'est-à-dire le palais des rois maures, est un petit réduit, une bonbonnière (il faut bien que je répète ce mot, car il n'y en a pas d'autre qui exprime aussi bien ma pensée), faite pour donner une plus juste idée de la richesse et du goût des souverains de Grenade que de leur puissance. Ce diminutif de palais ne s'appelle pas, en espagnol, l'Alhambra, mais la *Casa-Réal*, et il faut, pour la visiter, une permission que l'on donne à tout le monde, et que, chose rare en Espagne, on ne fait pas payer.

La première impression, en entrant dans la forteresse, est triste et sévère : à gauche, les vieilles ruines de cinq ou six tours moresques, dont la plus élevée sert encore de beffroi, et qu'une cloche chrétienne protége contre les injures des hommes, comme la croix protége le Colysée romain ; à gauche, les ruines plus jeunes d'un palais bâti par Charles-Quint, qui a voulu, après Ferdinand et Isabelle, laisser sa trace à l'Alhambra, palais qui ne fut et ne sera jamais qu'une ruine, car il n'a pas été achevé, et sa belle façade dans le style de la renaissance, sans toit et tout à jour avec ses grandes fenêtres, brave hardiment les injures du temps qu'elle supporte depuis trois siècles sans avoir perdu une pierre.

Ce palais, œuvre de Berruguete, le plus célèbre architecte de l'époque de Charles-Quint, semble avoir été bâti par le puissant empereur dans une émulation juvénile d'artiste et de roi, comme pour montrer, à côté du palais des rois maures, ce que pouvait faire l'art de leurs vainqueurs, l'art espagnol et chrétien alors dans toute sa spendeur. Mais les architectes de l'Espagne n'ont pas vaincu comme ses généraux. Le somptueux édifice, bâti sur une portion même de l'Alhambra, et qui étaye de ses lourdes assises de pierre le frêle édifice qui repose sur lui, est resté inachevé ; sa triple façade, dans le style imposant, mais bâtard de la renaissance, avec ses arcs surbaissés, et ses riches et lourdes fenêtres affaissées sous le poids des sculptures, forme un contraste peu heureux avec les sveltes colonnettes et les broderies délicates des *patios* de l'Alhambra, qu'un simple mur sépare de lui. L'œil, qui cherche de tous côtés des fabriques moresques, s'étonne et s'afflige de voir se dresser debout, comme une décoration de théâtre, en face de ces belles tours moresques dont les bastions rougeâtres s'écroulent sous le faix des ans, ce grand mur de pierre découpé à jour, vivant emblème de toute cette grandeur déchue, et de cette gloire inachevée qui caractérise l'Espagne depuis Charles-Quint.

Laissant donc de côté le squelette décharné de l'œuvre de Berruguete, j'entrai dans la *Casa-Real,* qu'on me permettra d'appeler, au lieu de ce triste nom moderne, de son antique et vrai nom d'Alhambra, et je me trouvai tout d'un coup dans ce noble vestibule du palais des rois de Grenade, connu sous le nom de *Patio de los Arrayanes* (la Cour des Myrtes). Qu'on ne s'at-

tende pas ici à me voir décrire en détail toutes les merveilles de ce lieu enchanté, et mesurer pied à pied ses sveltes colonnades et ses longues galeries aux festons de stuc et de marbre. L'enthousiasme vrai, chose rare par le temps et par les *touristes* qui courent, se sent et ne se jauge pas, et, pour dire la vérité, je ne vois pas ce que quelques pieds de longueur de plus auraient pu ajouter au sentiment de religieuse admiration dont je me sentis saisi en entrant dans cette enceinte. En fait de détails de ce genre, d'ailleurs, l'auteur du *Paseos artisticos de Granada*, et M. de Laborde, dans son excellente description de l'Alhambra, ne m'ont laissé rien à faire, et je renvoie à leurs ouvrages ceux qui seraient curieux de savoir au juste dans combien de pieds cubes on est parvenu à enfermer l'une des merveilles du monde.

Le *Patio de los Arrayanes* est une cour ouverte, en forme de carré long, au milieu de laquelle s'étend une pièce d'eau étroite, entourée de plates-bandes de fleurs et de cyprès nains et taillés, dont la coquette symétrie s'harmonise parfaitement avec le style symétrique et fleuri de l'architecture arabe. De longs murs blancs, coupés çà et là par quelques portes délicatement ciselées, s'étendent des deux côtés; mais, aux deux extrémités, règne une double galerie où s'étalent dans toute leur splendeur les inépuisables caprices de cet art fantastique qui semble éclos sous la main des fées. La riche salle *des ambassadeurs*, que vous apercevez au fond du *Patio*, s'ouvre devant vous comme une échappée de vue lointaine sur ce monde de féerie, terrestre paradis où il ne manque, pour le peupler, que des femmes et des parfums. Mais à travers la première galerie par laquelle vous êtes entré, vous apercevez bientôt le *Patio de los Leones* et la fameuse fontaine des lions, et le *Patio de los Arrayanes*, comme le vestibule du temple, est bien vite délaissé pour le sanctuaire.

J'essaierai encore bien moins de décrire en détail ce lieu de délices, qui, malgré l'exiguité de ses proportions, est peut-être une de plus saisissantes et des plus exquises merveilles que l'art ait jamais enfantées. Tous les murs de Paris sont, depuis quelques années, tapissés de dessins de l'Alhambra, et toutes mes descriptions vaudraient-elles quelques traits du crayon de Roberts? D'ailleurs les termes techniques qu'il faudrait employer effraient mon ignorance et lasseraient bientôt la patience de

mes lecteurs. J'aime mieux leur raconter tout bonnement ce que j'ai senti, et en appeler, pour deviner le reste, à leur imagination, aidée d'un simple croquis de l'Alhambra qu'ils peuvent étudier chez le premier marchand d'estampes du boulevart.

La sensation qui, chez moi, domine toutes les autres en face de toute ruine célèbre, et surtout de ces ruines du midi, si fardées encore et si belles dans leur décadence, c'est une espèce d'incrédulité stupide, et d'impuissance de me figurer que ces murs que j'ai là devant moi soient aussi vieux qu'on me le conte. Mais jamais peut-être cette sensation bizarre n'avait été aussi vive que devant l'Alhambra, la plus riante et la mieux conservée de toutes les ruines, si l'on peut donner ce nom à une habitation que les maîtres semblent avoir quittée d'hier, pour y revenir demain. Le fard, hélas! s'y trouve aussi comme sur la joue d'une vieille coquette, car les barbares possesseurs de ce bijou de stuc et de marbre ont, il y a quelque quarante ans, recrépi à la chaux toutes les broderies de sa dentelle de pierre, et bouché avec un ignoble ciment les rides que le temps impitoyable y avait laissées.

Mais, malgré tout ce que les conquérants de Grenade ont pu faire depuis trois siècles pour gâter l'Alhambra tout en le conservant, le *Patio de los Leones* suffirait à lui seul pour nous révéler toute une civilisation, tout un peuple, toute une époque! Pour moi, pendant un grand quart-d'heure, j'avais peine à me persuader que les indolents monarques de Grenade à son déclin eussent réellement quitté ce lieu de délices où ils oubliaient tout, jusqu'au trône qu'ils allaient perdre; il me semblait encore entendre sur ces grandes dalles de marbre, endormies depuis tant de siècles, le bruit des sandales traînantes de Boabdil, ou le pas plus léger de quelque odalisque favorite dont le voile flottant s'accrochait à une branche d'oranger. J'avais besoin de regarder de temps en temps l'impassible figure du gardien de l'Alhambra, le type espagnol le plus complet que j'aie jamais rencontré, pour m'assurer que c'était bien un *viejo christiano,* un vieux chrétien à barbe grise, que j'avais à côté de moi, au lieu d'un des muets du harem de Boabdil.

Le brave homme enfin, lassé de mon tenace silence, se décida à me laisser seul avec les fantastiques habitants de ce lieu enchanté, et je pus tout à mon aise me vieillir de trois ou quatre

siècles, et faire à loisir, appuyé contre un fût de colonne, de l'histoire d'Espagne comme on n'en fait ni dans les livres ni à Paris. Je ne sais si je me trompe, mais il me sembla que ces deux heures passées à l'Alhambra me faisaient entrer plus avant que toutes les recherches de la science et que sa lettre morte dans l'esprit de ce peuple mystérieux, dont le véritable caractère est encore une énigme. En face de cette miniature de la vie orientale que j'avais devant mes yeux, avec ses proportions exiguës, son élégance un peu maniérée, et son architecture pliant, comme sa poésie, sous le faix des ornements, je compris tout d'un coup, par une de ces vives intuitions que l'étude seule ne donne pas, comment cette conquête arabe, naguère à l'étroit dans l'Espagne, avait fini par tenir tout entière dans les murs de l'Alhambra, et y rouler sur elle-même, comme un serpent, cette spirale immense qui avait d'abord enfermé l'univers. Ce riant harem plus semblable à un boudoir qu'à un palais de roi, ces frais ombrages aux eaux murmurantes, ces bains souterrains où la voûte percée d'étoiles ne laissait descendre sur les grandes cuves de marbre qu'un demi-jour doux et voilé ; cet air qui semblait tiède des parfums de l'Orient, ces arbres verts encore de leur éternelle jeunesse au milieu de tant de ruines, leurs contemporaines, m'apprirent bien vite comment les farouches courages des conquérants de la Péninsule s'étaient énervés aux molles délices de cette Capoue andalouse. Repassant d'un coup d'œil toute l'histoire de l'Espagne arabe, je vis cette conquête qui, d'abord à l'étroit dans la Péninsule, avait débordé sur la Gaule, se replier peu à peu sur elle-même, et, chassée tour à tour de tous ses points d'arrêt, refoulée par le flot de l'invasion chrétienne, s'arrêter, enfin, pour dernière halte, avant de repasser le détroit, dans cette *huerta* de Grenade, la dernière et la plus belle de toutes les provinces qu'elle avait possédées.

Éloquent emblème de cette destinée de l'Espagne musulmane, mêlée jusqu'à sa dernière heure de combats et de voluptés, l'Alhambra, forteresse et harem à la fois, avec ses hautes tours à demi écroulées, et ses salles de marbres debout encore pour attendre des hôtes, m'offrait le camp à côté du palais, la tente des Bédouins en regard du harem du khalife. D'un côté, les vastes murailles, rouges comme le sol sanglant qui les supporte, les *Torres vermejas* (tours vermeilles) lézardées à la fois par

les siècles et par les boulets de Ferdinand ; de l'autre, l'étroite enceinte où ces Bédouins, passés rois, allaient se reposer de la guerre sous leurs tentes de marbre, et où l'insouciant Boabdil enfermait dans l'Alhambra son royaume d'une lieue carrée.

L'Espagne arabe, d'ailleurs, il faut se le rappeler, avait fini avec les Ommyades sous la conquête africaine, près de trois siècles avant que l'Alhambra n'eût commencé à sortir du sol. Ces grossiers Berbers, transplantés tout d'un coup du sein de leurs déserts au milieu de cette molle civilisation de l'Espagne arabe, s'énervèrent bien vite au sein d'un air trop parfumé pour eux. Depuis la fin du khalifat de Cordoue, l'histoire de l'Espagne musulmane ne marche plus que de chute en chute, et puisqu'elle devait périr, jamais du moins tombeau plus gracieux que l'Alhambra n'a enfermé une monarchie et un peuple qui s'éteignaient tous deux dans la même agonie.

Bien des voyageurs se sont plaints d'avoir été désappointés par la petitesse de l'Alhambra, et pourtant, selon moi, c'est cette petitesse même qui en fait le charme. Il y a dans les détails de cette minutieuse architecture, découpée tout à jour en broderies capricieuses, une délicatesse et un fini qui excluent tout à fait la grandeur des proportions. Ici tout est harmonieux, tout est complet, parce que tout est l'œuvre d'une seule et même pensée. Sensuel et raffiné, comme sa religion, comme sa poésie, l'homme se tient ici courbé vers la terre où il a pris racine, et l'architecture n'a pas besoin d'élancer vers l'infini sa pensée toute matérielle. Ces grêles colonnettes semblables au tronc du palmier nain, épanouissent à quelques pieds du sol leur feuillage luxuriant, et laissent pendre à hauteur de main d'homme leurs grappes de sculpture. Les toits, sont bas, car l'hôte de ces lieux s'y tient plus souvent couché que debout. Il a des fleurs, des fontaines, des parfums et des femmes ; que lui faut-il de plus, et a-t-on, après tout, besoin de tant de place pour un lit et pour un tombeau ?

Au milieu des touffes de fleurs qui étalent leur fraîche végétation dans l'intérieur du *Patio,* s'élève la fameuse fontaine supportée par douze lions de marbre. Ces lions sont bien laids, bien lourds, bien peu gracieux, sans doute ; mais il y a si longtemps qu'ils sont là pour supporter cette conque de marbre, qu'on leur pardonne leur disgracieuse carure en faveur de leur

vénérable antiquité. On sait d'ailleurs que l'Islam défendait à ses sectateurs de reproduire sur la toile ou dans la pierre l'image de l'homme et des animaux, et la gaucherie de l'artiste a pour excuse son inexpérience. Du reste, cette infraction à la loi de Mahomet n'est pas la seule qu'on rencontre dans l'Alhambra : au fond du *Patio,* dans la salle dite du Tribunal, il existe sous trois petites voûtes, à demi-éclairées, trois délicieuses fresques dont M. de Laborde a donné le dessin en y joignant un ingénieux commentaire. Je me garderai bien de les décrire après lui ; mais je partage tout à fait son opinion, qu'elles sont l'œuvre de quelques chrétiens prisonniers que les Maures ne demandèrent pas mieux que d'exempter de la défense faite par Mahomet. Ces peintures, malgré leur froideur et leur crudité, sont en même temps si vraies et si naïves, à côté d'un dessin pitoyable et d'une absence complète de clair-obscur et de perspective, les airs de tête sont si purs et si candides, les costumes si curieux, l'expression si sentie, qu'on pardonne et qu'on aime, dans cette enfance de l'art, jusqu'à sa délicieuse gaucherie. Parmi ces fresques, il en est une surtout qui m'a frappé : dix personnages, vêtus uniformément du long manteau arabe que j'ai retrouvé à Tanger et coiffés du turban croisé sous leur menton, siégent assis autour de la voûte sur ce prétoire immobile où leur séance dure depuis quatre siècles ; ce sont des juges sans doute, et ils écoutent l'exposé d'une affaire, ainsi que l'annonce leur air d'attention profonde et intelligente ; mais tous ont la main sur la garde de leur épée courte et large, car la justice est armée dans la loi de l'Islam, et elle frappe plus souvent qu'elle n'absout. Quelques-unes de ces têtes sont vraiment admirables de simplicité ,de grandeur et de repos dans la force. Sous ce terrible niveau du despotisme religieux, militaire et civil à la fois, où tous sont égaux dans la servitude, il faut bien que l'équité naturelle du juge supplée au silence de la loi ; la justice, quand elle n'est pas faussée par les caprice du despote, est le beau côté de la civilisation orientale, et si le tableau n'a qu'une face, il faut du moins savoir gré à l'Alhambra de nous montrer celle-là.

Je ferai grâce au peu de foi de ceux qui liront ces lignes des taches de sang trois ou quatre fois séculaires qu'on montre dans la fameuse cuve de marbre où furent décapités les Aben-

cerrages, trahis par la haine des Zé
rencontrée dans le marbre, heureu
mais j'ajouterai, à l'honneur de m
qu'il me conta l'histoire, sans trop m
même l'air de la trouver suspecte. M
laire qui n'est pas sans poésie, il y a
de touchant dans cette tradition de
comme celle de Rizzio, comme celle
souvenirs d'amour et de volupté. B
leur tache de sang qui ne passe pas
main de l'épouse de Macbeth ; or, ce
aller, qu'est-ce aux yeux du vulgair
si profond, sinon la vengeance divin
et matérielle, qu'il veut toucher de sa
Qu'est-ce enfin que toute superstitio
de la foi, l'enveloppe charnelle q
subtile pour les esprits grossiers, a
comme à l'enfant, ce que leur raiso

Je m'aperçois que j'aurais eu aussi
bra que de raconter une à une tout
passé par la tête pendant les longue
sous ses arcades de marbre. Je passe
rêter, à son voisin le Généralife, m
pâtre, devenu fermier des péages de
verait pas, comme dit La Bruyère, d
grand siècle, digne de lui et de sa fo
moins orné, le Généralife a pourtan

ces arbres vénérables que fut surprise, dit-on,
dans une conversation adultère, la sultane Zob
rian m'a le premier appris l'histoire en même ten
l'Espagne arabe, et le roman, chez lui, comme
peu près aussi véridique que l'histoire.

Mais, vrais ou faux, tous ces souvenirs, toute
dont notre enfance a été bercée, prêtent à ces li
cadrent si bien, un charme inexprimable. Le peu
chez qui la rudesse des mœurs n'exclut pas un
toute cette poésie des antiques croyances ; le peu
son enfance des vieilles romances chevaleresqu
encore à ses heures de loisir ; le peuple prend un
au sort de l'amoureuse sultane et de ces tristes A
méchamment mis à mort par les traîtres Zégris
justifier à ses propres yeux de l'intérêt qu'il por
il a brodé sa légende chrétienne sur la légende
croit fermement que les Abencerrages, en mour
rent la foi chrétienne, sans doute pour ne pas r
l'autre monde leurs éternels ennemis, les Zégris

Je ne quitterai pas l'Alhambra sans dire un
cieuse petite mosquée qu'on voit dans le logem
neur, bâti sur un des cinq *patios* dont se com
l'Alhambra. Ce charmant petit édifice, restaur
Charles-Quint, a été consacré au culte chrétien,
Léon et les lions de Castille s'y mêlent partout su
caprices de l'art arabe et à ses fines broderies.
colonnes de marbre soutiennent la voûte de
carré, exactement proportionné aux dimensions

LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

ET M. VICTOR HUGO.

Le tribunal de commerce voyait, l'autre jour, paraître à sa barre M. Victor Hugo pour la seconde fois. M. Victor Hugo est une de ces fermes volontés que rien n'arrête, qu'on peut briser, mais qui ne saurait pas plier. Quand fut arrêté son malheureux drame intitulé : *le Roi s'amuse,* M. Victor Hugo fit comparaître en justice la Comédie-Française pour lui demander raison d'une chute dont elle était innocente; aujourd'hui, à bien meilleur droit, M. Victor Hugo cite devant les juges cette même Comédie-Française, qui manque cette fois, non pas à une pièce tombée, mais à trois drames usés, et, qui plus est, à un traité signé.

Il y a encore de vieux juges, au tribunal de commerce, qui doivent être bien étonnés, dans le fond de leur âme, en voyant la littérature, marchandise tout à fait ignorée au temps de leur jeunesse, implorer une sentence arbitrale, et le poëte assis sur le même banc que le banquier, l'agent de change, le marchand de sucre et d'indigo. Les valeurs de l'esprit, si nouvelles et cependant si importantes, doivent donner aux juges consulaires bien des peines, avant de les juger convenablement, et nous sommes encore trop peu habitués aux affaires de la bourse littéraire, pour pouvoir coter ainsi, à francs, sous et deniers, la hausse et la baisse des esprits contemporains. C'était donc une cause toute nouvelle et remplie d'intérêt.

D'un côté se présentait, armé de son bon droit, un des esprits les plus puissants de ce temps-ci, une imagination active, passionnée, sans frein et sans loi, mais aussi une vanité immense, incommensurable. — Cet homme venait donc, et disait au juge commercial : « Je suis un commerçant comme un autre, seulement je produis des œuvres de génie. Mon fonds de commerce, à moi, c'est l'esprit, c'est l'imagination. Voilà mon domaine, voilà ma fabrique, voilà la terre d'où je tire mes moissons, le moulin d'où je tire ma farine. A force d'employer convenablement cette même imagination et ce même esprit, je me suis placé au niveau d'un notaire, d'un avocat, d'un agent de change, de tout autre privilégié qui a payé son privilége. J'ai été l'un des premiers à tirer la poésie française de cet état de misère et de pauvreté où elle s'était jetée de gaieté de cœur. Écoutez-moi donc, messieurs les juges et les commerçants, tout simplement comme vous écouteriez un de vos confrères qui vendrait un produit tout nouveau dans le commerce, mais utile, salutaire, et reconnu par les lois.

» Il y a donc, rue de Richelieu, à Paris, une boutique de spéculateurs Bas-Normands qui vendent en détail, au public, l'esprit, le style et l'imagination qu'ils achètent en gros aux producteurs. Ce commerce-là ne laisse pas que d'être une spéculation importante ; il est même si favorisé du gouvernement, que le gouvernement accorde à ces marchand-là, outre le privilége exclusif de vendre cette sorte de denrée, une énorme subvention et une boutique gratis dans le plus beau quartier de Paris. Vous voyez bien que ces messieurs, ainsi favorisés, ne peuvent être admis à aucun bénéfice quand ils manquent de loyauté et de bonne foi.

» Or, ces messieurs, dûment représentés par un fondé de pouvoirs qui leur appartient, qui est leur homme de confiance, qui ne peut rien faire sans leur permission, ayant appris que moi poëte, moi producteur dramatique, je logeais dans telle rue, m'ont envoyé leur homme de confiance et m'ont fait proposer, par sa voix, de leur céder à un prix convenu plusieurs pièces de ma récolte intellectuelle, nommées : *Hernani, Marion Delorme, Angelo, tyran de Padoue.* Toutes ces différentes marchandises, bien et dûment conditionnées, étaient parfaitement connues de messieurs les acquéreurs, ils ne peuvent donc

pas exciper de leur ignorance pour dire que je leur ai livré telle qualité quand je leur avais vendu telle qualité ; la marchandise qu'ils ont achetée, ils l'ont vue ; je la leur ai livrée telle qu'ils la voulaient et avec toute bonne foi.

» Donc, après bien des allées et des venues, des dits et des contredits, il a été convenu entre moi, vendeur, et lesdits marchands de la rue Richelieu, acquéreurs, que je leur vendais et cédais, à certaines conditions bien et dûment stipulées, les mêmes pièces qu'ils étaient venu marchander chez moi, à savoir : *Hernani, Marion Delorme*, *Angelo*, *tyran de Padoue*. Par ce traité en bonne forme, signé et contresigné de leur mandataire spécial, ou plutôt de leurs mandataires spéciaux, car ces messieurs changent souvent de mandataires, lesdits acquéreurs s'engageaient à faire jouer lesdites pièces de théâtre un certain nombre de fois dans la première année de la première représentation, plus, dix fois chaque année qui suivrait cette année de la première représentation. Le traité est là, il est signé, il est clair et net, il a été ratifié à plusieurs reprises de vive voix et par écrit.

» Et cependant, depuis tantôt trois ans, et malgré toute ma patience, ledit traité n'a pas été mis à exécution, et je suis encore à me demander ce que veut dire ce mot-là, — *traité*, — *engagement*, — *promesse par écrit !*

» Dans un tel état de choses, et me voyant à la merci de négociants qui manquent à leur parole, qui oublient leur signature, qui renient leur homme d'affaires, que pouvais-je autre chose, sinon m'adresser au tribunal qui redresse tous les torts en affaires de commerce? que pouvais-je autre chose, sinon demander justice à ceux qui ne souffrent pas que la plus petite lettre de change soit vingt-quatre heure en retard ? J'arrive donc à vous mon traité à la main, comme un simple commerçant, et je vous dis : — *Jugez-nous !*

» Et remarquez bien, messieurs, qu'en ceci je suis dans une position plus favorable peut-être que tout autre créancier. Ma partie adverse est privilégiée, c'est-à-dire que nulle autre n'a le le droit de vendre la même marchandise aux mêmes conditions et ne possède les mêmes moyens de la débiter. Ma partie adverse est ingrate, c'est-à-dire qu'après m'avoir attiré par toutes sortes de prévenances, elle me quitte brusquement pour d'autres vendeurs plus heureux, la maison Casimir Delavigne, Eugène Scribe

et compagnie. Ma partie adverse est méchante, c'est-à-dire qu'elle laisse partir méchamment Mme Dorval et M. Bocage, et tous les détaillants, pour lesquels j'avais conçu et entrepris mes drames. — Ainsi, messieurs, il s'agit pour moi d'une double ruine, de ma ruine présente et de ma ruine à venir. »

Tel est, à n'en pas douter, et tel a été, en effet, le plaidoyer de M. Victor Hugo, en présence des juges consulaires. Puisque aussi bien la littérature n'a pas maintenant d'autres juges que les juges du tribunal de commerce, il faut bien que les plaideurs littéraires s'abaissent à parler la langue des simples endosseurs de lettres de change. Dans cette affaire, plus M. Victor aura parlé comme parlerait un homme de la bourse, et plus certainement il aura démontré l'excellence de son bon droit. Et, en effet, ainsi attaqués, que peuvent répondre MM. les débitants comiques et tragiques de la rue Richelieu ? Sous quel prétexte peuvent-ils être admis à plaider qu'ils ne se sont pas obligés à reprendre *Hernani, Marion Delorme, Angelo, tyran de Padoue?* Ce traité existe-t-il? L'ont-il signé ? Là est toute la question. Aussi ces pauvres négociants, ainsi poussés dans leurs derniers retranchements, n'ont guère su que répondre. Ils ont cherché, pour anéantir ce traité solennellement consenti, les chicanes les plus étranges. Ils en ont appelé aux *règlements constitutifs* de la société, au *conseil d'administration, qui n'avait pas approuvé le traité signé par le directeur,* au *visa du commissaire royal!* Cependant la partie adverse arrive, un traité en main, disant : *Avez-vous signé? N'avez-vous pas signé?* Et songez bien, ce qui est terrible pour MM. les négociants du Théâtre-Français, que la chose se passe devant le tribunal de commerce!

Il est donc évident que le procès ainsi entrepris, M. Victor Hugo ne saurait le perdre. Il a raison, commercialement parlant, et la Comédie-Française est la bien mal avisée et la bien mal venue de se battre contre un traité signé et consenti successivement par trois directeurs. Mais cependant, vous tous qui estimez que la poésie est une chose sainte et redoutable, cela ne fait-il pas peine à voir la poésie obligée d'employer les protêts, les huissiers, les assignations, les contraintes par corps ! Vous qui entourez le poëte de respects et d'hommages, cela ne vous cause-t-il pas un violent chagrin de voir le poëte à la barre

d'un tribunal, d'un tribunal de commerce encore ! et là, passant à plaider le temps qu'il devrait passer à écrire ; perdant, dans une salle froide et humide, les belles heures de la promenade et de la méditation au soleil ; invoquant les juges, quand il devrait évoquer les Muses ; remplaçant l'inspiration par le code de commerce ! — Pauvre poëte, qui redevient un simple mortel !

Mais cependant, si, au lieu de se défendre en tremblant, la Comédie-Française y avait été franchement et vigoureusement ; si, au lieu de couvrir M. Hugo d'admiration et d'éloges, tout en faisant à ses ouvrages le plus sanglant des affronts, le refus net et formel de les jouer, elle eût osé dire au poëte ce qu'elle a sur le cœur, que pensez-vous qu'aurait pu répondre M. Victor Hugo, et dans quel embarras n'auraient pas été les juges ?

J'imagine donc qu'à ce procès étrange où la poésie est ravalée au niveau des produits les plus vulgaires, la Comédie-Française se présente tout en larmes et dans son plus grotesque accoutrement. Son pied gauche est chaussé d'un cothurne usé ; son pied droit est plongé dans un brodequin qui fait eau de toutes parts. Elle tient d'une main un sceptre de fer-blanc et une fiole de poison ; la fiole est sans fond et rouillée ; sa tête est coiffée d'un diadème, et son corps est couvert de la souquenille usée de Mascarille ; elle est à la fois Monrose et Mme Paradol ; ainsi accoutrée, elle s'avance à la barre du tribunal, et elle parle ainsi d'un ton plaintif :

« Honnêtes juges et respectables négociants qui m'écoutez ! la Comédie-Française, depuis le sieur Beaumarchais de turbulente mémoire, n'a pas eu d'adversaire plus inquiétant que ledit sieur Victor Hugo. Beaumarchais est le premier qui ait fait payer à la Comédie une valeur régulière aux auteurs dramatiques ; avant lui, les poëtes étaient trop heureux d'être joués gratis par les comédiens. C'était le bon temps pour eux et pour nous ; ils avaient peu d'argent et beaucoup de gloire ; aujourd'hui ils ont beaucoup d'argent et peu de gloire, pendant que nous, leurs comédiens, nous n'avons ni argent, ni gloire. Voilà comment, à force de parler de droits d'auteurs, d'argent, de recettes, nous sommes arrivés à l'humble état de négociants en poésie dramatique. A ces causes, nous avons acheté des drames uniquement pour les biens revendre, et non plus pour les bien

jouer ; nous n'avons plus estimé les poëtes que sur l'argent qu'ils rapportaient, et non plus sur leur poésie. C'est là ce qui fait que, pour nous, le plus grand écrivain de ce temps, c'est M. Scribe. Ce n'est donc pas notre faute si l'auteur des *Orientales,* des *Feuilles d'Automne* et de *Notre-Dame de Paris* s'est placé, dans notre estime de marchands dramatiques, bien au-dessous de l'auteur de *Don Juan d'Autriche.* Nous ne reconnaissons, nous autres, que la poésie qu'on achète à notre porte et qu'on vient voir pendant tout un hiver. A ce compte, nous ne pouvons pas reconnaître comme un grand poëte dramatique l'auteur de *Marie Tudor,* de *Marion Delorme* et d'*Angelo, tyran de Padoue,* drames excellents, admirables, écrits dans un grand style inconnu à M. Scribe, mais qui se sont tous fort peu vendus.

» Mais, nous direz-vous, puisqu'aussi bien ces sortes de drames se vendent si mal, pourquoi donc en acheter ainsi à l'avance, et non-seulement les drames que vous n'avez pas joués, mais encore les drames que vous ne jouerez plus, pourquoi donc les acheter ? Hélas ! messieurs, vous qui êtes des marchands comme nous, ne savez-vous pas bien l'entraînement commercial ? Qui d'entre vous, à la foire de Beaucaire ou sur les marchés du Havre, n'a pas outrepassé plus d'une fois sa consommation de drap ou de café ? Ainsi nous avons fait, nous autres, pour nos drames. Nous sommes des spéculateurs malhabiles, et plus à plaindre qu'à blâmer, et nous nous sommes conduits en véritables accapareurs. Mais cependant, est-ce bien une raison pour nous punir si cruellement ? Payer trente mille francs trois drames que nous avons joués tant qu'ils ont rapporté de quoi payer le luminaire ! Trente mille francs ! c'est notre bénéfice de deux mois sur la dernière comédie de M. Scribe. Trente mille francs pour *Hernani !* trente mille francs pour *Angelo !* trente mille francs pour *Marion !* Mais *Hernani* est à bout de ses souffrances ; mais nous nous sommes époumonnés à souffler dans le cor fatal ; nous avons servi ce nouveau Cid bien souvent au public ; le public le sait par cœur et n'en veut plus. Mais *Marion Delorme* est bien usée à notre théâtre ; il n'y a pas encore quinze jours que nous avons voulu mettre en scène une Marion Delorme toute neuve, et comme elle n'est pas dans l'histoire ; cette Marion ne nous a pas rapporté en quinze jours ce que lui

rapportait une de ses nuits d'été de la place Royale. Mais *Angelo, tyran de Padoue,* ce terrible, ce farouche, ce niais Angelo, pauvre tyran qui garde toutes choses, qui veille sur toutes choses, et qui ne peut garder ni sa femme ni sa maison, non-seulement nous l'avons joué, mais encore nous l'avons rejoué. Nous avons jeté dans *Angelo* nos plus grands talents et les plus populaires, Mlle Mars et Mme Dorval à la fois; pour mieux piquer la curiosité publique, nous avons fait de Mlle Mars la courtisane, et de Mme Dorval la chaste dame vénitienne, puis ensuite, pour renouveler l'attention, nous avons donné à Mme Dorval le rôle de Mlle Mars; puis plus tard, nous avons transporté, dans l'un et dans l'autre rôle, Mlle Noblet, qui est bien belle, et Mme Volnys. qui ne l'est pas moins; toutes nos femmes, tous nos hommes, tout notre velours, nous l'avons prodigué indistinctement à cet insatiable et cruel *Angelo,* tyran de Padoue et le nôtre; et pensez-vous que si le public eût répondu quelque peu aux avances de toutes nos Thisbé multipliées, nous nous serions fait assigner devant vous pour lui livrer une marchandise qui nous eût fait rentrer dans quelques-unes de nos avances? Nous ne sommes pas si niais, tout comédiens du roi que nous sommes. Non-seulement nous aurions rejoué dix fois *Angelo,* nous l'aurions joué cent fois de suite. Notre caisse est une affamée qui n'a pas d'oreilles et qui n'a pas de goût; nous tombons d'accord là-dessus avec notre partie adverse. Il peut se faire que *la Camaraderie* ne vaille pas *Marion Delorme,* mais *la Camaraderie* rapporte beaucoup plus. En un mot, comme en cent, messieurs les juges, nous venons à vous, en vous suppliant d'éloigner notre ruine. Vous avez le droit de donner au débiteur insolvable le temps de s'acquitter, donnez-nous le temps d'attendre un nouveau drame de M. Victor Hugo, et alors vraiment, quand il s'agira d'un drame nouveau, nous serons tout aux ordres du demandeur.

» Je sais bien, messieurs, que l'avocat de notre adverse partie tient en main un argument spécieux. — Mais, comédiens que vous êtes, peut-il nous dire, d'où vient cette obstination de ne pas jouer dix fois par an les drames de mon client? *Ils ne font pas d'argent,* dites-vous (pardonnez-nous ce mot qui n'est pas français, il est très-littéraire et très-dramatique); mais faites-vous donc de l'argent tous les jours? Vous n'êtes pas ici

pour en imposer à la justice. Quand vous jouez *Nicomède,* faites-vous de l'argent ? Qnand vous jouez le *Tartufe* sans Mlle Mars, faites-vous de l'argent ? Eh bien ! argent ou non, il faut nous jouer tout comme vous joueriez *Tancrède*, *Nicomède, le Tartufe ;* et que diable ! ruine pour ruine, mieux vaut-il encore vous ruiner en remplissant votre promesse, en exécutant à la lettre les traités signés, consentis, souscrits, approuvés !

» A cela, messieurs les juges, la Comédie-Française ne restera pas sans réplique. Il est bien vrai que depuis la mort de Talma, notre sauveur, la tragédié de Corneille et de Voltaire se joue dans le vide ; il est bien vrai que Mlle Mars absente, Molière n'est plus possible, non plus que Marivaux ; il est bien vrai, et ceci rentre dans notre défense, que nous sommes de pauvres diables bien à plaindre, et, par conséquent, très-fort à ménager ; mais quand vous nous demandez de vous jouer, en manière de passe-temps et d'exercice grammatical, seulement comme nous jouons Corneille, Voltaire ou Molière, les drames de M. Hugo, savez-vous que vous nous demandez tout simplement l'impossible ? Il faut, en vérité, que l'avocat de notre partie adverse soit bien peu au fait des habitudes du drame moderne, pour le mettre sur la même ligne que la tragédie classique. Nous ne parlons pas ici du mérite des écrivains, qui n'est pas en litige, et que personne ici, pas même vous, messieurs, vous n'avez le droit de juger ; mais nous parlons des auteurs du drame, du palais où se joue le drame, des acteurs qui jouent le drame, des habits dans lesquels se joue le drame. Or, vraiment, il faut être bien sans pitié pour mettre sur la même ligne *Tancrède* et *Hernani*, *Angelo* et *Tartufe !* Jouer *Nicomède* ou jouer *Angelo,* même dans une salle vide, c'est pour nous une différence, non pas de cent pour cent, mais de mille pour cent, tout autant. Toute l'ancienne tragédie se passe dans un palais qui est toujours le même, et qui est construit depuis *le Cid. Tancrède,* qui est la tragédie la plus pompeuse de Voltaire, ne demande guère qu'un bouclier et une écharpe. D'ordinaire, une demi-douzaine de comédiens, et autant de comparses, nous suffisent pour représenter tout Racine et tout Corneille ; les habits, les toges, les manteaux, ne nous manquent pas ; un poignard, ou, au besoin, une coupe en carton nous suffisent pour toutes les péripéties. Dans le drame classique, l'unité de lieu nous dispense de tous frais de machinistes

et de décorateurs. En un mot, nous pouvons jouer chaque jour cinq actes des grand maîtres, avec un peu moins de dépense qu'il n'en a fallu seulement pour établir le balcon d'*Hernani*.

» Mais le drame moderne, au contraire, loin de se contenter de l'antique simplicité de *Camille*, de *Rodogune*, ou même de *Néron* empereur, le drame moderne nous oblige à d'incroyables dépenses, dont vous seuls, messieurs, qui êtes des marchands comme nous, vous pouvez apprécier l'étendue.

» Et d'abord, le drame moderne se croirait à jamais perdu, déshonoré, vilipendé, s'il se servait d'une décoration qui eût servi à Voltaire et à Corneille. Fi donc ! Le drame moderne a inventé une architecture de carton, de planches dorées et de toile peinte, qui, pour être moins durable que l'architecture en pierres et en tuiles, n'est guère moins coûteuse. Le drame moderne veut d'abord un palais bâti pour lui tout exprès, et à chaque nouveau drame, il lui faut un nouveau palais ; et dans ce palais, il faut toujours une salle haute, une salle basse, un boudoir où l'on prie, un oratoire où l'on s'embrasse, une salle pour faire jouer les gardes, et quelquefois un redoutable tribunal, qui n'est pas le tribunal de commerce, mais qui y mène tout droit. Et dans ces salles ainsi disposées, le drame moderne veut absolument des meubles faits tout exprès pour cet oratoire, pour ce boudoir, pour cette salle des gardes, pour ce tribunal ; ici, du bois sculpté ; plus loin, du bois doré ; ici, du cuir ; plus loin, du velours ; et dans ces appartements ainsi meublés, le drame moderne donne des repas où l'on boit, où l'on mange ; il donne des bals où l'on danse ; il se rue en musique et en cuisine ; il lui faut des danseuses, des danseurs, des échansons, et que dis-je, ô ciel ! je n'ai pas parlé encore de la plus grande dépense du drame moderne, dépense exagérée, incroyable, impossible, la dépense pour les vêtements. O messieurs, vous qui êtes pères de famille, vous qui faites porter vos vieux habits à votre fils aîné, et qui faites retourner l'habit de votre aîné pour votre fils cadet, vous dont les femmes ne méprisent, ni le dégraisseur, ni les marchandes de modes au rabais, si vous saviez, si vous pouviez imaginer ce que coûte un costume, un seul des costumes du drame moderne, oh ! que vous seriez épouvantés de savoir à quel prix s'habillent aujourd'hui Charles-Quint, François 1er, Henri II, Catherine de Médicis, les Guises et tous les autres, et non-seulement ces rois et ces reines, mais

encore leurs confidents et leurs confidentes, mais encore leurs courtisans, leurs pages, leurs gardes, leurs valets, ou pour mieux dire leurs varlets! C'est à ne pas le croire, c'est à n'en pas finir. Il faut à tout ce monde plus de bonne soie, plus de bon velours, qu'on n'en dépensait à la cour même de Louis XIV. Et ce velours doit être armoirié pour bien faire, et cette soie doit être brodée; et il faut encore ajouter à ces manteaux un pourpoint, et à ce pourpoint une dentelle, et il faut que ce pourpoint soit accompagné d'un pantalon de soie, et au bout du pantalon, la vérité dramatique exige des souliers de velours, des talons rouges; et, à l'autre extrémité du héros, il faut placer une toque de velours, et au-dessus de cette toque des plumes blanches, et autour de ces plumes des diamants gros comme des œufs d'autruche! Et les femmes donc! Elles ont des queues plus longues que celle qui se fait au parterre! elles ont des manteaux portés par deux pages! elles sont ruisselantes de perles et de pierreries! Tout le reste à l'avenant. Les petits pages sont bariolés comme des papillons. Les soldats, ce que nous appelions autrefois *gardes,* devenus aujourd'hui des *soudards,* ne se contentent plus de la simple armure de carton; il leur faut des armures en fer véritable, qui fait du bruit quand le soudard s'agite. Or, ils ne sont plus, comme autrefois, une douzaine tout au plus; c'est toute une armée à vêtir, à engraisser et à payer le soir, quand nous avons à peine de quoi payer les pompiers de service! Et pensez-vous encore à ce qu'on appelle les *accessoires?* Les accessoires, je veux dire les bonnes lames de Tolède, les bonnes lances, les bonnes dagues; et les bagues, les cheveux, les gages d'amour; et les fioles d'or qui contiennent le poison et le contre-poison; et les fausses clefs, les bourses pleines d'or, les lettres déchirées et brûlées, et la cire à cacheter; et les faucons vivants qu'il faut nourrir à la viande de boucherie; et les peaux d'ours, de tigre, et léopard; et les verres qu'on brise dans l'orgie; et les incendies, les orages, les tempêtes, toutes choses qui usent beaucoup de feux d'artifice et de pois-résine : et les chevaux vivants qu'il faut louer chez Franconi; et les couronnes de roses, les cercueils, les mandolines, les crucifix, les échelles de soie; et les coups de fusils, les coups de pistolet, les arbalètes, les sarbacanes? O messeigneurs! pardon, je veux dire : ô messieurs! ce sont là d'horribles frais, qui, même

lorsque la salle est pleine, font un terrible déficit dans nos succès.

» La Comédie-Francaise n'abusera pas plus longtemps de la patience du tribunal. Sa conscience est maintenant assez éclairée. Que le tribunal nous juge. Il est vrai que nous avons eu le tort de passer un traité avec l'auteur *d'Hernani* et de *Marion Delorme*, mais ce traité est impossible à remplir. Le palais d'Hernani est en ruines; la voûte de Charles-Quint a croulé, pas un habit qui ne soit usé jusqu'à la corde. Pour meubler, habiller et loger convenablement Marion Delorme, il nous faudrait faire plus de dépenses que n'en font aujourd'hui douze fils de famille pour six danseuses du Grand Opéra ; *Angelo, tyran de Padoue*, a eu ses jours de prospérité et de gloire, mais il attend un remplaçant. Prenez-nous donc en pitié, ô vous nos juges! Ou plutôt fasse le ciel que M. Victor Hugo soit clément, et qu'il reporte sur un drame à venir toute sa sollicitude malencontreuse pour les drames passés. »

Quand donc la Comédie Française aura ainsi parlé, quel sera, je vous prie, l'arrêt du tribunal de commerce? En ceci nous n'avons pas le droit de rien préjuger.

Seulement, croyez-vous donc qu'un homme de sang-froid, appelé à résumer cette cause importante, ne serait pas le bienvenu à la résumer en ces termes :

La Comédie-Française a tort de plaider contre un homme comme M. Victor Hugo. Non-seulement elle est liée par un traité avec l'honorable poëte, mais encore elle ne saurait témoigner à son talent trop de respect et trop de soumission.

De son côté, M. Victor Hugo sera très-humblement supplié de jeter un regard de pitié sur ces pauvres comédiens, qui n'ont *ni assez de talent, ni assez d'argent* dans leur caisse, pour remonter convenablement, et pour jouer, autant qu'ils le devraient, *Hernani, Marion Delorme, Angelo, tyran de Padoue*. — Renvoie les deux parties au nouveau drame que M. Victor Hugo pourra composer; dépens compensés.... par le public!

LE

CHEVAL DE CRÉQUI.

A la cour de la reine-régente Marie de Médicis, M. de Créqui ne passait point pour l'un des plus beaux hommes, à cause de sa taille trop petite; mais il avait le langage agréable et l'air si hardi, qu'on ne pouvait se défendre d'un certain plaisir à le regarder. Il plaisait aux dames et passait pour le plus intrépide joueur de son temps, après M. de Bassompierre. Quand ces deux champions se mettaient en présence l'un de l'autre, les cartes à la main, on était sûr qu'il y aurait quelque grosse somme perdue, et le plus ordinairement c'était Bassompierre qui empochait l'argent, parce que le hasard le servait avec une constance inouie.

Un matin que M. de Créqui s'était échauffé mal à propos au petit jeu du Louvre, à vouloir lutter contre une veine malheureuse, il avait perdu 60,000 écus sur parole et de bonne grâce; mais il s'en était revenu chez lui fort triste, et songeait aux moyens d'acquitter cette énorme dette. En y mettant sa dernière pièce, il lui manquait encore plus de 40,000 livres, et le comte éprouvait bien de la répugnance à recourir au connétable de Lesdiguières, son beau-père. Ce n'était pas que le bonhomme eût jamais fait difficulté de secourir ses enfants en pareille circonstance; mais il accompagnait ordinairement ses envois de fonds d'une petite mercuriale qu'on n'aimait pas à essuyer. Le comte de Créqui demeura donc un jour entier sans se résoudre à rien, et le soir venu, comme il se trouvait seul dans

son hôtel de la rue Beauregard, il se mangea les ongles jusqu'à neuf heures. Ensuite, ayant pris une plume, il se mit d'abord à dessiner sur le bois d'une table, et finit par écrire à son ami le chevalier de Guise, pour l'engager à souper.

Au moment où le message allait partir, le chevalier lui-même arriva. Il apportait des consolations et le fond de sa bourse.

— Eh ! mon cher Créqui, dit M. de Guise, vous voilà sombre et accablé ; la plume sur l'oreille comme un procureur ! Est-ce que vous voulez écrire un traité de la vanité des choses humaines ? Les cartes ont été tigresses ; il reste encore l'amour et la table. Je vous apporte 3,000 écus ; c'est bien peu, mais vous connaissez le proverbe : La plus belle fille....

Il faut savoir que M. de Guise, le second, était fils du célèbre Balafré. Il n'était pas des plus lettrés de la jeunesse d'alors. Il préférait les quatrains de Pibrac aux poésies de Malherbe ; mais, quoiqu'il eût en effet l'esprit un peu court, il ne manquait point d'à-propos, et pour ce qui est du cœur, il l'avait meilleur et mieux placé que personne.

— Gardez cet argent, chevalier, répondit Créqui. Mon beau-père Lesdiguières ne refusera pas de venir à mon secours. Je suis un peu sombre, comme vous dites ; mais je compte sur vous pour secouer l'ennui ; et, tenez, je vous écrivais en vous engageant à venir souper.

— A la bonne heure. Je suis invité chez la vicomtesse d'Auchy, qui réunit, ce soir, un tas de beaux-esprits ; mais je reste avec vous. Nous causerons du passe-dix qui vous a joué un si mauvais tour, et nous boirons comme il faut.

— C'est cela, et au dessert nous ferons ensemble ma supplique au vieux connétable.

— Fort bien vu ! je suis plein d'esprit à la fin de mes repas.

M. de Guise renvoya ses chevaux et ses gens. On se mit à l'aise, et le souper fut promptement servi. La cave du comte de Créqui était bien garnie. Le connétable avait dans ses propriétés des vignobles fameux ; il partageait annuellement ses récoltes avec ses enfants : « Le bourgogne, disait-il, convient à tous les âges, et si mon fils a le nez un peu rouge sur ses vieux jours, il me ressemblera. » Aussi le bonhomme riait plus volontiers des excès de table que des pertes de jeu.

Créqui et le chevalier, tous deux entre vingt-cinq et trente ans, avaient la réputation d'être de solides convives. Les bouteilles se succédèrent avec rapidité ; les verres étaient grands et ne demeuraient guère en place, de sorte qu'après une heure de conversation, on demanda de l'air à grands cris. Pour noyer les soucis de son ami, le chevalier buvait outre mesure, sans s'apercevoir que les vins de M. de Lesdiguières étaient fort capiteux. A mesure que le souper avançait, la disposition d'esprit des deux jeunes gens se modifiait singulièrement. Créqui devenait plus joyeux à chaque verre, tandis que M. de Guise, contre son ordinaire, sentait sa gaieté s'évanouir. Il passait la main sur ses yeux, et faisait une mine de plus en plus sévère.

— Chevalier, disait Créqui en riant, vous n'êtes pas bien. Si le feu roi vous voyait, il jurerait son ventre-saint-gris que vous avez justement la figure fâchée de votre oncle Mayenne le lendemain de la bataille d'Ivry. Pour vous remettre en belle humeur, chantez un petit air.

— Créqui, mon cher, il me revient à la mémoire un mot que disait M. de Rohan ce matin, et qui ressemble diablement à une insulte.

— Quelle idée ! vous avez entendu de travers et vous vous souvenez double.

— Non pardieu ! voici comment la chose est arrivée. M. de Rohan était à deux pas de moi, pendant que je saluais la reine-mère, et il parlait à ses voisins du marchepied d'un carrosse. Or, je sais qu'on m'a sottement accusé d'avoir tué le marquis de Lux, par trahison, sur le marchepied de son coche, comme il en descendait pour se battre avec moi. C'est une insigne fausseté ; je ne suis pas un assassin, mille diables !

Créqui se mit à rire plus fort.

— Vous êtes charmant, chevalier : M. de Rohan ne peut-il parler du marchepied d'un carrosse sans qu'il s'agisse de vous ?

— Eh ! non. Je ne veux pas qu'on prononce ce mot. Le premier qui le dira, je le tuerai séance tenante, en lui faisant beau jeu, pour prouver que je me bats en galant homme ; mais, par la corbleu ! au diable les marchepieds ! Je les briserai tous comme ce verre, et puisque j'ai entendu parler de marche-pied,

j'en veux avoir raison. Sang de Dieu! il m'a outragé; je lui ferai rentrer ce marchepied dans la gorge.

En discourant ainsi, M. de Guise se promenait à grands pas, le visage fort rouge et les yeux hors la tête. Créqui se tenait les côtes.

— Au lieu de rire, poursuivit le chevalier, vous feriez bien mieux de prendre votre épée pour venir me seconder.

— Vous perdez la raison; la réputation du brave Guise n'est pas à faire. Asseyez-vous, et ne pensez plus à ce marchepied.

— Je ne pourrais fermer l'œil de la nuit si je ne tirais cela au clair ce soir même. Allons! puisque vous ne voulez pas m'offrir votre office, je vais aller seul chez mon homme.

M. de Guise prit en chavirant ses armes et son chapeau et descendit dans la cour de l'hôtel, où Créqui ne tarda pas à le rejoindre. Une pluie fine et perçante tombait sans bruit; l'air était froid et la nuit sombre. Cependant le chevalier, avec l'obstination de l'ivresse, persista dans sa résolution. Créqui, voyant qu'il ne pouvait le retenir, lui fit seller un cheval et lui mit sur les épaules un manteau de campagne.

— Je vous prête là une bonne bête, chevalier; ménagez-la un peu. Appelez-la par son nom pour qu'elle vous traite en ami. On la nomme *Capricieuse*. Ne serrez pas la bride si lourdement et ne la tourmentez pas. Elle n'a pas besoin qu'on l'excite. C'est l'arrière-petite-fille du fameux cheval noir de mon beau-père le connétable.

— N'ayez donc aucune peur, disait M. de Guise; me prenez-vous pour un enfant? je vous la renverrai demain au coup de huit heures.

— Allez doucement; le pavé sera glissant et il est tard. Attachez ce manteau à votre collet pour ne pas le perdre. Vos plumes vont être gâtées par la pluie; prenez mon chapeau, je remettrai le vôtre demain au valet que vous m'enverrez. La grille est ouverte. Bonsoir, chevalier! Croyez-moi, allez vous mettre au lit.

— Bonsoir, bonsoir!

M. de Guise toucha des éperons le joli cheval, qui partit comme une flèche et disparut au grand trot par la petite rue Saint-Roch.

L'action du vin se concentrant par l'effet du froid sur l'esto-

mac et le cerveau, le chevalier sentit que la tête lui tournait complétement. Le brouillard et l'obscurité étaient si intenses, qu'on ne distinguait pas les maisons. M. de Guise, laissant aller la bride sur le cou du cheval, s'en rapporta entièrement à sa monture du soin de le conduire et se mit à penser à ses affaires.

— Ah! murmurait-il entre ses dents, M. de Rohan s'imagine qu'on peut ainsi me dire une impertinence, à moi! le fils d'un homme qui a fait la guerre au roi! Morbleu! je lui apprendrai à vivre.

Puis, revenant à la jument noire, le chevalier s'écriait :

— Où me mènes-tu, *Capricieuse?* Nous allons à l'hôtel de Rohan. C'est cela. Cours ma belle, dépêchons-nous.

L'animal poursuivait sa route comme s'il eût fait grand jour ; il tourna par les rues sans hésiter, prit une foule de détours, et semblait emporté par la ferme résolution d'arriver à un but.

— Que je suis aise, disait le chevalier, d'avoir affaire à ce Rohan, qui n'est prince que d'une main ! je veux lui faire trois trous à son pourpoint. Le premier dans la poitrine, par un dégagement, comme cela...

M. de Guise oubliant qu'il était à cheval, gesticulait comme un possédé. La jument noire passa sous une voûte sombre, que le chevalier reconnut tout à coup pour une des portes de la ville.

— Oh ! eh ! où va donc ce cheval d'enfer ?

Il allait s'arrêter et demander son chemin aux gardiens, lorsque la jument, prenant le galop, se jeta au travers des champs. Avant qu'il eût remis la main sur les guides, le chevalier entendit la porte se fermer derrière lui, et l'officier de ronde qui posait à grand bruit les chaînes de clôture.

— Pardieu ! dit M. de Guise, je suis curieux de savoir où ce damné animal me va conduire. Si c'est en face du diable, j'en serai fort aise, car j'ai toujours eu furieusement d'envie de lui parler.

En reprenant ses idées querelleuses, il répétait à satiété :

— Ah ! vous croyez qu'on peut ainsi me jeter au nez ce marchepied ! Je vous en donnerai dans les côtes pour votre marchepied ! Je veux que personne n'ose plus prononcer ce mot-là,

personne que moi seul ; et je le dirai sans cesse, pour que tout le monde tremble rien que de l'entendre.

La jument noire avait repris son trot de course ordinaire. Elle tourna dans la campagne par différents sentiers qu'elle paraissait habituée à parcourir, et s'arrêta enfin devant une maisonnette dont l'obscurité ne permit pas au chevalier de remarquer la bonne apparence et l'air de propreté.

— Qu'est cela ? dit M. de Guise dont l'ivresse se dissipait. Le cheval veut entrer ici ! C'est pour m'amener à ce logis qu'il a tant couru ! Voilà qui est singulier. Il est évident que Créqui vient souvent dans cet endroit. Ce ne peut donc pas être un coupe-gorge, car je ne crois pas qu'il fasse de la fausse monnaie. Ce doit être bien plutôt une maîtresse qu'il garde dans ce manoir. L'aventure peut devenir plaisante. Allons jusqu'au bout.

La jument grattait du pied le sable avec impatience, tandis que le chevalier cherchait la sonnette. Il la trouva enfin et la tira doucement. Une lumière éclaira les unes après les autres toutes les fenêtres d'une petite tour, et un vieux valet ouvrit la grille.

— On ne vous attendait plus, monsieur le comte. Vous n'avez pas coutume d'arriver passé minuit. Madame est au lit.

Le chevalier, descendu de sa monture, était fort embarrassé. Il n'osait parler de peur de détromper le valet. Il rabattait son chapeau sur sa figure et s'enveloppait du manteau de Créqui ; mais il ne savait quel chemin prendre, ni où se trouvaient les escaliers. Heureusement une femme de chambre, en robe de nuit, se présenta, une lumière à la main, et conduisit le chevalier par les degrés jusqu'à l'appartement de la dame.

— Faut-il réveiller Thomas ? demanda la Dariolette.

— Non.

— Monsieur le comte a-t-il besoin de quelque chose ?

— De rien.

— S'il veut me donner son manteau...

— Laisse-moi, va-t-en.

M. de Guise entra dans la chambre à coucher, et ferma la porte brusquement, au nez de la suivante.

— C'est bien aimable à vous d'être venu ce soir, mon cher seigneur, dit une voix fort douce. A quel heureux hasard

dois-je votre visite, un jour consacré au jeu et à la cour?

Au lieu de répondre, le chevalier s'empara d'une lumière et d'une grosse clochette, qui étaient posées sur un guéridon près du lit, et les porta sur la cheminée. La dame, écartant un peu les rideaux, reconnut aussitôt que ce n'était pas Créqui. Elle cacha sa figure dans ses mains, sans que le chevalier eût le temps de la voir.

— O mon Dieu! cria-t-elle avec l'accent du plus grand effroi, qui est cet homme?

— Ne vous effrayez pas, madame, je suis le chevalier de Guise, et non point un malfaiteur.

— O ciel! je suis trahie! perdue! Au secours! N'approchez pas de moi!

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit le chevalier en s'asseyant avec sang-froid; si vous appelez vos gens, tout Paris saura l'aventure demain. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis M. de Guise, vous dis-je; je ne vous veux point de mal. Laissez-moi vous conter par quel étonnant enchaînement de circonstances je me trouve ici à la place de Créqui.

La dame enveloppa sa tête dans les draps.

— Je ne vous regarderai point, si vous le voulez ainsi, poursuivit le chevalier. Rassurez-vous, je vous en supplie; vous verrez que vous avez affaire à un galant homme.

M. de Guise raconta tout ce qui venait de lui arriver.

— La curiosité seule, poursuivit-il, m'a conduit jusque dans cette chambre. Maintenant je consens à me retirer, si vous l'exigez; mais je pense que vous serez assez charitable pour me garder jusqu'au jour, car je veux être roué si je sais en quel pays je suis, et la nuit est noire, glaciale et pluvieuse en diable.

— Eh bien! monsieur le chevalier, dit la dame, je vais vous faire donner une chambre et un lit. Vous partirez demain matin, et vous irez dire au comte de Créqui ce qui s'est passé. Mais, non, vous saurez en vous en allant où vous êtes venu; vous reconnaîtrez la maison; vous apprendrez mon nom; vous le direz partout. Oh! que vais-je devenir, mon Dieu?

— Eh! là! calmez-vous. Je vous promets que je partirai comme je suis venu, sans rien regarder, sur ce même cheval infernal. En vérité, je veux vous contenter, madame.

— Ne cherchez donc pas à me voir, monsieur; jurez-moi que jamais vous ne ferez aucune démarche pour me connaître!

— Je jurerai tout ce que vous voudrez. Ne vous tourmentez pas ainsi, de grâce !

— Ouvrez cette armoire, monsieur, et donnez-moi un masque que vous y trouverez.

— Le chevalier obéit scrupuleusement. Il mit le masque au bout de son épée, et le tendit de fort loin à la dame ; mais il eut le temps d'apercevoir un bras admirable, de grands yeux pleins d'expression, et un profil d'une si rare beauté, qu'il sentit du regret d'avoir promis tant de générosité.

— Si vous m'en croyez, dit-il, nous n'éveillerons pas vos gens. Vous dormirez paisiblement dans votre lit, et moi, j'attendrai sur ce fauteuil l'heure de partir. Je sais bien qu'on ne voudrait pas me croire si je disais que j'ai passé ainsi la nuit près d'une belle personne; mais, enfin, en vous jurant sur ce crucifix et par l'âme de mon père, le grand Henri de Lorraine, que ce qui m'arrive aujourd'hui sera un secret éternel, vous aurez, j'espère, confiance en moi ?

— Il faut bien que je me fie en votre honneur, monsieur, puisque c'est ma seule sauve-garde.

— A la bonne heure? je suis fier de cette confiance, et je veux que vous appreniez à me connaître. A présent que nous avons fait une trêve, causons donc plus tranquillement, puisque vous craignez de vous endormir près de moi. La nuit n'est pas bien longue, et il y en a la moitié d'écoulée. Pour vous faire passer le temps, je vais vous conter quelques-unes de mes aventures.

M. de Guise était un cavalier fort beau et fort aimé des femmes. Il savait de bonnes histoires, et il trouva le moyen de divertir et d'intéresser la dame, si bien qu'au bout d'une heure ils riaient ensemble de bon cœur. On peut se dire bien des choses dans une nuit, et je regrette de ne pas connaître entièrement cette conversation singulière. Je sais seulement que, vers deux heures après minuit, le chevalier était appuyé sur le chevet de l'inconnue, et que, vers trois heures, fatigué de se tenir sur ses jambes, il était assis au pied du lit. La conversation languissait; la dame s'agitait en étendant ses membres, et M. de Guise se laissait aller, toujours par excès de fatigue. La

lumière s'étant éteinte d'elle-même, le chevalier se trouva enfin couché à côté de la belle.

— Voilà, lui dit-elle d'un ton de reproche, une nouvelle aventure ajoutée à votre liste, et que vous conterez comme les autres.

— Jamais, madame! N'ai-je pas fait un serment cette fois? Bannissez donc toute crainte.

La dame garda le silence, et c'était la meilleure capitulation que pût désirer le chevalier.

Une lueur grise s'étendait insensiblement sur les vitres de l'appartement, lorsque la belle inconnue, sautant à bas du lit, sortit de la chambre, en ayant soin de fermer la serrure audouble tour. Quoique la conversation eût fait du chemin pendant le reste de la nuit, et que la dame se fût bien adoucie, M. de Guise n'avait pu obtenir d'être dégagé de son serment. Il voulut donc s'exécuter de bonne grâce, et remit à la hâte ses habits. Il entendit au dehors des gens qui chuchottaient, et un carrosse auquel on attelait des chevaux. L'inconnue reparut bientôt; elle était encore masquée.

— On vous conduira en voiture, chevalier, lui dit-elle. Vous aurez soin de dire au comte de Créqui que vous êtes tombé de cheval après avoir erré toute la nuit. Votre ivresse rendra la chose vraisemblable. Je compte sur votre honneur et vos serments. Je me suis dit souvent que si ma liaison avec Créqui devait faire de moi une femme dissolue, j'aimerais mieux renoncer au monde. Soyez donc certain que si vous faites une tentative pour me voir, je me retirerai aussitôt dans un couvent. Adieu, chevalier, partez vite!

La dame ouvrit avec empressement la porte; et voyant que le chevalier obéissait docilement, par un retour de faiblesse ou de coquetterie, elle ajouta :

— Je ne vous défends pas pourtant de penser à moi.

— De ma vie je ne fus si heureux! s'écria M. de Guise en la pressant dans ses bras, et vous êtes une cruelle...

— Allons, partez, au nom du ciel!

— Quoi! ne vous reverrai-je plus?

— Jamais, monsieur, jamais en ce monde!

— Si vous me défendez de vous chercher, vous m'enverrez du moins de vos nouvelles?

— Peut-être.

— Vous me donnerez bien aussi les moyens de vous écrire ?

— Ce méchant homme ne s'en ira pas ! dit-elle en frappant du pied avec colère.

— C'est que je sens que je vais vous aimer horriblement.

— En ce cas, vous aurez à souffrir.

— Accordez-moi un gage, un souvenir que je puisse emporter.

— Rien, monsieur. Point de souvenirs ! point de gages ! vous tenez déjà bien mal vos promesses, en hésitant ainsi à m'obéir.

— Eh bien ! adieu donc. Je m'en rapporte à vous, mais n'oubliez pas que je vous aime. Adieu. Je ne puis renoncer à l'espoir de vous retrouver.

— N'y songez pas. Ce n'est pas probable.

— Que mes ordres soient exécutés, dit encore la dame en s'adressant à ses laquais d'un ton impérieux.

Et le chevalier se jeta en soupirant dans le fond du carrosse, qui partit avec la rapidité de la foudre. Un homme était assis sur le coussin de devant. C'était le vieux domestique qui avait ouvert la grille.

— Monseigneur, dit cet homme fort poliment, je vous demande bien pardon de la liberté ; mais il faut que je suive ponctuellement les ordres de madame, comme vous savez. Veuillez donc retirer votre tête de la portière et permettre que j'abaisse les stores.

— Fais ce que tu voudras, vieux drôle, puisque j'ai promis de me laisser traiter aujourd'hui comme les ours de la ménagerie du roi ; mais pardieu ! ces précautions ne servent à rien. Que va-t-on faire du cheval de Créqui ?

— Que votre seigneurie n'en soit pas en peine. On l'a remis dans son chemin, et, avec trois coups de fouet sur la croupe, on l'a lancé tout seul au galop. Je gage bien qu'il est arrivé à présent à la maison de son maître.

— Mais crois-tu que je ne verrai pas par quelle porte nous entrerons dans Paris ?

— Nous n'entrerons point par la plus voisine ; nous avons déjà fait un long circuit.

— Et si je veux chercher demain dans tous les environs, je saurai bien reconnaître la maison.

— Il y en a deux mille toutes pareilles, et les environs de Paris sont bien grands.

— Mais si je voulais regarder à l'instant même où je suis?

— Je ne vous le conseille pas, dit le valet en armant un énorme pistolet, car je vous ferais sauter la cervelle.

— Si je t'offrais cent écus, pour me dire le nom de ta maîtresse?

— Ah! je lui conterai cela, parce qu'elle m'en donnera le double.

— Mais si je veux dire à Créqui ce qui est arrivé?

— Monseigneur! vous feriez là une laide action qui ne vous servirait de rien et causerait quelque terrible malheur.

— Le vieux singe a raison.

— Où votre seigneurie veut-elle qu'on la conduise? demanda l'homme, quand la carrosse fut entré dans Paris.

— A l'hôtel de Guise.

Une fois arrivé chez lui, le chevalier ne songea plus beaucoup à son aventure. Il changea d'habits et s'en fut aux Étuves avant de se rendre au Louvre pour faire sa cour. Il rencontra justement Créqui dans la rue Saint-Honoré.

— N'êtes-vous point blessé? lui dit le comte en riant. Vous étiez ivre comme un matelot hier soir, chevalier. Mon cheval est revenu tout seul, couvert d'écume. Il paraît que vous avez fait le juif errant toute la nuit.

— Je ne l'ai point passée si mauvaise que vous le pourriez croire.

— Oh! je n'en suis pas en peine. Un galant de votre sorte ne doit pas manquer d'asiles chez les dames.

— Et vous donc, n'en avez-vous pas aussi quelques-uns?

— Un seul, chevalier, mais que je ne changerais pas pour tous les vôtres.

— C'est à savoir.

Le chevalier de Guise, comme les jeunes gens d'alors, aimait à faire connaître au public ses amourettes; aussi les serments qui l'obligeaient à garder le silence furent-ils pour moitié dans l'impression profonde que lui laissa la rencontre fortuite de la nuit. Le premier jour il n'y pensa guère, parce qu'il alla souper chez sa maîtresse. Le second jour, étant importuné par ses souvenirs, il fit la débauche avec des amis, chez un traiteur fa-

meux ; mais le troisième, il resta enfermé dans son appartement et ne put songer à autre chose qu'à la belle inconnue. Ce fut le quatrième jour, en s'éveillant, qu'il se sentit amoureux à la fureur. Il se leva, déterminé à chercher la dame pour lui peindre ses tourments. Ce devait être une personne de la cour, puisqu'elle était très-riche ; son mari devait être absent pour qu'elle pût ainsi recevoir Créqui tous les soirs. Bien des femmes avaient une maison de plaisance aux environs ; mais toutes n'y habitaient pas à cause de la saison qui était fort avancée.

Dans le désordre de la nuit, le chevalier avait noté des indices qui pouvaient le guider dans ses recherches. Une tresse de cheveux blonds s'était échappée de la coiffe ; le masque ne cachait pas le front qui était d'une beauté remarquable ; la grandeur et la forme des yeux, la longueur des cils lui étaient aussi connues ; les mains étaient longues et fluettes ; le cou mince et les épaules fort tombantes. M. de Guise avait encore remarqué un signe noir ; mais il se trouvait placé sur le haut du bras gauche, dans un endroit que la robe cache toujours, que les femmes découvrent leur poitrine ou qu'elles n'aient point de manches.

Pendant une semaine entière, le chevalier ne bougea plus de la cour. Il ne regardait que les dames blondes, et quand il croyait avoir rencontré juste, il s'informait de deux choses : si le mari était absent, et si on avait maison de campagne aux environs, car il était inutile de demander si on connaissait M. de Créqui, le comte étant un des personnages les plus en évidence,

Malgré tous ces moyens de vérification, M. de Guise se trompa plus d'une fois, et il lui arriva de tenir à plusieurs dames des discours à le faire passer pour fou. Peu s'en fallut qu'il ne le devînt en effet une fois qu'il eut reconnu que sa belle ne venait pas chez la reine. La bourgeoisie était un dédale immense à se perdre en poursuites inutiles, et que penserait-on d'un aussi grand seigneur, le second d'une maison princière, qui ne verrait plus que des *demoiselles* et des gens de courte épée ?

Les difficultés ne faisaient que l'irriter davantage, et son amour croissant tous les jours, le chevalier jura mille fois de ne point se rebuter, dût-il employer une année entière à passer en revue toutes les femmes de la robe et de la finance. Un matin qu'il y avait nombreuse compagnie à la ruelle de la reine-mère.

Sa Majesté, qui était un peu malade, pria M. de Bassompierre de raconter une de ses galanteries pour la divertir.

— Par ma foi ! dit le colonel des Suisses, je ne sais, madame, que des histoires qu'il me faut taire, ou d'autres bonnes à conter à mes soldats.

— Bah ! reprit la reine. On assure que vous avez quatre mille lettres de femmes en vos coffres et une chambre pleine de portraits.

— Ce sont fables à dormir debout.

— Ne faites point l'hypocrite, vous avez à Chaillot une maison à mener des filles.

— Madame, j'y en mène en effet (1) ; je n'oserais dire ce qu'on y fait à des oreilles royales. Voilà monsieur de Guise qui peut parler de ses affaires, étant prince et bien plus à l'abri que moi de tout danger. C'est lui qui va nous raconter une de ses amourettes.

Le chevalier, voyant un cercle nombreux de jolies femmes parmi lesquelles il y en avait beaucoup de blondes, pensa que son inconnue pouvait bien s'y trouver. Il conçut l'idée hardie de la forcer à se trahir par quelque signe d'émotion au récit de son aventure. Le désir de la découvrir triompha des scrupules et de la foi du serment. Il évita de prononcer le nom de Créqui, et glissa légèrement sur l'épisode du cheval ; mais il parla de la dame mystérieuse et de la maisonnette avec les détails les plus minutieux, en ayant soin d'étudier les moindres jeux de physionomie de son auditoire. Il dit tout ce qu'il savait du signalement de la belle, en jurant ses grands dieux qu'il la poursuivrait jusqu'en enfer, et qu'il l'aimait à la rage.

L'histoire eut du succès et réjouit particulièrement la reine ; mais aucune des beautés de la ruelle ne laissa voir qu'elle fût troublée. Le chevalier, croyant en être pour ses frais, s'apprêtait à sortir. Une femme qui se trouva près de lui se pencha contre son oreille et lui dit tout bas :

— Vous êtes un indigne et un traître !

Puis elle se retourna fort tranquillement pour reprendre la conversation qu'elle avait avec une autre personne. M. de Guise tressaillit de joie et de surprise. Il vit des cheveux fort beaux.

(1) Cette réponse de Bassompierre à la reine est historique.

quoique d'un blond un peu trop ardent ; une peau d'une blancheur parfaite, de grands yeux pleins de vivacité, une taille admirable et des mains effilées ; ce ne pouvait être que son inconnue. Il la retrouvait en la personne de Mlle Paulet, jeune femme fort à la mode et qu'on accusait d'être galante. On disait même qu'elle avait eu quelque liaison avec le duc, frère du chevalier. Jamais M. de Guise n'avait songé à lui faire la cour ; mais depuis un instant elle lui semblait délicieusement belle, et il s'étonnait de ne l'avoir point reconnue plus tôt.

En quittant le Louvre, Mlle Paulet n'avait pas fait cent pas en son carrosse que le chevalier se trouvait à cheval près de la portière. On releva les glaces d'un air fort maussade, et on ne voulut pas seulement répondre aux saluts du jeune seigneur. Arrivé à l'hôtel du conseiller Paulet, M. de Guise offrit sa main pour faire descendre la demoiselle

— Je ne sais, lui dit-on avec colère, comment je puis encore accepter les services d'un homme aussi déloyal que vous, monsieur.

— Vous ai-je fait le moindre tort ? répondit humblement le chevalier ; quelqu'un, autre que vous et moi, sait-il ce qui s'est passé entre nous ? De grâce ! permettez que je vous accompagne. Il faut que vous connaissiez à quel point je vous aime.

— Vous ne monterez pas chez moi, monsieur, je vous le défends ; je suis trop irritée contre vous dans cet instant.

— Dites-moi au moins quand il vous plaira de me recevoir.

— Mais on ne peut donc se défaire de vous ?

— Ce sera difficile à présent, à moins que vous ne me fassiez mourir ; mais vous ne serez pas assez cruelle pour me condamner sans m'entendre. Accordez-moi une seule audience.

— Eh bien ! ce soir, à dix heures, mon carrosse vous ira prendre chez vous. Je vous donnerai audience dans la maisonnette où vous êtes déjà venu. Vous trouverez en moi un juge sévère, je vous en avertis.

— Je consens d'avance à subir toutes les peines qu'il vous plaira de m'infliger. Elles ne sauraient être aussi dures que celle d'être séparé de vous.

— A ce soir donc.

De retour à son hôtel, M. de Guise, ivre d'espérance, fit appeler son barbier, ouvrit ses boîtes de parfums, et mit une chemise à broderie d'or, comme si l'heure du rendez-vous eût été près de sonner. Ne sachant plus comment tuer le temps, il s'alla promener à pied sous les arbres du cours. Cinq heures venaient de sonner, lorsque M. de Créqui vint à passer sur son cheval noir.

— Qu'avez-vous donc, chevalier? lui cria le comte. Vous bâillez comme un président en séance.

— Je m'ennuie à la mort. Mais vous, comment venez-vous par ici sans vos gens?

— Je vais dîner à la campagne.

— Où donc cela?

— Je ne puis vous le dire.

— Est-ce que ce serait chez votre maîtresse?

— Précisément. Je suis en retard. Adieu, chevalier!

M. de Guise demeura comme frappé de la foudre. Une fantaisie de M. de Créqui pouvait lui enlever son bonheur. Des projets sinistres roulèrent dans sa cervelle. Il voulait avouer tout au comte et se battre à mort avec lui. Il fallait qu'un des deux cédât le pas à l'autre, car l'idée du partage devenait intolérable, et la jalousie dévorait le cœur du chevalier. La soirée lui sembla mortellement longue. Il descendit dans la rue avant dix heures, et prêta l'oreille avec attention au moindre bruit. Un brouillard épais enveloppait la ville. Quelques passants suivaient les murs avec des lanternes. Cependant le roulement d'un carrosse se fit bientôt entendre. Les chevaux tournèrent dans la rue et s'arrêtèrent devant l'hôtel; la portière s'ouvrit. M. de Guise bondissait de plaisir. Il donna une bourse pleine d'or au laquais, et s'élança joyeusement sur le marche-pied.

— Sans doute, pensait-il chemin faisant, Créqui n'a fait que dîner avec Mlle Paulet, et il n'y passe point la nuit.

Après un assez long voyage, la voiture entra dans une petite cour sablée. Mlle Paulet descendit elle-même les degrés pour recevoir le chevalier; mais il crut s'apercevoir que l'aspect du vestibule n'était pas le même qu'à sa première visite.

— Vous viendrez aujourd'hui dans mon salon, lui dit-elle, c'est là qu'est mon tribunal. Voici le siége de l'accusé.

En parlant ainsi, la demoiselle désignait un large fauteuil

placé près du feu, à côté d'une table où le souper était servi.

— Jugez-moi de même tous les soirs, dit le chevalier en prenant un baiser sur deux lèvres entr'ouvertes par le sourire ; et puisse mon procès durer plus longtemps que celui de Biron !

La camériste, qui sortit alors du salon, passa devant M. de Guise. Ce n'était pas celle qu'il avait vue la première fois. Le valet qui apporta les viandes était aussi une figure nouvelle. Un doute étrange vint assaillir de chevalier.

— Vous l'avez eu aujourd'hui à dîner? dit-il à Mlle Paulet.

— De qui parlez-vous ?

— De celui qui fera le malheur de ma vie si je ne vous arrache à lui.

— Ne pensons pas à cela.

— Encore un seul mot, je vous prie. De quelle couleur était le manteau qu'il avait aujourd'hui ?

— En vérité, vous êtes singulier ! Quelle fureur avez-vous de parler de cet homme? Ne cherchez donc pas à me le remettre dans l'esprit, et surtout ne me donnez pas occasion de prononcer son nom.

— Ouais! pensa M. de Guise, est-ce qu'elle l'ignorerait? est-ce que ce ne serait pas mon inconnue?

Dans l'incertitude où il tombait tout à coup, le chevalier ne voulut pas se priver d'un plaisir qui était si proche et si attrayant. Dans le cas même où il y aurait une tromperie sous jeu, elle était assez douce pour qu'il consentît à prolonger l'illusion.

On verra par la suite de cette histoire combien il était amoureux de son inconnue ; mais un caprice d'un moment n'était pas à dédaigner pour cela. L'amour est un remède si sûr aux peines d'amour, qu'il aurait peut-être suffi que l'erreur se prolongeât jusqu'au lendemain pour que le chevalier se trouvât guéri de sa passion, et que Mlle Paulet s'emparât entièrement de cette imagination indécise qui cherchait à se fixer.

M. de Guise avait un moyen sûr d'éclaircir ses soupçons ; c'était le signe noir qui devait se trouver à la jonction du bras gauche à l'épaule. Il eut le bon esprit de ne point trop se hâter d'y recourir. Il mangea le souper le plus gaiement qu'il put, et

laissa les choses suivre leur cours naturel. Ce fut le lendemain à la pointe du jour seulement, comme la demoiselle sommeillait, qu'il écarta d'une main tremblante la manche de la chemise. Le bras était fort joli et d'une brancheur charmante; mais le signe n'y était pas! Mlle Paulet en s'éveillant vit le chevalier qui ajustait tranquillement ses dentelles et attachait son manteau.

— Que faites-vous donc? lui dit-elle.

— Ne vous dérangez pas, ma mignonne, répondit-il; je vais poursuivre mes recherches. Je vous sais gré de la tromperie. Vous n'êtes pas mon inconnue, et si je pouvais l'oublier, ce serait bien auprès de vous; mais je sens que rien ne peut l'ôter de ma pensée, puisque je suis encore tout à elle dans ce moment même. Adieu. Acceptez cette bague en souvenir de cette nuit, et si vous en avez le temps, songez à moi quelquefois.

Le chevalier mit un fort beau diamant au doigt de Mlle Paulet, et sortit de la maison.

Un mois entier s'était écoulé depuis cette rencontre, et M. de Guise n'avait pas reparu à la cour. N'espérant plus retrouver sa belle parmi les femmes de la noblesse, il s'était jeté si avant dans la bourgeoisie, qu'il ne venait plus au Louvre. On s'inquiéta d'une si longue absence. Bassompierre avait vu par les rues le chevalier fort en désordre, la mine pâle et son épée lui traînant sur les talons. Il fallait que l'amour lui eût troublé la raison ou qu'il fût malade. En effet, le pauvre jeune homme était au désespoir, et le jour que Bassompierre l'avait aperçu, il se mit au lit avec une grosse fièvre. On se rappela l'histoire racontée à la ruelle de la reine; on en reparla beaucoup, et la maladie du chevalier devint un sujet général de conversations. Les dames s'intéressaient à son malheur. On s'inscrivait pour lui chez le suisse de son hôtel, et Sa Majesté lui envoya le médecin des enfants.

Pendant qu'il était alité, le chevalier reçut un billet qui lui rendit un peu de courage. C'était de la dame mystérieuse :

« Est-il vrai, lui disait-on, que vous soyez malade par amour pour moi? En ce cas, prenez patience. Les maris sont mortels comme les autres hommes, et les amants sont infidèles. Vous entendrez sans doute parler de moi dans trois mois.

Le terme était fort long, mais enfin c'était du moins une perspective consolante. Ce qui contribua le plus au prompt rétablissement du malade, ce fut une inspiration lumineuse qui lui vint à force de réfléchir. Sitôt qu'il se vit en état de sortir, le chevalier s'en alla chez M. de Créqui. Après avoir causé de mille choses indifférentes, il témoigna le désir de visiter les écuries. Tous les chevaux furent passés en revue, et le comte, étant riche et magnifique, avait de belles montures. M. de Guise s'arrêta en dernier devant la jument noire qu'il avait aperçue tout d'abord.

— N'est-ce pas là, dit-il sans avoir l'air d'y songer, cette bête que vous m'avez prêtée un soir?

— Précisément. C'est celle que je préfère aux autres.

— Elle me plaît, je ne sais pourquoi, et je voudrais vous l'acheter.

— Je n'ai pas envie de m'en défaire. Elle descend en ligne maternelle du fameux cheval de M. le connétable.

— Ce ne serait pas là une raison pour la garder, si elle ne valait rien.

— Mais il s'en faut qu'elle soit mauvaise.

— Je le crois, puisque je vous propose de me la céder. Je vous en donnerai un bon prix, ou bien nous ferons un échange.

— Vous ne la prendriez pas, si je vous offrais de la troquer contre votre beau cheval de Hanovre.

— Peut-être, car celui-là ne me plaît plus autant que les premiers jours.

— Allons donc! vous feriez une mauvaise affaire, et d'ailleurs, je tiens à ma jument noire.

— Faites-moi l'amitié de me la vendre.

— Voilà un caprice de malade, chevalier.

— C'est vrai. Il faut absolument que je me passe cette fantaisie. Fixez vous-même la somme.

Depuis quelque temps les cartes n'étaient point favorables à M. de Créqui. Il avait besoin d'argent et voulut profiter de l'occasion. Il demanda huit cents écus. C'était énorme; mais le chevalier n'hésita pas.

— Je vous apporterai cela demain soir, à neuf heures, dit-il au comte, et j'emmènerai le cheval.

Le lendemain, avant neuf heures, M. de Guise arriva tenant

les huit cents écus. Il ajouta soixante livres pour la selle et la bride, ne voulant gêner en rien la jument noire dans ses habitudes. Le palefrenier qui la soignait d'ordinaire l'apprêta, et le chevalier mit lestement le pied dans l'étrier.

— Bonsoir ! dit Créqui en riant. Vous êtes un grand original, chevalier. Si demain vous avez des regrets du marché, vous me trouverez prêt à le rompre, pourvu que le jeu n'ait pas été trop méchant pour moi.

— Je ne reviens jamais sur une affaire conclue.

— Comme il vous plaira. Ménagez cette pauvre bête, et ne lui faites pas mener une aussi rude vie que le jour où je vous l'ai prêtée.

— Soyez tranquille, j'en aurai soin.

Le cheval piaffait d'impatience. M. de Guise était haletant; il partit comme le premier jour par la petite rue Saint-Roch. L'obscurité était profonde, et pourtant la jument allait grand train, ce qui promettait un succès complet. Sa volonté semblait fort arrêtée. Elle prenait, sans hésiter, les détours et marchait avec une rapidité croissante. Le chevalier en riait convulsivement, tant il avait de joie de se sentir ainsi porté vers le but de tous ses désirs.

— Cours, belle Capricieuse! disait-il en laissant aller les guides. Nous atteindrons le bonheur, et ta ration d'avoine sera doublée ce soir; je te le promets.

Cependant M. de Guise, ne voyant point apparaître la porte de la ville qu'il avait passée la première fois, commençait à s'étonner.

— Peut-être, pensa-t-il, Créqui ne prend-il pas exactement le même chemin tous les soirs; qu'importe, pourvu que nous arrivions !

Les tours du Châtelet apparurent tout à coup, et la jument noire traversa rapidement le Pont-au-Change que M. de Guise était certain de n'avoir pas trouvé sur son passage à la première excursion.

— Où me mènes-tu, infernale bête? murmurait-il en retenant son manteau prêt à voler dans les airs. Faut-il que tu te fourvoies justement aujourd'hui ! Mille démons ! où donc allons-nous ?

Le chevalier n'osait pourtant remettre les mains sur la bride,

car la pensée lui vint à l'esprit que la dame pouvait bien avoir changé de domicile. Il traversa bientôt le second bras de la rivière et s'enfonça dans les rues tortueuses du faubourg Saint-Jacques. Arrivé près du cloître des Cordeliers, le cheval s'arrêta court devant une maison d'assez pauvre apparence, et posa ses nazeaux entre les barreaux de la porte.

— Plus de doutes! s'écria M. de Guise, *elle* est rentrée à la ville, et voici le séjour où je dois la retrouver!

Il sauta légèrement à terre, et saisissant le marteau, se mit à frapper violement. Une vieille femme apparut au bout de cinq minutes, tenant une lumière que ses doigts décharnés défendaient mal contre les attaques du vent.

— Un peu de patience! cria-t-elle de loin. Eh! pour Dieu! on ne frappe pas ainsi à cette heure de la soirée. Que voulez-vous, l'homme?

— Ouvre vite, bonne femme, c'est de la part du comte de Créqui.

— Pardon, mon gentilhomme; excusez-moi, je vais aller chercher les clefs. Mon maître est dans son lit, mais il se lèvera, s'il est nécessaire.

— Ah! ton maître est au logis! c'est différent; je reviendrai demain; et comment se porte sa femme?

— Vertudieu! méchant écolier, vous moquez-vous des gens? Mon maître n'est pas marié, par la grâce du ciel!

— Qui est donc ce maître, et comment diable se nomme-t-il?

— Allez, vous êtes un drôle de venir troubler le repos de maître Pucelle, le meilleur avocat du barreau de Paris. Tout le monde le connaît, et c'est lui qui plaidera demain pour M. de Créqui, dont il a l'honneur de recevoir une visite tous les jours depuis un mois, car ce procès donne bien de l'inquiétude à l'illustre seigneur.

Le chevalier, furieux et désespéré, remonta sur sa bête, et lui enfonçant les deux éperons dans le ventre, la conduisit chez lui au triple galop, en la rouant de coups.

— Du moins, disait-il en frappant de toutes ses forces, je te dégoûterai du quartier Saint-Jacques et des visites à maître Pucelle!

Créqui était depuis peu en procès contre les collatéraux de sa femme, et comme il allait tous les jours voir son avocat sur son

cheval favori, l'animal avait pris de nouvelles habitudes. Pendant huit jours de suite, M. de Guise s'efforça vainement de lui faire retrouver les anciennes. Tous les soirs le chevalier s'en venait dans l'ombre, sous les murs de l'hôtel Créqui, et partait de là, laissant errer la jument noire à sa fantaisie ; mais quand cette bête indocile ne prenait pas le chemin du logis de l'avocat Pucelle, à cause des leçons que lui donnait son cavalier, elle errait au hasard par les rues. Cette vie vagabonde, dans la mauvaise saison, aurait pu coûter cher à M. de Guise, s'il n'eût heureusement fini par se convaincre de l'inutilité de ses efforts. Ayant perdu l'espoir de retrouver sa belle inconnue, il s'enferma chez lui, ne voulut recevoir personne, et résolut d'attendre le plus patiemment qu'il pourrait l'époque fixée par la dame. Trois mois sont longs à passer pour un homme aussi amoureux. Le chevalier devint si pâle et si maigre par l'effet de l'ennui, que ses amis avaient peine à le reconnaître.

Ce fut bien pis encore au bout des trois mois, quand le chevalier vit les jours s'écouler sans qu'il lui vînt de nouvelles. Il se promenait éternellement dans la cour de l'hôtel de Guise et courait chez le Suisse dès qu'il arrivait quelque message. Il tomba sérieusement malade à la fin du quatrième mois, et cette fois les médecins crurent qu'il n'en reviendrait pas. La dame eut la cruauté de ne pas envoyer chez lui une seule fois. Le pauvre jeune homme s'imagina qu'elle était morte et commanda des habits de deuil. Lorsqu'il entra en convalescence, le duc son frère, craignant que ces folies n'eussent une mauvaise fin, le voulait emmener en Provence; mais lui n'y voulut jamais consentir. Il finit par former le projet de tout avouer à M. de Créqui, dans l'espoir que le comte, plus enclin encore au jeu qu'à la galanterie, consentirait peut-être à céder sa maîtresse.

Avant d'oser en venir à ce parti, le chevalier s'en alla un matin se promener tout seul au bord de la rivière. Il avait la tête basse et le regard si morne, qu'il était un objet de pitié pour les passants. Il arriva doucement jusqu'à l'arsenal où M. de Rosny, grand-maître de l'artillerie, faisait essayer des canons qui sortaient de la fonderie; c'étaient de grosses pièces qui faisaient des détonations effroyables.

— Je gage, messieurs, dit le chevalier aux officiers d'artil-

lerie, que personne de vous n'aurait la hardiesse de se tenir à cheval sur le premier canon que l'on va tirer ?

— De la hardiesse ! lui répondit-on, ce serait bien plutôt un acte de pure démence ; le reculement seul de la pièce doit donner une furieuse secousse !

— Vous ne l'oseriez donc pas, messieurs ?

— Non, certes !

— Eh bien ! moi, je le veux faire.

— Et moi, dit M. de Rosny, je vous supplie de ne pas risquer ainsi votre vie. S'il vous arrivait malheur, la responsabilité tomberait sur ma tête.

— Voici des témoins qui attesteraient que je l'ai voulu. Pour ce qui est de ma vie, ne vous embarrassez de rien, je vous la cèderais, en ce moment, pour fort peu de chose. Quand Fontenai-coup-d'Épée fit scier par le tronc un arbre où il était monté, pour voir s'il se ferait mal en tombant (1), on ne s'opposa pas à son envie ; laissez-moi donc contenter la mienne, je vous prie.

En parlant ainsi, M. de Guise se mit à cheval sur un énorme canon chargé jusqu'à la gueule, et qui n'avait pas encore été tiré.

— Allons, mettez le feu ! criait-il sans vouloir écouter les remontrances du grand-maître.

Il fallut lui obéir. Le canonnier abaissa la mèche. Le coup partit avec un bruit terrible et déchirant dont les assistants furent étourdis. Un nuage épais enveloppait le chevalier. Une vieille moustache s'écria :

— Il est perdu ! la pièce a dû éclater !

En effet, le canon venait de crever, et M. de Guise gisait à terre horriblement mutilé. On le porta chez lui sur un brancard ; il n'était pas mort, mais il n'en pouvait revenir. La nouvelle de cet accident se répandit par la ville, et, comme on parlait depuis longtemps des chagrins de ce jeune seigneur, on broda là-dessus une foule de contes étranges.

Vers le soir, comme les médecins se retiraient, déclarant qu'il n'y avait aucune ressource, une dame fort belle accourut à l'hôtel de Guise. Elle pénétra jusqu'au lit du chevalier, et pen-

(1) Historique.

cha son visage, noyé de larmes, sur celui du moribond. Il ouvrit les yeux, et faisant un grand effort pour parler :

— Vous auriez mieux fait de venir plus tôt, dit-il.

Et il expira.

C'était la dame mystérieuse!

Cette femme s'appelait Marie Droguet : elle était fille d'un simple sergent au Châtelet, et le président Le Coigneux l'avait épousée pour sa beauté. Son humeur était fantasque. Elle rendit ses amants fort malheureux, à l'exception de M. de Créqui. Elle avait pour habitude d'aller à pied par les rues, précédée d'un homme qui jouait du luth de Bologne, ce qui n'était pas d'usage alors, et aurait un peu prêté à rire, si elle n'eût été d'une beauté vraiment extraordinaire.

Son mari, M. Lecoigneux, dont Mignard fit plus tard le portrait, avait une mauvaise mine qui tenait parole, car il montra toujours un cœur très-dur. Depuis longtemps il se repentait d'avoir épousé Marie Droguet, et les mémoires du temps racontent qu'il s'en défit vertement par le poignard pour prendre une autre femme qui lui apportait beaucoup de biens quoiqu'il fût déjà riche. C'était peu de jours après la mort du chevalier de Guise.

On sait ce qu'est devenu M. de Créqui, et les historiens l'ont assez fait connaître. Le roi le fit duc et prince de Foix. Il se distingua surtout à la campagne de 1622 et dans ses ambassades.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la jument noire qui avait causé tant de malheurs. Elle faillit coûter la vie au frère du chevalier en se jetant avec lui dans une fondrière; mais elle lui servit beaucoup le jour qu'il s'enfuit en Piémont, ayant appris que M. le cardinal le voulait faire arrêter. Elle mourut fort vieille à Rome dans les écuries d'un prélat qui la mit au carrosse, et à qui elle pensa plus d'une fois faire rompre le cou par ses caprices.

PAUL DE MUSSET.

EXPLORATIONS DE VICTOR HUMMER

EN ÉGYPTE.

En 1810, on parlait beaucoup à Munich de Victor Hummer, jeune étudiant qui sortait de l'université. Quelques amis voulurent l'entraîner dans une association nationale, instituée pour exterminer les Français. Victor Hummer répondit qu'il ne voulait exterminer personne, que ses inclinations étaient vouées à la science, et qu'il se proposait de vivre en paix, toute sa vie, dans son cabinet de Munich, pour élever un monument à sa patrie et à l'univers. Il parlait toutes les langues anciennes et modernes.

Hummer avait spécialement cultivé l'histoire de l'université. Nul ne connaissait mieux que lui la cause de la grandeur et de la décadence de tous les empires. Il savait le grec comme M. Gail, et lisait Xénophon comme un vétéran des Dix Mille. Un jour, on lui demanda, à l'improviste, quel était le consul romain qui florissait au temps d'Alexandre de Macédoine. Il répondit, sans hésiter, Papirius Cursor. On ouvrit les vingt volumes in-quarto de Catrou et Rouille, et l'on reconnut la vérité du fait.

Hummer se sépara du monde, et se voua corps et âme à la traduction d'Hérodote. Il estimait profondément cet historien, et voulait lui témoigner son affection d'une façon solennelle. Hummer ne fut pas distrait de son travail par tout le fracas des batailles contemporaines. Ami de l'antique, il avait en sincère mépris les soldats allemands et étrangers ; il abhorrait le shako et le frac blanc. Tout ce qui n'était pas phalange macédonienne était misérable à ses yeux.

Au bout de dix années de labeur, il avait dévoré son petit patrimoine, mais Hérodote était traduit. Il offrit environ cent kilogrammes de manuscrits au libraire Cotta pour 10,000 florins. L'éditeur de Leipsig lui écrivit une lettre charmante, et refusa d'imprimer sa traduction. Hummer avait fait trois ans de philosophie, et cela lui servit en cette occasion ; il se rappela tous les aphorismes des sages sur les contrariétés de la vie, et garda son manuscrit pour en faire les délices de son foyer domestique. Il en lisait des fragments à ses amis. A la fin de l'année, il n'eut plus d'amis : Hérodote seul lui resta.

A force de se relire, il fondit son individualité dans celle d'Hérodote, et parfois il se croyait Hérodote et pensait en grec. « Ce qui manque à mon ouvrage, disait-il, ce sont des commentaires et des notes ; le libraire Cotta me l'a fait observer avec raison. Il faut compléter l'œuvre. Commentons et annotons ; j'aurai cent éditeurs pour un. Si l'Allemagne me fait défaut, j'irai à Paris, et le premier libraire du Palais-Royal me donnera 100.000 francs de ma traduction..... O Paris ! »

Il lui restait une petite maison de 4,000 florins ; il la vendit pour faire ses commentaires. « Heureux ceux qui placent ainsi leur argent sur la postérité ! » disait-il en prenant une lettre de change sur la maison Pastré, à Alexandrie d'Égypte. Débarrassé de tout souci, il partit pour l'Égypte, le 15 mars 1822.

En arrivant au Caire, il fut atteint de la peste ; mais sachant bien qu'il ne devait pas en mourir, puisque les commentaires n'étaient pas faits, il se laissa tourmenter par le fléau, et ne prit d'autre médecin que le hasard. Cependant il perdit un œil. « C'est justement, dit-il, ce qui est arrivé à Annibal dans les marais étrusques. » On voit que son caractère d'historien se soutenait jusqu'au bout.

A peine convalescent, il prit du papier vélin d'Allemagne, qui est gris, et un crayon hongrois, loua un chameau, et sortit de la ville par la porte du Kalib.

« Commençons par observer le lac Mœris, dit-il ; Hérodote s'est étendu complaisamment sur ce lac. Il a vu les deux pyramides qui s'élevaient au milieu de ce lac ; elles avaient six cents pieds de haut, dont une moitié dans l'eau et l'autre dans l'air. Elles étaient surmontées de deux statues de bronze doré, et re-

vêtues sur leurs quatre faces d'un beau marbre poli, tiré des carrières du Mokatan. »

Hummer adressa la parole en arabe à des fellahs qui buvaient l'ombre sous la porte du Caire, et leur demanda le chemin du lac Mœris.

Les fellahs regardèrent fixement l'étranger, et ne répondirent pas.

— Au fait, dit Hummer, je m'adresse à des paysans stupides; je trouverai bien le lac sans eux. Le lac Mœris avait quatre-vingts lieues de circuit, d'après Hérodote, qui l'a vu comme je vois mon chameau. On ne perd pas un tel lac comme un verre d'eau.

Et il poussa sa monture vers le Mokatan.

Le soleil dardait d'aplomb sur la tête du commentateur d'Hérodote; mais la science ne s'arrêta pas devant 40 degrés Réaumur. Hummer remerciait même le soleil, qu'il appelait Horus, de lui montrer clairement la plaine. Le jour était si radieux, qu'on aurait découvert un scarabée sacré à deux lieues à la ronde. Cette clarté transparente ne servit qu'à prouver à Hummer qu'il ne voyait rien du tout.

Après quatre heures de marche dans le sable, il vit poindre deux pyramides dans la direction de Saccarah. Toute fatigue fut oubliée : « Ce sont les pyramides du lac Mœris! s'écria-t-il, je les reconnais; mais il paraît que le lac est à sec; n'importe, je verrai le lit, un lit de quatre-vingts lieues! Si je ne me trompe, je crois découvrir aussi les ruines du Labyrinthe. Oh! que j'ai dit de belles choses sur le Labyrinthe dans mon ouvrage d'Hérodote! Le Labyrinthe, ai-je dit, était un palais composé de cent palais; il avait été bâti par l'architecte Cramris, sous un Basileos-Ptolomeos, je ne sais plus lequel. Cet édifice prodigieux, ai-je ajouté, occupait autant de terrain qu'une ville; il se baignait dans le lac Mœris, comme un roi d'Orient dans une cuve de porphyre. O palais des palais! »

En achevant ces mots, il découvrit la tête d'une troisième pyramide. Le chameau s'arrêta.

« Trois pyramides dans le lac Mœris! dit-il, voilà qui est singulier; je n'en ai annoncé que deux, et j'ai affirmé les avoir vues. C'est peut-être une ombre; avançons. »

En avançant, il en découvrit quatorze.

« Quatorze pyramides dans le lac Mœris, où il ne devait en exister que deux ! dit Hummer, cela mérite un commentaire particulier. Peut-être l'éloignement m'a fait faire une erreur de calcul ; allons examiner le phénomène de plus près. »

Arrivé au pied des pyramides de Saccarah, il en compta dix-sept.

Elles n'avaient pas six cents pieds ; c'étaient des pyramides de briques, de dix toises de haut, en fort mauvais état, et qui avaient été probablement bâties, sans façon, pour ensevelir dix-sept petits banquiers de Memphis.

« Ce doit être la monnaie des grandes pyramides d'Hérodote, dit Hummer. Voilà bien le génie démolisseur des peuples ! on détruit un palais pour construire cent chétives maisons ; on démolit deux pyramides pour en construire dix-sept. Ainsi s'éteignent les grandes choses ! Voilà donc ces deux fameuses pyramides dont j'ai parlé. Quelles devaient être belles quand elles n'étaient que deux ! Écrivons ce commentaire sur mon album. »

Hummer jeta circulairement ses yeux dans le désert, et dit : « Voilà les ruines du lac Mœris. C'est bien là notre lac, il n'y manque que l'eau. Mes descriptions sont de la plus parfaite exactitude. Je suis au milieu du lac, au pied de ces deux dix-sept pyramides ; je n'ai plus que le Labyrinthe à trouver. »

Il avait perdu beaucoup de temps dans ses explorations ; la nuit tombait. En cherchant le Labyrinthe, il s'égara.

Il erra longtemps de détours en détours, et découvrit une hutte d'Arabe. « Frappons à cette porte hospitalière, dit-il : avec quel bonheur l'enfant du désert va me recevoir ! » Il frappa trois fois ; la hutte était déserte. Hummer se coucha sur le sable, en faisant de son chameau une alcôve à quatre piliers et un lambris. Le premier rayon du soleil l'éveilla en sursaut, comme si un tison eût brûlé son visage. Il fit un petit repas frugal, et, s'orientant à l'aide de la carte et du soleil, il se prouva qu'il n'était pas fort éloigné du lac Natroun et du *Fleuve sans eau*.

« Hérodote a parlé du lac Natroun, dit-il, c'est un lac sans importance ; mais je serais bien aise d'explorer le *Fleuve sans eau Anhydropotamos*. Commençons par le lac, le fleuve est tout près. »

En effet, il trouva un amas de sel, durement cristallisé, dans l'étendue d'une demi-lieue. C'était incontestablement le lac. Il en

prit un échantillon, et fit un commentaire. Ensuite il s'enfonça dans le désert, en suivant un vallon formé de petites dunes prolongées. Hummer reconnut dans ce vallon le lit du fleuve ; il n'y avait pas une goutte d'eau, et le sable était chauffé à quarante-cinq degrés.

Avant de rentrer au Caire, il visita Arsinoë, aujourd'hui *Faïoun*. Hérodote appelle Arsinoë la province des Roses : il avait voyagé dans cette province toujours entre deux haies de rosiers. Hérodote ajoute que le parfum d'Arsinoë arrivait jusqu'à Memphis. Hummer marchait le nez au vent dans la direction du parfum : il trouva des forêts de nopals, qui ont beaucoup d'épines, mais point de fleurs ; ils étaient habités par des lézards verts. Le voyageur allemand ne vit dans la dénomination d'Hérodote qu'une allégorie profonde, et il admira le bon sens de l'historien grec.

Il rentra au Caire chargé de documents précieux, mais avec deux coups de soleil.

« C'est maintenant, dit-il, que je dois, encouragé par mes premiers succès, étendre mes explorations vers cette Haute-Égypte qu'Hérodote connaissait si bien, et dont nous avons donné ensemble de si merveilleuses descriptions. »

La Haute-Égypte était en ce moment désolée par a guerre. Les Wechabites s'étaient révoltés contre Méhémet-Ali, et Ibrahim-Bey cotoyait le Nil avec une armée pour les soumettre. Il fallait qu'Hummer se munît d'un firman du vice-roi, ou qu'il attendît la soumission des rebelles. Hummer, réduit à ses dernières piastres, résolut de demander un firman. Il descendit le Nil, et se rendit à Alexandrie, où il demanda une audience au vice-roi.

Lorsque le savant de Munich entra au palais, Méhémet-Ali fumait son éternelle pipe, peinte d'après nature, par Horace Vernet, dans ce charmant tableau où les janissaires sont si horriblement massacrés. Il appuyait ses pieds sur un vieux lion en retraite, façonné en escabeau. Hummer se prosterna devant le redoutable escabeau, frappa trois fois le plancher de son vaste front, ce qui faisait rire aux larmes le grave Méhémet.

En voici un encore, dit le vice-roi, qui va me comparer au serpent, au phénix, à Pharaon, à Joseph en Égypte. Explique-toi sans préambule, mon ami ; que veux-tu ?

— Étoile du ciel du prophète, soleil de la nouvelle Memphis, scarabée....

— En voilà assez, arrive au fait : que puis-je faire pour toi?

— Je veux parcourir la terre sacrée de vos États, et converser avec le génie des nations mortes.....

— Eh bien ! parcours, mon ami, puisque cela t'amuse. Ils ont tous la rage de se promener dans le désert, ces gens-là ! et pour voir quoi ? des pierres, du sable et des lézards.

— J'ai fait une histoire ancienne sur vos États, ô sublime pacha, et je brûle de visiter le pays que j'ai décrit....

— Je ne te comprends pas bien, mon ami ; tu dis que tu as décrit mon pays avant de le visiter....

— Moi, je ne l'ai pas visité encore, mais Hérodote, le père des historiens, a décrit votre royaume, environ deux mille ans avant la fondation de votre glorieuse dynastie, et....

— Ceci nous mène trop loin ; j'ai cent audiences à donner. Si nous remontons à deux mille ans, nous n'en finirons pas aujourd'hui. Expliquons-nous, tu veux te vautrer dans le sable, c'est ta fantaisie, pars, je vais te faire donner un firman. Tu n'es pas le premier Franc que j'aie reçu. J'ai vu Belzoni, le danseur de corde, qui a ouvert la seconde pyramide qui était ouverte. J'ai vu Caillaud l'orfèvre, qui a trouvé l'oasis de Memnon qui n'existe pas. J'ai vu Rossignol qui a prouvé au Nil qu'il ne devait pas couler comme il coule, le Nil a fait son chemin et ne l'a pas écouté. J'ai vu Champollion qui expliquait des hiéroglyphes que mon fils cadet enterrait sous une pierre après les avoir peintes à l'encre de Chine. J'ai vu lord Elgin qui m'a demandé une pyramide à manger. Tous les jours je suis harcelé pour ce misérable désert qui ne me rapporte pas une once de blé ou de coton. Eh ! prenez mes colosses, mes momies, mes pyramides, mes sphinx, mes crocodiles, et laissez-moi en repos ! Va chercher ton firman. Qu'Allah te garde de la pleurésie et des chacals !

Hummer, en sa qualité d'Allemand, admira la pipe du pacha, mais il plaignit son ignorance. Muni du firman, il secoua la poussière de ses pieds, et s'élança dans le désert.

Il remonta le Nil jusqu'à la première cataracte, et gagna une ophthalmie en route : un Arabe l'opéra, lui rendit la clarté des cieux. Hummer quitta le kaïque, et prit un chameau et un guide pour aller examiner la fameuse cataracte du Nil.

» J'ai beaucoup parlé, dit-il, des cataractes dans mon histoire d'Hérodote; et tout ce que j'ai dit doit être vrai, comme le reste, excepté le Labyrinthe pourtant; j'ai le Labyrinthe sur le cœur, à moins que ce ne soit encore une allégorie qui fasse allusion aux cent détours du désert inextricable, où le Simoun, monstre plus terrible que le minotaure, dévore les voyageurs égarés. Je suis prêt à me ranger à cet avis. Le Labyrinthe est une allégorie, comme les roses d'Arsinoë. Quant à mon chapitre des cataractes, je me crois sur parole. Le Nil n'est pas un être allégorique; il descend des montagnes de la Lune; il rencontre, chemin faisant, des précipices; alors il tombe en cataracte, comme le lac Érié et le lac Ontario qui forment en collaboration la trombe de Niagara. J'ai dit, et j'ai même affirmé, sur mon honneur d'historien, que les cataractes du Nil font un tel fracas, qu'elles rendent sourds les malheureux habitants du voisinage; j'ai même élevé des plaintes touchantes sur ces habitants frappés d'une surdité endémique : O infortunés Africains! me suis-je écrié, que n'abandonnez-vous ces rives inhospitalières, où le tonnerre éternel des cataractes du Nil prive d'un sens précieux vos enfants, à l'aurore de leur vie! que n'habitez-vous ces oasis tranquilles que le Nil caresse et couronne de son onde apaisée!

» En arrivant au village des sourds, je ferai afficher ces paroles, en forme de proclamation, sur le tronc d'un palmier.

» Cicéron, dit-il en poursuivant son monologue, Cicéron a consacré une belle page du *Songe de Scipion* aux mêmes malheureux habitants du village des cataractes. Dans le dialogue qui s'est établi entre Scipion l'Africain et son neveu, l'inventeur des clepsidres, le premier dit, en parlant des étoiles, qu'elles font un tel bruit en roulant sur leur axe, que les habitants de la terre sont tous sourds, à leur insu; et à ce propos, Scipion, qui connaissait l'Afrique, puisqu'il était Africain, cite ses compatriotes du Nil, affectés de surdité, à cause des cataractes.... Si je ne fais erreur, je crois les entendre d'ici. »

Hummer aperçut à l'extrémité de l'horizon une touffe de palmiers isolés dans le désert. C'était la petite oasis de la première cataracte, il crut devoir prendre ses précautions contre la surdité, et se boucha les oreilles avec de la cire, comme Ulysse à l'approche des syrènes. Désormais à l'abri du fléau, il fit

doubler le pas de son chameau, et défia les tonnerres du Nil.

A mesure qu'il avançait, il cherchait dans les nues le sommet de la montagne, d'où le Nil se précipitait dans les oreilles des habitants. Le désert et la rive étaient unis comme la mer calme. Le guide se dirigea vers deux cabanes d'argile, pétries au bord du Nil, et il étendit la main, en disant : Voilà la première cataracte. Le fleuve coulait sur une surface légèrement inclinée, et semée de petites roches mousseuses ; le murmure de cette eau contrariée était délicieux, à entendre dans le silence du désert.

Hummer regardait couler l'eau ; puis il se dit : Quel horrible fracas le Nil doit jeter à l'écho de cette rive ! Aussi, ne suis-je pas étonné que tout le village ait enfin suivi mon conseil, et se soit expatrié... La cataracte ne tombe pas de très-haut pourtant... Passons à la seconde. Le seconde doit être le pendant de Niagara.

Le savant et son guide se couchèrent dans les cabanes abandonnées, après un léger repas composé de dattes et d'eau du Nil. Hummer ne put dormir à cause du fracas qu'il entendait à travers le cire. A l'aube, il était déjà debout, l'infatigable commentateur !

Comme il cheminait dans la direction de la seconde cataracte, il se témoigna le regret de n'avoir pas fait une incursion dans les ruines de Thèbes, que les barbares nomment Karnak. Des deux colosses de Memnon, disait-il, il n'en reste plus qu'un debout, c'est-à-dire assis. Ces colosses, comme je l'ai prouvé, sont des monuments élevés à la gloire des deux Osimandias, qui ont gouverné Thèbes aux cent portes, dix-neuf cent quarante-trois ans avant la naissance du Christ, et trois mille sept cent quatre-vingts ans avant ma naissance. Osimandias le fils est tombé la face contre terre, comme l'idole Dagon ; Osimandias le père a résisté ; j'ai oublié de lui faire une petite visite, mais je la ferai. C'est le colosse connu dans le monde sous le nom de Memnon. Au lever du soleil, il rendait un son harmonieux comme le soupir d'une lyre ; Hérodote a entendu ce son harmonieux; Dioclétien l'a entendu ; Adrien l'a entendu ; nous l'avons tous entendu. Dioclétien, allant rejoindre son armée campée à la troisième cataracte, mais à bonne distance, à cause du fracas, Dioclétien, me dis-je, s'arrêta devant le colosse et passa la nuit à ses

pieds pour attendre l'aurore. Cet illustre empereur fut très-agréablement surpris d'entendre, vers les quatre heures du matin, une mélodie délicieuse qui sortait incontestablement des lèvres, granit-rose, du colosse de Memnon. Et pour témoigner sa satisfaction à Osimandias, il prit son stylet, et écrivit sur le piédestal ces mots : Moi, Dioclétien, fils de Dioclès, j'ai entendu le chant de Memnon. Et il signa. Le préfet Mutius, chef de le dixième légion, a donné un certificat pareil. Adrien, lorsqu'il bâtissait Antinoë, se rendait souvent à Thèbes, et trouvait toujours un nouveau plaisir à entendre le chant matinal de Memnon. Son favori, le bel Antinoüs, savait la mesure par cœur, et la chantait à table, lorsqu'on l'en priait. Voilà bien des raisons pour moi de m'arrêter, au moins une aurore, devant l'harmonieux Osimandias, et d'ajouter ma signature à celle d'Hérodote, afin qu'il n'y ait pas de lacune dans les œuvres de l'antiquité.

Après ce monologue, il adressa la parole à son guide ; c'était un jeune Arabe de vingt-cinq ans, au regard plein d'intelligence et de feu ; il passait pour un guide fort instruit.

— Connais-tu, mon ami, lui dit-il, les colosses d'Osimandias ?

— Non, maître ; mais je connais tous les autres.

— As-tu entendu parler des colosses de Memnon ?

— Non, maître ; mais j'ai entendu parler de tous les autres.

— Connais-tu la ville de Thèbes ?

— Non, maître.

— Voyez comme l'ignorance désole ce malheureux pays ! Mais connais-tu Karnak ?

— Ah ! Karnak, oui. Il y a des collines de ruines. J'y ai tué des poules d'eau.

— As-tu entendu parler d'une statue de pierre qui salue le soleil en chantant ?

— Oui.

— Ah ! nous y voilà ! Où est cette statue ?

— Au fleuve jaune, dans le royaume du grand Brededdin-Assem, qui a des montagnes d'or.

— Va te promener, dit le savant ; il vaut mieux causer avec des sphinx qu'avec ces fous orientaux.

En causant ainsi, ils arrivèrent à la seconde cataracte, qui coulait tranquillement comme la première ; deux crocodiles

dormaient sur un lit de mousse, entre les deux principaux courants de la cataracte. Ces animaux sont sourds, dit Hummer; mais passons outre de peur de les réveiller. La troisième cataracte ressemblait aux deux autres, et n'offrit au voyageur d'autre incident nouveau, qu'une gracieuse famille d'ibis endormis, le bec sous l'aile, sur un petit rocher vert qui divisait les eaux. Hummer rendit la liberté à ses oreilles, et s'embarqua sur un caïque pour Dongola.

Il disait, en voguant sur le fleuve : Mon expédition aux trois cataractes sera d'un grand secours pour la science. D'abord, j'ai constaté l'existence des cataractes; point essentiel. Ensuite, j'ai reconnu que le conseil que nous avions donné aux habitants avait été rigoureusement suivi, puisque je n'ai rencontré que des ibis et des crocodiles sourds. On pourrait seulement élever des objections contre la hauteur des cataractes, mais elles ne seraient pas sérieuses. Les chutes ont deux mille toises de hauteur, quoiqu'elles paraissent horizontales à l'observateur superficiel. En physique et en hydrologie, on calcule la hauteur des chutes d'eau d'après l'élévation des montagnes où elles ont leur réservoir. Or, les montagnes de la Lune étant le berceau des cataractes, ces cataractes ont deux mille toises de chute. Niagara est un nain. Tout ce que nous avons écrit sur ce chapitre, et tout ce que Scipion l'Africain en a rêvé, se trouve conforme à la vérité. Maintenant il me reste à faire une dernière observation, la plus importante. Je veux visiter la presqu'île de Méroë.

En arrivant à Dongola, Hummer était d'une belle maigreur scientifique, et son guide, qui était médecin, lui conseilla de prendre un peu de repos et de boire du lait de chamelle.

— Prendre du repos ! s'écria l'héroïque Hummer, quand Méroë me tend les bras de sa presqu'île, quand je vois à l'horizon le berceau de ces illustres gymnosophistes qu'Hérodote admirait tant ! A chameau tout de suite et à Méroë. Où est Méroë ?

Le guide répéta Méroë en regardant le sable et le ciel.

— Comment ! dit Hummer indigné, tu te donnes pour guide et tu ne sais pas me conduire à Méroë, le berceau des gymnosophistes, où Hérodote a vécu trois ans !

Le guide resta muet.

— Eh bien ! marchons toujours... Comment appelles-tu ce désert ?

— Le Sennaar.

— C'est le Sennaar, cela? En avant! Méroë n'est pas loin.

— Vous voulez traverser le Sennaar, maître?

— Et pourquoi pas? Est-ce que je suis le premier? Cambyse l'a bien traversé, à la tête de quatre cent trente-deux mille hommes d'infanterie et de vingt-sept mille chevaux, comme je l'ai dit. Il est vrai que tout cela fut asphyxié là-bas, de ce côté, dans un vallon qui mène en Éthiopie; mais je n'ai rien à faire dans ce vallon, moi; il me suffit de savoir qu'il existe...

— Il n'existe pas, maître.

— Ce vallon n'existe pas?

— Non, maître.

— Ah! tu veux mieux le savoir qu'Hérodote? Cambyse n'a pas été étouffé dans un vallon qui lie la Nubie à l'Éthiopie?

— Maître, il est possible que Cambyse ait été étouffé...

— Comment! Cambyse n'a pas été étouffé?

— Il l'a été si vous voulez, mais ce n'est pas dans ce vallon.

— On a trouvé des ossements de Perses dans le sable; c'est un fait.

— On trouve des ossements partout dans le désert.

— Mais de Perses?...

— De Perses, de giraffes, d'autruches, de chakals...

— C'est bon, mon ami, c'est bon; veux-tu m'accompagner?

— Non, maître.

— J'irai seul à Méroë; je connais le pays mieux que toi. Adieu.

Hummer prit ses instruments de mathématiques et reconnut qu'il était arrivé au dix-neuvième degré de latitude nord et au quarante-huitième de longitude, méridien de l'île de Fer. Voyageant la nuit sur les étoiles, dormant le jour, comptant sur l'hospitalité proverbiale des Arabes, il traversa seul le désert de Sennaar et retrouva le Nil.

— Bien! dit Hummer, voilà mon fleuve, et je tiens Méroë. Le Nil, après avoir reçu le Takaze, se replie sur lui-même et forme la presqu'île de Méroë. J'aperçois une caravane qui va probablement à Méroë; il faut questionner le chef.

— Que la lumière du prophète soit avec vous et guide vos frères dans le désert, dit Hummer au chef de la caravane.

C'était un vieillard tout habillé de blanc, la barbe et les cheveux compris.

— Mon fils est égaré dans ces solitudes par le mauvais esprit du désert ?

— Je cherche Méroë, berceau des gymnosophistes, et le paradis terrestre de la Nubie. Pouvez-vous étendre votre main vers Méroë pour me guider ?

— Depuis soixante ans, mon fils, je traverse le Sennaar, et je n'ai jamais entendu parler de Méroë. L'an dernier, j'ai vendu une Abyssinienne de ce nom à notre seigneur Ibrahim-Bey.

— Croyez-vous, mon père, que le Nil se replie sur lui-même de ce côté ?

— Il est possible qu'il se replie là-bas, vers le levant. Ce n'est pas le chemin des caravanes.

— Mon père, que le prophète vous garde des embûches du crocodile et vous donne de l'eau fraîche au milieu du jour.

Hummer tourna le dos à la caravane en disant : Mais a-t-on jamais vu de pareils idiots ! En arrivant à Munich, je ferai une note fulminante contre ce peuple stupide qui ne connait pas son pays. Ombre d'Hérodote, guide mon chameau !

Plein de confiance en cette invocation, il résolut de côtoyer le Nil jusqu'au Takaze. L'eau et les dattes fraîches ne lui manquaient pas, cela lui suffisait. Tous les matins, à l'aube, il jetait un rapide coup d'œil sur le désert, et suivait du regard le Nil éternel qui descendait des abîmes de l'horizon en exhalant une brume grise. Sur les deux rives le désert blanc se déroulait à perte de vue, laissant à découvert, par intervalles, quelques buissons de nopals ou un bouquet de palmiers stériles et agonisants. Le soleil ne se laissait entrevoir qu'à travers une atmosphère massive de sable volant, dont chaque grain était une étincelle ; on ne sentait, on ne voyait, on n'aspirait que du feu.

Hummer, pour rafraîchir sa tête brûlante, avait recours à ses monologues scientifiques, et il se disait : « La terre doit avoir subi un cataclysme depuis Hérodote, et ce climat est bien changé, à coup sûr, car il est prouvé que nous avons vu ici deux mille cités, deux mille, ni plus, ni moins ; Hérodote les a vues, et moi aussi, par conséquent. L'Égypte était alors, comme l'a dit Hérodote, une longue rue traversée par un ruisseau. La rue,

c'étaient les deux mille villes ; le ruisseau, c'était ce Nil. Certainement, il en reste encore de ces villes ; sept ou huit, et en ruines, mais les autres, que sont-elles devenues? C'est ici qu'un commentaire est indispensable ; et pourtant un écolier le ferait. Ce qu'elles sont devenues, ces villes? O voyageur frivole, oses-tu le demander? Les voilà, les voilà, partout, devant toi, à tes côtés, sous tes pieds, dans tes sandales, dans tes cheveux, à tes paupières ! Ces villes étaient poussière comme nous, elles sont redevenues poussière; le temps les a pilées comme des grains d'orge dans un mortier. Voyez donc combien il faut de villes pour faire un désert de sable ! deux mille. O Hérodote! ta plume ne fut jamais que le conducteur de la vérité. »

Hummer promena ses regards mélancoliques sur tant de villes changées en sable, et il contemplait, dans le vide, les temples, les pyramides, les pylones, les galeries qui se dressaient des deux côtés du fleuve, et faisaient au fleuve une bordure monumentale de granit. Ce beau spectacle ravissait Hummer ; il bondissait de joie sur son chameau. Cependant la chaleur s'était élevée à son *maximum* homicide ; le Nil fumait comme une source thermale ; le sable rayonnait d'embrasement comme le miroir d'Archimède ; les ibis se rôtissaient au vol ; la cervelle d'Hummer était en ébullition dans le crâne. Un zéphir incendiaire étreignait le voyageur ; on aurait dit que le soleil roulait en fusion dans l'espace, ou que les laves aériennes descendaient d'un volcan du ciel.

« Qu'il est doux! disait le savant, qu'il est doux de respirer à l'ombre de ces sycomores qui s'élevaient jadis, comme des panaches, sur les temples de cette cité ! Salut, Crocoditopolis, ville superbe où le saint reptile était adoré ! tu n'as de rivale, parmi tes deux mille sœurs, que la cité d'Hermès, Hermopolis, parce que la divine Hermopolis a le plus beau des portiques, un portique dont le plafond est azuré comme le ciel, et étoilé d'or comme la nuit. Les barbares te nomment Achmounain, aujourd'hui, ô ville d'Hermès ! et toi, Crocoditopolis, ils ne te nomment pas ; ils disent que le Nil a rongé la dernière de tes assises! oh ! le fleuve sacré ne dévore pas ses filles ! il les abreuve, il les caresse, il emplit leurs mille cuves de porphyre, afin qu'elles baignent leurs beaux corps, polis comme l'ébène ou le sein de la vierge de Méroë ! Qu'elles étaient puissantes les mains du peuple

qui arracha ces deux mille cités aux carrières de la chaîne libyque, et les sema, ainsi gracieuses et fortes, depuis Gondar jusqu'à Memphis ! Je ne me lasse pas d'admirer cette succession infinie de temples si profondément enracinés ; ces pylones évasés sur leur base ; ces obélisques prodigués comme des aiguilles de femmes sur la mosaïque du gynécée ; ces colosses, montagnes sculptées sur place ; ces galeries qui courent le long du Nil, comme des allées de palmiers où se promènent les vierges d'Isis et d'Osiris ; ces pyramides qui présentent une face au soleil et donnent une ombre triple aux pèlerins des caravanes ; ces palais où conversent les rois et les sages ; ces hôtelleries où s'arrêtent les mages de l'Orient ; ces caravansérails, épanouis aux portes des villes pour donner la joie de l'hospitalité à l'indigent voyageur ! qui pourra dénombrer tant de merveilles ? Quel œil assez patient pourra lire toute cette histoire symbolique, écrite dans un alphabet mystérieux, sur des pages de granit, arabesque inépuisable, toujours scellée du scarabée d'azur, cette image de l'être invisible qui tient le monde dans ses doigts ? Comptez ces hiéroglyphes : vous compteriez plutôt les atomes de sable qui font ce désert, ou les gouttes d'eau que le Nil tient en réserve dans les monts abyssins. »

Hummer resta muet dans l'extase de la contemplation. Ses yeux ne pouvaient se détacher de ce magnifique spectacle du néant égyptien. Il était alors par le 15e degré de latitude nord, et le 55e de longitude. « Oh ! s'écria-t-il, je respire, Méroë ! Le Nil fuit vers le Levant ! A moi, Méroë ! »

Cette région nouvelle était effrayante de solitude ; on croit traverser, avant tous les voyageurs, une de ces zônes de l'Afrique intérieure, où jamais les pas d'un homme ne furent empreints. Méroë n'a point de route indiquée par des bornes ; il faut s'y rendre d'instinct ; c'est une perle qu'on cherche dans le sable et l'immensité : un Allemand seul pouvait la découvrir.

A cinq heures du soir, le savant se trouvait en plein sable, comme on se trouve en pleine mer ; un horizon d'un cercle parfait s'étendait autour de lui, et partout, à ces distances infinies, où le désert se fond avec l'azur foncé du ciel, il apercevait, vers le couchant, les bornes noires qui marquent aux caravanes la route de l'Abyssinie. Cette solitude était attristée de ce si-

lence inoui qui ne règne que dans le voisinage des nues, et qui frappe tant les voyageurs d'un aérostat. Hummer reconnaissait à tous ces indices l'approche de Méroë ; son chameau donnait des signes de joie, comme s'il eût deviné le terme du voyage.

A mesure que le soleil descendait dans les nuages rouges et crevassés de l'horizon du couchant, tout le ciel se dégageait, à l'orient, des vapeurs de la journée; l'atmosphère reprenait sa transparence, et permettait au regard de distinguer les objets dans un lointain resplendissant d'une pureté sereine. Hummer était comme le voyageur qui succombe à la faim, et cherche dans l'air le clocher providentiel qui lui promet une hôtellerie; à force d'interroger l'horizon, il aperçut une pointe sombre qui surgissait des monticules de sable. Ce n'était pas une illusion. La pointe se fit pyramide; Hummer descendit dans une vallée, et en remontant sur la dune opposée, il distingua un amoncellement de pyramides qui se détachaient comme sur un champ de neige. Le chameau aspira l'air avec une violente agitation de narines, et courut de toute la vitesse d'un cheval arabe. Hummer pleurait de joie; il assistait à la création d'un monde, comme Adam ; l'antiquité se révélait à lui dans les solitudes inabordables et inconnues. Méroë, cette noble fille d'Isis et d'Osiris, abandonnée, comme Ariadne, avait retrouvé un adorateur. « Que de siècles se sont écoulés, disait Hummer, depuis qu'elle se livre ainsi aux seules caresses du soleil ! Personne, avant moi, n'a osé soulever ce linceul funèbre qui la couvre, le linceul du désert! » Et le voyageur se penchait comme un amant sur l'image adorée, et il jetait à l'air le nom de la ville sainte. Le cri expirait sans échos dans la pleine immense; on n'entendait que le grand Nil qui parlait au désert.

Quarante pyramides! s'écria Hummer, et il se précipita de son chameau sur le sable. Il baisa ce sable auguste, il contempla, dans le ravissement, les premières traces de ses pieds, qui ouvraient enfin un sillon dans cet océan de poussière. Il s'arrêtait pour prêter l'oreille à un applaudissement d'êtres invisibles, témoins surnaturels de son héroïque courage : quelquefois il croyait entrevoir l'ombre d'Hérodote assise et drapée d'un linceul, au pied d'une pyramide; c'était un vieux palmier, sans feuilles, que le dernier simoun avait blanchi de sable; de

pâles sycomores, inclinés et relevés par le vent, lui apparaissaient comme un groupe de gymnosophistes excités par la discussion, et cherchant entre eux la sagesse.

Hummer s'arrêta devant ces quarante tombes gigantesques, bâties en quinconce, et assez bien conservées. Autour d'elles, le sol était jonché de ruines amoncelées comme à Thèbes. Le voyageur cherchait une place, pour s'asseoir et contempler à l'aise ces merveilles, lorsqu'en doublant l'angle d'une pyramide, il aperçut une berline à quatre roues, façon anglaise. Robinson, apercevant la trace d'un pied d'homme dans son île, fut moins épouvanté que le savant Hummer devant cette berline. D'abord, il la considéra longtemps avec des yeux effarés, puis il s'approcha, sur la pointe des pieds, et fit lever deux autruches retranchées dans un buisson d'aloës. Hummer reconnut du premier coup que la berline n'était pas antique; il en fit le tour, et il admira un travail de carrossier bien supérieur au génie industriel des gymnosophistes. Une plaque de cuivre inscrustée sous le siége portait cette inscription ; MILNE. EDGWARE ROOD. LONDON.

Hummer croisa ses mains, et les éleva au-dessus de sa tête, comme l'adepte qui va pousser un cri de détresse. Un instant, il crut que l'ophthalmie avait une seconde fois éteint ses yeux, e que ce qu'il voyait était le rêve d'un aveugle. Une berline anglaise à Méroë! disait-il; *Milne London !* Après une longue pause, il prit une détermination. Marchons toujours, dit-il, peut-être trouverai-je les chevaux. En effet, à vingt pas plus loin, il découvrit deux beaux chevaux noirs qui mangeaient l'avoine dans une cuve antique de basalte : l'avoine était moderne. Les chevaux regardèrent Hummer et ne furent pas étonnés.

« Est-ce Hérodote qui, touché de ma fatigue, m'envoie ce magnifique présent? dit-il en levant ses yeux au ciel. Cette idée lui plut, et il s'amusait à la caresser, lorsqu'une troisième surprise le cloua sur un piédestal de sphinx qu'il allait franchir. Il avait vu trois Européens élégamment vêtus, assis à l'est d'une pyramide. Deux de ces messieurs jouaient aux échecs, le troisième lisait un journal pyramidal. Un peu plus loin, deux dames vêtues de blanc se promenaient sous leurs ombrelles ; une troisième se tenait mélancoliquement à l'écart, et brodait de la

tapisserie. Hummer ne put retenir un cri de surprise qui ricocha contre les quarante échos des pyramides. A ce cri, l'Européen qui lisait le journal se leva ; les deux autres restèrent courbés sur l'échiquier. Hummer ne pouvant plus garder l'incognito, marcha courageusement à la suite de son cri, et tendit la main à l'étranger qui s'avançait aussi vers lui, en riant.

— Je suis fâché de vous avoir dérangé, dit Hummer en allemand, excusez-moi de vous avoir troublés dans votre solitude.

On lui répondit en anglais et en allemand, que cette terre appartenait à tout le monde, et que chacun était libre de s'y promener. Hummer fut présenté aux joueurs d'échecs et aux trois dames ; et on l'invita à dîner, ce qu'il accepta de verve.

L'Anglais du journal entama la conversation avec Hummer, pour adoucir l'expectative du dîner.

— Vous êtes venu seul ici, monsieur ? dit l'Anglais.

— Seul, avec mon chameau.

— Vous faites un voyage scientifique, sans doute ?

— Oui, monsieur ; je visite ce pays pour achever mes commentaires sur Hérodote.

— Ah ! j'en retiens un exemplaire, voici mon adresse : John Mawbrick, *Regent circus,* à Londres.

— Je vous l'enverrai de Munich, vous pouvez y compter. Est-ce un voyage scientifique aussi que vous faites en famille ?

— Nous, c'est une promenade d'agrément ; voilà déjà huit jours que nous sommes ici.

— A Méroë ?

— Vous appelez cela Méroë ; nous avons nommé ce pays Mawbrick-Town.

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté Londres ?

— Non, cinq ans.

— Vous devez avoir vu bien du pays, en cinq ans !

— Pas trop ; nous arrivons du cap de Bonne-Espérance, où nous avons des vignobles ; il faut soigner ses propriétés. Au retour du Cap, en passant par Paris, nous avons adopté une petite promenade en Égypte, pour amuser ces dames, ma femme et mes deux belles-sœurs ; vous voyez les trois frères Mawbrick. De course en course nous avons poussé jusqu'ici, notre guide

nous a promis un *simoun*, à la nouvelle lune, et nous l'attendons ; on ne peut pas quitter l'Égypte sans avoir vu un *simoun*.

— Vous avez raison ; avez-vous rencontré ici quelques traces de la secte des gymnosophistes ?

— Nous avons trouvé beaucoup de momies ; ces pyramides en sont pleines.

— Des momies de gymnosophistes !

— Ah ! elles ne sont pas signées, ce sont des momies anonymes.

— Peut-on les emporter ?

— Vous en êtes le maître. Nous avons avec nous, dans l'autre voiture de là-bas, le fameux pharmacien chimiste du *Strand*, Fallon White, qui fait une provision de ces momies dans ses caissons.

— Pour la galerie nationale de *Charing-Cross ?*

— Non, pour en faire des remèdes de famille ; ces momies mêlées à l'essence de rhubarbe composent un digestif souverain ; c'est reconnu.

— Un digestif avec des momies ! s'écria Hummer en reculant de trois pas ; un digestif avec les cendres des gymnosophistes ! Mais il n'y a donc rien de sacré pour les pharmaciens ?

— Que voulez-vous ? c'est la mode ; White est patenté pour sa découverte ; il est déjà venu quatre fois ici, pour choisir lui-même sa marchandise ; ses correspondants le trompaient indignement. On lui expédiait des momies de janissaires fabriquées à Boulacq, par un Italien. Un chef de maison doit venir sur les lieux. De Londres à cette pyramide, il y a un peu plus loin que de *Regent-circus* à Richmond. Notre globe est très-petit. Voulez-vous que nous allions dîner ? Le couvert est mis entre ces deux sphinx.

Hummer apportait au dîner une figure bouleversée par la surprise et l'indignation. Il salua ses convives et s'assit à la place qu'on lui désigna. John Mawbrick lui dit :

— Monsieur Hummer, vous excuserez ces dames ; elles font un peu de toilette ; elles étaient en négligé de voyage.

Ce John était le seul Anglais causeur de la compagnie ; les voyages l'avaient francisé. Ses deux frères méditaient encore sur le *kings-gambit*, et avaient déposé chacun deux pions sur leurs assiettes, qu'ils poussaient avec le couteau. Deux domes-

tiques, en grand costume d'antichambre, apportaient les plats. Le couvert était mis sur une grande dalle de granit rose, posée aux angles sur quatre sphinx..

— Nous vous donnons un dîner sans façon, monsieur Hummer, dit John Mawbrick ; à la campagne comme à la campagne. Voulez-vous commencer par ces filets de bœuf au madère, ou par ces suprêmes de chevreuil?

Hummer jeta un regard d'effroi sur ces mets mystérieux, et refusa, malgré son appétit qui lui parlait impérieusement. Il croyait voir des filets de gymnosophistes ; il lui semblait qu'Hérodote lui-même lui était offert en détail, sous le pseudonyme de chevreuil.

— Monsieur, dit-il à l'Anglais, me permettrez-vous de vous demander d'où viennent vos provisions?

— De Chevet, Palais-Royal, à Paris ; ce sont des *conserves* que nous avons achetées en passant. Cela dispense, en voyage, des embarras de la cuisine. Ah! voici ces dames !

Les dames étaient en costume de gala. Elles s'assirent sur des pliants, ôtèrent leurs mitaines, en saluant gracieusement les convives, et se servirent du claret dans de belles coupes de cristal de Bohême.

— Et voici notre chimiste, dit John Mawbrick ; toujours en retard, monsieur White !

Le chimiste demanda de l'eau pour une ablution de mains ; un domestique lui apporta une aiguière d'argent.

De quels horribles mystères sort-il ? murmura Hummer. Fallon White était un Anglais de soixante ans ; sa figure était fraîche, régulière et commune ; il était chauve, comme tous les pharmaciens de Londres.

— Monsieur White, dit John Mawbrick, en lui servant du chevreuil, nous avons un nouveau convive, M. Hummer, de Munich, qui nous a fait l'honneur d'une petite visite.

Hummer et M. White se saluèrent.

— Monsieur vient ici par curiosité? dit White.

— Oui, monsieur, pour la science.

— Il n'y a pas grand' chose à voir, comme vous voyez. Quand vous aurez passé devant ces quarante nids de chauve-souris, vous direz bonsoir à la compagnie. C'est l'affaire de quarante minutes.

— Avez-vous bien travaillé aujourd'hui, White? demanda Mawbrick.

— J'ai attaqué le second puits; mais la marchandise y est avariée. Sur quarante-huit sujets que j'ai démaillotés, j'en ai trouvé deux pour le commerce. J'attaquerai demain le troisième puits.

— L'infâme! dit tout bas Hummer.

— Il faut se dépêcher d'exploiter ces antiquailles, poursuivit le pharmacien; les confrères arriveront, je ne veux leur laisser que le rebut. Je suis fort content des deux sujets que j'ai dépecés ce matin; ce devaient être des gens fort distingués de l'époque : ils étaient sous verre et embaumés avec de l'aloès et du bitume première qualité.

— Sous verre! avez-vous dit, monsieur? s'écria Hummer.

— Oui, sous verre. Cela vous étonne? J'en ai trouvé cent comme cela.

— Ce sont des gymnosophistes! Les gymnosophistes seuls étaient embaumés sous verre. Ce sont des gymnosophistes! ah!

— Eh bien! quand ce seraient des tories?

— Avez-vous trouvé dans les caisses des scarabées?

— Verts.

— Verts! c'est cela : le scarabée sacré! Il n'y en a plus en Égypte; la seule Méroë a gardé le scarabée. Vous avez donc vu des scarabées verts?

— J'en ai mangé ce matin.

— *Shocking!* s'écria mélodieusement une des dames: ces messieurs n'auraient donc pu trouver, à table, une autre conversation?

Cette censure arrêta le dialogue. Le repas devint silencieux. Hummer avait croisé les bras, et méditait profondément. Au dessert, on lui rendit sa liberté.

Après avoir donné ses soins à son chameau, Hummer explora les ruines de Méroë. La nuit le surprit; des abîmes du désert, la lune se leva large et rouge, et donna aux ruines une teinte désolée. Le voyageur sentait son cœur se serrer en voyant, à chaque pas, les traces récentes des sacriléges violations de la tombe.

— Quelle horreur! disait-il. Ne dirait-on pas que la sainteté du sépulcre se prescrit après un temps convenu; que ce qui est

sacrilége après un siècle, est chose licite après mille ans ! O morale ! tu n'es plus qu'un nom ! L'élysée des gymnosophistes est aujourd'hui une boutique de pharmacien ! Sainte et virginale Méroë, te voilà livrée aux ongles des barbares ! Cambyse est vaincu par les Anglais ! Quel commentaire je prépare sur ces profanations !

Il se tut pour écouter des bruits mystérieux qui passaient dans l'air, et crut entendre les ombres des gymnosophistes qui demandaient vengeance, et se plaignaient d'entrer, comme éléments apéritifs, dans la composition pharmaceutique du *seidlitz-powder*.

John Mawbrick sortit d'une pyramide en robe de chambre de brocard, et aborda gaiement Hummer.

— J'ai fait préparer votre appartement, lui dit-il, 39, *Pyramide-Street*, à l'entresol. Je suis votre voisin : mon domestique a été chercher pour vous un lit de plume à la barque. Prenez-vous du thé ?

Hummer fit un signe négatif plein de nonchalance et de mélancolie. John Mawbrick continua :

— Nous attendons ce soir, par la voie du Nil, la famille Sappleton, qui a passé la belle saison à Dongola ; une famille charmante ! Elle vient nous faire une petite visite ; nous danserons. Eh ! mon Dieu ! il faut bien tuer le temps.

— Vous danserez à Méroë ! dit Hummer d'une voix consternée.

— Eh ! pourquoi pas ? puisque nous aurons huit dames et un violon, et une salle de bal charmante dans la pyramide numéro 7. J'allais en ce moment à la barque pour choisir quelques étoffes de tenture dans notre magasin flottant. Toute notre maison de *Règent-Circus* marche avec nous, comme vous voyez. Sans adieu.

Hummer prit une résolution énergique. Si je restais ici, dit-il en fermant les poings, je me ferais le complice de ces épouvantables profanations, mon chameau a pris du repos et de la nourriture pour dix jours ; moi, je suis à l'épreuve de tout ; partons, fuyons cette Méroë si indignement violée ! Mais ce sont des démons, ces Anglais ! Ils s'installent partout comme chez eux ; ils numérotent les pyramides ; ils appellent Méroë *Mawbrick-town* ; ils se purgent avec des gymnosophistes ; ils

dansent sur des tombes; ils se moquent d'Hérodote, de Dieu, et de moi! Allons dénoncer ces forfaits à l'Europe; allons.

En traversant *Pyramide-Street,* pour aller à son chameau, Hummer aperçut les deux autres Anglais qui faisaient leur toilette de bal devant une glace suspendue au cou d'un sphinx, entre deux girandoles à bougies diaphanes. Les dames prenaient du thé derrière un paravant. Oh! si le ciel de Méroë avait un seul tonnerre dans son arsenal, dit Hummer, je le payerais de ma vie, pour le voir tomber sur ces Cambyses à gants blancs! Cependant, à la faveur des ténèbres, li ramassa quelques débris des chevreuils et des filets de Chevet; pour rassurer sa conscience, il dit : J'imite les Hébreux, *in exitu de Egypto, de populo barbaro;* eux prirent les plats, moi les viandes; Dieu me pardonnera.

Il remonta sur son chameau, et s'enfonça dans le désert tout illuminé par la lune, ce doux soleil des voyageurs en Égypte.

Dans sa route faite sur le sable ou sur le Nil, Hummer ferma les yeux sur tout ce qu'il voyait : une seule et constante pensée l'absorba, le sacrilége de Méroë! La nuit, il faisait des songes affreux; il voyait Hérodote pleurant sur un alambic de chimiste, et M. Fallon White dépeçant un gymnosophiste, et suspendant les lambeaux noircis aux étalages de Chevet. Oh! comme il regretta d'avoir été guéri de son ophthalmie! Voilà donc à quoi servent les yeux! disait-il, et il affrontait le soleil, comme l'aigle, pour redevenir aveugle; mais sa paupière se raffermissait.

Ce n'est qu'à son départ d'Alexandrie qu'il commença ses commentaires. En arrivant à Gênes, il en avait écrit deux volumes; à la douane, la police sarde les lui confisqua, parce que certains passages élevaient des doutes sur l'infaillibilité de la Bible. Je les écrirai une seconde fois à Munich, dit-il, avec un nouveau commentaire sur la douane de Gênes. Ce qu'entendant, deux sbires le conduisirent en prison.

Après deux mois de captivité, il lui fut permis de rentrer en Allemagne. Arrivé à Munich, il écrivit ses commentaires; et l'œuvre terminée, il proposa successivement son nouveau manuscrit à tous les éditeurs de l'Europe. Il reçut des lettres de tous, qui le félicitaient sur son beau travail, mais qui refusaient

de l'imprimer, à cause d'Hérodote, qui se faisait un peu vieux.

Hummer a offert son manuscrit à la bibliothèque de Munich, où chacun peut le consulter. C'est un ouvrage qui prouve, après cent autres, que l'histoire a été écrite par des fabulistes, et la fable par des historiens.

MÉRY.

VOYAGES.

GRENADE.

La plupart des étrangers, et je suis de ce nombre, viennent ici avec la ferme conviction qu'une fois l'Alhambra vu, il n'y a plus rien à voir à Grenade. Mais je puis maintenant leur attester *de visu* que, quand même l'Alhambra n'existerait pas, Grenade tout seul, avec sa *vega,* vaudrait le pénible voyage que j'ai fait depuis Malaga pour lui rendre visite. Rien ne peut rendre le magique panorama que présente, du haut de la *sierra* d'Alhama, cette noble cité; épanouie, comme le fruit dont elle porte le nom, sur le penchant de sa *sierra* vermeille, et au bord de ses deux rivières, dans cette riche et fraîche *vega* où elle s'étale en souveraine. Mais, vue de près, Grenade ne perd pas comme la plupart de ces villes d'Espagne et d'Italie si pittoresques de loin, et de près si nues et si dégradées, le prestige dont la distance l'avait entourée. Ajoutons cependant que, pour voir Grenade, comme une maîtresse, sous sa plus belle face, il faut y entrer par la route d'Alhama. Le chemin, après avoir serpenté pendant près d'une lieue sous des berceaux de verdure, arrive enfin aux portes de Grenade et aux bords du Xenil, à l'endroit même où le Darro, après avoir traversé toute la ville, vient mêler ses eaux tributaires à celles du roi de la vallée.

Il est bien entendu toutefois que, quand on parle d'eau en Espagne, c'est de trois à quatre mois de l'an tout au plus qu'il s'agit. Cette année surtout, où il n'est pas tombé une goutte d'eau depuis six mois, Darro et Xenil, vassal et suzerain, sont à

peu près également à sec ; le large bassin où ils se rencontrent, à l'entrée de la ville, sous un pont qui est au moins la moitié de l'année complétement inutile. est en ce moment, comme toutes les rivières d'Espagne, un lit de cailloux et de poussière, où se perd dans les sables un maigre filet d'eau. Puis. vienne un orage, et ce lit, large peut-être de deux à trois cents pieds, ne l'est plus assez pour contenir les effroyables masses d'eau que versent ces hautes parois de granit qui ceignent Grenade de toutes parts. Lors de la dernière inondation du Darro, on était à la nage dans les rues de la ville qui l'avoisinent, et l'eau s'éleva dans quelques endroits jusqu'à la hauteur du premier étage. D'affreux malheurs eurent lieu dans ces masures en ruine, où se presse une population décharnée, rongée de saleté et de misère. Mais l'Espagnol, depuis le jour où il naît jusqu'à celui où il meurt, est tellement habitué à souffrir, qu'il accepte ce désastre comme il les accepte tous, comme il a accepté le choléra, qui a duré ici près d'un an. avec le fatalisme de l'Arabe et sa stoïque insensibilité, et Grenade n'en est aujourd'hui, après tant de souffrances, ni moins bruyante, ni moins populeuse, ni moins insouciante que par le passé.

Il est peu de villes dont l'entrée surpasse en beauté celle de Grenade par le côté où je l'ai abordée. A droite et à gauche du pont que vous traversez s'étendent sur les deux rives de magnifiques promenades, où les arbres, cette fois, n'ont pas l'air, comme partout ailleurs, d'avoir été plantés d'une main avare, car Grenade disparaît sous les masses de verdure qui l'enveloppent tout entière. A l'ombre de cette splendide *alameda,* ornée de fontaines imposantes, au moins par leur masse et par les vieilles sculptures qui les décorent, s'étendent le long du Xenil de larges plates-bandes d'arbustes en fleur, où la flore du midi étale sa riche végétation ; et, au fond de l'*alameda,* le tableau se ferme par les croupes rougeâtres de la *sierra Colorada* (montagne Rouge), sur laquelle Grenade est couchée au milieu d'un lit de nopals aux larges raquettes épineuses.

Même après votre entrée dans la ville, la promenade semble continuer encore. Une large avenue, bordée de maisons et plantée de beaux arbres, conduit à la place du Théâtre, la seule de Grenade qui puisse avoir quelques prétentions, assez mal fondées encore, à former une place régulière ; puis vient un quai,

orné des deux côtés de maisons assez belles le long du Darro, et puis c'est tout : vous avez vu de Grenade tout ce qu'elle a de passable en fait d'habitations et de rues. Le reste n'est plus qu'un ramas indigeste de maisons semblables à celles de nos vieilles villes du nord, moitié bois, moitié briques, et coupées en tous sens par un labyrinthe de ruelles étroites et tortueuses, où l'on essaierait en vain de s'orienter, car c'est à peine si on aperçoit le ciel du fond de leurs sales et étroites profondeurs. Dans toutes ces rues circule une immense population, assez bien vêtue, ma foi ! et où les *capas* ne font pas faute, quoiqu'elles cachent sans doute bien des trous et des misères. La seule place dans l'intérieur de la ville qui, à défaut de régularité, ait au moins quelque étendue, est celle de la *Capitania-General*, vaste édifice carré, de la fin du XVIe siècle, et d'un style corrompu qui tient le milieu entre la renaissance et le style bâtard qui lui succéda.

Une fois qu'on a quitté ces rues populeuses et sales qui forment comme le noyau de la ville, viennent de grandes rues désertes, peuplées de loin en loin de vastes hôtels, imposants au moins par leur masse et par les belles portes dans le goût de la renaissance qui les décorent presque tous. Or, dans Grenade, tout ce qui ne date pas des Maures date des rois catholiques et de Charles-Quint. La *renaissance* règne ici en souveraine, et il n'est presque pas d'intérieur de maison un peu ornée où vous ne trouviez quelque bel escalier à pilastres surbaissés, ou quelques-uns de ces riches plafonds en bois sculpté, qui attestent que les flancs de la *sierra Nevada* n'étaient pas naguère dépouillés de forêts comme ils le sont aujourd'hui. Dans cette partie de la ville, presque à chaque coin de rue, vous rencontrez un couvent, transformé tantôt en casernes, tantôt en archives, et le plus souvent fermé comme une maison à louer qui attend des habitants. Grenade, la dévote Grenade, est veuve de ses moines et de sa milice religieuse, comme l'Alhambra de sa garnison mauresque. Ces longues façades désertes, aux fenêtres fermées et souvent dégradées, ces murs qui s'écroulent quand on ne les démolit pas, ces amas de décombres qui s'entassent peu à peu à la même hauteur que les voûtes qu'elles remplacent, attristent Grenade, et lui donnent çà et là l'aspect d'une ville qui viendrait d'échapper aux misères d'un siége.

La fermeture des couvents, cette grande et nécessaire mesure qui s'est opérée en Espagne avec une si étrange facilité, et qui a prouvé combien était tombé le prestige de la puissance monastique, s'est accomplie ici sans mouvements populaires, et avec une espèce d'ordre systématique qui a régné dans le désordre même. Les dépouilles des monastères de toute la province, tableaux, statues, livres et ornements d'église, ont été réunis dans le beau couvent de San-Domingo. Mais au milieu de l'inévitable anarchie qui a régné dans toute cette opération, à peu près tout ce qu'il y avait de précieux a disparu on ne sait où ni comment. Tous les bons tableaux, les riches ornements d'autels, les livres de quelque valeur, et ils étaient beaucoup moins communs qu'on ne pense dans les ignares couvents de la Péninsule, ont passé dans des mains laïques, qui ont cru sans doute purifier le bien de l'Église en se l'appropriant. Grâce à un effroyable gaspillage et à des actes d'un brutal vandalisme qui ne semble pas appartenir à ce siècle, ni à un peuple civilisé, on a détruit encore plus qu'on n'a volé; et le gouvernement, qui, dans une sage pensée, avait voulu réserver pour des temps meilleurs ces dépouilles qu'il destinait aux musées et aux bibliothèques de la Péninsule, n'y trouvera guère, si ces temps arrivent jamais, qu'un amas poudreux de toiles et de livres rongés par les rats et par la poussière, qui n'auront pas, après tout, fait perdre grand chose aux arts ni à le science.

J'ai passé quelques heures à ce couvent de San-Domingo, et je ne sais pas au monde de spectacle plus attristant, plus nauséabond que celui de ces immenses et noirs corridors remplis de tableaux entassés les uns sur les autres, et tellement couverts de poussière, que la peinture a souvent complétement disparu sous cet enduit épais qui la recouvre. Quelques mains pieuses, des mains françaises, ont effacé de cinq ou six de ces têtes vénérables le masque poudreux qui les recouvrait; mais, hélas! dans ces palimpsestes de l'art espagnol, je n'ai guère aperçu que des croûtes. Une esquisse de Cano, empreinte d'une grandeur sombre et triste, et qui représente le Christ versant ses douleurs dans le sein de son divin père, est le seul tableau de valeur que j'aie aperçu dans ces catacombes pittoresques. Le baron Taylor et son digne émule, M. Dauzats, qui vient de recommencer après lui cette difficile mission, rendue plus difficile

encore par le succès de la première, ont dépisté, avec leur flair merveilleux d'artistes et de dénicheurs de chefs-d'œuvre, ce trésor oublié dans la poussière où il gisait; ils en ont offert jusqu'à 500 piastres (2,500 francs) sans pouvoir l'obtenir, et d'ici à quelques années cette valeur numéraire (et celle-là au moins aurait dû être appréciée) aura probablement disparu, comme tant d'autres, au double détriment de l'art et des finances de l'Espagne.

Les Espagnols ont reproché amèrement à la France et à M. Taylor d'avoir profité des circonstances malheureuses où elle se trouve pour venir la dépouiller de ses trésors; mais, avec un peu plus de bonne foi et un amour-propre national mieux entendu, l'Espagne aurait reconnu que, dans l'impossibilité où elle est aujourd'hui de recueillir toutes ces richesses qui s'éparpillent comme l'eau dans les mains qui les recueillent, et de donner à cette œuvre pieuse le temps, les soins, et surtout l'argent nécessaires, il était inévitable que, par une voie ou par l'autre, une bonne partie de ces trésors, enlevés à l'État par des mains espagnoles, passassent tôt ou tard dans des mains étrangères. Disons plus : au milieu du déplorable vandalisme qui règne ici sous ce rapport, c'était le seul moyen de préserver ces trésors d'une destruction inévitable, et plus d'un chef-d'œuvre exhumé de la boutique d'un brocanteur n'existerait plus d'ici à dix ans, si la France et l'Angleterre n'avaient un marché toujours ouvert pour cette riche exportation du sol espagnol.

Enfin, une considération qui n'est pas sans importance, ce sont les sommes énormes que ces deux pays ont versées dans la Péninsule en échange des curiosités de tous genres qu'on en exporte et qu'on en exportera sans cesse en dépit de toutes les prohibitions. La dîme de piastres que l'Espagne a prélevée sur la France seule depuis deux ans, ne peut manquer tôt ou tard de rentrer par divers canaux dans les coffres de l'État. D'ailleurs l'Espagne est assez riche en œuvres d'art pour en prêter aux étrangers, et cette inimitable collection de chefs-d'œuvre qu'on appelle le musée de Madrid, et l'Escurial avec la cathédrale de Séville, ces deux autres musées religieux qui servent de pendant au musée royal, suffisent à eux trois pour attester les inépuisables trésors d'art et de science que renferme la Péninsule. Quant à la France, c'est à elle d'apprécier la munificence vraiment

royale qui a présidé à la formation d'un musée espagnol à Paris et comblé cette lacune si vivement sentie par tous les amis de l'art. Pour atteindre ce noble but, aucun soin, aucune dépense, n'ont été épargnés, et il faut connaître comme moi les immenses difficultés d'une pareille œuvre pour savoir tout ce qu'y ont mis de science, de patience et d'habileté, les hommes vraiment dévoués auxquels elle était confiée.

Après les tableaux, j'ai visité les livres, et la visite n'a pas été moins affligeante ; qu'on se figure une de ces vastes bibliothèques de couvent, dont les hautes et larges tablettes, pliant sous le poids de bouquins entassés dans tous les sens, s'élèvent jusqu'au plafond de cette immense salle, au grand déplaisir des araignées qu'on a dérangées, pour cette fois seulement, de leur studieuse retraite. Mais ce n'est pas tout : comme l'Escurial lui-même n'eût pas suffi à recevoir cette défroque plus ou moins littéraire de tous les couvents de la province de Grenade, après avoir essayé de dresser un inventaire de cet héritage *ab intestat*, et d'y mettre une espèce d'ordre, la commission nommée à cet effet semble y avoir renoncé de guerre lasse : une effroyable pile d'in-folios amoncelés couvre le plancher jusqu'à la hauteur de sept ou huit pieds. Certes, la pile de manuscrits grecs qu'Omar est accusé, à tort, dit Gibbon, d'avoir fait brûler à Alexandrie, et qui chauffa huit mois durant les bains de toute la ville, ne devait guère monter plus haut que celle-là; mais quand on en aurait allumé, tout un hiver, tous les *braseros*, et fait bouillir tous les *pucheros* (pots-au-feu) de Grenade, la science, je crois, n'y aurait pas perdu grand'chose.

J'eus le courage d'entrer jusqu'aux genoux dans ce terrain mouvant qui se dérobait sous moi, et d'essayer de gravir cette montagne de science, dont peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir atteint le faîte ; j'avalai à plein gosier la docte poussière qui s'en échappait ; je soulevai, en pensant au *Lutrin* de Boileau, ces in-folios épais aux reluires cerclées de fer, qui eussent fourni des munitions à ses belliqueux chanoines pour bien des escarmouches. Je furetai, comme un rat d'église cherchant sa provende, au milieu de ces stériles richesses, qui laissaient, hélas ! bien à jeun mon appétit d'historien. Mais ce fut peine perdue ; l'éternelle théologie, cette plaie des bibliothèques qui m'a fait tant de fois maudire l'invention de l'imprimerie, faisait presque

à elle seule les frais de ce bûcher tout préparé pour les flammes d'un auto-da-fé, qui peut seul en faire bonne et prompte justice. Pendant plus de deux heures, je ne rencontrai pas un seul livre de quelque valeur, pas un seul qui méritât d'être payé plus cher que le poids auquel on les vendra. Les livres même rangés soi-disant en ordre sur les tablettes, l'étaient de manière à ce que jamais deux volumes du même ouvrage ne s'y trouvassent à côté l'un de l'autre. Mais, en revanche, j'y rencontrai plus d'éditions des bulles et des décrétales du saint père que je ne me rappelle en avoir vu de ma vie; des bibles, de quoi en fournir à la société biblique de Londres pour toutes les tribus sauvages des deux Amériques, et assez de sermons pour défrayer pendant tout un carême toutes les chaires de l'Espagne. Enfin, au bout de deux heures de recherches inutiles, je me décidai à lever le siége, et à faire comme la commission qui, ayant reçu l'ordre de classer ces livres et d'en dresser l'inventaire, a fait ce qu'on fait en Espagne, n'a rien répondu et a laissé les choses dans l'état où elles se trouvaient.

Sans doute, au milieu de ce fatras indigeste, il se trouve quelques-uns de ces livres précieux que la poussière des cloîtres a rongés pendant tant de siècles, et que parfumera peut-être bientôt le poivre de l'épicier ; car tous ces livres, ou presque tous, seront vendus au poids, et je me répète à moi-même, pour me consoler, que c'est à peu près la seule valeur qu'ils aient. Le gouvernement espagnol, par une de ces bonnes inspirations dont il faut lui savoir gré au milieu des affreuses circonstances où il se trouve, avait songé à composer, dans chaque province, une bibliothèque et un musée publics avec les dépouilles des couvents; mais il faut plus de prospérité et plus de loisirs à la malheureuse Espagne pour que cette pensée pieuse s'exécute. En attendant, l'œuvre de gaspillage et de destruction s'accomplit partout, et des milliers de livres ont déjà été vendus au poids, tandis que les toiles des tableaux servaient à abriter le bivouac ou à essuyer les sabres des soldats casernés dans les monastères, comme les archives de l'Alhambra ont servi, dit-on, à faire des cartouches du temps de la guerre de l'indépendance.

Sortons enfin de toute cette crasse et de toute cette poussière scientifique, pour respirer l'air pur et parfumé des coteaux de

Grenade. Vous n'avez qu'à choisir entre les promenades; de quelque côté que vous dirigiez vos pas, à peine êtes-vous sortis de la ville, que vous vous trouvez au milieu des plus belles vues du monde, que cinq cents pas de montée mettent à votre disposition. J'ai essayé de toutes ces vues, je les ai toutes comparées, et il faudrait les décrire une à une pour donner idée de l'inépuisable variété d'aspects qu'elles présentent. La plus vaste de toutes, et qui ressemble de plus à un panomara, est celle de la tour de *la Vela,* la plus haute des tours de l'Alhambra; de là, vous planez à vol d'oiseau sur toute la riche *vega,* et vous avez l'avantage de plonger à la fois sur les deux riches ravins du Xenil et du Darro, qui, comme le Tage, roule de l'or dans ses flots. Mais, en même temps, toute vue prise de l'Alhambra a cet inconvénient que vous y perdez la vue de l'Alhambra lui-même, le plus splendide ornement de tous les paysages de Grenade. Une des meilleures positions est celle que présente, à l'extrémité de l'Alameda, derrière un joli pont, une chapelle isolée, située sur une hauteur sur la rive gauche du Xenil, et mieux encore, une aire découverte ou plate-forme à battre le grain qui s'élève un peu plus haut et domine la chapelle elle-même. Vous apercevez de là, au soleil couchant, une ravissante silhouette de Grenade, dont les cinquante clochers se découpent transparents sur un fond d'or et de lumière, tandis que la fumeuse vallée semble nager dans un brouillard chaud et rosé qui confond toutes les distances et adoucit toutes les formes.

Mais une vue incomparablement plus vaste et plus saisissante est celle qu'on trouve sur l'esplanade de *los Martyres,* couvent situé à quelques centaines de pieds plus haut sur la rive droite, à côté de l'Alhambra. Rien ne peut rendre la magnificence du coup d'œil qui se déroule de là à vos yeux, une ou deux heures avant le coucher du soleil. Alors ses rayons plus inclinés viennent prendre par le flanc les murs rougeâtres de l'Alhambra et y produisent des effets de lumière vraiment magiques. Les *torres vermejas,* vastes massifs de briqueterie qui s'élèvent à gauche de l'Alhambra sur un sol vermeil comme eux, étincellent comme embrasés par un vaste incendie qui semble courir le long des remparts de l'Alhambra. La fabrique imposante et carrée du palais de Charles-Quint s'élève au-dessus d'eux avec ses grandes fenêtres percées à jour, comme si la flamme avait déjà dévoré ses

planchers et son toit; Grenade assise dans la plaine, au pied même de l'Alhambra, qu'on dirait prêt à s'écrouler sur elle, s'étale fraîche et reposée au milieu de son lit de verdure, avec la pointe de ses clochers et les larges assises de pierre de sa cathédrale dorées par les obliques rayons qui passent déjà sur elle sans l'atteindre; derrière Grenade se déroule au loin vers l'Occident, l'immense *vega*, ceinte de deux côtés par de hautes et blondes collines qui, partout ailleurs qu'en Espagne, s'appelleraient des montagnes, et terminée, à son extrémité, par une porte étroite, véritable *porte d'Hespérie,* par laquelle sort lentement le soleil.

L'ombre se répand peu à peu sur la vallée; l'incendie s'éteint sur l'Alhambra, les chauds et blonds reflets du soir se retirent des frais ravins du Xenil, où plonge votre vue, et une sensation profonde de tristesse et de froid semble descendre sur toute la nature; mais retournez-vous alors, et vous verrez derrière vous l'immense *sierra Nevada,* dont les deux pics, à peine distincts du reste de la chaîne, s'élèvent à l'énorme hauteur de près de onze mille pieds, encore toute étincelante des dernières clartés du jour qui a quitté la vallée. Ses flancs nus et grisâtres, où, sur un espace de dix lieues, vous n'apercevez pas un arbre, cachent alors leur nudité sous d'admirables teintes rosées qui l'enveloppent tout entière depuis la moitié de sa hauteur. Puis, l'ombre monte pas à pas le long de ses gigantesques flancs; bientôt les deux pics de Veleta et de Mulahacen conservent seuls une dernière teinte de lumière qui disparaît à son tour, et cesse de faire étinceler comme autant de points blancs les faibles restes de neige que n'ont pas fondus les chaleurs de ce terrible été.

Alors la nuit est venue, vous le croiriez du moins; mais dans cette atmosphère si pure et si transparente, que les objets les plus distants semblent se rapprocher de vous, tant ils se dessinent avec une netteté merveilleuse, il semble que l'air ait tellement été imbibé de lumière, que les ténèbres de la nuit aient peine à la chasser. Une demi-heure après le coucher du soleil, une sorte de reflet transparent du jour qui s'est enfui remplit encore toute l'atmosphère. Le crépuscule, qui cesse d'exister entre les tropiques, se prolonge en Andalousie plus que je ne l'ai vu encore dans aucun pays, plus qu'à Paris, plus qu'à Naples même.

Ignorant que je suis, je laisse à la science le soin de déterminer les causes de ce phénomène, dont je jouis pour ma part en attendant que d'autres me l'expliquent.

Cette froide traduction sur le papier d'un des plus beaux paysages qui soient, je crois, sur la face du globe, ne donne qu'une idée bien imparfaite du panorama de *los Martyres*, où j'allais presque chaque soir voir coucher le soleil. Mais, si l'on veut varier les points de vue, et changer en quelque sorte les coulisses de cette décoration de théâtre, on peut monter, sur la rive droite du Darro, à une petite église isolée, qu'on appelle Santa-Maria, et qui s'élève toute seule au sommet des vieux murs d'enceinte de Grenade, sur une colline toute grise et toute désolée. De ce point élevé, bien connu des peintres, vous plongez sur le ravin du Darro plus vert et plus pittoresque encore que celui de Xenil, et dominé par le vaste séminaire des chanoines, le seul couvent encore habité que j'aie rencontré dans la Péninsule. De l'autre côté du ravin, vous voyez se dresser à pic sur l'abîme les hautes tours de l'Alhambra, dont vous pouvez mieux appréeier de ce point l'immense étendue, et les frais ombrages du Généralife, dont les blancs portiques ressortent au milieu des touffes d'orangers et des noirs cyprès qui l'entourent. Quelques notes fausses pourtant se mêlent à cet harmonieux concert : une ou deux grandes tours de l'Alhambra et quelques bastions badigeonnés à neuf et passés à la chaux contrastent péniblement avec les beaux tons vermeils de cette vénérable ruine, et un belvédère tout neuf et coquettement blanchi étale sa fraîcheur de mauvais goût et son luxe de parvenu à côté des vieilles fabriques du Généralife. Mais ce sont là de ces désappointements d'artiste qu'il faut prendre en patience, en remerciant encore les moines et les Espagnols de nous avoir conservé tant de chefs-d'œuvre, même en les gâtant.

Et puisque j'en suis sur le Généralife, dont je n'ai pas assez vanté le charme agreste et les beautés toutes champêtres, il est bon de signaler aux artistes et aux amateurs de belles vues, celle qu'on aperçoit des fenêtres de l'appartement où se conservent les portraits de Boabdil, des rois catholiques et des infants de Grenade. Cette vue, toute différente des autres, est extrêmement réduite, car elle n'embrasse qu'une faible portion de Grenade, appelée l'Albaycin, et du ravin de Darro, avec une hauteur où

s'élèvent sept ou huit grandes fabriques de couvents, toutes pittoresques à l'envi l'une de l'autre. Nulle part comme à cette place, la *sierra* de Elvira, petite montagne isolée qui s'élève entre Grenade et la longue *sierra* que traverse la route d'Alcala, ne se présente sous un aussi ravissant aspect : cette montagne entièrement nue, mais admirable de forme, se compose de divers mamelons étagés l'un au-dessus de l'autre, et que le soleil, en descendant sur l'horizon, sème de larges flaques d'ombre qui ressemblent à des forêts, et de clairières de lumière qu'on prendrait pour des moissons. La merveilleuse transparence de l'air ajoute un charme singulier à ce paysage si simple, si borné, et qu'encadre aisément la bordure d'une fenêtre. Plus d'une fois, en le contemplant, j'ai pensé à cette assertion si vraie de l'auteur des *Martyrs*, « que la lumière est l'âme du paysage, et qu'une simple falaise nue du golfe de Naples, éclairée par le soleil d'Italie, est plus réellement pittoresque que tous les verts paysages de l'Angleterre et de la Normandie, » et Dieu sait que ce qui est vrai à Naples l'est encore plus à Grenade.

J'ai décrit, je crois, assez en conscience les environs de Grenade, pour qu'on me pardonne de ne rien dire de l'intérieur de la ville. Seulement, les deux rues principales, les deux artères où circule toute la population et tout le commerce de Grenade, la *calle Mesones* et la *calle Zacatin*, ruelles étroites et tortueuses composées de baraques en bois, hautes et étroites, assez semblables à celles qui peuplent encore les quartiers marchands du vieux Paris, donnent une idée exacte, mais fort peu attrayante, de ce que devait être l'intérieur d'une ville arabe. Ce peuple pittoresque, qui, malgré l'étouffante chaleur, se promène drapé dans sa *capa*, ces faces brunes et animées, à l'œil et aux cheveux noirs, au profil régulier de l'Arabe, qu'il ne faut pas confondre avec cet ignoble galbe africain ou plutôt nègre, qui tient le milieu entre l'homme et la bête, figurent bien à côté de ces maisons toutes mauresques, qui portent à chaque coin les traces de leur vénérable antiquité. Le nombre des maisons arabes plus ou moins défigurées, que l'on rencontre dans Grenade, est réellement incalculable ; mais c'est surtout le long du ravin du Darro que se trouve, à chaque pas, l'empreinte de la domination mauresque : ici c'est une belle porte arabe, enchâssée dans un mur moderne, avec son cintre élégant et ses fines arabesques, alour-

dies par deux doigts de chaux dont on l'a soigneusement recouverte, ou bien deux étroites fenêtres jumelles, séparées par une svelte colonnette ; plus loin, ce sont les ruines hardies d'un pont, dont le cintre, à peine indiqué, devait s'élever de cinquante pieds au moins au-dessus du torrent, et au-dessus duquel se dressent à pic les gigantesques parois de l'Alhambra. Plus près enfin, c'est une mosquée arabe, convertie en église, et dont l'intérieur est chrétien, grâce aux lourdes ciselures de bois doré qui en recouvrent toutes les parois, tandis qu'au dehors une gracieuse tour mauresque, enduite, il est vrai, de l'inévitable chaux, étale ses mosaïques de fayence bleue et les cintres de ses légères arcades.

J'ai peu vu les monuments modernes de Grenade : il en est cependant quelques-uns qu'on peut voir encore après l'Alhambra. L'hôpital des fous, immense édifice carré, plus semblable à une forteresse qu'à un hôpital, mérite surtout une mention. Sa façade, en style de la renaissance, et surtout l'admirable galerie couverte où l'on entre par la porte principale sous un toit de bois sculpté de plus de deux cents pieds de long, sont d'un effet imposant et sévère. Mais Dieu vous garde de visiter en détail, comme je l'ai fait, l'intérieur de cet hospice, où règne la plus dégoûtante malpropreté, et où les malheureux aliénés, enfermés dans des cages de bois où l'air et la lumière ne pénètrent qu'à peine, achèvent d'y perdre le peu de raison que le ciel leur avait laissée, et, gisant tout nus dans un coin dans une stupide impassibilité, finissent par tenir plus de la bête que de l'homme. J'en vis un, couché sur quelques haillons entassés, et qui paraissent plus abattu que les autres. Je demandai ce qu'il avait : *Oh a quello esta moriendo!* celui-là se meurt, me dit tranquillement mon gardien, et nous passâmes à un autre.

La population de Grenade est une population douce et paisible, dont le caractère contraste vivement avec les mœurs dures et féroces des Malaguenos (habitants de Malaga), qui jouissent, dans toute l'Espagne, d'une assez triste réputation : est-elle méritée? je n'en sais rien. Le seul grief que j'aie à reprocher à Malaga, c'est qu'on m'y a deux fois volé mon mouchoir, bien qu'une fois, grâce à l'agilité de mes jambes et au bâton dont je le menaçais, le voleur ait jugé plus prudent de me le restituer. Mais ce n'est pas assez encore pour justifier le proverbe espagnol : « Quand tu as tué ton père et violé ta mère, va-t-en à Ma-

laga. » Grenade, du reste, jouit d'une réputation beaucoup meilleure, et la mérite. Aussi bien me rappelai-je, en regardant sa fertile *vega,* ces vers du Tasse, que j'estropie sans doute en les citant :

....Pingue la terra e molle
Simili a se egli abitator produce.

Et en effet, la race favorisée du ciel qui habite cet heureux coin de terre semble molle et grasse comme le sol qu'elle habite. Les crimes sont plus rares à Grenade que dans le reste de l'Andalousie; les *bullangas* (émeutes) y sont inconnues, et les élections, sauf un duel dont Grenade parlera longtemps, s'y sont passées avec une édifiante régularité.

J'ai compris, en voyant le dimanche ce peuple affamé de plaisirs, sortir en bourdonnant de sa ruche, et se répandre comme un essaim dans les riants environs de sa cité, la vie molle et sensuelle des Africains, qu'amollirent si vite les délices de l'Andalousie. Rien de plus gai, rien de plus bruyant que Grenade et ses alentours un jour de fête; rien de plus pittoresque que tous ces citadins bien vêtus, bien repus, le dimanche du moins (je n'en réponds pas pour le reste de la semaine), et animant de leurs groupes joyeux les verts sentiers qui bordent le Darro et le Xenil. Au milieu de cette sombre atmosphère de tristesse qui enveloppe l'Espagne depuis tant d'années, c'est quelque chose de si rare que la gaieté, que Grenade, avec ses habits de fête, la joie au front et le sourire sur les lèvres, m'en parut cent fois plus pittoresque; et en regardant ce peuple insouciant, qu'on pourrait rendre heureux à si peu de frais, je maudis les stupides exigences du despotisme, qui pendant trois siècles a su rendre tant de dons inutiles, et ruiner l'Espagne en même temps que l'asservir.

Je ne quitterai pourtant pas Grenade sans dire un mot de sa somptueuse cathédrale, malheureusement trop moderne pour que j'en puisse louer le dessin et le style, mais qui n'en est pas moins d'un effet imposant. La seule chose, à vrai dire, qui mérite d'y fixer l'attention, ce sont les deux admirables tombeaux en marbre, dans le pur goût de la renaissance, dont le gouvernement français vient de faire prendre les moules, et qu'on verra

bientôt, j'espère, à notre École des Beaux-Arts, à côté du chef-d'œuvre de Michel-Ange, si dignement traduit par Sigalon. De ces deux tombeaux, l'un, le plus léger et le plus gracieux, est celui de Philippe-le-Beau et de Jeanne-la-Folle, la malheureuse mère de Charles-Quint. Leurs deux statues, d'un admirable fini, sont couchées sur le tombeau, et l'amoureuse reine, morte à la fois de regret et de jalousie, a enfin fixé à côté d'elle, sur son lit de marbre, son infidèle époux.

Le couple qui repose sur l'autre tombeau porte des noms plus grands et plus historiques encore : c'est Ferdinand d'Aragon, c'est Isabelle-la-Grande, ce sont ces *rois catholiques*, les premiers qui aient doté l'Espagne de ce qui lui manqua pendant tant de siècles et de ce qui lui manque encore aujourd'hui, de l'unité, sans laquelle il n'y a ni peuple ni royauté ; c'est Ferdinand et Isabelle, les conquérants de Grenade, les dévots souverains qui arrachèrent du sol de la Péninsule le dernier rejeton qui germât encore sur la souche abattue de l'empire arabe, et firent, pour la première fois, peser l'Espagne de tout le poids de sa puissante unité dans la balance des destinées de l'Europe. Sur son tombeau, comme dans son portrait, que j'ai vu au Généralife, la grande Isabelle, je le dis à regret, au risque de désenchanter quelques-unes de ces illusions dont on aime à se bercer, n'a, sur la toile comme sur la marbre, rien d'héroïque ni de grand ; c'est une bonne et ronde figure bourgeoise, au teint frais comme une Biscayenne, et dont la vie routinière semble se partager tout doucement entre la messe et le ménage. Son bréviaire, qu'elle tient à la main, au moins dans son portrait, semble l'occuper beaucoup plus que les héroïques pensées qui remplirent toute sa vie. Quant à son époux, le marbre l'a flatté plus que la toile. Il y a de la force et de la volonté dans le repos de cette figure, puissante encore, lors même qu'elle est endormie. Mais sur la toile, que je soupçonne plus exacte, le cauteleux Aragonais est un personnage court et trapu, à peu près ressemblant à notre compère Louis XI, avec sa fausse bonhomie et sa bourgeoise simplicité de manières et de costume. Le regard est décidé sans être franc, et l'épais sourcil qui le recouvre le voile sans l'adoucir. On reconnaît bien là l'homme qui, par astuce plus que par force, réunit sous sa puissante main tous ces morceaux de royaumes, et les pétrit pour en faire l'Espagne.

Est-ce sa faute si plus tard, dans de plus faibles mains, la masse incohérente a cessé de former un tout, sans pouvoir jamais complétement ni se séparer ni se réunir?

Après le tombeau en effigie vient le tombeau réel; sous ces deux gigantesques reposoirs de marbre, longs chacun d'environ dix pieds, se trouve une chapelle souterraine qui renferme les quatre cercueils recouverts de plomb. Depuis le jour où ils y ont été déposés, aucune main profane ne les a touchés; et cette royale poussière, dans le Saint-Denis de l'Espagne, a du moins traversé intacte toutes les révolutions et tous les orages qui ont passé sur ce malheureux pays.

ROSSEUW SAINT-HILAIRE.

Grenade, 24 septembre.

Critique Littéraire.

WASHINGTON LEVERT (1),

Par M. Léon Gozlan.

L'auteur le dit en termes exprès dans sa préface : ce qu'il a voulu, c'est constater, et combattre, par conséquent, l'influence croissante du scepticisme. Il est inutile de remarquer ici que le mot sceptisme, dans la bouche de M. Léon Gozlan, ne signifie point exclusivement, comme au XVIIIe siècle, la raillerie des choses saintes, l'incrédulité religieuse, l'impiété. Depuis Voltaire, le scepticisme a marché de conquête en conquête ; nul ne l'ignore. La religion une fois envahie, il a fait successivement irruption dans la politique, dans la science, dans la poésie même ; l'école de Byron est là pour l'attester. Nous ne songeons pas à nier, certes, les améliorations positives que l'humanité doit aux premiers efforts du scepticisme. C'est par lui qu'ont été enfantées les idées révolutionnaires passées à l'état de principes aujourd'hui. C'est lui qui a montré aux hommes les plus aveugles l'ambition, sous les apparences menteuses du dévouement et de la miséricorde, accroupie au pied des trônes et des autels. C'est lui qui, après avoir ouvert tour à tour le manteau royal et la robe sacerdotale pour laisser paraître, au lieu du prétendu ministre céleste et infaillible, l'homme de chair et d'os, a commencé la grande lutte du droit contre le privilége au cri de Liberté ! C'est lui encore qui a déposé, dans le sol labouré par

(1) A la *Société Typographique Belge*, à Bruxelles.

la bataille, ces germes féconds de réforme sociale dont les timides redoutent déjà les fruits. Nous reconnaissons tout cela, mais nous ne pouvons nous dissimuler cependant que, si l'on n'y met ordre, le scepticisme finera par gâter lui-même son œuvre. A ceux que nos paroles surprendraient, nous demanderions : N'y a-t-il pas des poisons qui, pris à de certaines doses, rendent la santé aux malades; mais, pris sans mesure, tuent les mieux portants? Ainsi fait le scepticisme. Une rivière débordée engraissera d'abord le champ qu'elle aura couvert; mais, si elle y séjourne trop longtemps, n'anéantira-t-elle pas les espérances du laboureur aue lieu de lui préparer une abondante récolte? Le scepticisme est comme la rivière dont il s'agit. En un mot, pour exprimer notre pensée le plus clairement possible, nous croyons qu'il en est du scepticisme comme de ces épées à deux tranchants qui, la guerre finie, devenant inutiles, sinon dangereuses, doivent être remises prudemment dans le fourreau.

Le livre de M. Léon Gozlan vient à l'appui de notre opinion sur le scepticisme.

Pour rendre sensible, palpable, si cela se peut dire, la vérité qu'il entreprenait de démontrer, l'auteur songea à créer des personnages symboliques. Mais auparavant, et afin de ne se point trouver en contradiction avec la logique, il dut étudier patiemment la marche de l'ennemi qu'il allait combattre. Il reconnut que c'est au cœur, comme étant le siége des passions, que vise d'abord le scepticisme ; après quoi il s'adresse à l'esprit.

Le cœur, en effet, est bien plus facile à gagner que l'esprit; plus matériel, par conséquent plus vulnérable. L'esprit raisonne froidement, discute, demande les preuves. Le cœur, au contraire, n'a besoin ni de preuves, ni de raisonnement; il suffit qu'on l'échauffe, qu'on le remue ; mensonges ou vérités, peu lui importe ! il obéit à ce qui lui plaît. L'esprit, vivant dans la région des abstractions et des idées, regardant toujours en haut plutôt qu'en bas, ne s'appuie jamais sur les faits et les dédaigne. Le cœur, au contraire, bien que recevant de l'esprit le rayon lumineux qui le guide, vit d'une vie moins spirituelle que réelle; il est ouvert à toutes les impressions humaines, à tous les sentiments, à toutes les émotions. La joie ou les larmes, l'amour ou la haine, l'indifférence ou la colère, voilà le cercle dans lequel il est enfermé. Sans insister davantage sur la distance qui

les sépare, disons donc que l'esprit pense et que le cœur sent. Ceci accepté, n'est-il pas évident que le cœur, c'est-à-dire la passion, est la porte qu'il faut ouvrir pour arriver à l'esprit, c'est-à-dire à l'intelligence, et que vouloir procéder en sens inverse serait absurde, puisque la réflexion ne peut que suivre la sensation, non la précéder.

S'étant démontré à lui-même, mieux que nous ne venons de le faire sans doute, la nécessité de la gradation psychologique dont nous parlons, M. Léon Gozlan, nous l'avons dit, créa des personnages symboliques au moyen desquels il pût faire agir et parler son idée. Washington Levert, Socrate Leblanc et Des Verriers, tels sont les trois principaux personnages qu'il a mis en scène. Washington signifiant le cœur, Socrate l'esprit, Des Verriers le scepticisme, le but que l'auteur veut atteindre se dessine nettement.

Washington, fils du duc de Levert, est placé dans les conditions sociales les plus favorables. Héritier d'un beau nom et d'une grande fortune, entouré, dès l'enfance, des soins les plus munitieux et les plus tendres, il arrive à vingt ans sans se douter qu'il existe des malheureux. Tout lui sourit; la vie s'offre à lui comme une fête continuelle. Il a une famille qui l'accable de prévenantes caresses, des valets qui exécutent ses ordres, de l'or pour satisfaire ses moindres fantaisies. Pour lui, le monde réunit, à certaines heures, ses illustrations les plus diverses, allume ses plus éblouissants flambeaux, apprête ses festins les plus magnifiques. De beaux et vigoureux chevaux lui évitent la peine de marcher. Veut-il essayer, aujourd'hui, de la vie sédentaire? le luxe de ses appartements n'aura pas d'égal; meubles antiques ou modernes, tentures de soie, tapis de toutes sortes, seront disposés pour embellir sa solitude. Veut-il du bruit, de la joie, de la musique? les salons les plus peuplés lui sont ouverts. Le choix, voilà ce qui l'embarrassera peut-être. Quelque part qu'il aille, il trouvera des mains empressées, des lèvres souriantes, des regards amis; les fleurs les plus parfumées, pour le plaisir de ses narines; les instruments les plus mélodieux, les voix les plus vibrantes, pour le plaisir de ses oreilles; des cristaux, des porcelaines; des femmes, épouses ou jeune filles, étalant leurs gorges et leurs épaules, pour le plaisir de ses yeux. Si, fatigué de cette vie énervante, le goût des voyages lui vient, il

n'a qu'à dire le nom de la ville qui excite sa curiosité impatiente, du rivage lointain où il veut s'asseoir. Un seul nom, une seule parole, et sa voiture sera emportée avec la rapidité de l'éclair. Où Homère a mendié, il pourra bientôt savourer un cigarre; où Dante a versé des larmes de sang, soupirer quelque romance amoureuse; où Napoléon a livré sa dernière bataille, dresser un cheval. Puis, quand il sera las des belles campagnes, des larges horizons, un seul mot encore, et au bout de quelques heures, de retour dans sa famille, il pourra, s'il le veut, aller danser à la cour. Les princes lui adresseront familièrement la parole; les grandes duchesses le regarderont à la dérobée; le roi, vêtu d'un habit noir comme un autre homme, le touchera du coude en passant.

Socrate Leblanc n'est point, à beaucoup près, dans une position aussi brillante. Fils d'une femme de mauvaise vie, exposé, le jour même de sa naissance, aux Enfants-Trouvés, il a été plus tard, grâce à la bienfaisance du duc de Levert, placé dans un hospice. Là, face à face avec quelques livres de poésie et de voyages, sans parents, sans amis, il a grandi pâle et sombre, comme une fleur solitaire entre les murailles d'une prison. N'ayant jamais pu donner carrière aux affectueux sentiments que renfermait son âme, il a vécu par l'esprit. Bien souvent, durant les belles nuits d'automne, s'oubliant à sa petite croisée ouverte, les yeux égarés sur cet océan de maisons qu'il domine. il a senti son cœur plein d'une indéfinissable tristesse; il s'en est demandé la cause, et aucune voix ne lui a répondu. Jeune homme ou jeune femme, nul ne s'est trouvé là pour presser sa main, pour essuyer ses larmes, et Socrate a été emporté plus haut encore, sur les ailes ardentes de la rêverie. Ne connaissant rien de ce monde qui dort à ses pieds, il s'est fait d'abord, dans sa pensée, un Paris magnifique auquel il croit. Il a rêvé, d'après les poëtes, des femmes aussi chastes, aussi belles que si elles descendaient du ciel. Peu à peu, tout une création idéale a jailli de son cerveau. Science, mœurs, politique, il connaît tout à présent; il en sait plus que ses livres. Que le monde est beau, imaginé par Socrate! Comme toutes les passions y sont épurées! Socrate n'a rien négligé dans sa poétique fantaisie. Les maisons habitées par les hommes sont des palais splendides, le palais des rois sont des temples. Mais aussi, quels hommes

et quels rois pour ces temples et pour ces palais ! des demi-dieux et des héros. Imaginez les codes sublimes que Socrate donne à de pareils peuples, toutes les vertus qu'il leur prête, ce qu'il leur suppose de puissance et de grandeur ! Plus il va, et plus, s'éloignant d'une réalité qu'il ignore, il s'élance à corps perdu au sein d'une perfection indéfinie. Aussi n'a-t-il bientôt plus qu'une seule pensée, un seul désir, connaître enfin les merveilles que son esprit lui a révélées.

Des Verriers, oncle maternel de Washington, a cinquante ans. Comment s'est écoulée sa vie? Le livre de M. Léon Gozlan ne nous l'apprend pas ; mais le langage de Des Verriers ne permet guère d'hésitation dans les conjectures. Un homme ironique et railleur comme Des Verriers, qui parle de l'expérience avec une froideur si mêlée de mépris et de colère, qui garde, pour le devouement ou l'ingratitude, pour la lâcheté ou le courage, pour la vertu ou le crime, pour l'opulence ou la misère, un même sourire compatissant et dédaigneux, un tel homme doit avoir à se plaindre de la destinée. Est-ce l'amour qui lui a manqué? est-ce l'amitié ? est-ce la puissance ? est-ce la gloire ? Des Verriers ne confie pas son secret. Tout ce que l'on peut dire, c'est que puissance ou gloire, amitié ou amour, rien n'obtient grâce devant lui. Quelle que soit la blessure qu'a reçue cet homme, il faut qu'elle saigne encore, et qu'elle soit inguérissable, car sa vengeance ne s'endort pas. Des Verriers, cependant, n'est pas misanthrope. Il ne fuit pas le monde; il ne l'épouvante même pas par une humeur farouche ou des manières brutales. Aimable et bon en apparence, il plaît aux jeunes gens, qu'il n'accable jamais d'inutiles conseils; il amuse les femmes, talent fort rare ! sans leur parler d'amour. A voir Des Verriers, causant le soir, assis entre une jeune fille et sa mère, si doux, si galant, si abondant en saillies spirituelles, qui devinerait l'amertume cachée sous cette gaieté charmante comme une vase épaisse au fond d'un ruisseau ? qui penserait que cet homme nourrit, pour les interlocuteurs auxquels il s'adresse avec une courtoisie si exquise, un mépris sans réserve et sans exception ? Où il faut voir, où il faut entendre Des Verriers, pour le bien connaître, c'est lorsqu'on agite devant lui une question de probité, de moralité ou de justice. Alors il jette le masque de bonhomie qu'il porte ordinairement par une sorte de

convenance, et l'on voit le véritable Des Verriers. Son œil petille d'une malice cruelle; ses lèvres minces laissent échapper des pensées gonflées de haine, qu'il s'efforce envain d'affaiblir par l'expresssion. — La probité? vertu de dupe; la moralité? mensonge; la justice? assurance mutuelle des gros coupables contre les petits; la société? lupanar où l'on se dévalise chapeau bas, où l'on s'égorge avec politesse; la religion? épouvantail des imbéciles; la loi? épouvantail des peureux. Malheureusement, en matière d'intérêts, il n'y a ni peureux ni imbéciles. Conclusion générale : au fond de ce qui est bien comme au fond de ce qui est mal, se cache un mobile unique, plus ou moins apparent, l'égoïsme. Le tout est de le savoir cacher. — Telles sont les maximes que professe Des Verriers quand l'occasion s'en présente. Tel est l'homme placé entre Socrate et Washington.

Cependant, Washington court les bals et les fêtes. Ébloui par les divers spectacles qui fuient chaque jour sous ses yeux, il trouve à peine le temps de tout admirer. Mis en correspondance avec Socrate, par l'intermédiaire du duc de Levert, Washington raconte à son ami inconnu le monde où il vit, les joies bruyantes et multipliées qu'on y goûte; il lui parle de mille plaisirs dont Socrate ignore même le nom. Washington ne juge pas, il énumère. C'est un catalogue qu'il dresse à l'usage de Socrate, voilà tout. Où Washington trouverait-il le temps de réfléchir, absorbé qu'il est par la jouissance? Quelques mois écoulés pourtant, les lettres de Washington prennent un caractère plus sérieux. Il a eu plusieurs conversations avec son oncle, et bien des illusions de jeune homme se sont envolées avec les paroles de Des Verriers. Déjà il oublie ses divertissements pour entretenir Socrate des prisons et des maisons de prostitution que Paris compte par centaine. Il est presque triste. Un bouleversement violent a eu lieu dans ses idées. Quant à Socrate, les dernières lettres de Washington sont pour lui des énigmes indéchiffrables, comme les premières. Il ne comprenait rien à l'exaltation de Washington, au sujet des jouissances mesquines que l'on goûte dans le grand monde; il ne comprend pas davantage, maintenant, ses accès de mélancolie. Washington s'est trompé et se trompe encore, pense Socrate. Les palais et les jardins qu'il m'a décrits ne sont pas des demeures royales; les créatures singulières dont il m'a

fait le portrait ne sont pas des femmes ; il a mal vu ; si le monde ressemblait à ce que dit Washington, ce n'est pas Dieu qui aurait créé le monde. Et Socrate, presque effrayé, retourne bien vite à ses rêveries.

Le moment approche où la lutte à laquelle nous assistons va devenir plus active. Dégoûté des satisfactions incomplètes que la fortune procure, blasé sur les émotions vulgaires, mécontent de la société, que Des Verriers lui a montrée sous son vrai jour, fausse, lâche, corrompue, Washington médite de réformer sa vie. Il va quitter un monde où toutes les facultés se flétrissent avant de s'être épanouies. Il va chercher dans l'amour pudique et solitaire l'apaisement de cette soif ardente que les voluptés irritent, mais n'étanchent pas. Ce qu'il veut connaître, ce dont il a besoin, ce n'est pas le plaisir brutal, c'est la jouissance qui prend sa source dans la sympathie; c'est l'ivresse morale, pour ainsi dire. La jeune fille qu'il aime est pauvre, placée dans une condition obscure. Trop heureuse, sans doute, qu'un jeune homme, noble et riche, se soit épris d'elle, Alice ne trahira pas l'attente de Washington, et Washington goûtera pleinement les charmes d'une passion partagée, constante, ignorée.

Mais, pendant que Washington aspire à une félicité parfaite, Socrate, blessé par l'expérience de son ami dans ses croyances chimériques, cède insensiblement à une impulsion contraire et redescend avec larmes l'échelle de ses illusions. Retombé dans son incertitude mortelle, d'autant plus douloureuse, à présent, que la réalité lui est apparue comme en un mauvais rêve, il écoute le cri de la nature qui lui dit d'aimer. Baume salutaire, consolation toute puissante ! Oui, mais quelle femme méritera l'amour de cet esprit qui en a créé de si pures et de si magnifiques? Où sont les voiles flottantes et sans souillures? où sont les yeux animés d'un rayon céleste, les paroles mélodieuses, les âmes transparentes comme le cristal? Hélas ! la première jeune fille qu'aperçoit Socrate, c'est une sœur de l'hospice qu'il habite. Elle est assez belle, assez douce, assez réservée, pour captiver les regards ou les cœurs des plus difficiles; Socrate, pourtant, ne peut l'aimer. En vain sœur Mystique déploie toutes les grâces de sa personne, toutes les séductions d'une nature tendre et dévouée ; Socrate, malgré lui, reste insensible. Il n'y a pas de sa faute. Il avait rêvé mieux.

Longtemps interrompue, la correspondance de Washington et de Socrate recommence. Washington se plaint de ce qu'Alice ne l'aime pas avec ardeur. Elle est froide; c'est un marbre que les baisers les plus ardents n'échaufferont jamais. Durant les promenades qu'ils font ensemble, le soir, à la clarté des étoiles, Alice ne montre aucune émotion; rien ne la surprend, rien ne la touche. Washington est le plus infortuné des hommes, car il avait espéré de rallumer son cœur à l'amour d'Alice, et Alice n'a pas d'amour. — Socrate, lui, se plaint aussi, mais c'est de ne pouvoir répondre à l'affection profonde de la jeune fille dont il est aimé. Mystique lui montre un attachement si désintéressé, un dévouement si plein d'abnégation et de courage, qu'il souffre de ne la pouvoir payer de retour; malheureusement cela est impossible. Entre Mystique et lui passe incessamment une ombre divine, qui fait prendre en pitié la beauté visible et saisissable. Pourquoi Mystique est-elle une femme, quand c'est un ange seul que Socrate peut aimer?

Chacun de ces deux caractères, on le voit, reste fidèle à sa mission symbolique. Ce que le cœur demande, c'est l'émotion, l'exaltation fiévreuse, le délire; ce que demanda l'esprit, au contraire, c'est le calme, l'extase, l'admiration. Mais comme le cœur, par sa fumée obscure, a troublé l'esprit dans les régions sereines où il était monté, l'esprit punira le cœur, en brillant près de lui d'une clarté trop vive. Washington a désenchanté Socrate, Socrate ne laissera à Washington que le désespoir.

Alice et Mystique, en effet, c'est une seule et même femme, que son amour pour Socrate rend insensible à l'amour de Washington. Washington, ignorant quel est son rival, livré à une douleur mortelle par l'éloignement d'Alice, demande une dernière consolation à la débauche. Décidé à noyer ses souffrances dans le vin, à étouffer sous le bruit d'une orgie les cris de son âme agonisante, il va passer la nuit chez des courtisanes auxquelles il achète à prix d'or l'oubli du passé. Il chante, il joue, il s'enivre. Sa nuit s'écoule dans les scènes du plus effronté cynisme. Enfin le dénouement arrive. Washington, à la suite de son orgie, apprenant qui lui a ravi le cœur d'Alice, provoque Socrate en duel et le tue. Ainsi, le scepticisme, après avoir empoisonné le cœur et l'esprit l'un par l'autre, leur donne la débauche pour commun tombeau.

Sous l'impression d'une première lecture, nous avions cru trouver que l'idée de l'auteur n'était pas complète. Peut-être, nous disions-nous, M. Léon Gozlan eût-il dû, en face de Des Verriers, cette sombre et fatale figure, placer une figure calme, majestueuse et rayonnante, symbole de la foi. Il nous semblait, dans notre ambitieuse préoccupation, que le livre n'aurait pu que gagner à cette espèce d'équilibre établi entre deux influences rivales. Le duc de Levert, vénérable utopiste, philanthrope naïf, n'étant pas de force contre Des Verriers, nous regrettions sincèrement de le voir exposé sans pitié aux sarcasmes du railleur impitoyable et à la risée du lecteur. Quelques minutes de réflexion ont suffi pour désarmer notre critique. Si M. Léon Gozlan s'était proposé de montrer la supériorité de la foi sur le scepticisme, c'eût été une réelle maladresse de donner les avantages de la perspicacité et de l'éloquence au représentant de l'idée qu'il se fût agi de combattre. Mais M. Léon Gozlan voulant simplement montrer le danger d'un scepticisme exagéré et ses conséquences, il ne pouvait se dispenser de pousser franchement la question à ses dernières limites. Entraver volontairement la marche d'un ennemi qui court de lui-même à l'abîme, cela s'appelle une faute. La meilleure tactique à suivre en pareille circonstance, c'est de laisser la route libre ; M. Léon Gozlan l'a très-bien compris. La plus chaleureuse argumentation a-t-elle jamais l'autorité d'un fait? Non certes. Il y a quelque chose au-dessus d'une affirmation, une preuve démonstrative ; quelque chose au-dessus d'une preuve, un résultat. Voilà pourquoi, loin de blâmer l'auteur, nous le félicitons d'avoir pris le scepticisme dans ses propres filets, pour ainsi dire, en ne lui opposant aucun obstacle dont il se pût faire une excuse après sa défaite. Cela est à la fois habile et hardi.

Au point de vue plastique, le livre de M. Léon Gozlan ne mérite pas moins d'éloges. L'auteur a triomphé avec un rare bonheur des difficultés qu'offre naturellement l'exécution d'une donnée sérieuse. L'action, dans *Washington Levert,* n'est pas sacrifiée, comme on le pourrait craindre, à la déclamation et aux développements. La gravité du sujet n'y absorbe pas l'intérêt dramatique. La philosophie et la fantaisie s'y donnent la main.

J. Chaudes-Aigues.

Mme DE VARNHAGEN.

« Full many a gem of purest ray serene,
» The dark unfathomed caves of ocean bear;
» Full many a flower is born to blush unseen,
» And waste its sweetness on the desert air.»

(*Elegy written in a country church yard*, by Thomas Gray.)

Je n'ai jamais arrêté ma pensée sur le spectacle de la nature sans éprouver un sentiment d'effroi mêlé d'admiration. Le luxe des existences perdues plaît au régulateur de notre univers. Que de germes avortés, que de richesses inconnues!... Quelle dépense de spectacle sans spectateurs!.. Que de problèmes insolubles pour l'intelligence du soi-disant roi de la nature!.. En vain lui répète-t-on que l'indifférence du créateur pour l'individu ne s'étend pas jusqu'à la race.... Il y avait parmi les animaux des espèces qui ont disparu comme des nations parmi les hommes. Si la terrible influence du hasard s'arrête quelque part sur la terre, c'est au bord de la tombe. Là est écrit le mot de toutes les énigmes ; là, tout blasphème reçoit sa réponse.

La transformation de notre être est si brusque et si complète, que nous la prenons pour l'anéantissement ; mais si la mort était la cessation de la vie, ou ce qui me paraît synonyme, la perte du sentiment individuel, l'iniquité, la déraison, seraient Dieu, le seul Dieu du moins avec lequel l'esprit humain pourrait communiquer.

Des réflexions analogues à celles que fait naître la contemplation de la nature sont inspirées au philosophe par l'étude des

sociétés. Que de destinées manquées, que de force infructueuse et même souvent aussi pernicieuse aux autres que nuisible à qui la possède! quelle amère ironie dans la répartition des dons les plus rares et du succès, plus rarement encore proportionné au mérite! que d'injustice dans les renommées, que de génie inconnu, de médiocrité illustre, que de talents avortés, de vertu calomniée, de vice déifié! Et tout cela au profit de qui? Au profit de la mort. La mort hérite de toutes les vérités perdues dans le désordre de la vie de ce monde, elle recueille, elle classe, comme des semences précieuses, tous les moyens négligés, tous les dons étouffés, toutes les affections méconnues, tous les mérites obscurcis, tous les desseins de Dieu trompés par les démons de la terre; et c'est avec cette moisson de nobles débris, que la mort, c'est-à-dire l'esprit de vie par excellence, refait des palais aux gloires injuriées, jette des voiles sur les fronts injustement couronnés, entoure d'auréoles des têtes de héros insultés par le silence de la terre; en un mot, la mort, c'est la justice dégagée de toute entrave. La porte de la tombe est la seule ouverture par laquelle le saint jour de la vérité toute puissante pénètre du ciel jusqu'au cœur de l'homme.

Le 7 mai 1833, il y a quatre ans et demi, Rachel, âgée de soixante-deux ans, est morte à Berlin, où elle était née. Je l'ai connue en 1816. C'était une femme aussi extraordinaire que Mme de Staël, par les facultés de l'esprit, par l'abondance des idées, la lumière de l'âme et la bonté du cœur : elle avait de plus que l'auteur de *Corinne* le dédain de l'éloquence; elle n'écrivait pas. Le silence des esprits comme le sien est une force. Avec plus de vanité, une personne aussi supérieure aurait cherché à se faire un public ; Rachel n'a voulu que des amis. Elle parlait pour communiquer la vie qui était en elle ; jamais elle ne parlait pour être admirée.

Je laisse aux esprits doués de plus de sagacité que je n'en ai à décider si l'obscurité dont elle n'a jamais essayé de sortir, était la conséquence inévitable de l'excès de vivacité qui l'empêchait quelquefois de coordonner ses idées de manière à les faire adopter par la foule, ou si sa foi, dans la spiritualité de l'âme, lui montrait d'un coup d'œil l'inutilité de toutes les créations de l'art humain, où la forme entre toujours pour beaucoup, et la retenait volontairement dans le quiétisme. La contemplation de

la nature et de la providence qui la dirige était pour elle une jouissance si vive, que ce spectacle, considéré du point de vue élevé où elle était placée, suffisait à son activité. La vie, pour elle, était un travail continuel; mais elle n'en a pas fait d'autre. Ses lectures même devenaient des conversations ; elle vivait, elle discutait avec les livres comme avec des personnes. L'intensité de sa vie était telle qu'elle animait tout sans le vouloir ; elle faisait plus que percevoir, elle personnifiait les idées; son intelligence était un monde où tout avait son emploi, comme dans le monde de Dieu. Jamais esprit plus productif ne fut moins connu de la foule ; dans des sociétés dont les forces seraient autrement combinées que celle du monde où nous vivons, Rachel aurait été pour les nations ce qu'elle était pour un petit cercle d'amis intimes : la lumière des esprits, le guide des âmes.

Ses lettres, recueillies et publiées depuis sa mort, n'étaient point des œuvres ; c'étaient des éclairs qui partaient de son cœur et de son brillant esprit pour toucher le cœur de ses amis (1). Pour elle, écrire, ce n'était pas briguer la gloire, c'était chercher un remède à l'absence.

Il me semble qu'on peut la définir d'un mot : elle avait l'esprit d'un philosophe avec le cœur d'un apôtre; et malgré cela elle était enfant et femme autant qu'on peut l'être. Son esprit pénétrait dans les obscurités les plus profondes de la nature; elle pensait avec autant de force et plus de clarté que notre théosophe Saint-Martin, qu'elle comprenait et admirait, et elle sentait comme un artiste. Ses perceptions étaient toujours doubles ; elle atteignait aux vérités les plus sublimes par deux facultés qui s'excluent chez les hommes ordinaires : par le sentiment et par la réflexion. Ses amis se demandaient d'où sortaient les éclairs de génie qu'elle lançait dans la conversation. Était-ce le résultat de longues études? Était-ce l'effet d'inspirations soudaines? C'était l'intuition accordée pour récompense, par le ciel, aux âmes vraies ; ces âmes martyres luttent pour la vérité qu'elles pressentent, souffrent pour le Dieu qu'elles aiment, et leur vie entière est l'école de l'éternité.

(1) Ce livre a paru à Berlin, en 3 volumes, sous le titre de *Rachel à ses amis*. Il a été publié en allemand par Dunker et Humblot. Berlin, 1834.

Voici comment celle-ci se rendait témoignage à elle-même, dans une lettre écrite le 5 novembre 1808, à M. de Varnhagen d'Ense, qu'elle épousa depuis :

Berlin, ce 5 novembre 1808.

« Enfin je suis chagrine ! Sais-tu tout ce que ce mot signifie? Mais aussi quelle complication !.. Le temps même devient fou... Depuis le mois de juillet (cela te paraîtra risible), l'hiver, en convulsion, lutte contre l'été. Voilà deux jours que je me tourmente pour savoir si j'écrirai ou non ; je ne puis pas mentir, surtout avec toi, avec toi pour qui la vérité m'arrive tout entière, et pourtant j'ai de jolies choses à t'écrire !.. Oh ! les dons que je possède, on ne les a pas en vain !.. Il faut souffrir pour eux. Ma science des choses, ma sagacité, mon discernement : ce sentiment de l'infini qui est en moi, le rapport intime qui existe entre ma vie et la vie de la nature, enfin le quelque peu de conscience que j'ai de tout cela (et ce peu veut ici dire beaucoup), cela coûte quelque chose. Quelle souffrance, quelle inquiétude, quel abandon pendant le développement !... Quelle lutte intérieure n'ai-je pas à soutenir? Je doute que toi-même tu en aies une idée. Et comme mes entours sont dégoûtants, rabaissants, impatientants, offensants, insensés, misérables ! comme ils sont bas ! pourtant je ne puis leur échapper ; et tant que je ne le puis pas, ils me poursuivent. Les éviter doucement, il n'y faut pas penser ; le moindre contact, le moindre rapport me souille, me fait déroger, et ce combat n'a pas de fin ; il a commencé avec moi, il durera tant que je vivrai. Où se terminera-t-il? Cette conviction (non que le combat est inévitable, mais que mes efforts sont sans but et ne peuvent cesser qu'avec la perte de mes facultés) me met dans une rage qui approche de la déraison. Tout ce que je rencontre de beau, dans la vie, passe étranger devant moi, comme une visite, et il faut que je vive méconnue parmi des êtres indignes. Ils usent et abusent de moi. Nous sommes liés par des rapports réciproques : eux parce qu'ils se servent de moi, moi parce qu'une lutte corps à corps, une lutte sanglante ne me délivrerait pas d'eux. Tu le vois, je suis hors de moi !... C'est ce qu'on dit quand la vraie voix du cœur parle. Les sots et les menteurs se protégent entre eux ; mais moi,

point de loi, point de proches, point d'amis, rien... Et ce qu'il y a de pis, c'est que, vivant au milieu de l'injustice, le blâme m'irrite comme une nouveauté. Il n'y a pas un seul de ceux qui me condamnent qui, dans sa propre opinion, n'ait manqué à tout. Personne ne prend ma défense ; ils me persécutent, parce que j'ai toujours parlé à chacun en faveur de l'autre. Je te fais grâce des misérables histoires qui m'arrachent ces réflexions pendant ton absence. Oh! comme je leur échapperais par ta seule présence, par la présence d'un ami, d'une créature *sympathique!*

» Les femmes que je vois m'anéantissent ; c'est un effet physique, leur présence agit sur mes nerfs ; elles m'abattent la pensée, tant je les trouve dénuées d'énergie ; imprudentes sans excuse, car c'est par pure inconséquence ; et elles établissent leur parallèle entre elles et moi avec une sécurité si complète, que je n'ai d'autre refuge que de quitter la chambre. Elles mentent aussi.... elles en ont si souvent besoin !.. C'est qu'il faut de l'esprit pour dire la vérité. Aussi le mensonge m'ennuie comme une maladie, comme la bêtise...

» L'après-midi, le soleil, caché depuis bien des jours, parut au moment où je sortais. Les arbres diaprés m'attirèrent plus loin. C'était comme un printemps, et aussi comme un soir de janvier, calme, pur, quand la neige, déjà battue, n'est point fondante. Des saisons diverses avec le souvenir de tout ce qu'on a senti traversaient ma pensée ; toutes les promenades que j'ai jamais faites avec leurs images, et les innocentes dispositions de mon cœur, repassaient rapidement, mais très-distinctement, dans mon esprit, et tout cela à la fois, comme un cortége qu'on aperçoit de loin tout entier d'un coup d'œil. Je savais bien ce que je sentais, et pourtant je m'étonnais ; mon passé revivait tout entier ; l'avenir seul m'était fermé... L'air doux favorisait ma vue : je découvris au loin le jardin du Prince (1), véritable cimetière ; j'étais attirée là. Le jardin était déjà brillant et assez semblable au printemps avec ses promesses et l'inquiétude qu'il verse dans les veines ; c'était comme s'il dansait avec l'automne à l'instar des grands personnages qui se donnent des fêtes après les combats et les guerres. J'eus envie de traverser le pont ; l'eau

(1) Le prince Louis de Prusse, tué deux ans auparavant dans la campagne d'Iéna.

était limpide, le soleil chaud ; je m'acheminai vers la digue. Là je pensai : C'est le chemin de Varnhagen, et la tristesse me revint. Je continuai au grand soleil ; près du jardin d'Éphraïm, il fallut revenir sur mes pas ; il est trop solitaire, et je ne pouvais pourtant traverser le parc toute seule. Je revis encore ton chemin, et m'en revins doucement. J'avais alors le soleil derrière moi, et devant moi, un arbre magnifique éclairé par lui, vert, touffu ; il se trouve à l'entrée du jardin d'Éphraïm, je ne pus résister au désir d'aller à cet arbre ; il aurait pu me réjouir le cœur ; mais quand je m'approchai, les branches étaient bien plus hautes qu'elles ne m'avaient paru. J'étais absolument seule ; un bourgeois vint à passer au sortir du parc, il avait un bâton sous le bras, un habit gris, un chapeau à trois cornes : — Oh ! monsieur, vous êtes plus grand que moi !... Cet arbre a encore une si belle verdure, ne pourriez-vous m'en cueillir une feuille ? — L'homme, avec beaucoup d'intérêt et de soin, me choisit la plus verte et me la donna d'un air content. Quand je le quittai après l'avoir remercié, il me regarda encore avec satisfaction ; il paraissait charmé de voir qu'une personne en douillette, avec un chapeau et un châle, s'amusât d'une pareille chose. Je l'ai mise dans l'eau et je te l'envoie dans cette lettre. »

Quelle source de bonheur qu'une disposition d'âme si poétique, qu'un si profond sentiment de la nature uni à tant de connaissance des hommes et des choses, à une si grande puissance d'analyse ; et tout cela naturel comme l'enfance ! Avec une personne qui traite ainsi la vie, il n'y a jamais rien de petit, ni de vulgaire, ni d'impossible.

La lettre qu'on vient de lire a été choisie au hasard ; cette fois ce mot veut dire quelque chose, c'est-à-dire l'exacte vérité ; j'ai ouvert le premier tome de ce volumineux recueil, et je me suis mis à traduire la page que j'avais sous les yeux. Je n'ai pu bien rendre la poésie du style allemand, de ce style des hommes dominés par le cœur, mais j'espère en avoir donné une idée.

Je n'ai pas connu toutes les circonstances de la vie de Mme de Varnhagen ; mais je sais qu'elle a été une des femmes les plus heureuses du monde. Sa manière de sentir la rendait nécessaire à certaines âmes, qui, dès lors, lui étaient nécessaires aussi. Personne n'a été plus aimée. Que faut-il de plus ? Toutes les

agitations des hommes sont inventées inutilement pour suppléer cette source de la félicité que rien ne supplée et qui tient lieu de tout. Quand l'âme tarit, l'esprit travaille encore, mais sans fruit; voilà le secret de tous les ennuis de la vie du monde; c'est un tourment que Rachel n'a jamais connu, et c'est le plus grand de tous, car il implique une sorte d'humiliation. Mme de Varnhagen, qui savait tout, répétait souvent : Je ne plains pas les malheurs dont on se plaint; le vrai malheur se voile; il est honteux !

Comme toutes les vérités profondes, ce mot simple est capable de faire pleurer.

Et l'on ne pouvait causer un quart d'heure avec elle sans tirer de ce foyer de lumière une foule d'étincelles. Le comique était à sa portée comme le plus haut degré du sublime. La preuve qu'elle était naturelle, c'est qu'elle entendait le rire comme la douleur; elle le prenait comme un moyen plus prompt de montrer la vérité; tout résonnait en elle, et sa manière de recevoir les impressions que vous vouliez lui faire partager modifiait les vôtres; on l'adorait, d'abord parce qu'elle avait des dons admirables, et puis, ce qui l'emportait surtout, parce qu'elle était amusante. Elle n'était rien pour vous, ou elle était tout, et elle pouvait être tout pour plusieurs à la fois sans exciter de jalousie, tant sa noble nature l'approchait de la source de toute vie, de toute clarté. Quand on a perdu jeune une telle amie et quelques autres qui lui ressemblaient, l'époque des souvenirs remonte si haut qu'elle remplit plus de la moitié de la vie.

Qu'est-ce que le monde a su de cet être extraordinaire? Que sait-il aujourd'hui, du moins en France, du livre qui le fait connaître? Un article dans le *Journal des Débats,* racontant l'amour de M. Gentz pour Mlle Fanny Elsler, est, je crois, tout ce que Paris a lu sur les lettres de Rachel... et le monde serait tout!... Non, l'obscurité d'un être tel que Rachel suffirait pour me prouver que la lumière du soleil n'est pas la lumière de l'âme.

Rachel Levin, connue aussi à Berlin sous le nom de Rachel Robert, naquit dans cette ville en 1771. Son enfance fut une lutte prolongée entre une organisation dont la vigueur promettait la santé, et une imagination trop vive pour ne pas détruire l'équilibre. Cette lutte produisit une jeunesse agitée par des maladies

extraordinaires, de ces maladies indéfinissables qu'on appelle nerveuses parce qu'elles ont plus d'âme que de corps. Mais cette jeunesse douloureuse fut brillante par l'esprit, et même, dit-on, par l'expression de la figure. Mlle Levin, sans autre moyen d'influence que sa supériorité personnelle, devint le centre de la société la plus spirituelle et la plus élégante de Berlin, à une époque où les hommes distingués affluaient dans cette ville. Le mouvement de la pensée en Allemagne étonnait alors le monde, et Berlin était le point où cette vie de l'esprit avait le plus d'intensité. La philosophie et la poésie se partageaient l'existence de cette nation qui se croyait à plaindre, et qui peut dire aujourd'hui comme Mlle Arnould : « C'était le bon temps, j'étais bien malheureuse. » Mme de Varnhagen, comme tous les êtres doués de facultés supérieures, était le miroir fidèle de ses contemporains et de ses compatriotes. Apprendre à connaître cette femme extraordinaire, c'est étudier l'Allemagne et particulièrement la Prusse à l'époque la plus brillante de leur développement intellectuel et la plus malheureuse de leur histoire : au commencement du siècle.

Paris même, l'ignorant Paris de ce temps-là, ignorant par orgueil et par paresse entendit parler du prince Louis de Prusse. Ce prince était de toutes les soirées de Mlle Levin. L'assiduité du plus proche parent du roi chez cette personne, à part de toutes les autres, paraissait aussi honorable pour lui que pour elle. Les grands qui craignent l'esprit sont bien petits dans ce siècle et bien maladroits; ils font un ennemi d'un allié.

En 1814, le 27 septembre, Mlle Levin épousa M. de Varnhagen d'Ense, plus jeune qu'elle de douze ou quinze ans ; mais comme il est un des hommes les plus spirituels de l'Allemagne, leur union, qui dura dix-neuf ans, fut la plus heureuse que j'aie vue.

C'est lui qui a recueilli religieusement, et non sans beaucoup de peine, les lettres de Rachel, écrites à diverses personnes et dispersées dans toute l'Europe. Ce livre ne fut tiré d'abord qu'à un très-petit nombre d'exemplaires. Le succès qu'il obtint auprès d'un public d'élite a déterminé plus tard l'éditeur à le publier avec de nombreuses et notables augmentations.

Les souvenirs de Rachel, traduits un jour dans toutes les langues, grossiront le nombre, moins considérable qu'on ne le

pense peut-être, des ouvrages qui appartiennent à la littérature européenne. Monument littéraire élevé à l'esprit d'une femme qui ne fut ni ne fit rien dans le monde, par un mari dont la vie entière est maintenant consacrée à la mémoire de sa femme, ce livre honore la personne qu'il est destiné à nous faire connaître, plus que ne l'honoreraient les louanges d'une foule d'hommes. M. de Varnhagen est connu pour un homme de talent et de mérite ; et l'attachement de ce seul homme, attachement qui survit à la mort, devient un éloge plus flatteur que l'enthousiasme public ; la foule est moins puissante qu'elle ne le croit, même sous le règne des majorités. Les masses ne jugent jamais d'après elles, aussi leur suffrage ne peut-il qu'enivrer ; celui des hommes supérieurs devrait seul flatter.

Mon but n'est rien moins que d'analyser ici un recueil de lettres aussi variées que les phases de la vie de celle qui les écrivit ; je ne veux que donner le désir de la connaître aux personnes qui savent tout ce qu'il y a de supériorité d'esprit et d'âme hors de la liste des noms que le caprice du monde a glorifiés.

Voici comment M. de Varnhagen parle de Rachel dans l'introduction qu'il a mise à la tête de ses lettres :

« Je ne veux pas essayer de vous faire le portrait de ma bien-aimée Rachel ; il n'est donné qu'à quelques-uns de ceux qui vécurent de suite et longtemps dans son intimité de la bien connaître et de l'apprécier. Ses lettres mêmes, avec quelque abondance que les sources vives de l'esprit et de l'âme y coulent, ne sont qu'une image incomplète de sa vie. Ce qui caractérise cet être extraordinaire, c'est précisément la création toujours renouvelée, l'inattendu, la spontanéité de ses impressions. C'est l'âme sans cesse en action, et qui, par cette activité même, donne à tout un aspect nouveau, distribue l'ombre et la lumière, enchante, attire, réconcilie, et tout cela à la fois. Comment rendre de telles impressions par un récit ? comment une représentation successive pourrait-elle donner l'idée de tant d'actions simultanées ? Je ne veux qu'essayer de retracer en peu de paroles le premier effet que produisit sur moi la rencontre de Mlle Levin. »

Il commence par raconter la manière dont elle était jugée par les personnes les plus distinguées qu'il connût, et le désir que ces jugements favorables, mais singuliers, lui avaient donné de

la connaître ; enfin, il la voit, et voici comme il retrace la première impression qu'il reçut : « D'abord, je dois dire qu'en sa présence j'éprouvai un sentiment tout nouveau. Je crus retrouver le type primitif de l'être humain ; je sentis qu'une créature à peine sortie de mains de Dieu était là devant moi dans sa pureté, dans sa perfection native. Partout l'esprit et le corps échangeant leur mutuelle influence ; partout des images vraies, des cordes vibrantes, un sentiment immédiat de la nature ; à chaque instant la communication sincère des pensées d'un esprit original et naïf, la révélation des sensations d'un être tout primitif, être grandiose par un mélange d'innocence et de finesse prudente, être prompt en paroles comme en actions, car la présence d'esprit la plus rare, l'adresse, la sagacité, la perspicacité la plus extraordinaire, se trouvaient réunies en elle ; et tout cela était vivifié par la chaleur d'une bonté toute pure, par un amour de l'humanité toujours actif, toujours pratique et vrai, par la participation la plus vive au bien et au mal d'autrui. Les qualités que j'avais trouvées jusque-là disséminées parmi plusieurs, je les voyais réunies dans un seul individu. La compréhension et le trait, la profondeur et la franchise, l'imagination et l'ironie, liées ensemble dans son être comme dans un monde, se manifestaient par une suite de petites circonstances inattendues et gracieuses, qui faisaient sa vie, et qui, selon le jugement de Goëthe, touchaient de près au fond des choses, étaient les choses elles-mêmes agissant de toute la puissance de la réalité. Mais à la force et à la grandeur se joignaient toujours en elle la douceur et la grâce d'une femme, qui se peignaient surtout dans la charmante expression de ses yeux et de sa bouche, sans exclure la passion, ni l'enthousiasme.

» Je doute qu'on se forme tout d'abord une idée juste de cet ensemble composé de tant d'éléments contraires. Quant à moi, j'ai passé par plusieurs incertitudes, par bien des erreurs, avant de croire à ce que je pressentais, jusqu'à ce qu'enfin je reconnus pour toujours, que j'avais devant les yeux l'être le plus parfait et le plus extraordinaire... Nul préjugé ne pouvait résister à son influence ; sa présence était lumière et vérité ; ses manières simples et naturelles, la clarté bienveillante de son esprit, sa facilité à vivre, l'absence de toute prétention, faisaient le ton de sa conversation, même lorsqu'elle roulait d'abord sur des sujets

de peu d'importance et elles excluaient tout parti pris ; peu à peu le discours s'élevait vers des sujets nouveaux qui naissaient du moment présent, et qui, pour cela même, avaient l'intérêt de la réalité, et réveillaient l'attention des plus indifférents par l'attrait qui s'attache à ce qui est vivant, à ce qui est vrai. Son esprit donnait à ce qui est commun le charme de l'extraordinaire. En sa présence, je me sentis transporté dans un monde nouveau; j'étais conduit à la sphère de la poésie, et cela par ce qu'on est communément convenu d'appeler anti-poétique ; par la réalité substituée à l'illusion, la chose à l'apparence ; en un mot, par la vérité dont Rachel avait le sens plus que personne. »

. . . . . .

J'ai eu tort de citer, car je m'aperçois que je ne pourrai rien dire, d'après moi, qui soit aussi juste que ce portrait tracé par M. de Varnhagen lui-même. Pourtant j'y joindrai mes propres souvenirs. Ce qu'on a senti et vu a toujours l'intérêt de la vérité, vérité qui, par là même qu'elle est relative, jette un jour nouveau sur l'objet qu'on cherche à faire connaître. Chaque individu est comme une facette de prisme, qui reflète le rayon de lumière en le décomposant à sa manière.

J'ai dit que ce n'est qu'en 1816 que j'ai fait la connaissance de Mme de Varnhagen. Je l'avais rencontrée à Vienne, en 1814, pendant le congrès ; mais nous avions passé l'un à côté de l'autre, sans nous voir, au milieu de cette foule de souverains. Deux ans plus tard, j'étais resté malade à Francfort, où ma mère vint passer l'hiver pour me soigner. Des circonstances trop romanesques et trop personnelles pour qu'il soit à propos de les rapporter ici, obligèrent ma mère à se lier un peu avec une dame de Berlin dont le caractère et les manières ne lui convenaient nullement. Cette dame, qui tenait à ce qu'il y avait de plus considérable en Prusse, allait quitter Francfort après avoir rempli notre petit cercle du bruit de ses intrigues d'ambition, et non sans avoir troublé notre vie par des tromperies dont les gens dénuées de cœur ne connaissent jamais la portée. Ces personnes paraissent perfides, elles ne sont qu'insensibles ; c'est assez pour les fuir, ce n'est pas assez pour les condamner.

Ma mère fut obligée de subir une dernière entrevue avec cette femme, et c'était pour ma mère un sacrifice dont l'étendue ne peut être appréciée que par les personnes qui savent, comme

moi, tout ce qu'il lui en coûtait pour faire céder un seul instant les affections du cœur aux convenances sociales.

Je la vis partir pour cette visite avec une répugnance qui m'aurait fait rire, si elle ne m'avait affligé.

— Vous êtes une sauvage de salon, lui disais-je; plus vous voyez que les gens du monde mentent, et plus vous devenez vraie avec eux. Vous parlez un autre langage que le leur. A quoi réussirez-vous? — A rester toute ma vie comme je suis, répondit ma mère en souriant; et elle sortit dans une disposition d'humeur difficile à définir, puisqu'elle paraissait gaie et contrariée en même temps.

On voit que, dès le temps de ma jeunesse, les enfants avaient pour habitude de régenter leurs parents. Je restai seul, attendant avec une anxiété qui combattait mon impatience le récit que ma mère me ferait à son retour. Je désirais vivement et je craignais presque autant de savoir ce qu'aurait dit Mme de *** pour dernier adieu.

Ma mère revint bientôt; son visage était rayonnant. — Eh bien! lui dis-je. — Ah! tu ne sais pas ce que je viens de faire? — Quoi donc? qu'a-t-elle dit? — Qui? de qui parles-tu? — De Mme de ***. Vous a-t-elle dit adieu? — Je n'en sais rien; mais je viens de chez elle, où j'ai fait connaissance avec la personne la plus spirituelle, la plus distinguée que j'aie rencontrée depuis longtemps. Tu seras charmé de la voir; je suis sûre qu'elle te plaira. — Il faut qu'elle me plaise beaucoup pour me faire oublier ce qui m'afflige. — Elle te fera oublier tout, te dis-je.

Ma mère avait raison; elle se connaissait en personnes supérieures. Nous fîmes connaissance avec Mme de Varnhagen, et un mois après, j'avais tout oublié. J'étais lié irrévocablement sans être amoureux. Cet attachement, aussi fort que désintéressé, est tout simplement la perfection des relations humaines : c'est un problème que Rachel seule pouvait résoudre avec sa pureté, sa vérité de sentiment, le prestige de son esprit, la sublime compassion de son âme!..... A cette triste époque de ma vie, je lui dus la résurrection de la pensée, tuée en moi par le chagrin. Nous passions des soirées délicieuses à parcourir les riantes campagnes des environs de Francfort, qui sont le jardin de l'Allemagne, comme la Touraine est le jardin de la France, ou à causer chez ma mère et chez Mme de Varnhagen. Le monde

visible, le monde intérieur, l'univers entier et l'âme de l'univers, tout était décrit, analysé, compris, pressenti dans ces longs entretiens qui me paraissaient courts. La conversation de Mme de Varnhagen n'était pas un discours plus ou moins brillant; c'était une action intime, mais toujours inattendue, parce qu'elle était motivée par le besoin et la disposition de la personne qui causait avec elle; causer n'est pas le mot, tout ce qu'on disait à Mme Varnhagen était une confession, volontaire ou non. Sa manière d'entendre changeait le mensonge même en confidence; jamais clarté si bienfaisante ne pénétra dans les cœurs souffrants.

Elle animait un cercle autant qu'elle intéressait un ami en tête-à-tête, et cette double faculté est rare ; son esprit suffisait à tout, parce que c'était mieux que de l'esprit : c'était du génie au service de l'intimité et même de la société ; elle ne trouvait rien au-dessous d'elle dans les petits événements de la journée, et rien n'était au-dessus dans les plus grandes circonstances de la vie. Sa pensée se faisait toute à tous : elle ne l'économisait pas pour des livres ou pour des intrigues politiques ; elle ne jouait pas un rôle, ne calculait jamais un effet : quand on n'a pas assez d'esprit pour en perdre, disait-elle, c'est qu'on n'en a pas assez pour ce qu'on en veut faire.

Le silence, si à la mode chez nous parmi les personnes qui se *posent,* comme elles disent, à la tête des *supériorités intellectuelles* de l'époque, n'était pas à l'usage de Rachel ; quand elle était triste ou souffrante, elle restait chez elle où elle ne recevait que les amis qui lui permettaient de se taire ; mais quand elle voyait des personnes du monde, c'était pour tâcher de leur être agréable : elle avait une délicatesse de tact qui lui faisait comprendre les devoirs et les plaisirs de la société, comme elle avait un sentiment inné du beau qui la mettait en communication avec la nature et avec l'art.

Le ton dominant de la conversation à Berlin était alors l'enthousiasme, et cet engouement obligé dégénérait assez souvent en affectation ; Mme de Varnhagen n'affectait rien, mais elle exprimait ce qu'elle sentait avec plus de liberté que si elle avait vécu habituellement dans un autre pays. Cette confiance dans l'intelligence et la bonne foi des autres lui donnait quelquefois une apparence d'exagération aux yeux des personnes médiocres ;

mais cette injustice lui rendait ses amis plus chers. La juger, c'était un titre à son affection : son âme avait besoin de se montrer, comme d'autres sentent la nécessité de se cacher, et nous disions, à propos de tout, qu'il n'y a de mal véritable que le mensonge : Point de mensonge sans bêtise, ni de sincérité sans esprit, disait-elle encore. C'est juste, répliquais-je; la vérité a toujours besoin d'excuse, le monde exige qu'on la défende contre lui, et, pour plaider, il faut du talent. Mentir, c'est fuir l'obligation d'expliquer; il y a souvent autant de paresse, c'est-à-dire de bêtise, que d'infidélité dans le mensonge.

En réfléchissant plus tard à ce mot de Mme de Varnhagen, j'ai trouvé que sa définition ne s'appliquait pas à tous les genres de mensonges. Il y a tel mensonge qui dénote moins les bornes de l'esprit que la misère de l'âme. Un attachement vrai apporterait toujours, au cœur qui l'éprouverait, le courage de le manifester; tout sentiment naturel peut s'avouer, l'ambition même, l'amour de la richesse, comme moyen d'influence légitime, l'orgueil du talent, l'amour, cet immortel besoin de la perfection; on peut avouer tout cela, pourvu qu'on l'ait; mais ce qu'on ne peut avouer, c'est la prétention malheureuse de l'acquérir. Alors on retombe dans ce que Mme de Varnhagen appelait le vrai malheur, le malheur honteux et qui se cache; alors on ment. Mais on peut mentir ainsi avec beaucoup d'esprit; ce qu'il faut pour être toujours franc, c'est de la force. On ne ment jamais quand on sent fortement.

Nous parlions souvent de Goëthe : il était à cette époque, en Allemagne, l'objet d'un culte fanatique, et, parmi ses adorateurs, les plus fiers étaient ceux qui l'exaltaient davantage. Moi, étranger, je riais de cette joûte d'esprit pour savoir à qui louerait le maître avec plus d'exagération, et, tout en admirant le génie du dieu, je me permettais quelquefois d'être choqué de l'insensibilité de l'homme.

Je reprochais alors à Mme de Varnhagen de céder trop à l'engouement général et d'oublier, pour Goëthe, une de ses qualités distinctives, l'indépendance. Elle me répondait qu'elle n'était indépendante que du vulgaire, mais que le génie avait sur elle un pouvoir absolu. On demandait un jour, chez elle, quel était le meilleur ouvrage de ce grand poëte; chacun nommait celui qu'il préférait, soit en vers, soit en prose. A la fin,

Mme de Varnhagen prend la parole et dit : Le meilleur ouvrage de Goëthe, ce n'est pas celui qui plaît davantage à tel ou tel esprit, c'est celui qui nous fait comprendre comment il a pu faire tous les autres; voilà pourquoi je crois que son chef-d'œuvre est *le Tasse*. Elle a répété, dans une de ses lettres, ce jugement motivé d'une manière si frappante; et moi, je l'ai d'autant mieux retenu que j'avais entendu dire à Mme de Staël que, de tous les ouvrages de Goëthe, le seul où elle ne trouvât rien à admirer, c'était *le Tasse*. J'ai pensé bien souvent à cette diversité de sentiment de la part de deux femmes qui me paraissent égales l'une à l'autre par les dons de la nature et l'intensité de la vie intellectuelle. Le grand mérite du *Tasse* est dans le développement du caractère principal, indiqué par des nuances de style; et c'est ce que les étrangers sentent le plus difficilement. On s'épouvante en voyant quelle distance les habitudes, les langues, les sociétés peuvent mettre entre deux esprits que la nature et Dieu avaient créés frères.

Mme de Varnhagen fit un voyage; pendant cette absence, Goëthe vint à Francfort où je le vis pour la première fois. Voici comment je rendais compte de cette rencontre à Mme de Varnhagen, dans une lettre qu'elle me rapporta quelque temps après en m'ordonnant de la garder parce qu'elle ne voulait pas avoir chez elle ce qu'elle appelait *une diatribe* contre le grand homme : le lecteur jugera de son impartialité et de la mienne :

« Enfin j'ai vu votre Goëthe! et, pour la première fois de ma vie, j'ai senti qu'on peut s'arrêter devant un homme comme devant un monument, sans lui parler. J'ai dû lui paraître bien ridicule : je le contemplais comme un phénomène de la nature. C'est votre faute; pourquoi m'avoir tant parlé de lui? Dans le premier moment, son apparition m'a inspiré le besoin de méditer plus que celui de causer. Il ne m'embarrassait pas, sa sphère est au-dessus de ce qui intimide; je ne crois pas que jamais un homme ait été occupé de sa personne et de l'effet qu'elle peut produire devant le Jupiter du Vatican; je ne pouvais pas non plus penser à moi devant Goëthe. Cet homme, dont l'abord est différent de celui de tous les hommes que j'ai rencontrés, me faisait l'effet d'une solitude; j'étais saisi de respect; j'éprouvais du bien-être et de la frayeur, sans savoir pour-

quoi ; il me semblait que je regardais au bord d'un abîme d'où montait la voix d'un oracle.

» Il y a longtemps que vous n'avez vu Goëthe ; il a soixante-quatre ans ; son visage est encore superbe ; c'est, comme vous le dites, la tête de Jupiter, ou plutôt d'Homère. Quand sa physionomie n'est point animée, elle exprime une noble tristesse : on croit voir un héros de l'antiquité écrasé sous le poids de notre misère. Ce siècle, où le burlesque domine, lui pèse ; il a dans le front et dans le regard quelque chose de profondément tragique. Quand il s'anime, il petille d'esprit ; et quand il se laisse aller à sourire, il est plein de grâce. Ce qui me frappe surtout dans ses traits, c'est l'harmonie de l'ensemble : je n'ai vu nulle part tant d'accord uni à tant de variété ; tous les sentiments et toutes les pensées humaines se peignent sur son visage ; sa physionomie, pleine de vie, est le miroir du monde, et en même temps l'expression d'un caractère : on y lit depuis Werther jusqu'à Faust et au Traité sur l'Optique ; c'est un esprit universel ; la science et la poésie habitent ce front qui contient tout ; il semble que c'est d'après lui qu'on a dit : L'homme est l'abrégé du monde.

» Ses manières sont froides ; cependant on se sent attiré vers lui comme vers un être surnaturel ; mais on sent tout de suite qu'on n'est pas son semblable. Quand il lève les yeux, on dirait qu'il pleure sur l'humanité ; quand il les fixe sur vous, son regard vous pénètre. Mais cette perspicacité vous fait du bien. Ce qui rend un homme ordinaire fatigant, c'est qu'il ne comprend jamais tout à fait un autre homme. Goëthe comprend la nature ; comment ne comprendrait-il pas un pauvre atome humain ? J'aurais voulu m'approcher de lui, et lui dire : Apprenez-moi ce que je suis. Oracle, dictez-moi ce qui doit décider de ma vie, ce qui doit sortir de moi.

» Quoique sa dignité constante paraisse un peu roide, il a de la simplicité, et on pourrait le croire naïf : il est pourtant à une distance immense de la naïveté : en lui, tout est volonté et conscience de sa volonté. Si l'on disait à Goëthe : « Pourquoi êtes-vous comme vous êtes ? » au lieu de répondre : « Parce que je suis moi, » il dirait : « Parce que je *veux* être moi. » Cette réponse met un espace infini entre lui et la naïveté ; mais son esprit lui rend le charmes des hommes naïfs. Seulement on ne peut se fier

au plaisir qu'on éprouve en causant avec lui. Qu'on ne s'y trompe pas, il est plus qu'un homme. Rien de plus gracieux que sa manière de s'entretenir avec les personnes qui lui sont présentées : il a par moments une ironie si fine et si délicate, qu'elle ne saurait blesser ; il possède au suprême degré le talent, ou plutôt le don d'intéresser à ce qu'il dit ; sa personne, sa seule présence, son silence, portent à la méditation, et font désirer ses paroles ; il réunit la chaleur au calme, il se contient comme s'il avait peu de vie, et cependant il sent comme un autre se passionne ; c'est un homme supérieur au vulgaire et supérieur à lui-même. Il est maître de lui ; il est résigné à supporter les inconvénients de sa destinée ; c'est le premier grand homme qui m'ait paru décidé à subir sans se plaindre les malheurs du génie ; il est malheureux, parce qu'il est seul ; mais il veut être seul, parce qu'il a reconnu qu'il le faut.

» J'ai dit qu'on trouvait tout dans sa physionomie, il y manque pourtant une chose, et une chose nécessaire : l'amour. Je ne crois pas qu'il ait la faculté de vivre dans un autre ; il a tout en lui, hors ce qui fait qu'on renonce à tout. La richesse de sa nature le trompe, elle le confirme dans la personnalité ; il est seul en ce monde, et peut-être déjà se prépare-t-il à rester seul dans l'autre : poussé à ce point, l'égoïsme est un exil.

» C'est un phénomène bien extraordinaire qu'un homme parvenu à cette étendue, à cette élévation de pensée, sans reconnaître le christianisme. C'est comme un naufragé qui ne croirait qu'à la plage (1).

» C'est un malheur pour Goëthe que la religion chrétienne soit une révélation divine, il l'aurait peut-être inventée ; mais comme il la trouve arrivée avant lui en ce monde, et avec elle quelques accessoires qu'il n'y aurait pas joints s'il l'avait faite ; comme il voit dans ses prêtres ce qu'il n'y voudrait pas voir, et qu'il n'y voit pas ce qu'il voudrait, il la rejette. Aussi le vide qu'elle laisse au dedans de lui l'accable ; l'ennui le ronge, il s'attache aux moin-

(1) Depuis ce temps, Goëthe s'est rapproché du christianisme, comme on peut s'en assurer dans l'intéressant ouvrage publié en allemand par Ackermann, sous le titre de *Conversations de Goëthe*. On s'étonne de voir que tant de livres curieux ne soient pas encore traduits en français.

dres détails de l'existence, il s'impose l'étude et le goût des petites choses, enfin il se traîne dans la nuit de ce monde comme s'il n'en était pas une des lumières; et l'on est forcé de convenir que ce prodigieux génie est aussi étonnant par ce qui lui manque que par ce qu'il a. Aussi mon ami Werner compare-t-il la tête de Goëthe à une immense coupole sans lanterne, ce qui fait que le jour y vient d'en bas. »

L'engouement aveugle et exclusif de quelques esprits pour Goëthe était tel en Allemagne, à l'époque où je fis connaissance avec Mme de Varnhagen, que, malgré sa supériorité, elle eut peine à me pardonner ce jugement, et pourtant elle pardonnait beaucoup, parce qu'elle voyait loin et juste.

Mme de Varnhagen avait sur le mariage des idées qui, depuis elle, ont été adoptées par bien des gens, et fort exagérées dans l'application. Les inventeurs sont toujours des metteurs en œuvre plus timides que les imitateurs. Elle regardait cette institution comme trop sacrée pour être dégradée au service des petits intérêts du monde : elle blâmait le mariage comme affaire, et trouvait la société absurde de rabaisser une loi divine au niveau des règlements qui fixent les devoirs civils du citoyen. Sa profonde horreur de l'hypocrisie lui faisait condamner même ce que le monde appelle la bonne conduite, quand elle n'est pas l'expression des bons sentiments.

Je n'ai jamais bien connu le fond de ses idées sur le christianisme; ce que je sais, c'est qu'elle aimait Dieu et le prochain avec ferveur; elle était plus religieuse que la plupart des dévots que j'ai rencontrés. J'avais un tel besoin de penser que j'étais de son avis, que je me suis répété souvent en son absence qu'elle pressentait une révolution religieuse, dont la fin serait la régénération pacifique et volontaire des formes du christianisme sous la direction de l'Église catholique, la seule qui eût l'autorité nécessaire pour conserver la vérité intacte, et pour la défendre jusqu'à la fin des temps. Je ne pourrais pourtant assurer que ce fût là son espoir; peut-être son grand esprit se faisait-il une idée plus libre des moyens adoptés par la puissance infinie pour se manifester à la terre; mais ce que je puis dire, c'est que toutes les fois que le regret et le désir me ramenaient en pensée vers Rachel, je me consolais en me répétant que nous avions la même opinion sur la seule chose vraiment importante en ce monde. Cet accord

avec une être si supérieur, ne l'eussé-je que rêvé, suffirait pour me tranquilliser : c'était comme une assurance contre mes propres incertitudes.

La moisson d'idées fécondes, d'expressions soudaines, originales, sublimes, piquantes, d'aperçus neufs et surprenants, qu'on recueille en lisant ses trois volumes de lettres, montre ce qu'aurait pu produire en littérature celle qui les a écrites, non pour écrire, mais pour manifester et pour étendre sa bienfaisante existence.

Si je n'avais pas connu Mme de Varnhagen, je ne serais peut-être pas aussi persuadé que je le suis d'une vérité consolante, c'est que le vulgaire juge les hommes sur ce qu'ils ont fait, tandis que les esprits supérieurs les apprécient d'après ce qu'ils pourraient faire. C'est ainsi que Rachel jugeait, et c'est ainsi qu'elle a le droit de demander qu'on la juge.

A. DE CUSTINE.

Saint-Gratien, ce 2 novembre 1837.

UN ACTE
DANS UNE SCÈNE.

— Il me semble que votre oncle Fernand s'est levé aujourd'hui plus tôt que d'habitude. Serait-il indisposé?

— Je ne le pense pas; s'il était malade, il ne serait pas sorti; et je ne vois pas ici sa canne.

— Vous avez raison, Floride, il est sorti; il a même pris son thé. Ce beau temps l'aura séduit; il aura eu la fantaisie d'aller faire un tour de promenade sur le port. Boulogne, il est vrai, a un aspect délicieux quand le soleil se montre.

— Jamais, je crois, les baigneurs n'ont été en aussi grand nombre; Londres se dépeuple cette année.

— On ne rencontre partout que des Anglais.

— Vous en plaindriez-vous?

—Moi! N'êtes vous pas Anglaise, Floride? A propos, cette lettre d'Angleterre est pour vous; je venais de la recevoir quand vous êtes entrée.

— Je vous remercie, mon ami. C'est quelque camarade de pension qui m'écrit.

(*Floride met la lettre dans la poche de son tablier.*)

Je lirai cela après déjeuner.

— Pourquoi ne liriez-vous pas cette lettre toute de suite?

— Ne sais-je pas tout ce qu'une amie peut dire à une amie? Au reste, j'aime à deviner sous leur enveloppe tous ces petits secrets qui n'en sont pas.

—Vous m'assurez que ce n'est pas ma présence qui vous gêne?

— Vous ne le pensez pas, Lucien. Ai-je quelque mystère pour vous?

— Il n'en faut qu'un pour commencer, Floride.

— Heureusement vous n'êtes pas sérieux en disant cela.

— Et si je l'étais, vous vous fâcheriez sans doute, Floride ?

— Je rirais au contraire.

— Vous auriez raison. Se fâcher à propos de rien, d'une lettre écrite de Douvres à une amie de Boulogne.

— Vous avez donc remarqué que la lettre venait de Douvres?

— Il eût été difficile de ne pas le voir aux gros caractères rouges de la poste. Au surplus, mon coup d'œil n'a pas été plus rapide que le vôtre, qui a deviné sur-le-champ que cette lettre vous était adressée par une amie de pension. Jusqu'ici les lettres n'avaient guère annoncé sur leur enveloppe que les pays d'où elles viennent ; vous étiez destinée à y découvrir, par une divination particulière, une empreinte infaillible de l'amitié.

— Mais ne reconnaît-on pas l'écriture d'une amie entre mille, Lucien ?

— On a ordinairement deux ou trois cents amies dans un pensionnat. Quelle amitié particulière ne faut-il pas avoir pour distinguer une écriture sur deux ou trois cents autres !

— Mon cher Lucien, je vais rire, vous devenez sérieux.

— Non, mais raisonnable ; car je suis prêt à me fâcher contre moi-même. Parce que je reconnais la nécessité, pour la durée de la paix domestique, de vivre sans mystère, de tout se dire, de tout se confier ; parce qu'il me semble que rien n'est beau comme de voir réciproquement dans la profondeur de sa vie ; parce que mon sentiment est qu'avec cette franchise, la femme n'a pas de meilleur ami que son mari, qui, de son côté prévient souvent en lui des écarts blâmables en condamnant ses actions à la publicité ; parce qu'à mes yeux, enfin, cette confiance en ménage est le ciel sur la terre, ce n'était pas là une raison pour vous obliger à inventer un fait en l'air et à colorer d'un prétexte spécieux le désir fondé ou non que vous avez de ne lire cette lettre qu'après le déjeuner. Si vous vous êtes mal tirée du petit mensonge, c'est ma faute.

— Lucien, ce n'était pas un mensonge. Allez-vous m'excuser maintenant ?

— Avouez que vous avez besoin de ce que vous êtes trop fière pour demander !

— Quoi ? mon pardon ! parce que vous avez tort !

— Et certainement j'ai tort. Car, au fond, que m'importe, Floride, que cette lettre vous soit écrite par Louisiana, Mathilde Geneviève ou Julie ? Quand même ce ne serait pas de quelque personne aussi chère qu'elles que vous tiendriez cette preuve d'attention, ai-je eu raison en vérité de tant vous tourmenter ? N'êtes-vous pas maîtresse de recevoir des lettres de qui il vous plaît ? J'ai mes amis et vous avez les vôtres ; nous les confondons sans doute dans une même estime, mais puisqu'ils ne nous sont pas communs, et j'ai plus de raison que vous de me plaindre de ce malheur, il serait mal de nous partager des secrets que ces amis invisibles n'adressent qu'à la discrétion de l'un de nous.

— Vous croyez donc que cette lettre renferme un secret ?

— Pourquoi me demandez-vous cela, Floride ?

— Ne venez-vous pas de supposer que je puis avoir des secrets, même avec d'autres qu'une simple amie.

— Mon dieu, nul ne peut répondre des confidences que le premier venu se croit en droit de nous infliger. Beaucoup de jeunes gens abusent aujonrd'hui de la bonté romanesque des femmes pour en faire des complices de quelque intrigue en l'air; et les femmes ne détestent pas, avouez-le, cette condescendance dont ils les honorent. On les consulte comme amies. surtout quand elles ont des amies.

— Je ne connais personne qui pût m'écrire dans cette intention.

— Je ne parlais pas de vous, Floride : comme on vous blesse facilement, en frappant au haaard !

— Tant de personnes ne touchent le but que de cette manière !

— Encore faut-il avoir un but. Vous atteindre d'une allusion même détournée, vague, générale, n'était pas le mien. Ne vous ai-je pas dit d'ailleurs que je ne voyais aucun mal dans une intimité d'esprit entre un jeune homme et une jeune femme, même mariée, qui, par exemple, se seraient connus autrefois, à l'époque des beaux jours de leur enfance ?

— Et vous voulez me ménager une place dans votre théorie, n'est-ce pas ? Qui aurai-je connu autrefois pour justifier cette tolérance de votre part ?

— Je craindrais de me tromper en vous nommant quelqu'un. C'est à vous de prévenir une erreur qui me rendrait peut-être ridicule.

— Vous tenez donc beaucoup à me convaincre que cette lettre m'est écrite par un jeune homme ?

— Parmi les étrangers auxquels votre oncle, M. Fernand, ouvrait ses salons, au nombre de ces réfugiés espagnols admis dans la familiarité de votre intérieur à Douvres, n'y en avait-il pas un, jeune, beau, intéressant par ses malheurs politiques, déjà capitaine à vingt-un ans, un peu poëte, très-sentimental?

— M. le chevalier Almoracin est absent depuis deux ans, vous le savez.

— Ce sont les absents qui écrivent.

— Et il m'aurait écrit de Douvres?

— M. Almoracin aimait beaucoup cette ville, qu'il préferait à Londres. Peut-être après un voyage est-il de retour à Douvres, d'où il s'est empressé de vous écrire pour vous faire savoir son arrivée. Voyons, ai-je deviné juste?

— Si je vous disais, oui, ne fût-ce que pour vous punir?

— Me punir! Vous me supposeriez jaloux de M. le chevalier Almoracin? Aurais-je perdu tout souvenir du passé? Ne sais-je pas que, lorsque je vous demandai en mariage, il y a deux ans, M. Fernand, votre oncle, me répondit, qu'un de vos compatriotes, c'était M. Almoracin, s'était mis sur les rangs ainsi qu'un Anglais M. James Tornwall, il vous laissait la liberté de faire un choix entre nous trois, M. James Tornwall, M. Almoracin et moi.

— Et ce ne fut, personne ne le sait mieux que vous, ni M. Almoracin, ni M. James Tornwall que je choisis.

— Voilà ce que je pourrais vous rappeler, Floride, si vous m'attribuiez trop l'intention d'être jaloux de M. Almoracin, votre charmant compatriote.

— Si je vous l'attribuais un peu?

— A toute autre femme, je répondrais que la supposition serait fort admissible. Espagnole, vous auriez pu préférer un instant, par la séduction banale des contrastes, un Français à un Espagnol; mais le charme de cette singularité une fois épuisé, vous vous seriez laissé entraîner, sans blâmer votre premier choix, à quelque intérêt pour le compatriote malheureux. Du regret à l'affection le chemin est rapide, si rapide, qu'on ne le parcourt même pas. On est arrivé sans être parti.

— J'aimerais donc le chevalier Almoracin et cette lettre de Douvres est de lui?

— J'ai supposé, il me semble, que je parlais à une autre femme que vous, Floride.

— A votre ton, je ne m'en suis pas aperçue. Il y a six mois, Lucien, que vous ne m'eussiez pas tenu un tel langage.

— Vous en eussiez ri, il y a six mois. Peut-être même ne l'eussiez-vous pas compris.

— Ainsi votre persuasion est de m'avoir blessée par une accusation vraie?

— Je serais le dernier à le désirer.

— Décidement vous me croyez aimée de M. Almoracin?

— Peut-être.

— Et je l'aime aussi, n'est-ce pas?

— Comme vous me questionnez? Suis-je votre juge, madame?

— Non, mais mon accusateur.

— Si c'est un besoin chez vous de vous défendre, que puis-je y faire?

—Ma défense, en tous cas, ne sera pas embarrassante. Je m'attachai à ce jeune homme par la pitié. C'était un proscrit, monsieur; né à Cadix, ma patrie, il avait été blessé en se battant contre les troupes du roi Ferdinand qui a ruiné ma famille. Quoique Anglaise par mon éducation, quoique venue en Angleterre si jeune, que je ne sais plus même la langue de mon pays, j'éprouvai de l'intérêt pour ce jeune homme. Et à qui n'en a-t-il pas inspiré d'ailleurs? M. James Tornwall ne l'a-t-il pas envoyé à la Havane, sur un vaisseau qu'il lui a donné? M. James Tornwall comprit d'abord tout ce qu'il valait; il en fit son ami; il le mena de Douvres à Londres où il le présenta à ses sœurs, mes deux bonnes amies, miss Dorothea et miss Love. Toute la haute société de Londres désira le voir. Partout ses belles qualités, rehaussées par le malheur, furent appréciées. Flatté de l'accueil que recevait son ami, M. James Tornwall insista pour qu'il allât passer la saison d'hiver à son château, rendez-vous des jeunes gens les plus distingués de Londres. Là, M. James Tornwal essaya de le consoler des ennuis de l'exil par des distractions de tout genre; il organisa des chasses, des courses au clocher, dont miss Love et Miss Dorothea m'ont fait les plus séduisantes descriptions dans leurs lettres. M. James est un admirable cavalier, savez-vous? Il franchissait, avec une

intrépidité d'aigle, les fossés, les torrents, les haies, les murs, au grand étonnement de son ami, M. Almoracin. En vérité, M. James Tornwall est un excellent jeune homme ; il s'est conduit comme un frère pour M. le chevalier.

— Cette lettre, madame, est de M. James Tornwall !

— Votre jalousie est bien peu arrêtée.

— Vous vous trompez, madame ; M. le chevalier Almoracin que vous avez aimé peut-être, n'a été pour moi qu'un prétexte pour arriver à M. James Tornwall, dont j'étais sûr que vous me parleriez, si j'amenais avec un peu d'adresse la conversation sur lui. Votre amitié pour ses sœurs, miss Dorothea et miss Love, n'a jamais été qu'un voile jeté sur votre penchant pour ce jeune homme, d'un nom éblouissant, d'un esprit beaucoup trop vanté, mais enfin assez remarquable pour vous avoir captivée, et que vous auriez accepté pour mari, s'il n'eût appartenu à une famille dont les opinions politiques, toutes dévouées au torysme, n'eussent été blessées d'un mariage avec la fille d'un ancien membre des cortès. M. James Tornwall est venu, l'an passé, ici à l'époque des bains ; il s'est présenté chez vous pendant mon absence; il vous a accompagnée aux concerts, et trois fois sur le bateau à vapeur qui promène les baigneurs. Il se rendra cette année à Boulogne. Cette lettre vous annonce son arrivée. Et voilà l'amie de pension qui vous écrit de Douvres ! Je n'ai pas besoin maintenant de savoir le contenu de cette lettre ; je le connais. Voulez-vous que je vous le dise ?

— Si cela vous est agréable, monsieur.

— Ah ! de l'ironie ! madame.

— De la pitié ! monsieur.

— Oui, je sais mot pour mot ce qu'elle renferme : on vous plaint à chaque ligne d'avoir pour mari un homme qui vous néglige, qui est toujours en voyage, qui vit à Paris au milieu des plaisirs, tandis que vous périssez d'ennui ici près d'un vieil oncle et dans une ville déserte les trois quarts de l'année. Vous savez pourtant que ce sont mes affaires, et non mes caprices, qui m'éloignent de vous.

— Ai-je jamais prétendu le contraire ?

— Vos amis se chargent de le dire pour vous. Ah ! je vous oublie dans votre solitude ; vous méritez qu'on vous plaigne. Vous étiez née pour un meilleur sort C'est un ami dévoué, con-

stant, d'un attachement sans bornes, qui vous eût convenu. Oh! comme il vous eût aimée celui-là! Mais vous n'en avez pas voulu; vous lui avez préféré un homme léger, indigne de son bonheur.

— Il me semble que, dans ce moment, vous ne seriez pas loin de justifier les fautes dont vous vous accusez avec tant de véhémence, et cette accusation ne serait pas la partie la plus plus romanesque de votre monologue.

— Vos moqueries cachent un trouble profond, madame; mais le masque n'est pas assez épais.

— Moi troublée! Dites-moi plutôt si vous êtes calme, vous!

— Comme un juge. Si calme, que je vous dirai la fin de cette confidence, que j'ai surprise au passage.

— Puisque vous savez tant de choses, révélez-moi le contenu des lettres qui suivront celle-ci. Vous m'épargnerez l'ennui des délais et les frais de poste.

— En effet, vous êtes calme. Votre expérience l'emporte sur la mienne, madame C'est un supériorité dont je ne serais pas flatté, à votre place.

— Vous m'avez promis la fin de cette lettre.

— La voici. On se rapprochera de Boulogne pour essayer de vous consoler; on vous décidera à repasser en Angleterre, où vous attendent vos bonnes amies, miss Dorothea et miss Love. Le prétexte sera votre santé; mais la cause, la véritable cause, madame, ce sera l'amour.

— L'amour! pour qui?

— Pour M. James Tornwall! Il vous plaît, je m'en aperçois, d'entendre souvent ce nom sortir de ma bouche! Oui, pour M. James Tornwall!

— Monsieur, en vous donnant à lire cette lettre, je vous convaincrais peut-être de la fausseté de vos opinions; mais ce serait une faiblesse dont je rougirais plus tard pour vous, si je consentais à l'avoir. Vous n'aurez point cette lettre.

— Et si je l'exigeais?

— La voilà!

(*Floride tendant la lettre à Lucien.*)

— N'exigez rien, monsieur; prenez! Mais n'oubliez pas qu'après l'avoir lue, non pour vous punir d'avoir surpris dans ma vie un secret que je tenais à garder, mais pour vous flétrir

dans votre curiosité si peu raisonnable, si peu honnête ; n'oubliez pas que l'un de nous quittera Boulogne sur-le-champ ; il n'y aura plus rien de commun entre nous.

— Beaucoup de femmes spirituelles emploient cette menace, qui leur réussit souvent, quand elles ne savent comment sortir de la position difficile où vous êtes.

— Je ne vous menace pas ; je vous prie de lire cette lettre.

— Parlez-vous sérieusement ? Est-ce au prix d'une séparation éternelle que vous m'accorderez de la lire ?

— Je croyais que vous étiez décidé.

— Vous êtes toujours Espagnole.

— Et vous bien peu curieux. A votre place, je n'aurais pas tant hésité.

— Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— D'abord je n'aurais pas eu de soupçon, monsieur.

— Et ensuite ?

— Mais si j'en avais eu un, j'aurais fait sauter le cachet de cette lettre.

— Vous voulez me pousser à bout, parce que vous pensez que, plus je serai au bord de l'abîme, plus j'hésiterai à le franchir. C'est encore de l'esprit. Qu'il soit fait comme vous le désirez, madame, ou plutôt comme vous ne le désirez pas. Donnez-moi cette lettre.

(*Floride prête à la remettre à Lucien.*)

— Adieu, monsieur ! Je partirai pour Paris dans une heure.

— Adieu, madame !

(*Floride tout bas.*)

— Il persiste à vouloir la lire !

(*Lucien à part.*)

— Je crois qu'elle n'est pas aussi résolue qu'elle le fait paraître.

— Vous ne la prenez donc pas ?

— Il me semble, Floride, que vous ne mettez pas beaucoup de bonne volonté à vous en dessaisir.

— Que vous importe ce qui se passe en moi dans ce moment ?

(*Lucien, à part.*)

— Si c'était une comédie qu'elle jouât. La sensibilité est aussi une arme comme la colère. Oh ! je ne puis plus reculer

sans me mettre pour toujours à sa merci. (*Haut.*) Je souffre le premier, madame, de la dureté de mon action, mais je l'accomplirai, puisqu'il le faut. Donnez-moi cette lettre !

(*Floride la retire avec vivacité, et, après en avoir regardé attentivement la suscription, elle se met à rire*) :

— Quelle, est, madame, la cause de cette gaieté si subite ?

— Vous allez l'apprendre.

— Mais toute de suite.

— Dans un instant; permettez que je ne m'étouffe pas. Ah ! c'est trop singulier ! Laissez-moi rire encore un peu.

— Vous voulez gagner du temps pour trouver dans votre imagination un moyen d'échapper à une révélation terrible.

— Oui, terrible ! extraordinairement terrible ! Quelle délicieuse erreur ! Cela me fait du bien de tant rire.

— Mais cette lettre, madame, remettez-la-moi !

— De grand cœur ! Mais sachez, monsieur, que cette lettre ne vient pas de Douvres ; elle y a passé, mais elle a été jetée à la poste à Canterbury. Vous n'avez pas remarqué ce second timbre rouge qui couvre la première ligne de la suscription.

— Cette lettre est écrite de Canterbury !

— Où je ne connais personne, où je ne suis jamais allée, d'où personne n'a pu m'écrire.

— C'est étrange !

— Voyez vous-même, Lucien.

(*Lucien et Floride se rapprochent pour mieux observer l'empreinte des timbres de la poste.*)

— Lucien, on n'est pas plus étourdi que nous ne l'avons été, en convenez-vous ? Non-seulement cette lettre ne vient pas de Douvres, mais elle ne m'est pas adressée.

— Comment cela ?

— Derrière cette ligne de caractères rouges je ne distingue qu'un M devant notre nom de Courberive.

— C'est vrai.

— Et cet M isolé signifie aussi bien monsieur que madame de Courberive ; or, comme Mme de Courberive n'a aucune relation avec Canterbury, c'est à M. de Courberive, très-certainement, que la lettre est adressée. La voici ; je n'ai aucun désir d'en savoir le contenu, moi.

(*Floride met la lettre dans la main de Lucien.*)

— Oui, elle est pour moi; vous avez raison, Floride. Oubliez, je vous prie, tout ce qui m'est échappé de paroles fâcheuses en vous demandant avec tant d'importunité d'être de moitié dans une confidence que je n'étais pas appelé à partager.

— Je ne me suis pas opposée un seul instant à ce partage. Ce n'est que parce que vous apportiez des formes vraiment trop despotiques dans votre désir que j'ai été blessée : mais, en principe, je reconnais la nécessité, pour la durée de la paix domestique, de vivre sans mystère, de tout se dire, de tout se confier. Je pense comme vous là-dessus.

— Que je suis heureux de cette conformité d'opinion !

— Si vous vous y étiez pris d'une autre manière, mon Dieu ! cela n'eût pas souffert la moindre résistance. Il est si beau, Lucien, de voir réciproquement dans les profondeurs de sa vie comme dans un lac pur !

— Sans doute, Floride.

— Avec cette franchise, la femme n'a pas de meilleur ami que son mari, qui, de son côté, prévient souvent chez lui des écarts blâmables en condamnant ses actions à la publicité. C'est votre sentiment.

— Je ne le nie pas, Floride.

— La curiosité, si naturelle en nous, n'a plus d'aliments possibles. L'imagination n'invente plus de faits, et surtout elle ne grossit pas ceux qu'elle sait déjà. La confiance en ménage, c'est enfin le ciel sur la terre. Je crois, Lucien, que ce sont vos propres paroles ?

— Je ne les ai pas oubliées. Attachez-vous quelque prix à connaître ce que renferme cette lettre de Canterbury, Floride?

— Un tel désir serait presque une vengeance.

— Et les Anglaises ne sont pas vindicatives?

— J'étais Espagnole il n'y a qu'un instant. Mais dites-moi ! Canterbury, est-ce une jolie ville, Lucien ?

— Charmante, quoique petite.

— Vous l'avez habitée pendant quelque temps, je crois?

— Trois ans.

— Dans trois ans on apprend beaucoup.

— Ce qu'on peut demander à une ville comme Canterbury, c'est de ne pas trop s'y déplaire.

— Vous vous y plaisiez, j'imagine.

— A cause de l'air.

— Et un peu à cause des amis que vous y aviez.

— Il me semble qne je vous en ai parlé quelquefois?

— Vaguement.

— Vous n'aviez pas besoin de renseignements plus précis.

— Sans doute. Vous y connaissiez, si je ne me trompe...

— Un ancien ingénieur irlandais et un colonel de dragons qui vivait retiré dans son château : eux seuls peuvent prendre la peine de me donner de leurs nouvelles.

— Oui, vous ne m'avez jamais parlé que de ces deux personnes; mais n'étiez-vous pas reçu dans une famille de quakers? Vous y étiez assez bien vu, a-t-on dit à mon oncle Fernand, quand il est allé prendre des informations sur vous à Canterbury.

— Une pauvre famille, fort honnête, fort obscure, vivant sans bruit, dans l'humilité, comme vivent en général les quakers. Vous ne les connaissez peut-être pas. Voulez-vous que je vous les dépeigne?...

— C'est inutile. Je sais que les filles élevées dans cette religion sont ordinairement fort distinguées, très-sentimentales surtout.

— On le dit.

— Miss Sophia ne dément pas sans doute cette bonne opinion qu'on a des jeunes quakeresses; n'est-ce pas, Lucien?

— Ah! vous avez entendu parler de miss Sophia!

— Beaucoup. Elle a une fort jolie taille.

— Oui; elle est plus grande que petite.

— Elle a le front élevé, des cheveux très-noirs.

— Oui, très-noirs.

— On m'a vanté son teint et la douceur de ses yeux. Vous les rappelez-vous, Lucien?

— On vous a dit vrai, Floride.

— Ses talents, m'a-t-on assuré, surpassaient encore sa beauté.

— Je crois qu'elle est musicienne.

— Elle peint supérieurement aussi. A l'exhibition de l'an passé à Londres, on admirait un paysage d'elle. Vous l'a-t-elle montré?

— Je ne me souviens pas, Floride.

— Vous avez dû lire au moins de ses vers.

— Oui, quelques-uns, tournés avec assez de facilité.

— Pleins de passion, Lucien.

— Je m'en rapporte à vous si vous les avez lus.

— Un jeune homme que vous connaissez particulièrement l'aima avec exaltation, m'a-t-on dit.

— C'est un roman.

— Lucien, c'est une histoire, au contraire. Miss Sophia aima aussi ce jeune homme.

(*Floride mettant la suscription sous les yeux de Lucien.*)

— Ne trouvez-vous pas que cette écriture est d'une femme?

— En Angleterre tout le monde écrit de la même manière, à présent.

— Miss Sophia donc...

— Comme vous en savez !

— Est-ce que cela vous fatigue, Lucien, d'en entendre parler?

— Au contraire.

— Miss Sophia fut jouée par ce jeune homme qui l'abandonna, qui vint à Douvres, où il se maria, et miss Sophia devint folle.

— Floride! Floride! décachetez cette lettre et lisez-la, car.... c'est un mensonge ce que vous dites.

— Seriez-vous ce jeune homme qui a fait perdre la raison à la quakeresse? Allez donc la lui rendre!

— Mais assurez-vous du moins que ce n'est pas elle qui m'écrit, madame !

— Elle est donc vraie cette histoire?

— Moins vraie que celle de M. le chevalier Almoracin et de M. James Tornwall.

— Voilà comme vous étiez sincère quand vous disiez que j'étais la première femme aimée de vous; vous en tuiez une pendant que vous mentiez à l'autre. Il y a des abîmes dans votre passé ; voici le premier que je sonde; que sont les autres ! Vous ne répondez plus. Suis-je Anglaise ou Espagnole en ce moment; faut-il que je vous poignarde ou que je vous méprise? Je serai Française, monsieur, je consentirai à laisser dans l'ombre votre passé, à la condition que vous y laisserez le mien; nous étendrons même ce privilége d'indifférence jusque sur l'avenir. Chacun de son côté. Voulez-vous?

— Vous me proposez là un pacte odieux.

— Pourquoi donc?

— Une convention infâme.

— Qui nous rendra heureux l'un et l'autre.

— En nous faisant un éternel sujet de honte l'un pour l'autre.

— Tant de gens vivent ainsi.

— Ah! vous ne savez pas, Floride, ce qui se passe dans leur intérieur.

— Le nôtre dans ce moment est-il déjà si digne d'envie, Lucien?

— Venez plutôt, Floride, tout près de moi; donnez-moi votre bras; et mari et femme qui s'honorent, amant et amante qui s'aiment, ami et amie qui s'entendent, lisons ensemble cette lettre, et pardonnons-nous d'avance tout ce qu'elle pourra contenir à la charge de l'un de nous.

— J'y consens; mais hâtez-vous.

— C'est convenu, Floride.

— Oui, Lucien.

(*Floride prend la lettre, la décachette et trouve que ce qu'ils ont pris pour la lettre même n'est qu'une enveloppe qui renfermait une autre lettre. Elle la voit tomber par terre. — Elle la ramasse.*)

— Quoi: une autre lettre!

— Ce que nous avons pris pour la lettre même, Floride, n'était qu'un pli!

(*Floride lisant l'adresse.*)

A monsieur ou à madame de Courberive, pour remettre à monsieur Fernand, ancien membre des cortès, ex-consul d'Espagne à Bogota.

— Ainsi, Floride, cette lettre n'était ni pour vous ni pour moi!

— Ni pour moi ni pour vous, Lucien. Mais elle n'en a pas moins été l'occasion de reproches les plus immérités qu'une femme ait soufferts.

— Et ajoutez aussi, Floride, qu'un homme ait jamais entendus.

— Sur une erreur aussi déplorable un ménage va se rompre.

— Puisque la lettre n'était pas pour nous, Floride, que rien n'ait été dit.

— Vos reproches ne se sont pas trompés d'adresse, Lucien.

— Ni les vôtres, Floride.

— Cette erreur m'a dévoilé le fond de votre âme.

— Je pourrais en dire autant contre vous, Floride, mais je vous avoue que mes soupçons s'évanouissent quand je songe à la faible base sur laquelle reposent les vôtres.

— Nierez-vous la belle quakeresse?

— Non.

— Sa folie?

— Pas davantage.

— Nierez-vous que vous en êtes la cause?

— Non.

— Et alors pourquoi mes soupçons seraient-ils si mal fondés?

— Voici. Je suis la cause de cette folie avec tout le genre humain. Devenue folle bien avant mon introduction dans sa famille, Sophia la quakeresse a ce genre de folie, qu'elle croit être délaissée par tous les jeunes gens qui se marient. Quand on sut à Canterbury que j'allais me marier avec vous, on se dit comme à chaque mariage : Sophia à coup sûr perdra la raison. Le proverbe vous fut répété, et vous l'accueillîtes comme un fait qui m'était personnel.

— En vérité, c'est surprenant : si M. le chevalier Almoracin, qui faisait un recueil de légendes anglaises, n'était pas mort à la Havane, il n'aurait pas manqué de s'emparer de celle-là.

— Quoi! M. Almoracin est mort?

— Et vous avez été jaloux d'un mort !

— Et vous d'une folle!

— Nous raconterons tout cela cet hiver à Paris, à M. James Tornwall : il en rira beaucoup; pourvu qu'il ne se trouve pas aux Grandes-Indes d'où l'on ne peut plus l'arracher depuis trois ans.

— Depuis trois ans! Plaisantez-vous? M. Tornwall n'était-il pas ici, aux eaux, l'an passé?

— Sans doute.

— Ne vous a-t-il pas accompagnée sur le bateau à vapeur et aux concerts?

— Sans doute, Lucien.

— Floride !

— Mais celui qui ne m'a pas quittée l'an passé, c'était M. Lewis Tornwall, et non M. James Thornwall ; c'était le frère de celui dont vous êtes jaloux, et non lui-même. M. James n'a pas quitté les Indes, et M. Lewis, mon beau cavalier, aura quatorze ans à Pâques.

— Floride, vous êtes une femme charmante, et je ne vous ai jamais tant aimée. Allons remettre cette lettre à votre oncle Fernand.

— Vous me ferez désormais lire toutes les vôtres ; n'est-ce pas Lucien ?

— Toutes. Et vous, Floride ?

— Je vous ferai lire les miennes aussi, — mais après moi.

LÉON GOZLAN.

LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

ET LE TRIBUNAL DE COMMERCE.

La Comédie-Française a perdu cette semaine, le procès qu'elle soutenait contre M. Victor Hugo. A notre avis, il était facile de prévoir la condamnation prononcée contre M. Védel ; car le conseil judiciaire de MM. les comédiens ordinaires, Me Delangle, a défendu son client avec une maladresse pitoyable. Il faut que l'étude de la jurisprudence soit un exercice bien dangereux pour l'intelligence, puisqu'elle a fourni au bâtonnier de l'ordre des avocats, c'est-à-dire à un homme dont tout le monde se plaît à louer le talent et la sagacité, le moyen d'identifier le juste et l'injuste, ou plutôt d'invoquer la mauvaise foi comme moyen de droit. Car si nous avons bien compris le plaidoyer de Me Delangle, et nous avons pris la peine de le relire plusieurs fois, tant nous répugnions à croire qu'une première lecture ne nous avait pas trompé, si nous avons nettement pénétré le sens et la portée de l'argumentation de l'honorable bâtonnier, tous les moyens de défense de M. Védel et des comédiens qu'il représente, se réduisent à cette seule pensée : Nous avons signé successivement trois traités avec M. Victor Hugo ; mais notre dessein a toujours été de ne pas exécuter les engagements que nous contractions avec l'auteur d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et d'*Angelo*. Ces traités obligatoires pour M. Victor Hugo, étaient nuls pour nous, et nous n'avons pas cru un seul instant qu'ils pussent aucunement gêner notre conduite ulté-

rieure. En vérité, nous avons peine à comprendre comment un homme habitué, par sa profession, à distinguer toutes les formes du droit, a pu développer devant un tribunal, en présence d'un public nombreux une pareille pensée. Nous ne concevons pas qu'un avocat prête le secours de sa parole à la déloyauté qui s'avoue hautement. Si les habitudes du barreau permettent un tel abus de la parole, si elles encouragent un pareil scandale, nous plaignons sincèrement les hommes qui consacrent leur vie aux luttes du barreau. Mais nous sommes sûr que Me Delangle compte, parmi ses confrères de nombreux censeurs, et quelle que soit la souplesse des interprétations auxquelles se prête le droit écrit, il est impossible qu'il ne se rencontre pas, dans les rangs des stagiaires, des intelligences assez clairvoyantes pour juger sévèrement une défense exclusivement fondée sur l'aveu de la mauvaise foi.

Malheureusement l'opinion est tellement indulgente, qu'elle autorise l'avocat à plaider toutes les causes bonnes ou mauvaises. L'avocat en défendant, en essayant de justifier une action qu'il sait contraire à toutes les notions du droit, ne fait que remplir les devoirs de sa profession. S'il en était ainsi, s'il fallait accepter littéralement cette singulière théorie, l'idée même du devoir serait bientôt effacée de la conscience humaine; car le devoir qui ne prescrirait pas le respect de la justice, et qui permettrait de défendre une action évidemment injuste, se réduirait à rien, et ne serait plus qu'un mot vide de sens.

Toutefois nous devons reconnaître que Me Delangle n'a pas osé produire avec une entière franchise la pensée à laquelle se rattachent tous les développements de son plaidoyer. Quoique la mauvaise foi soit l'unique moyen de justification invoqué par l'avocat de M. Védel, cependant elle se cache sous un nom qui a du moins le mérite de la singularité. « La Comédie-Française, dit Me Delangle, en signant les traités dont M. Victor Hugo réclame aujourd'hui l'exécution littérale et complète, a méconnu la limite des droits qui lui sont conférés par l'acte de société, par le décret de Moscou et par les ordonnances royales de la restauration. Elle ne pouvait s'engager sans l'assentiment du commissaire royal et du conseil judiciaire appelé à surveiller les intérêts de la société, Tout engagement contracté par la Comédie-Française sans ce double assentiment est un engagement nul

et qui doit être assimilé aux signatures données par les mineurs. » L'excuse est plaisante, et pourrait à bon droit passer pour un trait de comédie. Me Delangle, en déclarant mineurs MM. les comédiens ordinaires, a-t-il voulu présenter sous une forme satirique l'opinion qu'il a de ces messieurs? a-t-il voulu, par cette singulière qualification, exprimer publiquement, mais avec toute la réserve que sa position lui commande, la défiance que lui inspire la sagacité de MM. les comédiens ordinaires toutes les fois qu'il s'agit d'une question sérieuse? Nous ne pouvons croire que Me Delangle se soit permis une pareille épigramme; nous sommes donc forcé de penser qu'en cette occasion il n'a consulté que l'opinion indulgente que nous blâmions tout à l'heure, et qu'il a déclaré mineurs MM. les comédiens ordinaires parceque sa mémoire ne lui fournissait pas d'autre argument. Il espérait que la lettre de la loi, en prononçant la nullité des engagements contractés par la Comédie-Française, dispenserait M. Védel d'exécuter les traités signés par lui ou par ses prédécesseurs. Aux yeux de la raison, il avait tort, sans doute; mais peut-être cette argumentation singulière eût-elle obtenu gain de cause au Palais-de-Justice devant un tribunal habitué, comme Me Delangle, à placer l'interprétation du droit écrit au-dessus de l'équité la plus évidente.

M. Victor Hugo avait beau jeu, et nous ne pouvons le blâmer d'avoir qualifié sévèrement la défense présentée par la Comédie-Française. Il a usé de son droit et il a bien fait. Quand il a traité de dérision l'appel fait à la mauvaise foi, quand il a vu dans l'assimilation de la Comédie-Française aux enfants mineurs une insulte à la raison publique, au bon sens du tribunal, il a répondu loyalement à une attaque déloyale. Il est évident, en effet, que la Comédie-Française, qui a recueilli les bénéfices des traités, ne peut-être admise à décliner l'exécution complète et littérale des engagements qu'elle a signés. Car un traité qui n'obligerait qu'une des parties contractantes serait un traité absurde, et ne pourrait être accepté par aucun tribunal équitable et clairvoyant. Si donc M. Victor Hugo se fût renfermé dans l'affirmation et la défense de son droit, s'il se fût borné à mettre en regard la franchise de sa conduite et la mauvaise foi de ses adversaires, il ne mériterait aucun reproche, et nous serions disposé à voir dans l'auteur des *Orientales* un habile

avocat. M. Hugo dans le plaidoyer qu'il a prononcé devant le tribunal de commecce, a rivalisé d'abondance, ou plutôt de prolixité, avec les plus vieux athlètes du barreau ; il a ramené vingt fois la même pensée sous vingt formes différentes, comme s'il eût craint que le tribunal, distrait ou endormi, ne le comprît pas ou le comprît mal ; les juges ont dû lui savoir gré de cette complaisance, et pour notre part nous lui pardonnons volontiers d'avoir traité son auditoire comme une classe d'écoliers étourdis. Les redites innombrables qu'il s'est permises ont mis en évidence toute l'étendue de son droit. Un avocat rompu à toutes les ruses verbeuses du plaidoyer par une longue pratique du palais n'eût pas réussi plus sûrement. Mais M. Hugo, encouragé par les flatteries de Me Delangle, pénétré de la grandeur de son génie, s'est posé comme le protecteur et le patron de la Comédie-Française. Au lieu de circonscrire sa défense dans la discusion des traités, il a représenté les comédiens et les directeurs qui ont stipulé en leur nom, comme une troupe de clients qui assiégeraient sa porte au lever du soleil. Peu s'en est fallu qu'il ne se plaignît de son sommeil abrégé par l'empressement des solliciteurs. Arrivé à ce point difficile et dangereux, à l'éloge de lui-même, M. Hugo a commis d'innombrables bévues. Quoique habitué depuis plusieurs années à faire le panégyrique de son génie dans ses préfaces et dans ses odes, il a compromis l'exorde et la narration de son discoure par une péroraison très-mal-a droite. Le public se soucie très-peu de savoir si M. Hugo protége ou ne protége pas le Théâtre-Français ; il ne connait de M. Hugo que ses pièces, et n'a pas le temps de compter les visites faites à l'auteur d'*Hernani* et d'*Angelo* par MM. Taylor, Jousselin de Lasalle ou Védel. Tous ces menus détails du ménage littéraire n'intéressent tout au plus que les disciples du poëte, et sont de véritables hors-d'œuvre devant un tribunal.

Tout en reconnaissant que MM. les comédiens ordinaires, qui ont signé successivement trois traités avec M. Hugo, doivent exécuter la teneur complète de leurs engagements, nous ne pouvons nous défendre d'appeler l'attention sur les traités contractés par la Comédie-Française avec les écrivains dramatiques, et en particulier avec M. Hugo. Notre dessein n'est pas de prendre parti contre l'inviolabilité de la propriété littéraire au

nom de la dignité des lettres. Quelque soit notre respect pour la pensée humaine et pour toutes les formes qu'elle peut revêtir, nous comprenons très-bien que l'intelligence réclame, sans déroger, le prix de son travail. L'industrie littéraire bien comprise se concilie facilement avec la dignité des lettres. Sans doute il vaudrait mieux que les tribunaux ne fussent jamais appelés à statuer sur des différends relatifs à la propriété littéraire, car chacune de ces contestations diminue le respect de la foule pour les littérateurs. Mais, tout en regrettant que de pareils procès s'engagent devant les tribunaux consulaires, nous sommes loin d'y voir une tache injurieuse pour la littérature. Toute propriété, quelle qu'elle soit, a droit à la protection des tribunaux, et il serait étrange que les œuvres de la pensée fussent traitées avec moins de bienveillance que les œuvres de l'industrie proprement dite. Ce n'est donc pas le jugement du tribunal de commerce que nous blâmons, mais bien les traités signés par la Comédie-Française avec les auteurs dramatiques. Les engagements pris doivent être exécutés ; mais il y a lieu de discuter la valeur et l'opportunité de ces engagements. Sans admettre, avec l'avocat de M. Védel, que MM. les comédiens ordinaires soient mineurs et inhabiles à s'engager, nous croyons sincèrement qu'en signant les trois traités à l'exécution desquels ils viennent d'être condamnés, ils ont fait une action déraisonnable, et qu'un tuteur prudent ne leur eût pas conseillé une pareille étourderie.

Les comédiens sont capricieux, et les écrivains dramatiques ont cent fois raison de demander aux directeurs, aux comités de lecture, aux comités administratifs, des garanties positives. Les actrices n'ont pas le privilége des volontés inexplicables, et les acteurs eux-mêmes, loin de ressembler aux autres hommes, ont des mouvements de défiance et de coquetterie que les écrivains dramatiques doivent chercher à prévenir. Ceux qui ont pu étudier personnellement les comédiens, savent seuls jusqu'ou peut aller l'instabilité de caractère, et comment de subites jalousies réduisent à rien les promesses les plus formelles. Je suis donc loin de blâmer les poëtes qui, avant d'abandonner leur ouvrage aux chances de la représentation, demandent des gages aux comédiens. Il serait absurde, en effet, qu'après avoir consacré une année de sa vie à la composition d'une pièce de

théâtre, l'auteur fût obligé de subir les caprices des comédiens, caprices tellement nombreux, qu'une femme de vingt ans, gâtée par sa mère et par son mari, n'en pourrait donner l'idée. Quand la pièce est acceptée, jugée digne de la représentation, l'auteur fait bien d'exiger une promesse écrite qui détermine positivement la date de la représentation, ou qui, du moins, assigne une limite aux délais imprévus : car s'il ne prend cette précaution, il court le danger de voir son ouvrage vieillir dans les cartons. Si les comédiens ont jugé la pièce digne des honnenrs de la scène, ils ne peuvent refuser de s'engager à la jouer dans six mois, dans trois mois ou dans six semaines, selon le nombre des pièces déjà mises en répétition. Mais cette première précaution serait insuffisante si l'auteur après avoir distribuéles rôles de sa pièce, ne s'assurait contre les caprices et les jalousies qui divisent les acteurs ; s'il n'exigeait, par exemple, des acteurs qui ont accepté un rôle, la promesse de ne pas le quitter avant de l'avoir joué vingt fois au moins dans le cas ou la pièce réussirait. Un directeur qui comprendrait les véritables intérêts de son théâtre, loin de repousser une pareille condition, l'accompagnerait d'une clause pénale, et condamnerait à une amende considérable l'acteur qui abandonnerait un rôle sans alléguer un motif valable. L'acteur, en souscrivant à cette condition, prouverait sa loyauté, et l'administration du théâtre n'aurait jamais à regretter les concessions qu'elle aurait faites à la juste défiance de l'auteur. Quant aux émoluments alloués aux écrivains dramatiques, il n'y a pas lieu à les stipuler dans un traité, puisque ces émoluments sont déterminés d'avance par un usage librement consenti de part et d'autre. Si donc la Comédie-Française, dans les traités qu'elle signe avec les auteurs, se bornait à déterminer la date de la première représentation et à prévenir par une clause pénale l'abandon des rôles distribués, jamais, sans doute, les tribunaux ne seraient appelés à se prononcer sur la validité de ces engagements. Les poëtes, les acteurs et les administrations dramatiques seraient également intéressés à l'exécution des traités, et nous ne verrions pas la mauvaise foi invoquée comme un moyen de droit. Mais si nous devons ajouter foi aux révélations de l'audience, les engagements contractés par la Comédie-Française avec M. Victor Hugo dépassent de beaucoup les limites et les conditions que nous avons déterminées. Non-seulement, en effet,

la Comédie-Française a promis de représenter les ouvrages de M. Hugo dans un délai donné, mais elle s'est obligée par écrit à les jouer un certain nombre de fois dans l'année de la première représentation, et les années suivantes un nombre de fois également déterminé d'avance. Or, il est évident qu'un pareil engagement est absurde, et peut devenir ruineux pour l'administration du théâtre. M. Hugo, en exigeant impérieusement l'accomplissement de cette condition, ne fait qu'user du droit énoncé dans les traités; mais l'administration, en lui accordant un pareil droit, a fait une promesse insensée, car au moment où elle reçoit une pièce de théâtre et s'engage à la jouer, elle ne sait pas quel sera l'avis du public ; elle ne sait pas si l'ouvrage qu'elle accueille avec enthousiasme serasalué par les applaudissements ou par les sifflets. En promettant de la jouer quarante fois la première année et quarante fois dans les trois années qui suivront, elle regarde comme certain ce qui est encore très-problématique, le succès. Une pareille promesse est d'autant plus ridicule, qu'après la première représentation d'un ouvrage applaudi, les intérêts de l'auteur, des acteurs et de l'administration, se confondent et s'identifient. Si la pièce a réussi, il n'est pas vraisemblable que les acteurs refusent de la jouer, ni que l'administration refuse de la maintenir au répertoire; car les acteurs aiment les applaudissements autant que l'auteur peut les aimer, et l'administration ne raye pas volontiers de l'affiche une pièce qui appelle la foule. Un seul accident pourrait arrêter le cours des représentations, l'abandon d'un rôle important; mais je suppose que cet accident a été prévenu par une clause pénale. Si la pièce a été sifflée pendant les trois premières représentations, le directeur qui la maintient au répertoire agit manifestement contre les intérêts de l'administration, et l'auteur qui, son traité à la main, exige que sa pièce soit sifflée trois fois par semaine ou jouée devant les banquettes, compromet, par une puérile vanité, le sort de ses ouvrages futurs.

Le tribunal consulaire présidé par M. Pierrugues paraît n'avoir aperçu dans les traités signés par MM. Victor Hugo et Jouslin de Lasalle, et acceptés par M. Védel, aucune des inconséquences que nous signalons. Il n'a vu dans ces engagements qu'une stipulation commerciale de nature ordinaire; et il a or-

donné l'exécution littérale de toutes les clauses revêtues de la double signature des parties, sans prendre la peine de se demander si ces clauses sont ou ne sont pas exécutables. Il a pompeusement insisté sur la sainte origine de la propriété littéraire, origine que personne, je crois, ne songe à contester ; il a même cru nécessaire de donner son avis sur la valeur du répertoire tragique et comique de la France, qui, assurément, n'avait rien à voir dans un pareil débat ; il s'est généreusement prononcé pour la liberté illimitée de la poésie dramatique, comme s'il eût été chargé d'apprécier la doctrine des trois unités ; mais il a oublié de discuter et de résoudre le point le plus important, la valeur des traités pris en eux-mêmes, abstraction faite de toute considération purement commerciale. Puisqu'il est reconnu en jurisprudence que les conventions des parties font loi, le tribunal a eu raison, d'après le droit écrit, d'ordonner l'exécution littérale des traités. Mais si l'exécution des traités est réellement impossible, que deviendra le jugement du tribunal? *Marion Delorme, Hernani, Angelo,* sont remis au répertoire par sentence consulaire ; mais, si aucune de ces trois pièces ne suffit à payer les dépenses quotidiennes du théâtre; si l'administration du Théâtre-Français, en se conformant à la décision consulaire, court le danger de perdre cinq cents francs par jour, après deux ou trois épreuves faites, sur chacune des pièces remises judiciairement au répertoire, ne sera-t-elle pas dispensée, par les statuts mêmes de la société qu'elle régit, de poursuivre l'exécution des traités? Pour quiconque a étudié les règlements de la Comédie-Française depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, la réponse n'est pas douteuse. Dès qu'une pièce ne couvre pas les frais de la soirée, les comédiens sont autorisés par les règlements du théâtre à suspendre le cours des représentations. Or, ces règlements sont imprimés, et les écrivains dramatiques ne peuvent les ignorer, ou du moins, s'ils ne les connaissent pas, ils n'ont pas le droit d'arguer de leur ignorance pour soutenir la validité d'un engagement contraire à ces règlements. Tous les traités particuliers sont soumis à l'empire de ces règlements, et les comédiens, en promettant de jouer une pièce quarante fois, sous-entendent naturellement que cette promesse deviendra nulle, si la pièce ne couvre pas les frais. Si la Comédie-Française, au lieu d'invoquer la mauvaise foi et

de se déclarer mineure, eût démontré que les traités signés par MM. Victor Hugo et Jouslin de Lasalle ne sont exécutoires que dans les limites marquées par les règlements du théâtre, j'ose croire que M. Pierrugues, malgré son respect pour l'origine sacrée de la propriété littéraire, n'eût pas assimilé les engagements pris par l'administration à une stipulation commerciale ordinaire, et qu'il n'eût ordonné l'exécution des traités qu'en maintenant les réserves exprimées dans les règlements.

Nous partageons pleinement les doctrines de M. Pierrugues sur la valeur du répertoire tragique et comique de la France, et sur la liberté de l'invention dramatique ; nous pensons, comme lui, que tous les systèmes littéraires doivent obtenir l'honneur de se produire à leurs risques et périls ; mais nous sommes loin de croire à la longévité de *Marion Delorme*, d'*Hernani* et d'*Angelo*. *Hernani* et *Marion* sont assurément les meilleurs ouvrages dramatiques de M. Hugo, et dominent de bien haut *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, et surtout *Angelo*. Toutefois, il est très-douteux qu'*Hernani* et *Marion Delorme* couvrent les frais de représentation. L'esprit le plus bienveillant ne peut méconnaître le défaut capital de ces deux ouvrages, l'absence du naturel. Les prodiges de versification n'intéressent guère le public ; le spectateur préfère l'émotion à l'étonnement. Or, *Hernani* et *Marion*, quoique très-supérieurs aux autres ouvrages dramatiques de M. Hugo, émeuvent rarement. Les développements lyriques, les images éclatantes qui ont ébloui la foule en 1830 et en 1832, pourront très-bien demeurer sans effet sur les spectateurs de 1837. M. Hugo et ses disciples ont le droit de maudire l'inconstance publique, comme les plaideurs ont le droit de maudire leurs juges ; mais il est malheureusement vrai qu'*Hernani* et *Marion*, dépouillés aujourd'hui du charme de la lutte, sont à peu près oubliés. Sera-t-il donné aux auteurs de la Comédie-Française de réveiller les inimitiés et les amitiés qui ont inauguré *Hernani* et *Marion Delorme?* Charles-Quint et don Ruy de Silva réussiront-ils à faire écouter leurs tirades nombreuses comme aux jours de leurs débuts? Pour notre part, nous ne l'espérons pas. L'excitation littéraire qui a donné tant d'intérêt à la représentation de ces deux ouvrages est aujourd'hui apaisée; l'Académie ne signe plus de pétitions au roi pour obtenir que le Théâtre-Français

soit fermé à M. Hugo et à ses diciples. L'impartialité que l'auteur d'*Hernani* demandait en 1830 ne manque certainement à aucun de ses juges. Il n'y a pas un spectateur, lettré ou non, qui demande autre chose que l'émotion, et qui s'inquiète du nom et des doctrines de l'auteur. Or, cette impartialité pourrait bien s'opposer à l'exécution du jugement rendu par M. Pierrugues. Il est permis d'accuser l'injustice des sifflets, mais que répondre au silence et au désert ?

Reste une dernière question, que M. Pierrugues a résolue sans hésiter, mais qui nous semble pouvoir être discutée malgré le caractère affirmatif de la décision consulaire. Le Théâtre-Français, qui reçoit du ministère de l'intérieur deux cent mille francs de subvention, a-t-il le droit de suspendre les représentations d'une pièce écrite par un auteur contemporain, en alléguant les pertes pécuniaires auxquelles il s'exposerait, s'il continuait de la jouer ? M. Pierrugues se prononce hardiment pour la négative. Nous sommes d'un avis différent, et voici pourquoi. La subvention nous semble destinée à encourager la représentation des ouvrages dont la valeur et la beauté sont unanimement reconnues par tous les juges compétents, mais qui cependant, en raison de leur âge, ne font pas recette ,ou même ne couvrent pas les frais. Il est bon, il est utile que *Cinna*, *le Misanthrope*, *Athalie*, soient représentés au Théâtre-Français, l'administration dût-elle perdre cinq cents francs chaque fois qu'elle représentera un de ces trois ouvrages si justement admirés. C'est un plaisir et un enseignement dont le budget fait cadeau aux hommes lettrés, ou plutôt c'est un cadeau que la nation se fait à elle-même. En échange des deux cent mille francs que touche annuellement la Comédie-Française, le public aurait le droit d'exiger que l'ancien répertoire fût représenté au moins cent vingt fois dans l'espace de douze mois ; le ministère de l'intérieur devrait imposer cette condition à M. Védel. Mais nous ne croyons pas que la subvention soit destinée à faire les frais des expériences littéraires qu'il pourra plaire à M. Hugo de tenter sur la scène française. M. Hugo n'est pas encore entré dans la postérité ; le mérite de ses ouvrages n'est pas encore une vérité tellement démontrée, que la représentation d'*Hernani* et de *Marion* soit devenue un enseignement pour la jeunesse de nos écoles et pour les étrangers qui visitent la France. Si M. Hugo a des rivaux re-

doutables, c'est à lui de les vaincre ; si plusieurs écrivains contemporains attirent à eux le public qu'il ne peut émouvoir, c'est à lui et non au budget de triompher de l'indifférence. Il a eu des beaux jours qu'il a cru éternels ; il a été applaudi, envié, il a été proclamé régénérateur de la scène française, et il s'est admiré lui-même avec ferveur ; aujourd'hui tout est changé, l'enthousiasme s'est attiédi, et M. Hugo n'est plus qu'un homme dont personne ne méconnaît le talent, mais dont chacun s'attribue le droit de juger les œuvres. Un jugement consulaire ne changera pas l'opinion publique.

G. P.

CHANSON DU SOIR.

A Meyerbeer.

Mais, silence ! le jour décline ;
Déjà les bois de la colline,
Sous un voile épais de bruine,
Commencent à se dérober ;
L'oiseau s'endort, la fleur nocturne
S'éveille, et prépare son urne
Pour les trésors qui vont tomber !

Une vapeur rose et fluide
Enveloppe la terre humide,
Et semble à l'œil, en descendant,
La poussière d'or que secoue
Le soleil qui plonge sa roue
Dans l'ornière de l'occident.

La charrette revient couverte
De la plus belle moisson verte
Que puisse donner le jardin ;
Et tandis que la fleur nouvelle
File sa robe la plus belle,
Ignorante de son destin,

Du haut du chariot superbe
Les épis verts et les brins d'herbe,

Déjà liés et mis en gerbe
Par l'avide main du faucheur,
Déplorant leur tige flétrie,
Pour derniers baisers à la vie,
Jettent au vent de la prairie
Leur mélancolique senteur ;

Pauvres fleurs dont le sort s'achève !
Et sentant s'épancher leur séve
Goutte à goutte sur le chemin,
En mourant se tournent encore
Vers l'endroit du ciel où l'aurore
Se lèvera le lendemain.

Silence! la journée est close :
Voici l'heure où l'on se repose.
Femmes, artisans, écoliers,
Laissez là les graves volumes,
Et les marteaux, et les enclumes,
Et les rouets, et les métiers.

Écoutez la cloche du maître
Qui sonne l'heure de renaître
A la vie, à l'air, au ciel bleu ;
Et celle de l'auguste enceinte
Qui sonne la prière sainte.
Voici la fin du jour qui tinte ;
Louez Dieu, frères, louez Dieu !

En laissant, pâles jeunes filles,
Travaux de quenouille et d'aiguilles,
Où le corps s'incline en souffrant ;
En respirant l'air salutaire
Que la Nature, votre mère,
Avec les baumes de la terre,
Fait pour rafraîchir votre sang.

Louez Dieu, vous, docteurs sublimes,
En sortant des sombres abîmes

Où vos fronts se penchent en vain,
Pour venir tous, libres d'envie,
Sur l'aile de la fantaisie
Contempler l'horizon divin,

En laissant parchemin et livre,
En chantant, en vous sentant vivre,
L'âme heureuse et le corps dispos.
Louez Dieu, forgerons robustes,
En donnant des mesures justes
Aux saintes heures du repos ;

En quittant la maison des flammes.
Pour aller retrouver vos femmes,
Qui béniront votre retour ;
En saluant l'aïeule grise,
Dans son fauteuil de chêne assise ;
En jetant sur la table mise
Le joyeux salaire du jour.

Louez Dieu, globes de lumières,
En ouvrant vos blondes paupières,
Entre le paradis et nous,
Votre miroir pur et sonore,
Où se rencontrent, dans l'aurore
D'un jour harmonieux et doux,

Les regards de sainte Marie,
Qui, dans sa douce rêverie,
Du fond de la sainte prairie
Cherche la terre en souriant,
Et ceux de sa chaste servante,
Qui, dans son extase fervente,
Regarde le ciel en priant.

Louez Dieu, vapeur éthérée,
En prenant la teinte empourprée
De nos belles illusions ;
Lis, en ouvrant votre saint vase,

Et vous, lumineuse topaze,
En filant vos plus doux rayons.

Louez Dieu, fraîches aubépines,
En exhalant sur les collines,
Dans le jardin et dans les champs,
Vos fleurs, étoiles de la terre,
Qui gardent, au lieu de lumière,
Les tièdes senteurs du printemps.

Gouttes de rosée et de flamme,
Étoile du ciel et de l'âme,
Chastes pensers, rayons de feu,
Hôtes divins de la nature,
Chacun selon votre mesure,
Louez Dieu, frères, louez Dieu!

Louez Dieu, fleur immaculée,
En parfumant votre vallée;
Louez Dieu, milice étoilée,
En reluisant au firmament;
Rosée, en mouillant chaque plante,
Ruisseaux, en suivant votre pente,
Et vous, jeunes gens, en aimant.

HENRI BLAZE.

BULLETIN.

La vie politique, excitée un moment pas les élections, s'est mise à sommeiller de nouveau ; on ne vit plus, on attend la chambre. Pendant ces longs jours d'attente, dont la durée ne sera plus que de trois semaines, les rumeurs qui se répandent n'ont pas même la valeur de ces petits bruits auxquels parfois on prête l'oreille avec un singulier bonheur, à la porte de la salle des conférences. Il n'y a pas encore de salle des conférences, et c'est une grande privation pour les chercheurs de nouvelles, car là il se débite d'ordinaire beaucoup de vérités, plus de vérités infailliblement qne dans le sein de la chambre, et quelques-unes s'en échappent pour circuler dans le domaine public. Mais, aujourd'hui, les conversations, en dehors de la chambre, sur la chambre elle-même, sur le ministère, sur les partis vieux ou nouveaux, ou qui cherchent à se rajeunir, sont des entretiens sans conséquence : ce sont propos de désœuvrés qui ont pris la file sous un péristyle, pour assister à l'inauguration d'une grande scène que tous ont déjà vue, mais dont il s'agit de juger la transformation plus ou moins complète ; et c'est là qu'est le mystère. Chacun imagine d'avance, selon ses passions et ses intérêts, les choses que l'on doit voir, et s'en applaudit ou s'en effraye à plaisir, dans une émotion un peu factice; et tout le monde a tant de loisir, de curiosité, d'imprévoyance, que chacun réussit à occuper tout le monde, un moment, de sa fantaisie individuelle. Mettons-nous donc, nous aussi, à la suite de toutes ces hypothèses fantastiques, avec moins de crédulité toutefois.

Voici, à notre connaissance, ce qui a été imaginé de plus fabuleux, et l'honneur en appartient à un journal déjà vieux, qui,

dans ces derniers temps, a subi tour à tour deux influences tant soit peu contradictoires, et défendu tantôt la gauche constitutionnelle et M. Barrot, tantôt le comité électoral de MM. Laffitte, Arago, Cormenin, Garnier-Pagès. Le centre gauche, qui n'est pas du tout un groupe fantastique, comme les élections l'ont bien prouvé, et qui vit plus que jamais de sa propre vie, destiné à appeler les alliances plutôt qu'à les solliciter, pourrait avoir besoin cependant, selon l'hypothèse du journal dont nous parlons, d'aller demander du secours contre les doctrinaires et les quasi-doctrinaires, jusque dans les rangs de l'opposition constitutionnelle. D'abord c'est une hypothèse que nous n'admettons pas. Le centre gauche, fortifié comme il l'est par l'accession de trente ou quarante membres nouveaux, fortifié surtout par cet ascendant moral, inséparable d'un parti qui n'a point fait de pertes, ira prendre, s'il le désire, et comme il le doit, le reste de ses alliés nécessaires dans l'ancienne majorité, à laquelle il n'est pas étranger lui-même ; il les y choisira : cette précaution suffit à sa sécurité. Nous entendons ainsi cette résurrection de l'ancienne majorité, que les doctrinaires ont tant prêchée et prophétisée dans un autre but ; telle que nous l'entendons, elle est possible, elle sera bonne et durable. Ce sera, si l'on veut, l'ancienne majorité, mais dominée et conduite pour la première fois par le centre gauche, qui en sera l'élément prépondérant et vital : une semblable fortune n'était pas encore échue décidément au centre gauche, qui avait toujours été jusqu'ici dirigé et absorbé ; on ne pouvait se passer de lui dans les deux précédentes législatures, pas plus qu'on ne pourrait s'en passer aujourd'hui ; mais il n'avait pas la prééminence qui lui est arrivée maintenant. Sur le terrain de l'ancienne majorité, comme elle existait alors, c'était M. Guizot qui était le plus à son aise, on ne peut le nier, quels que fussent les talents, la vive éloquence et l'admirable sens politique de ceux qui l'accompagnaient. Désormais M. Guizot ne peut plus y trouver place : il nous semble que ce n'est pas le moment de déserter une force parlementaire qui abandonne M. Guizot, car elle peut en servir d'autres, et le ministère du 15 avril tout le premier, s'il sait la manier en la prenant du bon côté.

Nous avons des premiers félicité M. Barrot du courage qu'il a montré, quoique un peu tard, en se séparant de la gauche radi-

cale ; nous avons même, dans un premier mouvement de surprise et de contentement, déclaré cette rupture éclatante un des plus grands faits, à notre sens, de l'élection générale de 1837. Nous saurons donner cette fois, à notre langage, plus de réserve, puisque M. Barrot a des amis, et aussi des ennemis déguisés, qui s'abusent à un degré incroyable sur la portée et les avantages immédiats de sa résolution courageuse. L'idée ne nous est jamais venue, au milieu de tous nos éloges pour un changement inespéré, que M. Barrot pût devenir, par sa conversion, et en un seul jour, l'allié d'aucun de ceux dont il s'est rapproché. Il est bien vrai qu'on connaît un repentir qui est parfois mis au-dessus de tous les titres d'une vie sans erreurs ; mais ce n'est pas ici le cas. M. Barrot perdrait tous ceux qui se laisseraient dériver vers l'alliance qu'on offre en son nom : c'est ce que nous aurions dit, même en le félicitant, le lendemain de sa conversion imparfaite, si nous avions supposé qu'il rêvât déjà un traité de paix et d'union avec des hommes qui l'ont si longtemps combattu. L'utilité que notre cause peut tirer du changement de M. Barrot, la voici, telle que nous l'avons aperçue tout d'abord. C'était avant les élections; nous avions, dès ce moment-là, le ferme espoir que le centre gauche était en voie de progrès dans l'opinion des électeurs, et que son influence, dans les affaires, allait devenir prédominante; mais cette fraction de la chambre a quelquefois suscité, nous le savions, certaines méfiances, moins pour elle-même que pour les autres fractions parlementaires qui viennent après elle et s'enfoncent plus ou moins vers la gauche : un parti est trop souvent responsable, non pas seulement de ce qu'il pense et veut, mais aussi de ce que pense et veut le parti qui, sans l'avoisiner de très-près, se cache derrière lui. La gauche, même celle qui avait suivi jusqu'alors M. Barrot, était soupçonnée de pactiser, à son insu peut-être, avec des théories hostiles à l'établissement monarchique de juillet ; elle s'est lavée de ce soupçon ; nous venons d'expliquer comment le centre gauche lui-même, pour son compte, a dû s'en applaudir. Notre appréciation du rôle nouveau embrassé par le chef de la gauche dynastique, vraiment dynastique enfin, est restée, jusqu'à présent, dans ces limites où il ne s'agit que de nous et des nôtres.

Cela est bien loin du rêve de ce journal, ami de M. Barrot par intermittences, et qui suppose, dans son illusion de nouveau con-

verti, qu'il se trouvera quelqu'un dans le centre gauche pour solliciter l'alliance du grand orateur de la gauche constitutionnelle, implorer son appui comme nécessaire, et lui offrir des conditions avantageuses entre lesquelles il n'aurait qu'à choisir. Par exemple, on est allé jusqu'à demander pour lui la vice-présidence de la chambre. La gauche va vite lorsqu'elle se met en marche pour aller à l'assaut du pouvoir; elle n'allait pas plus vite lorsqu'elle s'en éloignait, il y a quelques années, par ses fautes; c'est toujours, dans quelque direction qu'elle se précipite, la même inexpérience des affaires. M. Barrot vice-président de la chambre de 1838! Y pense-t-on sérieusement? Ce serait une candidature au ministère, et le chef de l'opposition dynastique n'en est pas là. Le pouvoir a un vestibule dans lequel il faut se maintenir quelque temps avec patience, esprit de suite et habileté, si l'on veut pénétrer plus loin; M. Barrot n'est pas même encore dans ce vestibule, quoi qu'en disent ses partisans enthousiastes et ses rivaux, qui le flattent pour l'égarer. Il est vrai que les mêmes gens, qui ont eu cette heureuse idée de porter M. Barrot à la vice-présidence, ont parlé aussi de lui associer M. Thiers dans le même honneur. Ils iraient s'asseoir tous les deux sous le fauteuil de M. Dupin; les noms de MM. Calmon et Étienne compléteraient, sans grands débats politiques, la liste des quatre vice-présidents. Voilà, dans toute sa naïveté, l'arrangement qui a été proposé. C'est trop pour M. Barrot, car ce serait, nous le répétons, lui promettre une place dans le gouvernement de son pays au premier incident parlementaire; ce serait en faire, comme disaient les Romains, un *consul désigné* pour l'année suivante. En même temps, c'est trop peu de chose que la vice-présidence pour M. Thiers; c'est une idée folle que de la lui offrir, et s'il l'acceptait, on croirait qu'il donne sa démission d'homme politique, autant qu'il peut la donner. N'est-ce pas à titre de retraite que d'autres veulent faire de M. Guizot un président de la chambre? Et, pour M. Guizot, il s'agirait du moins de la présidence même, et non d'une vice-présidence partagée avec MM. Etienne et Calmon. Nous espérons bien que M. Thiers comprend mieux sa position, et qu'il ne désire, à l'heure présente, rien absolument, pas même la périlleuse mission de former lui-même un nouveau cabinet du 22 février. On n'est pas plus sage et plus clairvoyant; mais, pour Dieu! qu'on lui épar-

gne d'être vice-président de la chambre et de doubler M. Dupin, quand M. Dupin aura la fièvre.

Nous savons bien qu'il faut des capacités de quelque élévation pour conduire facilement et dignement les débats de la chambre, quand M. Dupin est obligé de céder le fauteuil, et nous convenons qu'il est donné tout au plus à un petit nombre d'hommes de remplir aussi bien que lui les laborieuses fonctions de la présidence : aussi est-ce par ce motif, entre plusieurs autres, qu'on a essayé de justifier ces étranges candidatures de M. Thiers et de M. Barrot à la vice-présidence de la chambre. Pour M. Thiers, cela se conçoit : il n'y a pas d'esprit plus facile, plus prompt à saisir les questions, à les bien poser et à les résoudre presque en les posant. Mais M. Barrot est loin de briller par les mêmes qualités. Nous rendons l'hommage qui est dû à la gravité de ses habitudes parlementaires, à la dignité de son langage, à tous les dons enfin qui font de lui un des plus beaux orateurs dans les jours solennels. Malheureusement il faudrait autre chose pour diriger les discussions de la chambre, surtout dans la session d'intérêts positifs qui va s'ouvrir. M. Barrot, chargé de suppléer de temps à autre M. Dupin, ne pourrait que déchoir dans l'opinion même de son parti, et perdre beaucoup de sa réputation de talent, si légitime sous tant d'autres rapports. Quoiqu'il ait passé sa vie au barreau, il n'est pas propre à discuter les affaires, du moins celles qui se traitent dans le cercle plus étendu de la politique : on se souvient du brevet de pauvre financier qu'il obtint de Casimir Périer pour un discours sur l'amortissement, et certes Casimir Périer, qui se laissait aller trop souvent à des préventions injustes envers ses adversaires, avait cent fois raison ce jour-là. Il est pourtant nécessaire, quand on aspire à présider une chambre qui vote annuellement un budget et vingt autres lois de finances, de travaux publics, de commerce, il est indispensable de comprendre au moins quelques mots de toutes ces questions compliquées, et de savoir descendre un moment des hauteurs de la théorie générale sur le gouvernement représentatif.

Et puis, ce n'est pas tout. M. Barrot a la vue très-courte ; on en a la preuve par ce lorgnon phénoménal dont il place le point d'appui entre ses dents tant qu'il ne parle pas. C'est un grave embarras, quand on n'y voit que de très-près, de présider une

chambre où les discussions se transportent bien souvent de la tribune sur les bancs de l'assemblée, et sont livrées à vingt orateurs qui élèvent ensemble leurs voix confuses de toutes les parties de la salle, jetant pêle-mêle au président leurs objections et leurs amendements improvisés. M. Barrot, s'il est appelé un jour à cet honneur difficile qu'on ambitionne trop tôt pour lui, se résoudra-t-il jamais à regarder la chambre à travers des lunettes, comme fait bourgeoisement M. Dupin? Aura-t-il le courage d'altérer à ce point les lignes régulières de sa figure et la majesté de son front olympien?

Pour ne rien dissimuler, un seul des journaux amis de M. Barrot a eu l'idée de lui faire présider la chambre par *intérim*, un seul a essayé de lui inspirer cette prétention peu sérieuse, et que nous n'avons pu traiter sérieusement jusqu'au bout. Une autre feuille, plus intimement admise aux confidences de l'honorable député, a pris soin de réduire à de plus étroites proportions cette alliance présumée de la *gauche convertie* avec le centre gauche; elle semble avoir eu peur que, par trop de zèle pour rendre plus fort son patron politique, on ne le compromît en le confondant avec des hommes qui n'ont pas ses principes. Nous avons, quant à nous, pour le moins autant de scrupules, et nous nions qu'aucune alliance soit possible et que personne y ait songé. La gauche dynastique, en s'amendant, n'a pu rendre au centre gauche, nous l'avons dit, qu'un service négatif, celui de ne pas lui nuire par un voisinage incommode et menaçant.

Il a couru d'autres bruits, ces jours-ci, et ils ne sont pas mieux fondés. On a dit, entre autres choses, que les ministres se disposaient à paraître devant une chambre nouvelle, inconnue, avec une loi de dotation pour fêter sa bien-venue et payer celle de M. le duc de Nemours, qui revient d'Afrique. C'est mal juger les ministres, qui voudront sans doute faire comme tout le monde ferait à leur place, dans les premiers moments d'une législature, étudier son esprit, ses tendances, et se comporter selon les vœux qu'elle exprimera. Nul ministère jusqu'ici n'a montré plus de respect sincère et profond pour les volontés parlementaires, et M. Molé a mieux aimé dissoudre la dernière chambre que d'être un moment en désaccord avec elle, et d'avoir à lutter contre ses vieux souvenirs et ses penchants équivoques. Renvoyer une législature devant les électeurs, c'est encore la respecter, rendre hom-

mage à son autorité légitime; c'est lui montrer qu'on ne veut rien lui enlever de vive force, ni par ruse. Telle sera toujours, nous le croyons, la conduite du ministère du 15 avril, dans l'affaire de la dotation, comme dans toutes les autres.

On est bien allé jusqu'à dénoncer à la France je ne sais quel projet de vice-royauté africaine, dont le duc de Nemours serait titulaire, non sans dotation probablement, car il en faudrait une à plus forte raison pour soutenir un rang si élevé, et ce ne serait pas un très-heureux moyen de diminuer les embarras du ministère, s'il en a, pour cette loi de famille. Aussitôt que l'opposition a eu mis la main sur une idée si féconde, elle a rappelé le luxe et les dépenses presque impériales du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et, continuant de poursuivre des fantômes créés par elle-même, elle a montré dans l'avenir l'Afrique française se révoltant contre la mère patrie, avec son vice-roi destiné à fonder toute une dynastie chrétienne de deys d'Alger. Peu s'en faut qu'on n'ait prédit la renaissance de la piraterie sous un chef transfuge de la maison d'Orléans, et évoqué l'ombre de Barberousse à propos du jeune prince que nous connaissons.

Laissons ces chimères : on a parlé d'un projet plus sérieux, celui de la conversion de la rente 5 pour 100; seulement on en a mal parlé, pour ne pas perdre l'habitude de mêler toujours beaucoup de faux avec un peu de vrai. On a dit d'abord que le gouvernement était résolu à entreprendre cette grande opération financière dès la session prochaine. Là dessus la rente a baissé; le 5 pour 100 avait fermé à 109 fr. 30 cent. le 15 novembre, avant que l'on eût donné quelque consistance à ces bruits, qui se reproduisent d'ailleurs périodiquement chaque année à la même époque; il a subi tout à coup une dépression qui a été un moment de plus de 2 fr. 50 cent. Ensuite on est venu annoncer, sans plus de mission, que le gouvernement, ému lui-même de cette panique, n'osait plus penser à la conversion, comme si le gouvernement ne savait pas d'avance qu'une pareille mesure, une fois qu'elle sera décidée et irrévocable, doit déterminer une baisse encore plus prononcée. La rente, sur la foi de cette promesse téméraire, n'a pas encore repris faveur; elle est, à l'heure où nous écrivons, au taux de 107 fr. 60 cent. Tout le monde n'est donc pas encore rassuré, et en effet il n'y a pas lieu de l'être, avant que la chambre ait fait connaître ses

dispositions sur ce point. Nous croyons volontiers que le ministère n'a pas mis la question du remboursement en délibération formelle dans le cabinet; nous le croyons, puisque les journaux officiels l'ont dit, et nous comprenons néanmoins qu'il soit décidé à ne demander, dans tous les cas, qu'une réduction d'un demi pour cent : il n'est pas nécessaire pour cela d'une longue délibération en forme, n'en déplaise à ceux qui demandent malicieusement par quel miracle une chose peut être résolue avant d'être discutée.

Malgré notre foi dans la sincérité des déclarations officielles, il nous paraît vraisemblable que le ministère sera entraîné par la chambre nouvelle à tenter la conversion. Un très-grand nombre de députés ont accepté l'opinion impérative de leurs électeurs à ce sujet, et ils n'auraient pas été élus s'ils ne s'y étaient soumis. Le ministère subira à son tour le contre-coup de cette influence presque générale ; nous disons plus, il sera heureux de se voir forcer la main, pour avoir, de son côté, la puissance de surmonter quelques obstacles supérieurs.

Comment résisterait-il, d'ailleurs, à la décevante tentation de terminer aussi cette affaire après tant d'autres? *Macte animo!* S'il y réussit, ce seront, dans l'histoire du gouvernement de juillet, d'assez grands et beaux souvenirs que ceux du ministère auquel M. Molé a attaché son nom.

Il est glorieux d'accomplir ce qui fut vainement essayé, il y a quinze ans, par M. de Villèle dans toute sa puissance, et secondé, de plus, par M. Laffitte, qui osait lui donner raison contre tout le parti libéral (chose étrange pour l'époque), et compromettre, pour cette question de finances, sa popularité de chef politique. Ceux qui avaient raison alors, M. de Villèle et quelques autres, échouèrent contre deux puissances qui n'avaient pas ensemble deux idées financières, l'archevêque de Paris, qui fit, à la chambre des pairs, une homélie au nom de ses *ouailles,* dont les fonds étaient, disait-il, dans la rente 5 pour 100, et le *Journal des Débats,* qui faisait ces articles foudroyants dont on se souvient encore. Ces deux puissances ne sont plus à craindre. M. de Quélen n'a plus la parole que dans sa chaire, et le *Journal des Débats* ferait bien de parler des rentes à l'endroit de son spirituel feuilleton : cela pourrait avoir autant d'autorité que l'article sérieux où il nous montre, cette semaine, à défaut

d'autres arguments, la conversion mise à l'ordre du jour, dans notre intérieur, « par les partis qui rêvent le renversement du » jeune établissement de juillet, et au dehors, toutes les puis- » sances jalouses qui vont se croire bientôt dispensées de tout » égard, de tout ménagement envers une nation engagée dans » d'inextricables embarras financiers; enfin la lutte de prin- » cipes, aujourd'hui suspendue par une trêve tacite, prête à » recommencer lorsque nous ne pourrons plus défendre les » nôtres ! »

Il n'est ni honorable, ni prudent, ni national de remettre toujours en question, comme le fait le *Journal des Débats* quand il est contrarié, la paix extérieure, la dynastie, *le jeune établissement de juillet*. Heureusement, cette fantasmagorie n'épouvante aujourd'hui personne. Pour le dire en passant, elle aura autant de succès que cette autre amusante fantaisie du *Journal des Débats,* qui s'en va cherchant dans le centre gauche une *camarilla,* et s'imagine l'avoir trouvée. Lui qui devient de plus en plus le journal du château auquel il faisait si bien la leçon autrefois, il doit savoir où est la véritable *camarilla,* et de quels hommes elle se compose. Au château, nous le savons, on pourra simuler une grande frayeur pour la conversion des rentes, comme pour l'amnistie, comme pour tout le système qu'elle a inauguré : sur l'amnistie principalement, le château n'est pas encore bien revenu de sa surprise, ni, par conséquent, le *Journal des Débats*. Mais qu'importe? Tout le monde, dans cette querelle, sera de l'avis d'un homme de beaucoup d'esprit et de goût, quelque peu intéressé dans le succès de l'amnistie, qui nous disait : « Des châteaux ! j'en ai vu trois ou quatre qui se sont renouvelés successivement ; ils se ressemblent tous ! »

En attendant la conversion de la rente, et pour le cas où elle n'aurait pas lieu, il ne manquera pas de questions d'intérêts matériels pour occuper la chambre et offrir un aliment sain à sa jeune activité. La commission des chemins de fer, constituée par M. Martin (du Nord), est au moment de terminer ses travaux, auxquels elle s'est livrée sans relâche depuis le jour où elle s'est assemblée. Elle a préparé plus d'ouvrage que la chambre ne voudra en accepter et que les ingénieurs de France ne pourraient exécuter d'ici à longtemps. Nous avons lu, au sujet de cette commission, un reproche adressé au ministre pour y avoir fait

entrer tant de députés et de pairs, et n'y avoir admis *aucun des hommes qui ont agité avec succès la question des travaux publics*. Quels sont ceux-ci ? Qui veut-on signaler ?

Hormis M. Michel Chevalier, qui sans doute n'a pas désiré en faire partie, nous ne voyons aucun nom dont l'absence y ait pu être vivement regrettée. Et quant aux députés « qui sont utiles à la chambre, mais qu'il ne faut pas appeler à toutes choses, ni partout, en les érigeant en candidats universels, » de quoi se plaint-on ? Les chambres sont-elles assemblées ? leur enlève-t-on une partie du temps qui leur est dû ? Non ; il ne pouvait être défendu à M. le ministre des travaux public d'ajouter à ses lumières, dans une série d'entretiens familiers, mais nourris de faits et d'idées, les lumières d'hommes aussi distingués que MM. Passy, d'Argout, de Fréville, Mounier, Mathieu de la Redorte, Félix Réal. Aurait-il fallu exclure, pour faire place à d'autres, on ne sait lesquels, M. le directeur général des ponts et chaussées, qui lui-même a le malheur d'être député, et, à ce titre, un de ces candidats universels dont on parle ? La vérité, nous la pouvons dire, c'est que M. Legrand a dignement secondé le ministre des travaux publics dans la mission qu'ils avaient l'un et l'autre de diriger la commission dans ses recherches, et de mettre sous ses yeux tous les renseignements qui ont été réclamés par elle. Il s'est dit là plus de choses peut-être qu'il n'en sera dit à la tribune, et de meilleures, parce que, autour du tapis vert, on s'éclaire, on se contredit, on se rétracte, sans faux amour-propre, sans autre but que la vérité.

La session de 1838, qui, avec tous ces travaux d'intérêt public, risquerait néanmoins d'être un peu trop matérialisée, recevra son caractère de moralité des réformes intéressantes que prépare M. de Montalivet dans le régime des prisons. Une commission a été nommée aussi pour cet objet et s'est déjà réunie; les pairs et les députés qui la composent sont, avec le ministre lui-même : MM. Portalis, Decazes, d'Argout, Mounier, Rambuteau, Bérenger (de la Drôme), Vatout, Cochin, Legentil. En outre, on y voit : MM. Ardit, chef de bureau des prisons à l'intérieur ; Blouet, architecte ; Victor Charlier ; Delaville de Mirmont ; Gabriel Delessert, préfet de police ; Demetz, conseiller à la cour royale ; Dugat, inspecteur des prisons; Lesourd, maître des requêtes ; Charles Lucas ; Macarel, directeur de l'admi-

nistration départementale et communale ; de Tocqueville ; Tourin, inspecteur des prisons.

On croit déjà entrevoir que la commission, non contente d'améliorer l'état actuel des choses, se prononcera pour la substitution d'un système complet à un autre. Aujourd'hui, c'est la vie des prisonniers en commun, sans obligation de silence, qui fait la base de notre régime de détention ; il faut que cette base soit radicalement changée, et qu'on introduise dans nos prisons le double principe du silence absolu et de l'isolement, au moins à un certain degré. C'est, en d'autres termes, le régime pénitentiaire tel qu'il est pratiqué depuis longtemps avec succès en Angleterre, aux États-Unis, en Suisse, dans d'autres pays, pendant que nous délibérons encore.

Au moment où notre société démocratique, et qui n'est pas encore, par le fait, aussi démocratique qu'on le suppose, cherche à s'éclairer pour ne pas se corrompre et pour être digne du pouvoir qu'elle a conquis ; au moment où elle tente de guérir même ces parties malades qu'on croyait incurables, il y a des gens qui n'ont pour elle que de sinistres augures. Cette semaine, M. Guizot a élevé de nouveau sa voix dans quelques journaux dévoués, et repris cette leçon perpétuelle qu'il fait à la démocratie depuis sept ans, depuis que la démocratie lui a offert, en triomphant elle-même, l'occasion d'être ce qu'il ne sera jamais, un homme vraiment politique. Il veut bien avertir la démocratie encore une fois, une dernière fois, nous l'espérons, que « la société ne consent point à périr ; que, quand elle se sent profondément ébranlée, quand on lui impose des conditions impossibles, elle les secoue violement *et se replace violemment sur ses bases naturelles, n'importe à quel prix.* »

Nous nous permettrons de répondre, au nom de beaucoup de lecteurs de M. Guizot, que tout cela ennuie la société. Tout cela ennuie, parce que ce n'est pas à sa place. Si M. Guizot a un si grand besoin de régenter le monde, qu'il retourne à sa chaire de la Sorbonne, ne fût-ce que pour remplacer, à la satisfaction du public, le dernier de ceux qui l'ont suppléé lui-même dans ces derniers temps. Mais il devrait maintenant savoir que notre pays de France ne veut pas être gouverné par un homme en robe de docteur : ce pays a tout souffert tour à tour, le frein le le plus dur, l'éperon, la hache même du licteur populaire, mais

la férule, jamais ! M. Guizot prend à tâche de démontrer chaque jour la vérité de ce mot un peu hardi d'un de ses anciens disciples : « Quand on sait si bien l'histoire, on est condamné à n'y avoir jamais une place ; on ne sera jamais un personnage historique » — C'est là cependant la maladie chronique de M. Guizot.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPie.

NOUVEAUX OUVRAGES PUBLIÉS PENDANT LE MOIS DE NOVEMBRE 1837.

Vierges et Courtisanes

PAR JULES DE SAINT-FÉLIX ; 2 *vol. in*-18.

L'auteur de *Vierges et Courtisanes,* M. Jules de Saint-Félix, est un des jeunes écrivains les plus distingués de la *Revue de Paris*. Il révèle à la fois, dans ce livre, le talent d'un historien, l'imagination d'un poëte, le charme et l'intérêt d'un habile romancier. Il n'a peut-être pas suivi un ordre chronologique bien rigoureux dans le classement des diverses compositions que renferme cet ouvrage : mais la nature des nouvelles détachées qui forment le livre et les noms historiques peuvent suppléer aux dates. Quant au titre même du roman, nous croyons utile de rassurer les lecteurs timorés qui pourraient s'en alarmer. Le talent si pur et si élevé de M. Jules de Saint-Félix est la meilleure des garanties de la moralité de son œuvre.

Bonaparte et le Doge,

PAR LE BARON DE LAMOTHE-LANGON; 2 *vol. in*-18.

Peu d'auteurs sont aussi féconds que M. de Lamothe-Langon, et si l'on jugeait du mérite d'un écrivain par le nombre des livres qu'il publie, le premier rang lui serait sans doute assuré. Cependant, jusqu'à ce jour, on n'a réimprimé que de loin en loin, à Bruxelles, quelques-uns de ses ouvrages. Le roman que nous annonçons aujourd'hui devait être du nombre de ceux qu'on ne pouvait laisser dans l'oubli. Il y a du mouvement et beaucoup d'intérêt dans *Bonaparte et le Doge :* ce livre accuse des recherches savantes et consciencieuses; il renferme en outre des détails extrêmement curieux, et la plupart ignorés, sur les guerres d'Italie par Napoléon, sur la conquête de Venise par les armées françaises; enfin sur la chute de la république vénitienne. Les caractères sont largement dessinés, les épisodes s'enchaînent naturellement les uns aux autres. La figure du bravo, que l'auteur a tracée avec vigueur, est une création hardie, et ferait à elle seule la fortune du livre, s'il ne se recommandait déjà par la nouveauté du sujet et le titre piquant que M. de Lamothe-Langon a choisi.

Œuvres de Sadler.

COLLECTION D'OUVRAGES ADOPTÉS POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE ANGLAISE.

Chaque ouvrage forme 1 *vol. séparé.*

L'étude de la langue anglaise est aujourd'hui si universellement répandue que la réimpression des ouvrages de Sadler ne peut obtenir qu'un immense succès. On sait que cet habile professeur a publié une série d'ouvrages de la plus grande utilité pour tous ceux qui veulent apprendre l'anglais. La Société

Typographique Belge a fait paraître successivement, de Sadler : *la Grammaire pratique de la langue anglaise; — les Exercices anglais,* qui forment un cours de thèmes gradués pour servir de développement aux règles de *la Grammaire pratique; — le Corrigé des Exercices anglais;* c'est une traduction exacte de tous les thèmes qui se trouvent dans *la Grammaire; — un Cours de Versions anglaises,* ou choix de prose et de poésie, tiré des meilleurs auteurs anglais; — *l'Art de la Correspondance anglaise et française,* ou recueil de lettres familières, suivi d'un choix des meilleurs épistolaires anglais, avec un grand nombre de notes grammaticales; — un *Cours gradué de langue anglaise,* choix de versions à l'usage des classes élémentaires, suivi d'un petit Dictionnaire anglais-français; — enfin un *Manuel de phrases françaises et anglaises,* accompagné de dialogues familiers à l'usage des classes élémentaires, précédé de leçons préparatoires, avec traduction interlinéaire. — Nous recommandons tous ces divers ouvrages aux colléges, pensions, établissements d'instruction publique, en même temps qu'aux professeurs et aux élèves. Ils sont en effet indispensables à tous ceux qui veulent se rendre familiers avec la langue anglaise.

Complément du Dictionnaire de L'académie.

(1re livraison.)

DICTIONNAIRE DES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Boiste. — DICTIONNAIRE DES SYNONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE, par le même auteur. — Ces deux ouvrages ont été mis en rapport avec le *Dictionnaire de l'Académie.*

Le *Complément du Dictionnaire de l'Académie* est un ouvrage entièrement neuf. Dans son *Dictionnaire,* l'Académie française s'est rigoureusement bornée à ne donner que les termes de la langue scientifique et littéraire, et ceux du langage usuel consacrés par l'usage, et qu'elle devait sanctionner

de son autorité. Mais par cela même, il lui devenait impossible de ne point omettre le vocabulaire spécial des sciences et des arts, auquel se rattachent aussi tous les termes de diplomatie, d'administration, d'économie politique, d'arts et métiers, de chronologie, d'archéologie, de numismatique, de législation, de droit, de pratique, d'art militaire, de marine, de mines, des ponts et chaussées, de domaine et enregistrement, de médecine, de chirurgie, etc.

Un supplément au *Dictionnaire* devenait donc nécessaire. Celui-ci formera un vol. grand in-4°, du même format et des mêmes caractères que le *Dictionnaire de l'Académie;* il contiendra au moins *cent mille articles.*

Cet ouvrage est assurément le plus complet qui ait été conçu pour des travaux de cette nature, et son exécution est la seule qui offre les garanties désirables, par la réunion des hommes spéciaux à qui elle a été confiée. C'est par là qu'il se distingue éminemment des nombreuses compilations où l'ignorance entasse au hasard ce qu'elle prend pour des mots, mais ce qui n'offre souvent que des assemblages fortuits de lettres et de syllabes. Le public saura enfin à quoi s'en tenir sur cette foule de termes *scientifiques* ou *technologiques* que les auteurs de dictionnaires s'obstinent à regarder comme usités, bien que les hommes spéciaux les condamnent et qu'ils soient souvent le produit des méprises les plus étranges. Chacun des mots que renferme le *Complément,* quel que soit le vocabulaire auquel il appartient, a été l'objet d'un examen rigoureux, sous les rapports de signification, d'origine, d'orthographe et d'emploi. On devra donc tenir pour suspects tous les mots que ne donne pas le *Complément,* et qu'on trouverait dans un des *Dictionnaires généraux* ou *universels* récemment publiés. Les rédacteurs du *Complément* se sont conformés au sage système de l'Académie française, qui prend le bon usage pour règle de ses décisions; et ils n'ont admis que les termes réellement employés dans les sciences et dans les arts. Tel a été leur scrupule à cet égard que, non-seulement ils ont rejeté tout ce qui est faux, inusité ou barbare, mais que, toutes les fois qu'ils ont rencontré dans un dictionnaire un mot sur l'existence duquel s'élevait un doute même léger, ils ne l'ont donné qu'en citant l'autorité à laquelle ils l'empruntaient.

Que l'on ne pense pas cependant que cette juste sévérité ait abaissé le chiffre de la nomenclature. En échange de quelques milliers de barbarismes, les rédacteurs ont recueilli un nombre plus considérable d'expressions qui méritent de figurer dans un lexique complet.

Il eût manqué quelque chose au *Complément du Dictionnaire de l'Académie française,* si son plan s'était arrêté là. L'Académie n'a pas jugé convenable de donner les étymologies, et l'on conçoit qu'elle n'ait pas voulu trancher par son autorité des questions qui doivent rester encore en suspens; mais les éditeurs du *Complément* ne pouvaient craindre de se constituer rapporteurs des diverses opinions énoncées par les érudits. Ils ont donc joint à leur *Complément* un *tableau général de l'étymologie française.* Cet important travail a été entrepris par M. Barré sur un plan entièrement neuf. Il renferme tous les mots du *Dictionnaire de l'Académie* et ceux du *Complément,* ce qui le rendra plus étendu que tous les ouvrages qui existent sur cette matière. La méthode d'exposition que l'auteur a suivie est propre à jeter un nouveau jour sur les faits d'une science que trop d'esprits dédaignent comme conjecturale.

Il est inutile d'ajouter que la correction, si nécessaire dans un pareil ouvrage, a été l'objet de tous les soins des éditeurs. Le *Complément* ne sera en rien inférieur au *Dictionnaire de l'Académie française.*

Il formera un volume grand in-4°, de 700 à 800 pages, imprimé à trois colonnes, même format et mêmes caractères que le *Dictionnaire de l'Académie.* Les trois volumes, imprimés avec soin, pourront facilement être reliés en un seul. — Le *Complément* sera publié par livraisons de cinq feuilles chacune.

Les éditeurs ont eu l'heureuse idée d'imprimer en même temps le *Dictionnaire des difficultés de la langue française,* par Boiste; et le *Dictionnaire des Synonymes de la langue française,* du même auteur, mis tous deux en rapport avec le *Dictionnaire de l'Académie.* Ces ouvrages forment en effet la suite naturelle et un supplément indispensable au *Dictionnaire de l'Académie* et au *Complément.*

HISTOIRE DES FRANÇAIS, par Simonde de Sismondi; tome 12e, grand in-8o, pap. vél. satiné.

REVUE DES REVUES, Nos d'octobre et de novembre.

COLLECTION DE PORTRAITS ET VIGNETTES servant d'illustration à l'*Histoire de la Révolution Française*, par Thiers, Mignet, etc., etc.; 10 livraisons, gr. in-8o, composées chacune de 4 sujets et de 4 portraits; 4e livraison.

Jurisprudence et Sciences Accessoires.

LE DROIT CIVIL FRANÇAIS SUIVANT L'ORDRE DU CODE, par Toullier; édition augmentée en Belgique, 1o de la conférence de l'ouvrage avec la doctrine des auteurs qui ont traité les diverses matières du Code civil; 2o de la législation et la jurisprudence belges; tome 4e, gr. in-8o, pap. vél. satiné.

L'ouvrage formera 8 vol. Chaque volume en contient 2 de l'édition de France, qui se vendent 18 francs.

QUESTIONS DE DROIT ADMINISTRATIF, par M. de Cormenin, 5e édit., augm. de la législation et la jurisprudence belges; tome 2e, grand in-8o.

L'ouvrage ne fait que 2 volumes; l'édition de Paris coûte 26 francs.

COURS DU DROIT FRANÇAIS, SUIVANT LE CODE CIVIL, par M. A. Duranton, professeur à la Faculté de droit de Paris, livraisons XLII et XLIII, contenant la fin du XIe et dernier volume; grand in-8o.

LE DROIT CIVIL FRANÇAIS, SUIVANT L'ORDRE DU CODE, par Toullier, continué par Duranton, tome XXIIe et dernier de l'édit. Wahlen, et tome XXe et dernier de l'édit. Stapleaux; 1 vol. in-8o.

MANUEL DU DROIT ROMAIN, contenant la théorie des Institutes, précédé d'une introduction à l'étude du droit romain, par D.-F. Makeldey, conseiller intime de Justice de S. M. le Roi de Prusse, professeur de droit à l'Université de Bonn; tra-

duit de l'allemand sur la dixième édition, par Jules Beving, avocat à Bruxelles; 1re livraison, grand in-8°, pap. vél. sat.

L'ouvrage aura deux livraisons.

PASINOMIE, ou Collection complète des lois belges; année 1837, 8e cahier.

JURISPRUDENCE du XIXe SIÈCLE, ou Recueil des Arrêts des Cours de Belgique; année 1837, 9me cahier.

BULLETIN (officiel) DES ARRÊTS DE LA COUR DE CASSATION DE BELGIQUE; année 1837, 9me cahier.

JURISPRUDENCE DE LA COUR DE CASSATION ET DES COURS D'APPEL DE BELGIQUE; année 1837, 9e cahier.

JOURNAL DE L'ENREGISTREMENT ET DU NOTARIAT EN BELGIQUE; année 1837, 10me cahier.

Médecine et Sciences Accessoires.

MANUEL DE MÉDECINE PRATIQUE, basée sur l'expérience; contenant les symptômes, les causes, le pronostic et le traitement de toutes les maladies internes; suivi de deux tableaux synoptiques des empoisonnements; par J. Coster, docteur en médecine de la Faculté de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes; 1 gros vol. grand in-18, pap. vél. satiné.

TRAITÉ PRATIQUE DE LA PHTHISIE LARYNGÉE, de la laryngite chronique, et des maladies de la voix; par A. Trousseau, professeur en médecine de la Faculté de Paris, médecin des hôpitaux, et H. Belloc, docteur en médecine de la faculté de Paris. Édition belge, augmentée de considérations générales sur la laryngite, par M. Cruveilhier, docteur en médecine de la Faculté de Paris; 1 gros vol. grand in-18, avec planches, pap. vélin satiné.

PRÉCIS ANALYTIQUE ET RAISONNÉ DU SYSTÈME DU DOCTEUR GALL, sur les facultés de l'homme et les fonctions du cerveau; 1 vol. grand in-18, pap. vél. satiné, orné de 17 planches.

BIBLIOTHÈQUE DU MÉDECIN. Répertoire Médico-Chirurgical, ou Choix de Monographies, Thèses, Mémoires, etc., sur

la Médecine, la Chirurgie et l'art des Accouchements, tome 3me, 2e partie, grand in-8o.

Par suite de l'article 14 des Statuts de la Société Typographique Belge, les propriétaires de vingt actions nominatives, au moins, reçoivent un exemplaire gratis de tous les ouvrages publiés par la Société, à partir du moment de la réunion de ces actions dans le même chef.

Ils ont reçu de cette manière :

Depuis le 5 octobre 1836 jusqu'au 5 octobre 1837, pour une valeur de	fr.	1004	50
Ils reçoivent aujourd'hui pour une valeur de		69	00
Ensemble. .	fr.	1073	50

TABLE DES MATIÈRES.

Originaux du dix-septième siècle. — Le poëte Gombauld, par Paul de Musset. 5
L'Art dramatique. — Lettre à Diderot, par Arnauld Fremy. 24
Critique Littéraire. — Valérie. — La duchesse de Bourgogne — Julien Norwich — Descarnado. — Le Pacha à mille une queues, par A. B. 43
Études historiques. — La Littérature des Esclaves, par A. Granier de Cassagnac. 54
Les Fumées du Vin, par Paul L. Jacob, Bibliophile. . 70
Historiens Modernes. — M. Michelet, par Émile Souvestre. 81
Des Travaux de la Chambre des Communes sur les Chemins de Fer, pendant la session de 1836, par A. Guilbert. 93
L'Anneau d'argent, par Charles de Bernard. . . . 103
Grenade, par Rosseeuw Saint-Hilaire. 156
La Comédie française et M. Victor Hugo. 168
Le Cheval de Créqui, par Paul de Musset. 179
Exploration de Victor Hummer en Égypte, par Méry. 202
Voyages. — Grenade, par Rosseeuw Saint-Hilaire. . 225
Critique Littéraire. — Washington Levert, de M. Léon Gozlan, par Chaudes-Aigues. 240
Mme de Varnhagen, par A. de Custine. 249
Un Acte dans une scène, par Léon Gozlan. 268
La Comédie française et le Tribunal de commerce, par G. P. 283
Chanson du soir. — A Meyerbeer, par Henri Blaze. . 295
Bulletin. 298
Nouveaux ouvrages publiés pendant le mois de novembre 1837. 310